


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

YU-KIAO-LI

OU

LES DEUX COUSINES

II

PARIS. — TYP. PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

玉嬌梨

YU KIAO LI

LES

DEUX COUSINES

ROMAN CHINOIS

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE D'UN COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE ET HISTORIQUE

PAR STANISLAS JULIEN

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE CHINOISE,
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME II

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1864

YU-KIAO-LI

OU

LES DEUX COUSINES

CHAPITRE XI

ON EMPLOIE UN STRATAGÈME POUR FAIRE SECRÈTEMENT UNE DEMANDE DE MARIAGE

Sou-yeou-té ayant appris que le mariage de Sou-yeou-pé avec mademoiselle Pé était déjà convenu, il conçut au fond du cœur un projet déloyal, et voulut faire tourner cette affaire à son profit. Le lendemain, dès qu'ils furent levés et eurent déjeuné, Sou-yeou-té dit à un domestique de ne pas changer de place ses effets de voyage; ensuite il prit vingt onces [1] d'argent et les donna à Sou-yeou-pé. « Veuillez, lui dit-il, accepter cette petite somme pour vos frais de route; je vous prie seulement de partir vite et de revenir de même; il ne

1. Environ 150 francs.

faut pas vous amuser. Pé-kong est d'un caractère hautain, et il est à craindre qu'il ne forme un autre projet; mademoiselle Pé elle-même ne pourrait faire sa volonté.

Sou-yeou-pé lui adressa de vifs remercîments. « Monsieur, dit-il, après avoir reçu de vous un précieux secours[1] et de sages conseils, je me sens pénétré d'une reconnaissance sans bornes. Dès que je serai arrivé à la capitale, je m'occuperai uniquement d'obtenir une lettre du seigneur Ou, et je reviendrai la nuit même. Si je suis assez heureux pour réussir dans mes projets, c'est à votre libéralité seule que j'en serai redevable. »

En achevant ces mots, il ordonna à Siao-hi de préparer ses bagages et se disposa à partir. De son côté, Sou-yeou-té appela un domestique robuste et lui donna ses ordres. « Monsieur Sou, lui dit-il, ne connaît pas bien les chemins de nos villages; conduis-le jusqu'à l'embouchure du Kiang, et quand tu verras qu'il a traversé le fleuve, tu reviendras de suite. »

Dès que le domestique eut reçu ces instructions, Sou-yeou-pé remercia son ami, puis il monta gaiement à cheval, et se dirigea vers Pé-king.

Or Ou, l'académicien, ayant reçu un décret qui le rappelait à la capitale, choisit un jour heureux, et se mit en route. Mais, au moment où il sortait de la ville, les magistrats lui avaient offert un repas d'adieu. Il en

1. Les vingt onces d'argent précitées.

avait éprouvé beaucoup de fatigue, de sorte qu'il avait eu un peu de fièvre et était tombé malade. Il fut obligé de reprendre son premier chemin et de s'en retourner chez lui pour recevoir les secours de la médecine. Après avoir gardé le lit pendant plus d'un mois, il commença à se trouver mieux. Sou-yeou-té avait appris cette nouvelle à son retour de la ville, et il avait craint que Sou-yeou-pé, l'apprenant lui-même lorsqu'il serait entré en ville, n'allât tout droit solliciter le seigneur Ou, et ne l'empêchât de faire son coup. C'est pourquoi, après quelques paroles adroites, il avait sacrifié vingt onces d'argent pour décider Sou-yeou-pé à faire inutilement le voyage de la capitale, de manière à lui permettre d'exécuter seul son projet. On peut dire à cette occasion :

L'homme rusé, chaque fois qu'il rit, conçoit une nouvelle ruse;
Il trompe l'homme simple, comme s'il se jouait d'un enfant.
Il ignore que l'auguste Ciel est encore plus rusé que lui,
Et qu'il fait tourner, au profit de l'homme simple, les stratagèmes de l'homme rusé.

Or, Sou-yeou-té fut ravi jusqu'au fond du cœur lorsqu'il eut envoyé Sou-yeou-pé dans le nord. « Justement, dit-il, en songeant à mademoiselle Pé, je formais mille pensées, mille calculs, sans pouvoir trouver aucun expédient. Pouvais-je espérer de rencontrer aujourd'hui une si belle occasion? C'est le cas de dire que le ciel écoute les vœux des hommes. »

Sur-le-champ, il prépara une collection de riches présents, et se rendit directement à la ville pour aller saluer Ou, l'académicien. Arrivé devant la porte de la maison, il ordonna à son domestique de chercher à voir le concierge et de lui donner d'abord cinq mas [1] d'argent; puis de lui remettre sa carte de visite avec la liste de ses présents, et d'ajouter : « M. Sou, mon maître, désire saluer Son Excellence; prenez la peine de dire un mot pour l'annoncer.

— Son Excellence, dit le concierge, ne fait qu'entrer en convalescence; il n'a encore vu personne, et il est à craindre qu'il ne soit pas en état de le recevoir.

— Son Excellence, dit le domestique, est parfaitement libre de le recevoir ou non; tout ce que je vous demande, Monsieur [2], c'est de dire un mot pour l'annoncer. »

Le concierge, ayant déjà palpé un [3] petit paquet (d'argent), et voyant que c'était une personne qui ap-

1. Littéralement: Une enveloppe de papier de cinq *mas* (renfermant cinq *mas*, c'est-à-dire 3 fr. 75 c. de notre monnaie). L'once chinoise ou taël se compose de dix *mas* valant 7 fr. 50 c.

2. Il y a en chinois : *Ta-cho*, grand-oncle. Terme de respect (Wells Williams).

3. Faute de monnaie d'argent, les Chinois ont l'habitude de porter sur eux de l'argent en feuilles, et de se munir de ciseaux et d'une sorte de romaine. Quand ils ont une petite somme à payer, ils en coupent et pèsent la quantité nécessaire. Pour les payements d'une certaine importance, ils font usage de taëls (lingots longs et carrés valant 7 fr. 50 c.), ou de culots d'argent offrant en creux l'indication de leur valeur, qui peut aller de 10 onces (75 fr.) à 100 onces (750 fr.).

portait des présents, se garda bien de refuser. « Priez votre maître, dit-il aussitôt, d'entrer dans l'intérieur, et de s'asseoir un instant dans le salon en attendant que j'aille l'annoncer. »

Après avoir reçu cette réponse, le domestique pria Sou-yeou-té de mettre un bonnet et un costume de cérémonie[1], et d'entrer tout droit dans le salon. Ensuite, il rangea les présents au bas des degrés. Le concierge prit les deux billets[2], et entra aussitôt dans le salon de derrière. En ce moment, Ou, l'académicien, qui commençait à relever de maladie, se trouvait justement au haut d'un pavillon du jardin, où il venait souvent se reposer dans l'intérêt de sa santé, et il attendait qu'elle fût entièrement rétablie pour retourner à la capitale. Tout à coup, il vit qu'on lui apportait deux billets. Il jeta d'abord un coup d'œil sur la carte de visite, et y lut ces mots : *Votre disciple Sou-yeou-té, que vous avez comblé de bienfaits, vous salue cent fois jusqu'à terre.* Il examina ensuite la liste des présents, qui se composaient de pièces de soie, de tasses à pied, de tablettes d'ivoire, de robes de cérémonie brodées, etc., le tout d'une valeur de cent onces d'argent[3] : « Ce jeune homme, dit-il en lui-même, m'est parfaitement inconnu; pour m'offrir aujourd'hui de si riches présents, il faut absolument qu'il ait ses raisons. » En consé-

1. Le texte dit : changer, c'est-à-dire remplacer, le bonnet et la robe de toile bleue.

2. Savoir : La carte de visite et la liste des présents.

3. Environ 750 francs.

quence, il fit appeler le concierge et lui parla ainsi : « Allez dire à ce M. Sou-yeou-té : Mon maître commence à relever de maladie, et il ne serait pas en état de faire les salutations prescrites ; voilà pourquoi il n'a encore vu personne. Si vous daignez, monsieur, lui faire visite, c'est sans doute que vous avez des instructions à lui donner. S'il ne s'agit pas d'une affaire importante et pressée, permettez-lui de vous recevoir un autre jour. Si, au contraire, c'est une chose urgente, rien n'empêche que vous ne me chargiez de la lui communiquer de vive voix. Quant à vos riches présents, il n'ose en accepter un seul, et vous les rend tous avec la liste. »

Après avoir reçu ces ordres, le concierge sortit et rapporta fidèlement à Sou-yeou-té les paroles de son maître.

« En ce cas, dit Sou-yeou-té, prenez la peine d'annoncer à Son Excellence que si son disciple est venu ici [1], c'est pour le mariage de son frère cadet, Sou-yeou-pé, et que, comme cette affaire est fort compliquée, il a absolument besoin de le voir en personne pour la lui expliquer complétement. Puisque votre maître voit de l'inconvénient à recevoir des visites, je me ferai un devoir de revenir une autre fois. Quant à ces chétifs présents, il faut absolument qu'il les accepte. Veuillez, monsieur, lui dire encore un mot de ma part. »

1. C'est-à-dire : Si je suis venu ici.

Le concierge rentra dans l'intérieur et alla porter ces paroles à son maître. Ou, l'académicien, apprenant qu'il s'agissait du mariage de Sou-yeou-pé : « Retournez sur vos pas, dit-il, et demandez si Sou-yeou-pé est bien celui à qui Li, l'examinateur en chef, a décerné dernièrement la première place sur la liste des bacheliers. »

Le concierge sortit, et, après avoir fait cette question, il vint rendre réponse, et dit que c'était justement lui.

« En ce cas, dit Ou, l'académicien, priez M. Sou de venir me voir dans le jardin de derrière. »

Le concierge s'étant empressé de sortir : « Mon maître, dit-il, prie monsieur Sou de venir le voir dans le jardin de derrière. »

A ces mots, guidant Sou-yeou-té, il sortit avec lui par la grande porte, et, après avoir fait un détour, ils arrivèrent dans le jardin de derrière. Sou-yeou-té entra dans le salon et s'assit. Peu d'instants après, Ou, l'académicien, sortit, soutenu par un jeune garçon. Dès que Sou-yeou-té l'eut aperçu, il se hâta de transporter un fauteuil à bras vers le haut bout de la salle. « Vénérable maître, dit-il, veuillez vous asseoir à la place d'honneur, et permettre à votre disciple de vous offrir ses salutations. »

— Mon pauvre corps[1] étant malade, dit Ou, l'académicien, je ne puis supporter la moindre fatigue. Si vous teniez aux salutations ordinaires, ce ne serait pas

1. Littéralement : Mes méprisables membres.

me montrer de l'amitié. Ce qu'il y a de mieux est de vous contenter d'une longue révérence [1].

— Vénérable maître, dit Sou-yeou-té, comment oserais-je vous désobéir? Mais je me rendrai coupable d'un manque de respect. »

A ces mots, il fit une seule révérence. Ou, l'académicien, engagea Sou-yeou-té à quitter son habit de cérémonie, et alors, après les politesses d'usage [2], ils s'assirent.

Lorsqu'on eut fini de prendre le thé, Ou, l'académicien, interrogea de suite son hôte. « Il paraît, dit-il, que ce M. Yeou-pé, dont vous m'avez parlé tout à l'heure, est votre frère cadet?

— Quoique nous n'ayons pas eu la même mère, répondit Sou-yeou-té, il est vraiment de la même famille que moi, mais c'est un jeune homme étourdi et extravagant qui ne connaît pas les devoirs de la société. Anciennement, vénérable maître, il avait reçu de vous plusieurs marques de bienveillance, et néanmoins il vous a gravement offensé. Si, dans la suite, l'examinateur en chef l'a privé de son grade, c'est un malheur qu'il s'est attiré lui-même. Cependant, vénérable maître, loin de le réprimander et de le punir, vous lui avez montré un intérêt affectueux et l'avez couvert de

1. En chinois *tch'ang-i*. Suivant les auteurs, cette révérence consiste à s'incliner en portant les deux bras de haut en bas, le plus bas possible.

2. C'est-à-dire : Ils s'assirent après avoir cédé (l'un à l'autre la place d'honneur).

votre protection[1]. On peut dire, en vérité, que vous avez su pénétrer un ingrat de reconnaissance et le rendre tellement honteux de sa conduite qu'il ne savait où se cacher. Chaque jour, il voulait aller se jeter à vos pieds[2], mais, ne s'en sentant pas le courage, il m'a prié d'aller à sa place vous demander pardon[3].

— Précédemment, dit Ou, l'académicien, il y a eu un moment où, dans l'intérêt d'un parent[4], j'ai eu le désir de m'appuyer sur un homme vertueux et d'un mérite éminent[5]. J'étais loin de penser que votre honorable frère cadet, qui est doué d'un talent supérieur et d'un grand caractère, m'opposerait un refus invincible[6]. Cette résistance m'a fait sentir davantage com-

1. Littéralement : Vous l'avez protégé comme des œufs, c'est-à-dire comme un oiseau protége ses œufs.

2. Littéralement : Il voulait plonger sa tête dans la boue, devant votre escalier.

3. En chinois : *Khing-thsing* (verges-demander). Le sens complet est : Porter sur son dos un paquet de verges, et demander le châtiment qu'il a mérité. Cette locution, qui se rattache à un trait historique, signifie simplement demander pardon, présenter ses excuses. (Voyez le roman des *Deux jeunes filles lettrées*, t. I, p. 257, n° 3.)

4. Littéralement : Dans l'intérêt de la courge et de la plante *ko* (dolichos tuberosus). Ces deux plantes, à cause de leurs tiges rampantes qui s'étendent au loin, se prennent, au figuré, dans le sens de parents éloignés.

Ou fait ici allusion à sa nièce, dont le mariage l'avait préoccupé pendant la mission de Pé-kong, son père.

5. C'est-à-dire : De chercher pour sa fille un époux vertueux, etc.

6. En chinois : *Pi-li-pou-hoeï*, mur — se tenir — debout — pas — aller en arrière, c'est-à-dire qu'il ne reculerait pas, comme un homme qui est appuyé contre un mur.

On sait que Sou-yeou-pé, qui avait entrevu par erreur la fille de

bien il était digne de respect et d'affection. Quand j'y réfléchis, je reconnais que ça été ma faute; en quoi votre honorable frère cadet m'aurait-il offensé? Seulement, j'ignore pourquoi vous prononcez encore le mot de *mariage*.

— Dans le premier moment, répondit Sou-yeou-té, mon frère cadet s'est conduit d'une manière stupide, et il s'est séparé lui-même d'avec le ciel[1]. Mais, à la longue, il s'est repenti et a reconnu ses torts. Il a commencé à voir que les bienfaits de son illustre maître (vos bienfaits) étaient aussi élevés que le firmament et aussi épais que la terre; et chaque jour il avait le désir de rentrer en relations avec vous[2]. Mais, ayant appris depuis peu que votre noble fille[3] était déjà mariée, il ne sait quel parti prendre. Aujourd'hui, il se voit obligé de songer à une personne qui vient en second après elle. Ayant été informé que votre honorable parent, le seigneur Pé, intendant des ouvrages publics, avait une fille, votre nièce, qui est presque égale (à la vôtre) pour l'âge et la beauté, il a osé croire que, s'il pouvait s'al-

Ou, l'académicien, au lieu de la belle Hong-yu, avait été effrayé de sa laideur et avait refusé de l'épouser.

1. C'est-à-dire : Il s'est séparé d'avec vous qui êtes aussi élevé que le ciel, et il a perdu votre amitié.

2. Littéralement : D'appuyer de nouveau sa racine au bas du mur de votre porte.

3. Littéralement : Avait été trouvée d'accord avec les sorts consultés par le phénix. Cet oiseau fabuleux désigne ici l'époux.

En ce moment, Sou-yeou-té suppose que Hong-yu, que Tchang-koueï-jou avait faussement dite mariée, était la fille de Ou, l'académicien, que Sou-yeou-pé avait refusé d'épouser. (P. 9, note 1.)

lier à votre illustre famille [1], il aurait encore l'avantage d'être comme un disciple auprès de son maître [2]. Mais, entre cette noble fille [3] et lui, il y a autant de distance qu'entre le ciel et la mer. Sans doute, ce pauvre lettré affiche de bien folles prétentions; mais depuis longtemps son vénérable maître, qui l'a comblé de bienfaits, a montré pour le talent une affection sans bornes. Voilà pourquoi, mettant de côté tout sentiment de honte, il a osé lui adresser sa demande. Il ignore si son vénérable maître pourra ou non oublier ses anciens torts et lui accorder sa protection.

— C'est donc pour cela (que vous êtes venu?), dit Ou, l'académicien, d'un air joyeux. Eh bien! je vais vous parler sans détour. La personne dont il avait été question anciennement n'était pas ma fille, mais ma propre nièce.

1. En chinois : *Fou-kiao*, s'appuyer sur un haut (pin). Cela se dit d'une plante grimpante, et, au figuré, d'une personne de basse condition qui se marie dans une famille riche et noble. Les personnes d'un rang élevé s'expriment souvent ainsi par excès de modestie.

2. C'est-à-dire : De recevoir de vous des conseils et des leçons. Le sens littéral est : Il ne manquerait pas (l'occasion) d'être un pêcher ou un poirier (t'ao-li — 4223-4278) à la porte du maître.

Je crois qu'il faut lire *t'ao-li* (4223-4086), un pêcher ou un prunier. En effet, la locution *T'ao-li-tsaï-kong-men* (les poiriers et les pruniers sont à la porte de votre seigneurie), signifie : Vous avez un grand nombre de disciples. (Voyez *Yeou-hio-kou-sse-t'sin-youen*, liv. III, fol. 12.)

3. En chinois *men-meï*, le linteau de la porte, expression par laquelle on désigne élégamment une jeune fille. (*Yeou-hio-kou-sse-t'sin-youen*, liv. IV, fol. 10.) Wells Williams : *Seng-niu-tso-men-meï :* Une jeune fille, qui vient au monde, est comme le linteau (qui soutient la maison).

— Comment pouvez-vous dire que c'était votre nièce? s'écria Sou-yeou-tê avec étonnement.

— Pé, mon parent, répondit Ou, l'académicien, a concentré sur ma nièce toutes ses affections. Anciennement, lorsqu'il fut envoyé en ambassade au quartier des Tartares, dans la crainte que ma nièce ne fût exposée à quelque danger imprévu, il me la confia, et me chargea, à sa place, de lui choisir un époux. J'avais vu par hasard votre noble frère cadet, qui, en raison de son talent et de ses agréments extérieurs, pouvait, avec ma nièce, former un couple accompli. Voilà pourquoi j'ai fait tous mes efforts pour le marier avec elle[1]. Le fait est que je ne voulais pas tromper la confiance de mon parent. S'il se fût agi d'une personne aussi médiocre que ma fille, aurais-je osé faire à un sage des propositions téméraires[2]? Mais maintenant votre noble frère cadet est revenu sur sa résolution et veut bien donner son consentement; de plus, mon sage ami, j'ai reçu vos excellents avis. Ma nièce attend encore le titre d'épouse[3]; d'ailleurs, il est naturel que je regarde comme un devoir de faire les premières ouvertures de mariage[4]. Quand j'aurai uni ce couple vertueux, vous reconnaîtrez que mes paroles précédentes n'avaient rien d'illusoire.

1. Littéralement : Pour l'attirer.
2. Littéralement : Attirer témérairement un sage.
3. C'est-à-dire : N'est pas encore mariée.
4. Littéralement : De tenir le manche de la cognée. Cette locution a déjà été expliquée, t. I, p. 72, n. 1.

— Vénérable maître, dit Sou-yeou-té, en parlant comme vous l'avez fait ces jours derniers, non-seulement vous avez montré de l'affection pour le talent, mais encore vous avez accompli un acte de justice. Nous, qui sommes vos disciples, nous ne l'avions pas su, même en songe; c'est le comble du ridicule. Aujourd'hui je vois, généreux maître, qu'il n'a jamais cessé d'obtenir votre protection et que vous avez daigné combler tous ses vœux. On peut dire avec vérité que vous avez eu pour lui une amitié de frère qui dure jusqu'à la mort. Mais quels que soient, dans la suite, le dévouement et la reconnaissance [1] de mon frère ca-

1. Il y a en chinois cinq mots (quoique — chien — cheval — tenir dans sa bouche ou son bec — lier) dont le sens littéral a besoin des détails suivants pour être intelligible. Les trois premiers signifient: Quoique, dans une autre vie, il se dévoue à votre service sous la forme d'un chien ou d'un cheval.

Les deux autres mots renferment chacun une allusion historique d'un caractère fabuleux. Yang-p'ao, qui vivait sous la dynastie des Han, était d'un naturel bienveillant et affectueux. A l'âge de neuf ans, comme il se promenait sur le mont Hoa-chan, il vit un passereau jaune qu'un faucon avait blessé. Il gisait à terre et était attaqué par une multitude de fourmis. Yang-p'ao le mit dans un petit coffre qu'il portait, et cueillit des fleurs jaunes pour le nourrir. Au bout de dix jours, l'oiseau se trouvà guéri. Il partait le matin et revenait le soir. Un jour, il se changea en un jeune homme vêtu de jaune qui lui donna quatre bracelets de jade blanc, comme marque de sa reconnaissance, et lui annonça que, pendant plusieurs générations, quatre de ses descendants obtiendraient la dignité de San-kong.

Pour justifier le mot *han* (porter dans sa bouche), il faut supposer que le jeune homme vêtu de jaune avait un bec d'oiseau.

Voici l'autre allusion historique que je suis obligé d'abréger. Wei-

det, il ne pourra jamais payer la dix-millième partie de vos bienfaits. »

Sou-yeou-té reprit alors les présents et les lui offrit de nouveau. « Monsieur, dit-il en faisant un profond salut, je compte sur ces bagatelles pour vous montrer mon humble dévouement. Si mon illustre maître les refusait avec fierté, ce serait fermer pour toujours à son disciple la porte de sa maison. Je désire ardemment que vous les acceptiez, et que vous me donniez ainsi une preuve de votre amitié.

— Au fond, dit Ou, l'académicien, je ne devrais pas accepter de si riches présents; mais, mon excellent ami, puisque vous me montrez tant de bienveillance, je ne puis me dispenser, malgré la honte que j'éprouve, d'en accepter quelques-uns. » En conséquence, il en prit quatre de différentes sortes. Sou-yeou-té, ayant réitéré plusieurs fois ses offres, Ou, l'académi-

ko, du pays de Tsin, étant malade, dit à son fils Wou-tseu : « Quand je serai mort, tu marieras ma femme du second rang qui ne m'a pas donné d'enfants. » Sa maladie s'étant aggravée, il lui dit : « Tu l'enterreras (vivante) dans ma tombe. » Après la mort de son père, Weï-ko maria la femme de second rang. Il se dit en lui-même : l'excès de sa maladie lui avait troublé l'esprit ; c'est pour cela que j'ai suivi ses premiers ordres.

Weï-ko étant allé combattre dans le pays de Fou-chi, aperçut un vieillard qui liait les herbes dans toute la largeur du chemin, pour arrêter Thou-hoeï, son ennemi, qui le poursuivait. Thou-hoeï s'embarrassa dans les herbes et fut fait prisonnier par Weï-ko. La nuit suivante, ce dernier vit en songe un vieillard qui lui dit : Je suis le père de la femme que vous avez mariée. Vous avez suivi les ordres les plus sages de votre père, et c'est pour cela que j'ai voulu vous prouver ma reconnaissance.

cien, refusa absolument de rien accepter de plus. Après avoir pris une tasse de thé, Sou-yeou-té se disposa à partir. « Votre disciple, dit-il, vous a beaucoup importuné aujourd'hui, et vous a empêché de soigner tranquillement votre santé. Pour le moment, je vous fais mes adieux; permettez-moi de revenir un autre jour pour vous saluer et vous demander une lettre.

— Je devrais, dit Ou, l'académicien, vous retenir ici pour causer un instant, mais vous m'avez déjà excusé à cause de ma mauvaise santé [1]. En conséquence, je vous prierai un autre jour de prendre la peine de venir et de m'accorder un moment d'entretien [2]. »

A ces mots, il le reconduisit jusqu'à ce qu'il fût dehors.

Ou, l'académicien, ajouta foi à ses paroles, et, pensant qu'il n'oublierait pas les bonnes intentions qu'il lui avait montrées la première fois, il éprouva intérieurement la plus vive satisfaction.

Or, Sou-yeou-té étant revenu dans son hôtellerie, ne put se défendre d'une joie secrète. « Cette affaire va à merveille, se dit-il en lui-même. Il faut seulement que je lui soutire une lettre; dès que je l'aurai en main, ma grande affaire sera bien vite conclue. »

Quelques jours après, il vit arriver soudain un messager de Ou, l'académicien, avec deux billets d'invita-

1. Allusion à un passage précédent (p. 7, lig. 25) où il a prié Sou-yeou-té de le dispenser de salutations fatigantes.

2. En chinois : *Fong-k'io-i-siu*, mot à mot : offrir — se courber — un entretien, c'est-à-dire je vous offrirai l'occasion de vous abaisser en venant causer avec moi.

tion. « Mon maître, dit le messager, prie les deux messieurs Sou de venir sur le midi dans son jardin pour causer avec lui.

— Je n'oserais refuser l'honorable invitation de votre maître, dit tout de suite Sou-yeou-té; seulement, mon frère cadet est maintenant dans son village où il se livre à l'étude. La route est longue et il est à craindre qu'il ne puisse arriver à temps. »

Le messager étant parti, quelque temps après l'heure de midi, Sou-yeou-té se rendit tout seul à la collation. Ou, l'académicien, alla le revevoir, et dès qu'ils se furent salués : « C'eût été encore mieux, dit-il, si j'avais pu voir un moment M. votre frère cadet. »

— Depuis que mon frère cadet vous a offensé, répondit Sou-yeou-té, il a été se cacher dans son village pour étudier. Maintenant, quoique Votre Excellence ait daigné l'excuser, il est encore honteux de sa conduite, et n'ose aller à la ville pour voir ses parents et ses amis. Si, par l'effet de vos bontés, il réussit à se marier, il lui tardera [1] d'accourir pour se mettre à votre service.

— Ordinairement, dit Ou l'académicien, les lettrés d'un esprit résolu s'élèvent, par leur façon d'agir, au-dessus des autres hommes; ils sont vraiment dignes de respect. »

1. Littéralement : Pour venir promptement vous servir les jours justement seront longs. Un autre texte porte : Les jours ne seront pas longs, etc., c'est-à-dire : Il ne sera pas longtemps à accourir pour vous servir (il accourera promptement).

Aussitôt après, on servit du vin. Ils burent en tête-à-tête, et, en buvant, ils parlèrent d'affaires et d'autres. Quand ils eurent bu jusqu'au soir, Sou-yeou-té demanda à en rester là [1]. Ou l'académicien prit une lettre cachetée, et, la remettant à Sou-yeou-té : « Naturellement, dit-il, je devrais vous accompagner moi-même; mais les ordres de l'empereur sont très-sévères, et, après demain, il faut que je me mette en route. Cette lettre produira le même effet [2]. Dès que mon parent l'aura lue, il est impossible qu'il refuse son consentement. Quand l'heureuse époque (du mariage) sera arrivée, j'enverrai un exprès pour vous offrir mes félicitations.

— Vénérable maître, dit Sou-yeou-té, si vous avez le talent de faire réussir cette affaire, nulle parole ne pourra donner une idée de vos bienfaits. Une fois parti d'ici, dès que j'aurai reçu de bonnes nouvelles, j'amènerai mon frère cadet pour qu'il se présente à votre porte et vous offre ses respects. »

A ces mots, il reçut la lettre, et sortit après l'avoir remercié plusieurs fois.

Au bout de quelques jours, Ou, l'académicien, ayant repris des forces, se rendit en effet à la capitale. Nous le laisserons pour revenir à Sou-yeou-té, qui, une fois en possession de la lettre, sortit de la ville la nuit suivante. Dès qu'il fut arrivé chez lui, il prit secrètement

1. C'est-à-dire : A ne pas boire davantage.

2. Mot à mot : C'est pourquoi, par ceci (cette lettre), je remplace cela (l'action de vous accompagner).

la lettre de Ou, l'académicien, et l'ayant décachetée, il y lut ce qui suit :

« Ou-koueï, le petit frère cadet [1] bien affectionné, en s'inclinant jusqu'à terre, présente cette lettre à son respectable beau-frère [2].

« Après avoir pris congé de vous, j'avais tourné bride vers le nord ; mais soudain, au moment où je sortais de la ville, en portant des santés (dans le repas d'adieu), et en y faisant raison, je me suis extrêmement fatigué. J'ai éprouvé un frisson de fièvre et j'ai failli être gravement malade. Plusieurs fois vous avez daigné envoyer un messager pour demander de mes nouvelles, et vous m'avez montré l'affection intime qu'inspirent les liens du sang. Par bonheur, je me trouve un peu mieux, et j'ai l'intention de me rendre de suite à la capitale. Maintenant; j'ai un mot à vous dire. Précédemment, pour marier ma nièce, j'avais recherché un jeune homme, du nom de Sou, qui ferait vraiment un époux aussi charmant que distingué. Comme il y avait longtemps que j'avais jeté mes vues sur lui, je lui avais fait parler plusieurs fois par des entremetteuses, mais il s'était entêté et n'avait rien voulu entendre ; j'en avais été extrêmement mécontent.

1. Ou, l'académicien, étant le beau-frère de Pé-kong, il peut paraître étrange qu'il s'appelle *petit frère cadet*. Ici, ce n'est qu'un terme d'humilité excessive pour dire, *je* ou *moi* ; on l'emploie entre égaux et même en parlant à des personnes plus jeunes que soi.

2. Littéralement : Devant le siége éminent du très-respectable mari de sa sœur aînée.

C'est précisément le jeune homme dont je vous avais parlé en particulier. Mais soudain il s'est repenti de sa conduite, et il est venu me supplier avec instance. J'en ai été charmé au delà de toute expression. En conséquence, je prends de nouveau le manche [1] de la cognée et j'ose vous le présenter pour occuper le lit oriental [2]. Je vous prie, mon beau-frère, d'examiner ce choix avec la plus grande attention. Si vous reconnaissez que mes paroles ne vous ont point trompé, et que vous l'acceptiez pour gendre [3], alors l'heureuse union de la tour du phénix [4] et l'époux désigné par les astrologues, feront la consolation de vos vieux jours et le bonheur de votre fille. Étant pressé de partir, je ne puis entrer dans de plus longs détails. Je vous prie d'excuser la brièveté de ma lettre [5]. »

Sou-yeou-té ayant lu la lettre, la lut une seconde

1. Prendre le manche de la cognée, c'est faire, pour quelqu'un, les premières ouvertures de mariage. (Voyez t. I, p. 72, n. 1.)

2. C'est-à-dire : Pour qu'il devienne votre gendre. (Voyez t. I, p. 293, n. 1 et 4.)

3. Littéralement : Si vous le conduisez et le faites entrer sous les rideaux.

4. Comme s'il disait : L'heureux mariage de votre fille, comparable à celui qui eut lieu dans la tour du phénix (*fong-thaï*). Cette tour avait été bâtie par le prince Mo-kong, du royaume de Thsin. Dans le district de Thong-kou (province du Chen-si), il y avait une montagne appelée la Tour des deux phénix (fong-hoang-thaï).

Comme les Chinois comparent l'époux au phénix mâle (*fong*), et l'épouse au phénix femelle (*hoand*), peut-être qu'ici *Fong-thaï* est l abréviation de *Fong-hoang-thaï*.

5. Littéralement : Excusez-moi si je n'épuise pas (si je ne dis pas tout).

fois, et remarqua qu'elle portait seulement les mots : *Sou-seng* (le jeune Sou), sans mentionner le nom (complet) de Sou-yeou-pé. Il en fut ravi au fond du cœur. « Ma première idée, dit-il, était d'aller me présenter sous le nom de Sou-yeou-pé ; mais comme, dans cette lettre, on ne l'a pas désigné clairement, pourquoi n'irais-je pas faire directement ma demande en mon propre nom ? Quand quelqu'un me reconnaîtrait, cela ne ferait absolument rien. D'ailleurs Ou, l'académicien, étant parti pour la capitale, qui est-ce qui pourrait nous confronter ? Si je suis assez heureux pour que cette affaire réussisse, quand même il viendrait à connaître la vérité, je ne crains pas qu'il revienne sur sa décision. »

Son plan étant bien arrêté, il prit la lettre et la cacheta comme auparavant. Puis, il prépara quelques riches présents et choisit un jour heureux. Il s'habilla alors avec toute l'élégance possible, et s'étant fait accompagner par un grand nombre de domestiques, il se dirigea tout joyeux vers le village de Kin-chi. Sou-yeou-té voulut alors se donner les airs d'un hôte distingué. Avant d'arriver à la maison du seigneur Pé, il descendit de cheval, et ayant demandé à un habitant la permission de s'asseoir un moment, il ordonna à un de ses domestiques de porter d'avance la lettre de Ou, l'académicien, avec sa carte de visite, et de les remettre au vieux Tong, concierge du seigneur Pé. Tong voyant que c'était une lettre de M. Ou, beau-frère de son maître, la porta sans tarder dans l'intérieur. En ce

moment, le seigneur Pé était justement à causer avec Tchang-koueï-jou dans le pavillon appelé Mong-thsao-hien. Le lecteur dira sans doute : Depuis que la conduite indigne de Tchang-koueï-jou avait été dévoilée par Sou-yeou-pé à Yen-sou, naturellement mademoiselle Pé ne pouvait plus le souffrir. Comment se trouvait-il encore dans la maison de son père? En voici la raison : A l'époque où Pé-kong logeait le gouverneur Yang dans le jardin de derrière, toute la société voulut faire des vers sur les objets qui frappaient ses yeux. Tout à coup, une heureuse occasion répondit à ce désir. Précédemment, lorsque Sou-yeou-pé fréquentait Tchang-koueï-jou, il aimait à se promener dans son jardin. Quand il se sentait en verve, il avait coutume de composer des vers sur les objets qui l'avaient charmé. Ce jour-là, Tchang-koueï-jou, qui avait profité d'un moment d'inattention pour les dérober, s'en était servi dans son intérêt. Comment Pé-kong aurait-il pu découvrir ce mystère? Chaque fois qu'il voyait[1] une de ces pièces de vers, il ne manquait pas d'en faire l'éloge et de l'envoyer à sa fille pour qu'elle en goutât la beauté. Mademoiselle Pé, voyant que, depuis le départ de Sou-yeou-pé, l'imagination poétique de Tchang-koueï-jou brillait encore davantage, avait conçu des soupçons et n'osait pas s'en ouvrir légèrement à son père. C'est pourquoi Tchang-koueï-jou avait pu

1. C'est-à-dire : Chaque fois que Tchang-koueï-jou lui présentait une de ses pièces comme étant de sa composition.

conserver encore son titre de professeur particulier[1] et se croire au comble de ses vœux.

Ce jour-là, Pé-kong était justement à causer avec Tchang-koueï-jou, lorsque soudain le portier vint lui apporter la lettre du seigneur Ou, son beau-frère. Pé-kong l'ouvrit, et dès le premier coup d'œil il en comprit le sujet. Il éprouva au fond du cœur autant de surprise que de joie, et ne jugeant pas à propos d'en parler à Tchang-koueï-jou, il mit aussitôt la lettre dans sa manche. Il prit ensuite la carte de visite et y lut ces mots : « Votre disciple affectionné, Sou-yeou-té, qui est un étudiant arriéré dans ses études, vous salue jusqu'à terre. » Pé-kong se leva aussitôt, et s'adressant à Tchang-koueï-jou : « Ou, mon parent, lui dit-il, m'a recommandé dans cette lettre un jeune disciple ; je suis obligé d'aller le voir un instant.

— C'est bien juste, dit Tchang-koueï-jou ; » et, le quittant aussitôt, il s'en alla dans le jardin de derrière. Pé-kong sortit, et étant arrivé dans le salon antérieur, il ordonna à un domestique d'inviter M. Sou à se présenter. Celui-ci se voyant appeler, mit à l'instant un habit et un bonnet de cérémonie, et s'avança à pied. Pé-kong, qui se tenait dans le salon, dirigea ses regards en bas pour observer la tournure de Sou-yeou-té. Voici ce qu'il remarqua. Son habit et son bonnet étaient neufs et élégants ; sa démarche était pleine de hauteur et de fierté ; il avait de gros os et une peau épaisse ; toute sa

1. Mot à mot : S'appuyait hautement sur la natte occidentale. (Voyez t. I, p. 278, 286.)

personne manquait de grâce et de distinction. Il ressemblait à un richard et non à un homme de talent. Son visage était blafard et son nez rouge; ses joues semblaient exhaler l'odeur du vin et de la bonne chère. On l'aurait pris pour un homme opulent et non pour un poëte. Tout couvert d'or[1] et chargé de jade (il semblait dire) : regardez mon brillant costume. Quoiqu'il fût précédé et suivi de nombreux serviteurs, il n'avait de remarquable que l'enveloppe.

Sou-yeou-té étant entré dans le salon, présenta de suite la liste de ses présents, puis il demanda à Pé-kong la permission de le saluer; mais Pé-kong s'y refusa à plusieurs reprises. Comme il portait lui-même un vêtement ordinaire, il voulut absolument que Sou-yeou-té ôtât son costume de cérémonie avant de faire ses révérences. Les salutations terminées, ils s'offrirent mutuellement la place d'honneur et s'assirent. Alors Pé-kong prit le premier la parole. « Excellent ami, lui dit-il, Ou, mon parent, m'ayant vanté depuis longtemps votre talent supérieur, je ne cessais de penser à vous avec affection. Dès que j'ai vu aujourd'hui votre noble figure[2], mon vieux cœur a éprouvé la plus douce consolation.

Sou-yeou-té s'empressa de lui faire un salut. « Votre disciple, dit-il, est un jeune homme arriéré dans ses

1. Littéralement : Enchâssé dans l'or et enveloppé dans le jade.

2. Littéralement : La place de la plante du bonheur (*tchi-yu*, 8831-2190). On peut comparer Wells Williams, p. 38, et Gonçalvez, p. 724. (Voyez t. I, p. 50, n. 2.)

études et d'une instruction médiocre; sa figure est commune et son talent fort mince. C'est par un excès de faveur que le Seigneur Ou m'a fait un accueil bienveillant et m'a mis en évidence; c'est par erreur qu'il m'a recommandé à Votre Excellence[1], qui est aussi élevée que le mont Thaï-chan et le Boisseau du nord (la grande Ourse). Soit que je lève les yeux vers vous, soit que je m'incline humblement en pensant à vos bontés, j'éprouve un trouble et une crainte inexprimables.

— Je ne suis qu'un vieillard faible et débile, lui dit Pé-kong. En voyant votre jeunesse (et votre figure aussi belle) que les perles et le jade, je puis dire que vous êtes prédestiné au mariage. Où est votre noble demeure? lui demanda-t-il ensuite ; votre père et votre mère[2] sont sans doute en bonne santé ?

— Malheureusement, répondit Sou-yeou-té, mon père a quitté la vie; je n'ai plus que ma mère qui est veuve. Ma pauvre maison est à peine à dix-sept ou dix-huit li d'ici, dans le village de Ma-tch'un.

— Ainsi donc, dit Pé-kong, vous ne demeurez qu'à deux pas[3]. Faute d'avoir su distinguer votre

1. Il est impossible de faire passer en français les expressions recherchées et hyperboliques dont se sert Sou-yeou-té. En voici le mot à mot : Par erreur — présenter — vieillard — bienfaits — tour — Thaï-chan — Pé-teou — de — au bas.

2. Mot à mot : Sans doute que le frêne et l'hémérocalle sont tous deux florissants.

3. Littéralement : (A) huit pouces ou un pied (de distance). C'est par une exagération semblable que nous disons : Il demeure à deux pas d'ici.

mérite[1], j'ai complétement manqué d'intelligence[2]. »

Quand il eut fini de parler, les domestiques apportèrent le thé; puis, après le thé, Sou-yeou-té se leva pour prendre congé.

« Je vous suis très-obligé, lui dit Pé-kong, d'être venu de loin pour me voir; je devrais vous offrir une collation; mais c'est seulement aujourd'hui que j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance[3], et je craindrais de vous manquer de respect en vous traitant sans façon. Permettez-moi de choisir un autre jour pour vous inviter.

— En me faisant l'honneur de m'admettre dans votre maison[4], dit Sou-yeou-té, vous avez dépassé mes espé-

1. Il y a en chinois *wou-se* (chose-couleur), expression difficile qui se prend verbalement dans le sens de « s'informer, s'instruire de. » En mandchou : Foudchouroulame datchilambi. Dict. *Thsing-han-wen-haï*, liv. XXXIX, fol. 35).

2. Littéralement : J'ai profondément manqué d'examiner avec la clarté de la glace, c'est-à-dire avec un esprit clair comme la glace. (Voyez Gonçalvez au mot *kien*, miroir, examiner, p. 988).

3. Littéralement : Pour la première fois, je connais *Khing* (abréviation de Han-khing-tcheou). Sous le règne de Hiouen-tsong de la dynastie des Thang, Han-hoeï, surnommé Tch'ao-tsong, était gouverneur de Khing-tcheou. Tous les magistrats aspiraient à le voir. Sa réputation était si grande que l'honneur d'être connu de lui était plus estimé que la dignité de *Heou* (marquis), et qu'une parole d'approbation qu'il donnait à quelqu'un, le faisait passer pour un homme de mérite, digne d'obtenir un emploi. De là est venu la locution *tchi-khing* (connaître Khing), pour dire être en relation avec un homme illustre, dont la connaissance est infiniment honorable, et dont la recommandation peut conduire aux plus hauts emplois. (Roman des *Deux jeunes filles lettrées*, t. I, p. 326, n. 1.)

4. Littéralement : J'ai obtenu la faveur de franchir la porte des

rances; comment oserais-je former d'autres désirs? »

A ces mots, il lui fit un salut, prit congé et sortit. Pé-kong le reconduisit jusqu'en dehors de la porte principale, et le quitta après lui avoir donné à plusieurs reprises des marques de considération et d'estime. Les domestiques remirent alors les présents à Pé-kong; mais il en prit seulement six et fit remporter les autres. Sou-yeou-té voyant les égards que lui avait montrés Pé-kong, s'imagina qu'il pouvait compter sur le succès de son affaire, et se sentit ravi de joie.

Or, Pé-kong étant rentré dans le salon de derrière, sa fille vint le recevoir et se hâta de l'interroger. « Aujourd'hui, dit-elle, quelles visites avez-vous reçues?

— Aujourd'hui, dit Pé-kong, je n'ai vu qu'un jeune

dragons (l'auteur écrit *teng-long* pour *teng-long-men*), expression figurée qui veut dire visiter un lettré célèbre, être admis dans son intimité. Il y a ici une allusion historique. Li-ing, surnommé Youen-li, qui vivait sous le règne de Houan-ti, de la dynastie des Han (147 à 167 après Jésus-Christ), jouissait d'une grande réputation. On disait des lettrés reçus par lui, qu'ils avaient *franchi la porte des dragons*. En effet, après cette honorable réception, ils étaient regardés comme des lettrés éminents, de même que les poissons deviennent des dragons lorsqu'ils ont franchi la porte des dragons (*sic*). Au figuré, le mot *long*, dragon, désigne un homme célèbre.

Les mots *teng-long-men*, franchir la porte des dragons, s'appliquent aussi aux lettrés qui ont obtenu le grade de docteur. On dit au contraire de ceux qui ont échoué : Qu'ils se sont blessé le front à la porte des dragons (*long-men-tien-nge*).

L'expression *long-men*, porte des dragons, a pour synonyme *ho-tsin*, le gué du fleuve Jaune. Il est éloigné de Tchang-'an (*Si-'an-fou*) de 900 li (90 lieues). En cet endroit, le fleuve est coupé par des rochers, que les tortues et les poissons ne peuvent franchir. Ceux qui les franchissent sont métamorphosés en dragons (*sic*).

homme du nom de Sou, qui est venu, avec une lettre de recommandation de ton oncle, pour te demander en mariage. » Sur-le-champ, il présenta à sa fille la lettre de Ou, l'académicien. Celle-ci la prit, et ayant vu, dès le premier coup d'œil, le nom de Sou, elle crut, de toute la force de son âme, que c'était Sou-yeou-pé. Comme elle savait que le jeune homme que Ou, l'académicien, avait précédemment choisi pour elle, portait le nom de Sou-yeou-pé, elle ne put maîtriser sa joie, et interrogea exprès son père. « Ce jeune homme, dit-elle, comment s'appelle-t-il de son nom d'enfance et de son surnom? Sa personne répond-elle réellement au portrait qu'en a fait mon oncle? »

— Ce jeune homme, dit Pé-kong, s'appelle Sou-yeou-té. Précédemment, ton oncle m'avait dit en particulier qu'il avait obtenu la première place sur la liste des bacheliers; qu'il avait du talent et un extérieur distingué. Par la présente lettre, il lui accorde encore les mêmes éloges. J'ai vu aujourd'hui ce jeune homme; il a assez d'embonpoint et parle avec une certaine facilité; mais je n'oserais assurer qu'il soit beau et distingué. »

Hong-yu avait bien entendu qu'il s'appelait Sou-yeou-té, mais comme elle portait Sou-yeou-pé au fond de son cœur, elle crut faussement que c'était lui-même, et n'eut pas l'ombre d'un doute. Quoique son père eût dit : « Il n'est pas bien certain qu'il soit beau et distingué, » elle n'ajouta pas grande foi à cette observation. « Puisque mon oncle, dit-elle, a choisi pour

moi ce jeune homme, cela n'a pas été l'affaire d'un jour; peut-être qu'il lui a trouvé assez de mérite. Comment se fait-il que vous ne lui trouviez pas les mêmes qualités que mon oncle?

— Aujourd'hui, dit Pé-kong; je ne l'ai vu qu'un instant, et peut-être que je n'ai pas pu le connaître à fond. Un autre jour, je ne manquerai pas de l'inviter à venir causer avec moi, et alors je l'examinerai avec la plus grande attention. Seulement, nous avons ici un certain Tchang dont je ne sais que faire.

— Mon père, dit Hong-yu, il ne faut pas de partialité; c'est uniquement d'après le talent et la figure qu'il convient d'éconduire ou d'agréer un prétendant.

— Quoique le jeune Sou, dit Pé-kong, n'ait pas la beauté du jade le plus pur[1], si on le compare à M. Tchang, il a sur lui une notable supériorité. Quant à leur talent, M. Tchang m'a présenté plusieurs pièces de vers dont le mérite m'a beaucoup frappé[2]; mais le jeune Sou n'a d'autre appui que la recommandation de ton oncle, et comme je ne l'ai pas encore mis à l'épreuve, je ne sais vraiment quel parti prendre. »

Hong-yu réfléchit en elle-même. « Si l'on compare, dit-elle, la beauté du jeune Sou et la laideur de M. Tchang, on trouvera entre eux plus de distance

1. Littéralement : Du jade d'un bonnet.

2. Littéralement : Devant lesquelles je m'incline profondément. Le lecteur n'a pas oublié que c'étaient des pièces de vers dérobées par lui à Sou-yeou-pé.

qu'entre le ciel et les profondeurs de la mer. Mon père s'était souvent vanté de connaître les hommes; comment est-il tombé aujourd'hui dans une si grossière méprise? Je m'imagine qu'il a eu un moment la berlue. Je n'ai qu'à le prier d'avoir une entrevue avec ces deux jeunes gens, pour que le jade se distingue de lui-même d'avec la pierre[1]. Les rivières Kiang et Weï, dit-elle, se distinguent l'une de l'autre[2], et la différence du noir et du blanc[3] n'échappe à personne. Si vous avez, mon père, des doutes sérieux qui vous empêchent de vous décider, pourquoi ne pas réunir les deux jeunes gens dans la même chambre? Quand vous leur aurez donné un sujet et les aurez mis à l'épreuve, non-seulement vous pourrez distinguer tout de suite lequel des deux est habile ou ignorant[4], mais lorsque, plus tard, vous aurez accepté l'un et congédié l'autre, aucun d'eux n'aura le droit de se plaindre.

— Ce raisonnement est parfaitement juste, dit Pé-kong. Demain je ferai venir le jeune Sou; je prierai alors M. Tchang de lui tenir compagnie, et sur-le-

1. C'est-à-dire : Pour qu'on distingue l'homme de talent d'avec l'ignorant. Les deux comparaisons suivantes se rapportent à la même idée.

2. On lit dans les commentaires de Choui-king (livre des eaux) : Les rivières Weï et King coulent ensemble dans le même lit sur une étendue de 30 li (3 lieues), sans que les eaux pures de l'une et les eaux bourbeuses de l'autre se confondent ensemble (*sic*). (*Youen-kien-loui-han*, liv. XXXIX, fol. 3.)

3. Mot à mot : Le noir et le blanc se cachent difficilement.

4. Littéralement : Quel est le beau et quel est le laid.

champ je leur proposerai un sujet difficile pour les mettre à l'épreuve. Nous reconnaîtrons de suite quel est le plus fort et le plus faible des deux. On peut dire à cette occasion :

Quand le vent et la pluie arrivent en même temps,
Les hirondelles et les loriots accourent pêle-mêle.
Si le printemps ne régnait pas sur eux,
On les verrait bientôt confondus ensemble sur la mousse verte[1].

Nous laisserons Pé-kong délibérer avec sa fille. Or, Tchang-koueï-jou était au mieux avec les domestiques de Pé-kong. Le lendemain du jour où Sou-yeou-té était venu faire sa demande de mariage, quelqu'un vint de bonne heure informer Tchang-koueï-jou de cette démarche. A cette nouvelle, Tchang-koueï-jou fut rempli d'étonnement. « Quel est cet individu? demanda-t-il.

— C'est, lui dit-on, un bachelier du collége de Kin-ling, qui s'appelle Sou-yeou-té. »

En entendant ces mots, Tchang-koueï-jou, ignorant la différence qui existait entre la prononciation et l'orthographe des deux noms, le prit pour Sou-yeou-pé. « Je me demandais, dit-il en lui-même, pourquoi ce petit animal était parti sans prendre congé de moi. Évidemment, c'était pour demander une lettre à Ou, l'académicien, et le prier de lui servir d'entremetteur.

1. Ce quatrain renferme peut-être une allusion à Sou-yeou-té et à Sou-yeou-pé que l'on confond encore, et que bientôt on va distinguer l'un de l'autre

Il voulait m'enlever une affaire déjà terminée; par une telle conduite, il m'est devenu tout à fait odieux. D'ailleurs, quoique je sois venu m'établir ici en vue de mon mariage, j'ai l'air de n'être qu'un précepteur particulier. Mais lui se présente ouvertement, directement, pour une demande de mariage. Si l'on nous faisait subir un examen, je ne pourrais l'emporter sur lui; du côté de la figure, je ne saurais non plus lui être comparé. Ce n'est pas tout. Mes vers sur les saules printaniers et ma chanson sur le poirier à fleurs rouges, étaient précisément de sa composition. Si, après nous avoir un moment confrontés, Pé-kong découvre la vérité et lui promet sa fille, j'aurai déployé en pure perte toutes les ressources de mon esprit. Il faut absolument que je trouve quelque stratagème pour le faire chasser; je serai alors au comble de mes vœux.»

Après un moment de réflexion, il lui vint tout à coup une idée. « Le jeune Sou, dit-il, m'avait appris que Ou, l'académicien, avait voulu l'avoir pour gendre, et que, sur son refus, il avait conçu contre lui un vif ressentiment. Comment se fait-il qu'il l'ait prié de négocier son mariage? Il y a là quelque chose d'étrange. »

Au moment où il était incertain, irrésolu, soudain il vit arriver Tong-yong, le concierge de Pé, qui lui apportait un billet d'invitation. « Monsieur, lui dit Tong, mon maître vous prie de venir demain avec M. Sou, qui est arrivé de Kin-ling, pour causer un moment.

— Mon vieil ami, dit Tchang-koueï-jou, vous venez bien à propos; je voulais justement vous adresser une

question. Ce M. Sou, qui hier a rendu visite à votre maître, pourquoi est-il venu?

— Monsieur, répondit Tong-yong, c'est un jeune homme que le seigneur Ou, beau-frère de mon maître, lui a présenté avec éloge pour qu'il vînt demander sa fille en mariage.

— Le seigneur Ou a-t-il dit, reprit Tchang-koueï-jou, quelles belles qualités il lui trouvait pour le recommander tout de suite?

— Monsieur, dit Tong-yong, cela demande une longue explication. Lorsque mon maître se trouvait à la capitale, sa fille resta quelque temps chez son oncle. A cette époque, son oncle voyant que ce jeune homme avait obtenu le premier rang sur la liste des bacheliers, et que, de plus, pendant son séjour à Nan-king, il avait composé des vers d'une grande beauté, voulut tout de suite lui offrir mademoiselle Pé en mariage. Mais comme ce monsieur Sou avait refusé, il l'avait aussitôt laissé là. J'ignore pourquoi ces jours derniers ce monsieur Sou a fini par consentir. C'est pour cela que l'oncle de mademoiselle Pé a écrit une lettre pour le recommander.

— D'après ce récit, dit Tchang-koueï-jou, en souriant d'un air froid, le choix d'un homme de talent, que voulaient faire votre maître et sa fille, n'était qu'un vain prétexte. Pour réussir promptement, il suffisait de faire présenter la demande par un homme de grande considération.

— Monsieur Tchang, reprit Tong-yong, comment

pouvez-vous tenir un tel langage? Si mon maître a choisi de suite M. Sou, c'est parce qu'il lui avait reconnu un véritable talent; comment pouvez-vous dire que c'était un vain prétexte?

— Mon vieil ami, dit Tchang-koueï-jou, comment avez-vous la vue si obtuse? Vous aviez déjà vu ce jeune homme. C'est celui qui, ces jours derniers, est venu avec moi pour offrir des vers en l'honneur des saules printaniers, dont votre maître et sa fille n'ont pas été contents et se sont moqués.

— Ce n'est certainement pas lui, répartit Tong-yong. Je me souviens encore que celui qui est venu avec vous, était un jeune homme beau et distingué, tandis que ce monsieur Sou, quoique peu âgé, est un homme gros et fort. Il n'est pas possible que ce soit lui.

— Si ce n'est pas lui, dit Tchang-koueï-jou d'un air ému et surpris, comment se fait-il qu'il s'appelle Sou-yeou-pé?

— Sa carte, dit Tong-yong, porte Sou-yeou-té.

— Quels sont les deux derniers caractères, demanda Tchang-koueï-jou?

— Le mot Yeou, dit Tong-yong, est celui qui signifie *avoir* dans l'expression *yeou-wou* (avoir ou ne pas avoir); le mot *té* est celui qui veut dire *vertu,* dans l'expression *té-hing* (acte de vertu). »

En entendant ces paroles, Tchang-koueï-jou éprouva un sentiment de surprise et de joie. « Voilà une chose bien étrange, s'écria-t-il; est-ce qu'il y en a encore un autre?

— Monsieur, répondit Tong-yong, demain vous vous trouverez avec lui, et alors vous saurez à quoi vous en tenir. Veuillez, Monsieur, recevoir ce billet d'invitation. Il faut encore que j'aille inviter M. Sou. En achevant ces mots, il laissa le billet et partit.

— Puisque ce n'est pas Sou-yeou-pé, dit en lui-même Tchang-koueï-jou, ma position est assurée[1]. Je me souviens que Ou, l'académicien, avait voulu donner sa fille à celui qui avait obtenu le premier rang sur la liste des bacheliers, et le jeune Sou[2] m'avait dit positivement que c'était lui que cette affaire regardait. Comment cet autre individu a-t-il pu lui demander une lettre pour venir ici? N'y aurait-il pas là-dedans quelque friponnerie? Demain, quand nous nous trouverons ensemble, j'examinerai tout doucement sa contenance, et je lui lancerai deux ou trois railleries; s'il a eu recours à la fraude, sa position ne sera plus tenable[3].»

En achevant ces mots, il s'abandonna secrètement à la joie.

Or, Tong-yong, tenant un billet d'invitation, s'était rendu auprès de M. Sou, dans le village de Ma-tch'un. Sou-yeou-té, après avoir reçu le billet d'invitation, retint Tong-yong à dîner. Il saisit cette occasion pour l'interroger. « Demain, lui dit-il, quels hôtes aurez-vous?

1. Littéralement : Maintenant les talons de mes pieds sont fermement posés.

2. C'est-à-dire : Le jeune Sou-yeou-pé.

3. Littéralement: Il ne se tiendra plus ferme sur ses pieds.

— Monsieur, dit Tong-yong, il n'y en aura pas d'autre que M. Tchang, qui loge dans la bibliothèque de mon maître; il vous tiendra compagnie. »

Sou-yeou-té, apprenant que c'était Tchang-koueï-jou, ne lui adressa pas d'autre question. Tong-yong ayant fini de manger, adressa ses remercîments à Sou-yeou-té. « Monsieur, lui dit-il, veuillez venir demain de bonne heure. Comme la route est longue, vous m'épargnerez la peine de revenir.

— Je n'oserais vous fatiguer une seconde fois, dit Sou-yeou-té; je viendrai de bonne heure; ce sera pour le mieux. »

Tong-yong étant parti, Sou-yeou-té, après quelque hésitation, s'écria d'un ton joyeux: « Quand Tchang-koueï-jou serait un dieu, il ne devinerait pas mes affaires; pour les siennes, on ne se douterait pas que je les connais complétement[1]? S'il refusait de me céder le pas, je le démasquerais à fond, et je le réduirais à ne plus savoir que devenir. »

Par suite de ce stratagème, j'aurai beaucoup de choses à raconter. Un homme veut percer et n'en trouve pas le moyen. C'est comme s'il tentait d'épuiser avec sa main la rivière de l'ouest[2].

1. Littéralement : Qui est-ce qui sait que toutes sont dans mon ventre? (Voyez page 84, note 3.)

2. Locution figurée pour dire que Sou-yeou-té faisait de vains efforts pour assouvir son ambition. Le poëte Li-thaï-pé fait dire à un homme d'une avidité insatiable: Je voudrais d'une gorgée avaler la rivière de l'ouest. (*P'ing-tseu-loui-pien*, liv. CXV.)

On peut dire à ce sujet :

L'homme a l'intention de tuer le tigre,
Mais le tigre ne songe[1] pas à blesser l'homme.
Quand l'oiseau Yu[2] est aux prises avec l'huître,
Ce combat tourne au profit du pêcheur.

Si le lecteur ignore le résultat de leur entrevue, il en trouvera le récit détaillé dans le chapitre suivant.

1. L'exemplaire de la bibliothèque impériale porte : *Il a l'intention.* Dans une autre édition, on lit : *Il n'a pas l'intention.*

2. Le martin-pêcheur.

CHAPITRE XII

RÉDUITS A L'EXTRÉMITÉ, ILS LAISSENT VOIR LEUR IGNORANCE AU MILIEU DE L'ARÈNE

Le lendemain, Pé-kong ordonna à ses domestiques d'apprêter un repas, et attendit ses hôtes. Sur le midi, il alla inviter Tchang-koueï-jou à venir causer avec lui dans le pavillon appelé Mong-thsao-hien. « Avant-hier, lui dit alors Tchang-koueï-jou, le seigneur Ou, votre honorable parent, vous a recommandé ce M. Sou. J'ignore si c'était une ancienne ou une nouvelle connaissance du seigneur Ou.

— Ce n'était point une ancienne connaissance, répondit Pé-kong. Comme il était allé dans le couvent de Ling-kou[1] pour admirer les pruniers en fleurs, il avait vu des vers pleins d'élégance et de fraîcheur que ce jeune homme avait écrits sur un mur; voilà pourquoi il l'avait remarqué avec intérêt. Ayant appris ensuite

1. C'est le nom d'une montagne. (Voyez t. I, p. 137, n. 3.)

que l'honorable[1] Li, l'examinateur en chef, lui avait décerné le premier rang sur la liste des bacheliers, il avait eu le désir de lui proposer ma fille en mariage[2]. Contre son attente, ce jeune homme n'en fit qu'à sa tête et ne voulut point l'écouter. Mon parent, irrité de ce refus, en informa l'honorable Li et lui fit retirer son grade de bachelier. Quand je fus revenu de la capitale, mon parent me conta cette affaire. Je n'y fis pas grande attention, et depuis cette époque je l'avais tout à fait oubliée. J'ignore ce qui s'est passé ces jours derniers. Avant-hier, Ou, mon parent, m'a adressé une lettre, où il m'annonce le consentement du jeune homme, et me le recommande de nouveau. Je l'ai vu hier; mais, dans le premier moment, je n'ai pu juger des qualités qui le distinguent, de sorte qu'au fond du cœur je conserve des doutes sérieux. Mais, vu la lettre que m'a écrite mon parent, je ne saurais le traiter avec dédain; c'est pourquoi, aujourd'hui, je l'ai invité à dîner[3]. Au bout de quelques instants, lorsqu'on sera à table, je profiterai de votre talent supérieur, et si vous composez une pièce de poésie ou une chanson, je l'engagerai à faire des vers sur les mêmes rimes.

1. En chinois : *Nien-thaï* (pensée-tour), terme de respect qui répond tantôt à *hiong*, frère aîné (en mandchou *akôn*), tantôt à *lao-ye*, sa seigneurie, son excellence.

2. Littéralement : D'être entremetteur de mariage pour ma jeune fille.

3. Il y a en chinois : Je l'ai invité à venir causer un peu (*i-siu*); mais souvent cette locution renferme une invitation à dîner. C'est ce qu'on va voir par ce qui suit.

S'il n'a pas un véritable talent, je trouverai là un excellent prétexte pour répondre (par un refûs) à mon parent.

— Si cela est, dit Tchang-koueï-jou, avec votre vue perçante, vous pourrez le juger vous-même dès le premier coup d'œil; à quoi bon le mettre encore à l'épreuve? Seulement, j'ignore si, dans sa lettre, votre honorable parent a écrit le surnom de ce M. Sou.

— Dans sa lettre, répondit Pé-kong, il l'a seulement appelé M. Sou, et n'a point écrit son surnom. Hier, en jetant les yeux sur sa carte, j'ai vu qu'il se nommait Sou-yeou-té. »

Tchang-koueï-jou laissa échapper un sourire et ne dit mot.

« Monsieur, lui dit Pé-kong, pourquoi riez-vous? Auriez-vous appris quelque chose sur lui?

— Que j'aie appris ou non quelque chose, répondit Tchang-koueï-jou en riant de nouveau, Votre Seigneurie n'a pas besoin de m'interroger; je n'oserais rien dire. Vous avez de hautes lumières, et il vous suffira de l'examiner avec attention pour savoir à quoi vous en tenir.

— Comme j'ai l'honneur[1] d'être connu de vous, dit Pé-kong, pourquoi ne pas me parler à cœur ouvert? Si

1. Littéralement : Comme vous avez le déshonneur de me connaître. On peut voir (t. II, p. 49, n. 1, et p. 85, n. 4) que les Chinois emploient souvent le mot *jo*, se déshonorer, en sens inverse. Cette manière de parler montre le respect excessif ou l'humilité exagérée qu'exige l'étiquette chinoise.

vous gardiez le silence, lorsque vous avez envie de parler, ce serait me regarder comme un étranger.

— Je n'oserais[1], dit Tchang-koueï-jou, d'un air sérieux. Bien que j'aie appris quelque chose, il n'est pas sûr que ce soit vrai. Si je veux me taire, c'est que je crains de compromettre votre grande affaire; si je voulais parler, je craindrais encore que mes paroles n'eussent l'air d'une calomnie. Voilà pourquoi j'hésite et n'ose (ouvrir la bouche).

— Le vrai ou le faux, dit Pé-kong, sont du ressort de l'opinion publique. Il ne peut y avoir là de calomnie. Veuillez, de grâce, m'apprendre ce que vous savez.

— Monsieur, dit Tchang-koueï-jou, Votre Seigneurie ayant daigné m'interroger à plusieurs reprises, je ne puis me dispenser de vous satisfaire. D'après ce que j'ai entendu dire, le jeune Sou, qu'avait choisi votre honorable parent, était un autre Sou; ce n'était pas ce jeune homme.

— Après avoir cherché dans ma mémoire, dit Pé-kong, le surnom que m'avait dit autrefois mon parent, il me semble que c'était justement Yeou-té[2].

— Comment pouvez-vous dire que c'est un autre Sou?

— Quoique les sons aient entre eux une certaine ressemblance, dit Tchang-koueï-jou, l'orthographe (des deux noms) est fort différente. Le jeune homme que

1. Mot à mot : Est-ce que j'oserais (vous regarder comme un étranger)?

2. Littéralement : Justement c'étaient les deux caractères *yeou-té*. Ces deux mots signifient : celui qui a de la vertu, vertueux.

votre honorable parent avait choisi, était Sou-yeou-pé[1], et non Sou-yeou-té.

— A ce que je vois, dit Pé-kong, rempli d'étonnement, c'étaient deux hommes (différents). Mais, mon parent étant parti pour la capitale, comment les distinguer?

— Cela n'est pas difficile, répondit Tchang-koueï-jou. Votre Seigneurie n'a qu'à charger quelqu'un d'aller demander si le jeune homme à qui l'examinateur en chef a décerné dernièrement la première place sur la liste des bacheliers, est bien Sou-yeou-pé ou Sou-yeou-té, et alors vous saurez clairement ce qu'il en est.

— Cette observation est très-juste, dit Pé-kong. » De suite, il chargea un domestique d'aller prendre des informations. A peine avait-il fini de parler, qu'on lui annonça soudain l'arrivée de M. Sou. Par l'ordre de Pé-kong, on le pria d'entrer. Ce fut Tchang-koueï-jou qui le reçut le premier, puis Pé-kong vint le saluer. Les révérences terminées, les hôtes et le maître s'assirent à leurs places respectives. A gauche, était Sou-yeou-té, et à droite, Tchang-koueï-jou. Pé-kong s'était mis au-dessous d'eux, près de la droite, pour leur tenir compagnie. Après que chacun eut parlé d'affaires et d'autres[2], Pé-kong prit le premier la parole. « Ce vieillard que vous voyez, leur dit-il, a une affection natu-

1. Les deux mots *yeou-pé* signifient ami de Pé, c'est-à-dire celui qui aime le poëte Li-thaï-pé.

2. Littéralement : Du froid et du chaud.

relle pour les hommes de talent. Dernièrement, comme je parcourais la capitale, je mis tous mes soins à en chercher, mais je n'en rencontrai pas un seul; je suis heureux de recevoir aujourd'hui dans mon humble demeure [1] deux hommes d'un grand mérite.

— Si l'on considère, dit Sou-yeou-té, le talent de M. Tchang, il répond certainement à l'opinion que vous venez d'exprimer. Quant à votre disciple (à moi), s'il usurpait les avantages des autres [2], pour boucher les oreilles et les yeux du monde, non-seulement son courage se briserait devant le grand magicien [3], mais s'il se tenait à votre porte [4] avec M. Tchang, il ne pourrait s'empêcher de rougir de son ignorance [5], en présence du jade et des perles.

— Je suis un lettré d'un rang infime, dit Tchang-

1. En chinois : *teou-che*, boisseau-maison (maison petite comme un boisseau).

2. C'est-à-dire : S'il se parait frauduleusement du talent des autres. C'est précisément ce qu'à fait Tchang-kouei-jou, en signant son nom au bas des poésies de Sou-yeou-pé.

3. Il y a ici une allusion historique. On lit dans les Annales des Ou, que Tchang-hong ayant complimenté Tch'in-lin à l'occasion de son poëme intitulé *Wou-kou-fou*, poëme sur l'arsenal, celui-ci, n'osant se comparer aux maîtres du wen-tchang (style élégant), dit qu'en leur présence il est comme un petit magicien dont le faible talent succombe devant la puissance d'un grand magicien.

Sou-yeou-té veut dire (ironiquement) que, pour le talent, il ne saurait lutter contre Tchang.

4. C'est-à-dire : S'il composait sous vos yeux avec M. Tchang.

5. Littéralement : De la saleté de son corps, c'est-à-dire de la médiocrité de son talent, en présence d'un homme dont les poésies sont aussi belles que le jade et les perles.

koueï-jou. Ayant vu que Votre Seigneurie daignait montrer une excessive affection pour le talent, et voulait commencer par (choisir) Kouo-wei[1], j'ai usurpé la qualité d'homme célèbre, et je me suis fait passer pour un de ces coursiers qui valent mille onces d'argent[2]. Comment pourrai-je égaler M. Sou, qui marche au premier rang[3], et efface la multitude? Je ne mérite pas d'être soumis à l'examen de Votre Seigneurie, dont le tact égale celui de Pe-lo[4].

— Messieurs, dit Pé-kong, vous avez tous deux un magnifique talent; l'un ressemble à Lo, le dragon des lettrés[5], qui vole parmi les nuages; l'autre à Siun, la

1. Mot à mot : Commencer par Weï, c'est-à-dire par moi. Il y a ici une allusion historique. Kouo-weï dit un jour à Tchao-wang, roi de Yen : Si Votre Majesté veut appeler des lettrés, je vous prie de commencer par *Weï* (par moi); à plus forte raison par ceux qui ont plus de mérite que *Weï* (que moi). Pour cela, il ne faut pas craindre de faire un voyage de mille li (100 lieues). (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. IX, fol. 36, et liv. XII, fol. 19.)

2. C'est-à-dire : Pour un de ces lettrés extraordinaires qui dépassent tous leurs rivaux.

3. Littéralement : Qui est à la tête du bataillon.

4. Pe-lo était un homme qui, au premier coup d'œil, jugeait si un cheval était bon ou mauvais. Voyez Gonçalvez, *Arte China*, p. 397, lig. 12, et p. 418, lig. 9. (Cf. *P'eï-wen-yun-fou*, liv. XCIX, fol. 96.)

Ici Tchang-koueï-jou veut dire que Pé-kong a le talent de connaître les hommes.

5. On lit dans les annales des Tsin : Lo-yun, surnommé *Sse-long* (le dragon, c'est-à-dire le plus éminent des lettrés), avait une réputation littéraire égale à celle de *Lo-ki*, son frère aîné. Min-hong l'admirait beaucoup. Il dit un jour : « Si cet enfant n'est pas un petit dragon, ce sera certainement un petit phénix. » A cette époque, il n'était pas encore lié d'amitié avec Siun-wen. Un jour, ils allèrent

cigogne[1], qui chante au-dessous du soleil. On peut dire que vous êtes des rivaux de même force[2]; si vous vous lanciez dans les plaines du milieu[3], on ne saurait pas qui a tué le cerf[4]. Quand ce vieillard regarde à gauche ou à droite[5], il ne peut se défendre d'une crainte respectueuse. »

Après qu'ils eurent causé quelque temps, les domestiques vinrent annoncer que le dîner était servi; et aussitôt Pé-kong invita ses hôtes à se mettre à table[6]. Comme la première fois, Sou-yeou-té était assis à gau-

ensemble voir Tchang-hoa, et Lo-yun s'assit le premier. Tchang-hoa les pria tous deux de parler, et comme c'étaient des hommes de talent, il les pria de ne point dire des choses vulgaires. Lo-yun leva les mains et dit : « Je suis Lo, le dragon des lettrés (qui vole) parmi les nuages (*Yun-kien-lo-sse-long*). » Siun-wen dit à son tour : « Je suis Siun, la cigogne qui chante au-dessous du soleil (*Ji-hia-siun-ming-ho*). » Ces cinq mots chinois et les précédents sont dans notre texte. On les applique aux lettrés qui ont acquis une grande réputation.

1. *Ming-ho*, la cigogne qui chante, était le nom honorifique de Siun-wen ; c'est ce que nous apprend sa biographie dans les annales des Tsin.

2. Mot à mot : De forts adversaires.

3. L'expression chinoise tchong-youen, les plaines du milieu, désigne la Chine ; en mandchou, doulimbai gouroun. (Dictionn. *Thsing-han-wen-haï*, liv. VII, fol. 1.)

4. C'est-à-dire : On ne sait pas, ou je ne sais qui de vous deux remporterait la victoire. L'expression *tcho-lou*, poursuivre le cerf, est une expression figurée qui signifie se disputer l'empire, la possession de l'empire. En mandchou : apkai fedchergi be kitcheme. (Dictionn. *Thsing-han-wen-haï*, liv. XXXIII, fol. 8.)

5. C'est-à-dire : Quand je jette les yeux tantôt sur Tchang-koueï-jou, tantôt sur Sou-yeou-té, qui sont assis l'un à ma droite et l'autre à ma gauche.

6. Littéralement : Leur fit offrir la table.

che et Tchang-koueï-jou, à droite; Pé-kong leur tenait compagnie au bas bout de la table.

Après que le vin eut circulé plusieurs fois, Pé-kong prit la parole : « Dernièrement, dit-il, lorsque le seigneur Li se trouvait à la capitale, tout le monde le vantait comme un talent de grande espérance; c'est pourquoi on le nomma examinateur en chef dans la province de Nan-king. En choisissant M. Sou au milieu de tous les concurrents, il a montré que les espérances qu'on fondait sur lui n'étaient pas vaines.

— Votre disciple, dit Sou-yeou-té[1], est comme un œil de poisson qu'on aurait pris pour une perle; en me nommant[2], l'examinateur en chef a fait le plus grand tort à son jugement éclairé. Cependant, lorsqu'on le voit louer et mettre en évidence des lettrés d'un brillant mérite, on peut dire qu'il connaît les hommes aussi bien que Kou-hou[3].

— M. Sou, dit Tchang-koueï-jou, est le lettré le plus renommé de notre époque. L'examinateur en chef lui ayant décerné de pompeux éloges qui vivront pendant

1. C'est-à-dire : Votre disciple n'est qu'un lettré médiocre qu'on a pris, par erreur, pour un homme de talent.

2. Sou-yeou-té, voyant que Pé-kong le prend par erreur pour Sou-yeou-pé, lui donne à entendre que c'est lui-même à qui l'examinateur en chef a décerné le premier rang sur la liste des bacheliers.

Le sens littéral est : mais le disciple, qui se regarde comme un œil de poisson qu'on aurait pris pour une perle, a déshonoré (en obtenant le premier rang) l'examen habile du Tsong-chi (de l'examinateur en chef).

3. Les annales des Han (biographie de Ma-youen) disent que Kou-hou avait le talent de connaître les hommes.

mille automnes, la rencontre qu'il a faite d'un si beau talent va rehausser la valeur du *wen-tchang* (style élégant). Mais, depuis quelque temps, la morale publique baisse de jour en jour. S'il paraît un homme d'un vrai mérite, sur-le-champ un individu qui n'en est que l'ombre[1] s'attache à lui comme un lutin et un démon, et étale à la face du ciel et en plein jour, son impudente vanité. Il n'y a rien de plus honteux. »

Sou-yeou-té vit bien que Tchang-koueï-jou avait ses raisons pour parler ainsi, et comprit que ses sarcasmes tombaient sur lui-même. Il répliqua en conséquence: « Il y a encore des hommes clairvoyants qui savent discerner une pareille engeance. Ce qui est souverainement honteux, c'est que des hommes de rien, qui ont volé les compositions des autres, s'en déclarent les auteurs, et s'introduisent, par ce moyen, chez des personnages du plus haut rang[2], si bien que, dans le premier moment, les personnes même les plus éclairées ne s'aperçoivent pas de leur indigne supercherie; ils méritent vraiment d'être immolés au ridicule.

— Des gens de cette sorte se rencontrent tous les jours, dit Pé-kong, mais ils ne trompent qu'un moment, et ne peuvent se soutenir longtemps. »

Ils continuèrent à disputer ensemble, en se lançant l'un l'autre de mordantes railleries que Pé-kong se contentait de garder dans sa mémoire.

1. C'est-à-dire : Qui n'a que l'apparence d'un homme de mérite.
2. C'est exactement ce qu'a fait Tchang-koueï-jou

Quand on eut bu assez longtemps, les domestiques offrirent de changer le couvert[1]. Pé-kong invita ses deux hôtes à aller se promener dans le pavillon Meng-thsao-hien. Après qu'ils eurent fait de l'eau[2], Tchang-koueï-jou alla changer de vêtements dans le jardin de derrière, et Pé-kong seul tint compagnie à Sou-yeou-té. Il changea de vêtements dans le pavillon même, et s'amusa à regarder les fleurs qui étaient devant les degrés, ainsi que les peintures et les inscriptions qui ornaient tous les murs. Or, on y avait collé les vers de Tchang-koueï-jou sur les saules printaniers, ainsi que sa chanson sur le poirier à fleurs rouges.

Sou-yeou-té ayant porté ses regards jusqu'en cet endroit, Pé-kong les lui montra du doigt. « Voici, lui dit-il, des compositions de M. Tchang[3]; elles me plaisent infiniment. Veuillez, Monsieur, les examiner et me dire ce que vous en pensez. »

Sou-yeou-té s'approcha avec empressement, et, après avoir lu une fois ces vers, il vit qu'ils ressemblaient exactement à ceux qu'avait écrits Sou-yeou-pé[4]. « En

1. Littéralement : De changer la table, c'est-à-dire d'apporter le second service.

2. Par bienséance, les Chinois disent *laver ses mains* (tsing-cheou) et *aller voir le vent* (kien-fong), pour exprimer l'idée de *faire de l'eau* (en latin : *mingere*). A. R. a cru que les trois convives s'étaient réellement lavé les mains.

3. C'étaient, comme on a pu le voir précédemment, des pièces de vers que Tchang-koueï-jou avait dérobées à Sou-yeou-pé et qu'il avait signées de son propre nom.

4. C'étaient les vers mêmes de Sou-yeou-pé, au bas desquels Tchang-koueï-jou avait mis son nom.

effet, dit-il en riant d'un air froid, ce sont de beaux vers. »

Pé-kong vit bien qu'il avait ses raisons pour ne s'exprimer qu'à demi [1]. Il lui dit en conséquence : « Je désirerais seulement connaître votre avis, car je n'ai pas d'idée arrêtée. Vous possédez, Monsieur, de hautes connaissances ; si ces vers ont des défauts, rien n'empêche que vous me les indiquiez.

— Je n'oserais (les critiquer), dit Sou-yeou-té en faisant de suite un salut ; ces vers sont pleins de pureté et de fraîcheur, de noblesse et d'élévation ; ils sont parfaits. Que puis-je vous dire de plus ? Seulement, c'est que... »

Quand Sou-yeou-té fut arrivé là, il s'arrêta tout court.

« Vous avez déjà eu la bonté de me dire votre sentiment. Quel mystère y a-t-il là dessous ? Rien ne vous empêche de me parler franchement.

— Il n'y a là aucun mystère, répartit Sou-yeou-té ; seulement, c'est que j'avais déjà vu ces deux compositions.

— Monsieur, lui dit Pé-kong, où les avez-vous vues ?

— Chez un de mes amis, répondit Sou-yeou-té. Cet ami me dit un jour : « Cette année, dans le deuxième mois du printemps, je suis allé avec ces deux pièces de vers pour rendre visite à mon respectable maître [2] et les

1. En chinois : *Han-thou*, taire — dire, c'est-à-dire parler tout en cachant le fond de sa pensée.

2. C'est-à-dire : Au seigneur Pé.

lui offrir; mais je n'ai pas été assez heureux pour qu'il les accueillît d'une manière favorable. » Mon ami, irrité d'avoir un talent si médiocre, s'en revint chez lui triste et découragé. J'en étais désolé pour lui. J'étais loin de penser que son respectable maître lui ferait l'honneur[1] d'estimer et de louer ainsi ses vers. J'ignore d'où vient que les compositions de M. Tchang ne diffèrent pas d'un seul mot (de celles de mon ami); voilà qui est bien étrange. »

En entendant ces paroles, Pé-kong resta frappé d'étonnement. « Je ne vois pas, dit-il, qui a pu venir encore dans le deuxième mois.

— Je pense, répartit Sou-yeou-té, que c'est un jeune homme qui est venu en compagnie de M. Tchang. Mon respectable maître n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le registre de la porte; il saura de suite à quoi s'en tenir.

— Votre honorable ami, dit Pé-kong, qui était-ce? »

Avant que Sou-yeou-té eût eu le temps de répondre,

1. Il y a en chinois *jo*, déshonorer, expression que, par excès de respect ou de politesse, les Chinois emploient en sens inverse. Le sens littéral serait: Je ne pensais pas qu'il déshonorerait son respectable maître au point de (l'entraîner à) les apprécier et à les louer comme cela; c'est-à-dire: Je ne pensais pas que son honorable maître se déshonorerait, s'abaisserait au point de... Ce qui revient à dire: Qu'il lui ferait l'honneur de les louer ainsi. On dit de même: *Jo-lin-pi-i*, déshonorez-vous en venant dans mon humble ville (demean yourself to come to my town. — Wells Williams), c'est-à-dire daignez venir, faites-moi l'honneur de venir, etc.

A. R. a traduit: Je n'ai nullement l'intention de déprécier le trésor que vous possédez.

Tchang-koueï-jou, qui venait de changer d'habits, arriva justement, et sa présence mit fin à leur entretien. Pé-kong invita ses hôtes à se mettre à table; puis, quand tout le monde eut bu pendant quelque temps, il prit lui-même la parole. « Quoiqu'on n'ait pas servi aujourd'hui des mets recherchés, et que le maître de la maison soit dépourvu de talent, comme je vois en vous, messieurs, deux lettrés célèbres de Kiang-nan, qui vous rencontrez ici en même temps, on peut dire que c'est une charmante réunion; pourrait-on la laisser passer en vain? J'ai l'intention de vous proposer un sujet pour obtenir de vous deux du jade et des perles [1]. Veuillez, messieurs, ne pas laisser éteindre votre verve [2]. »

En ce moment, Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té, poussés par la jalousie, se lançaient mutuellement de mordantes railleries. Mais, tout à coup, quand ils virent que Pé-kong parlait de faire des vers, ils restèrent stupéfaits.

« Monsieur, dit Tchang-koueï-jou, je dois [3] obéir aux ordres de Votre Seigneurie, mais j'ignore si M. Sou est ou non en verve.

— Comme je me trouve dans la maison de mon généreux maître, dit Sou-yeou-té, quoique je n'aie qu'un

1. C'est-à-dire : Pour vous donner l'occasion de composer de beaux vers.

2. Pé-kong suppose que le vin qu'ils ont bu a enflammé leur esprit et les a disposés à faire des vers.

3. Je lis *tang* (je dois), d'après une autre édition que celle de la Bibliothèque impériale, qui donne *tch'ang*, ordinairement, constamment.

médiocre talent, je suis naturellemeut obligé de me ranger à mon devoir[1]. Mais aujourd'hui, j'ai bu avec excès; ma tête est troublée par l'ivresse[2], et je craindrais de ne pouvoir obéir à ses ordres.

— Je m'excuserai de même, ajouta Tchang-koueï-jou, d'autant plus que j'ai bu encore davantage.

— Après avoir bu une cruche de vin[3], dit Pé-kong, un poëte composa jadis cent pièces de vers; c'est ce qu'on a dit à la louange de Li-thaï-pé. Avec un talent aussi éminent que le vôtre, pourquoi faites-vous tant de cérémonies? »

Sur-le-champ, il ordonna aux domestiques d'apporter des écritoires[4] et d'en donner une à chacun d'eux. Puis il écrivit un sujet de poésie, ainsi conçu : *Kin-si-ho-si* (Cette soirée,— oh! quelle soirée!)[5]. « Quoique ce soit moi qui ai donné le sujet, ajouta Pé-kong, vous êtes libres, messieurs, de proposer vous-mêmes les rimes. Quand vous aurez fini vos vers, j'en ferai à mon tour sur vos rimes. Si j'employais des rimes de mon choix, vous pourriez, je le crains, soupçonner que mes

1. C'est-à-dire : De faire des vers suivant son désir.

2. Littéralement : Mes entrailles desséchées sont ivres.

3. Cette idée a été appliquée pour la première fois par Thou-fou à son ami Li-thaï-pé, surnommé le *Nénuphar bleu* (Tsing-lien), expression employée ici par notre auteur. (Dictionn. *P'ing-tseu-louï-pien*, liv. LXXXIII, fol. 43.)

4. Littéralement : Les quatre choses précieuses de la chambre de la littérature (savoir : le papier, les pinceaux, l'encre et la pierre pour la broyer), et d'en donner à chacun un assortiment (*i-fou*).

5. Ce titre est tiré d'une pièce du poëte Thou-fou, intitulé *Kin-si-hing*, vers sur la soirée d'aujourd'hui.

vers étaient faits d'avance. Qu'en dites-vous, Messieurs?

— Vénérable maître, dirent Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té, vous avez un talent divin; comment pouvez-vous vous comparer à des écoliers comme nous? » Quoiqu'ils parlassent ainsi de bouche, ils tombèrent soudain dans l'abattement. Ils étaient tout tremblants sur leurs siéges et ne pouvaient se calmer. S'ils voulaient composer, c'était chose impossible; et, d'un autre côté, ils n'osaient répondre qu'ils ne composeraient pas. Ils alléguaient tantôt un prétexte, tantôt un autre[1]. Sou-yeou-té se disait à moitié ivre, et Tchang-koueï-jou faisait semblant de réfléchir profondément. Pé-kong les voyant dans une situation peu flatteuse, prit le parti de se lever. « Messieurs, dit-il, je sors un moment pour certaine chose[2]; je crains de troubler vos idées poétiques. »

A ces mots, il alla promptement derrière le pavillon. On peut dire à ce sujet :

On a beau feindre pendant un jour entier,
A la fin, viennent les doutes et les soupçons.
Voyez, je vous prie, un fourbe sur la scène;
Il se démasque toujours par sa propre conduite.

En ce moment, le soleil était incliné vers l'occident. Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té se regardaient l'un l'autre à la dérobée, sans trouver moyen de se tirer

1. Littéralement : Ils s'appuyaient à droite et à gauche.
2. C'est-à-dire : Pour faire de l'eau.

d'affaire; et, de plus, ils ne se souciaient pas de consulter ensemble. Après quelques moments de trouble, Sou-yeou-té se leva, descendit les degrés, et, s'appuyant sur la balustrade, fit semblant d'être indisposé[1]. Tchang-koueï-jou feignit d'avoir la colique, et se rendit, sous ce prétexte[2], dans le jardin de derrière. Ils furent assez longtemps à revenir. Pé-kong, placé derrière le pavillon, avait secrètement observé leurs manières. Au fond du cœur, il se sentait indigné, et d'un autre côté, il était tenté d'en rire. Mais, ne se souciant pas de les accabler de honte, il ne put se dispenser de faire un effort pour aller au-devant d'eux, et leur venir en aide. Il ordonna à ses domestiques d'apporter du vin chaud et d'inviter ces deux messieurs à se mettre à table. Quand ils virent venir Pé-kong, ils furent obligés de s'asseoir à leurs premières places.

« Messieurs, demanda Pé-kong, vos élégantes com positions sont-elles achevées ou non?

Tchang-koueï-jou, usant d'artifice, n'osa avouer qu'il n'avait pu venir à bout de la sienne. « J'avais à moitié fini, répondit-il le premier sans hésitation; mais j'ai été arrêté tout à coup par une atroce colique; il ne me manque plus que la conclusion. »

Sou-yeou-té, voyant la ruse de Tchang-koueï-jou, répondit sur-le-champ: « Quoique j'aie pu, à grand'-

1. Littéralement: De vomir.

2. Littéralement: Il alla dans le jardin de derrière (sous prétexte de) se soulager; en anglais: to ease nature.

peine, achever ma composition, pour avoir fait raison à toutes les santés, j'y ai laissé beaucoup de négligences et j'ai encore besoin de la polir; je n'oserais maintenant vous la présenter.

— Messieurs, dit Pé-kong, comme vous avez fini votre brouillon, vous n'aurez pas perdu cette soirée; mais le vieillard qui vous parle craindrait de ne pouvoir composer tout à coup des vers sur vos rimes; demain, je recevrai vos instructions[1]. Pour le moment, qu'on serve du vin chaud et buvons à longs traits pour achever de nous réjouir. »

Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té voyant qu'il parlait d'achever ses vers le lendemain, reprirent tout à coup courage. « Avec des efforts, dit Sou-yeou-té, votre disciple pourrait encore faire des vers; mais s'il voulait boire encore, ce serait vraiment au-dessus de ses forces.

— Pour boire largement et composer des vers difficiles, dit Tchang-koueï-jou, je n'ai pas coutume de faire des façons; c'est ce que le seigneur Pé sait parfaitement. Mais aujourd'hui, une violente colique[2] a éteint subitement toute ma verve; je ne pourrais remplir, même à demi, le rôle de l'hôte et tenir compagnie à M. Sou. Que faire? que faire?

— Je ne vous ai versé que du vin médiocre, dit Pé-

1. C'est-à-dire: Demain, quand j'aurai achevé ma composition, je vous prierai de m'en dire votre avis qui me servira de leçon.

2. Mot à mot: Mon méprisable ventre m'a fait souffrir; ma verve s'est subitement éteinte.

kong, et naturellement je ne devrais pas vous presser de boire; mais comme il est encore de bonne heure, il faut que je vous montre un peu les sentiments qui doivent animer un hôte. »

S'il n'eût été question que de boire du vin, les deux convives étaient encore capables d'en vider deux bouteilles; mais comme ils s'étaient longtemps excusés sur l'ivresse, ils ne pouvaient décemment boire à l'excès. Après avoir bu encore quelques tasses, ils virent que la nuit approchait. Sou-yeou-té prit congé de son hôte et se disposa à partir. Pé-kong, après avoir fait semblant de les retenir, se leva aussitôt pour les reconduire. Il reconduisit d'abord Sou-yeou-té jusqu'en dehors de la porte; ensuite il quitta Tchang-koueï-jou, qui s'en retourna dans la bibliothèque, et lui-même se retira dans le salon de derrière. On peut dire à ce sujet :

Une vérité reconnue est comme un vin généreux.
Une fraude découverte fait l'effet d'une eau insipide.
Les hommes de talent méritent toute notre affection;
Les hommes sans talent sont dignes du dernier mépris.

Pé-kong étant rentré dans le salon de derrière, sa fille alla le recevoir. « Chère enfant, lui dit-il, depuis que j'ai observé aujourd'hui les manières de Tchang et de Sou, ces deux individus m'inspirent des doutes sérieux; j'ai failli être leur dupe. »

Hong-yu éprouva une émotion secrète. « Pour M. Tchang, dit-elle, on est certainement en droit de le

suspecter; mais que trouvez-vous de suspect dans M. Sou? Mon père, ajouta-t-elle, comment vous en êtes-vous aperçu?

— Il y a un fait que je n'ai pas oublié, dit Pé-kong. Ton oncle raconta un jour devant moi que c'était le jeune Sou qui avait obtenu le premier rang sur la liste des bacheliers; mais aujourd'hui, M. Tchang m'a appris que celui qui avait obtenu le premier rang était Sou-yeou-pé; ce n'est donc pas celui-là.

— Mon père, reprit Hong-yu, vous m'aviez dit hier que ce jeune homme était précisément Sou-yeou-pé.

— Il s'appelle Sou-yeou-té, dit Pé-kong; quoiqu'il y ait une certaine ressemblance dans les sons, il est évident que ce n'est pas lui. Voilà déjà un premier sujet de doute. Quand j'eus fait voir à Sou-yeou-té les vers de M. Tchang sur les saules printaniers et la chanson sur le poirier à fleurs rouges, il me dit qu'un de ses amis intimes en était l'auteur, et que ce n'étaient point des vers de M. Tchang; c'est donc un second sujet de doute. Lorsque, plus tard, je leur ai proposé un sujet de poésie, ils se sont excusés sur l'ivresse, ont feint d'être malades et ont fait la plus ignoble figure; de sorte que, dans une demi-journée, ils n'ont pu écrire un seul mot. D'après ce que je vois, ces deux individus ont été assez fourbes pour voler les vers d'autrui et se les attribuer. »

En apprenant que ce n'était pas Sou-yeou-pé, la jeune fille resta un moment stupéfaite. « Si cela est, dit-elle, il est fort heureux, mon père, que vous ayez

découvert la vérité; autrement, nous serions tombés dans leurs piéges. Que serions-nous devenus?

— Déjà, dit Pé-kong, j'ai envoyé quelqu'un pour prendre des informations au collége; demain, nous saurons à quoi nous en tenir. »

Le père et la fille causèrent encore quelque temps, puis ils se séparèrent pour aller se coucher. Le lendemain, Pé-kong se leva, et, après avoir achevé sa toilette, il se rendit à son tribunal. S'étant assis sur son siége, il fit venir Tong-yong et l'interrogea. « Dans le deuxième mois de cette année, lui dit-il, il y a eu un jeune homme qui est venu m'offrir des vers sur les saules printaniers. Comment ne me les as-tu pas fait voir?

— Quand je gardais votre porte, répondit Tong-yong, s'il arrivait des lettres, des vers ou des compositions en prose, je vous les apportais immédiatement; comment aurais-je osé en oublier?

— C'est, dit Pé-kong, un jeune homme qui est venu en compagnie de M. Tchang. »

Or, dans cette affaire, Tong-yong s'était anciennement rendu coupable d'une indigne tromperie. Aujourd'hui, se voyant brusquement interrogé à ce sujet, il fut saisi de frayeur, et laissa voir dans ses paroles et sur son visage le trouble qui l'agitait. « Quand ce M. Tchang est venu, répondit-il, il y avait un autre monsieur qui l'accompagnait. A cette époque-là, j'ai eu soin d'apporter dans l'intérieur leurs deux pièces de vers, et de les mettre sous les yeux de Votre Seigneurie.

— Quel était le nom de famille de cet autre monsieur? demanda Pé-kong.

— Comme c'est une affaire ancienne, répondit Tong-yong, je ne puis me la rappeler tout de suite.

— Eh bien! dit Pé-kong, va me chercher le registre des visites du deuxième mois, pour que je l'examine. »

Tong-yong, voyant qu'on lui ordonnait d'apporter le registre des visites, partit aussitôt tout tremblant. Pé-kong, frappé de son air effaré, le fit revenir sur-le-champ et lui défendit d'y aller; puis il ordonna à un autre domestique de se rendre à la loge du concierge et d'apporter le registre demandé. Ce dernier étant allé de suite dans la loge du concierge, apporta une brassée de registres, et vint les mettre sous les yeux de son maître. Pé-kong se contenta de choisir le registre du deuxième mois et se mit à l'examiner. Tong-yong s'étant hâté de retirer les autres registres, il l'ouvrit et le parcourut avec attention. Il reconnut alors que le jeune homme qui était venu en même temps que Tchang-koueï-jou s'appelait justement Sou-yeou-pé. « Le fait est, dit-il après avoir réfléchi quelque temps, qu'il y avait un jeune homme du nom de Sou. Je me souviens d'une manière confuse que ses vers étaient fort ridicules. Comment serait-ce encore un célèbre lettré? Il m'est grandement suspect. »

En conséquence, Pé-kong interrogea de nouveau Tong-yong. « Ordinairement, dit-il, lorsqu'on inscrit quelqu'un sur le registre de la porte, on ne manque

jamais d'ajouter : *originaire de tel pays.* Au bas du nom de ce Sou-yeou-pé, pourquoi n'as-tu pas écrit (le nom de son pays)?

— J'ai pensé, dit Tong-yong, que c'était un visiteur de passage. Votre Seigneurie ne l'avait pas encore reçu, et ne lui avait pas rendu de visite; c'est pourquoi j'ai omis cette mention.

— Quand c'aurait été un visiteur de passage, dit Pé-kong, il fallait de même noter clairement son pays.

— C'est peut-être écrit sur sa carte de visite, répartit Tong-yong.

— Eh bien! dit Pé-kong, va me chercher sa carte pour que je l'examine.

— Comme cette carte n'avait pas une grande importance, répondit Tong-yong, depuis si longtemps, je crains bien de l'avoir égarée; permettez-moi de la chercher à loisir. »

Pé-kong voyant que les autres registres que Tong-yong tenait sous son bras renfermaient une multitude de cartes de visite, qu'on y avait serrées pêle-mêle, lui ordonna de les prendre et de les lui montrer.

« Dans ces registres, dit Tong-yong, il n'y a que de nouvelles cartes de visite; les anciennes n'y sont pas. »

Pé-kong remarquant qu'il était tout tremblant, et ne se souciait pas de les apporter, eut encore un plus grand désir de les voir.

Tong-yong, ne pouvant résister davantage, se vit obligé de les lui présenter. Or, comme Tong-yong était

un ivrogne inattentif[1] et sans précaution, il avait serré les deux anciennes pièces de vers entre les feuillets d'un vieux registre de la porte, et, une fois l'affaire passée, il les avait tout de suite oubliées. Aujourd'hui, il les avait subitement cherchées sans pouvoir mettre la main dessus; c'est pourquoi il était tout effaré. Pé-kong, voyant qu'il avait une mine singulière, devint plus attentif, et se mit à feuilleter, dans tous les sens, les registres de la porte. Il fallait bien qu'à la fin l'affaire se découvrît. Justement, à force de feuilleter, il fit sortir les deux pièces de vers, dont les enveloppes étaient restées intactes. Sur la première enveloppe, on lisait : *Présenté par Tchang-ou-tch'é*[2]. La seconde portait : *Présenté par Sou-yeou-pé*. Pé-kong, les ayant ouvertes, reconnut au premier coup d'œil que la pièce de Sou-yeou-pé était précisément celle que Tchang-koueï-jou était venu offrir (sous son nom), et que celle de Tchang-koueï-jou était justement celle que, ces jours derniers, il avait trouvée si ridicule. Pé-kong entra tout à coup en colère, et regardant Tong-yong : « Qu'est-ce que cela signifie? » lui dit-il.

1. En chinois : Thsieou-theou ; mot à mot : une tête de vin, une tête à vin.

2. *Ou-tch'é*, était un nom honorifique que s'était donné Tchang-koueï-jou. Les mots *Ou-tch'é*, cinq chars, sont une allusion à Hoeï-chi, lettré d'une grande érudition, qui, suivant le philosophe Tchoang-tseu, voyageait avec sa bibliothèque, qui formait la charge de cinq chars.

En adoptant ce surnom, Tchang-koueï-jou avait voulu se comparer au savant Hoeï-chi.

En voyant que son maître avait découvert les deux pièces de vers, Tong-yong fut frappé de terreur et resta interdit. Il se jeta à genoux et se mit à frapper la terre de son front. « Ainsi, dit Pé-kong avec colère et l'injure à la bouche, c'est donc toi, vieux coquin, qui as été assez fourbe pour faire cette substitution, et qui as failli compromettre ma grande affaire?

— Comment aurais-je osé faire cette substitution, dit Tong-yong? c'est M. Tchang qui en est l'auteur, et je ne l'ai faite que par son ordre. Je n'aurais pas dû lui obéir; je mérite la mort. »

Pé-kong, emporté par la colère, ordonna à ses domestiques de se saisir de Tong-yong et de lui asséner vingt coups de bambou; ensuite il le renvoya et mit à sa place un autre concierge. On peut dire à cette occasion :

Par suite de ce que nous avons fait par le passé,
Toutes sortes de malheurs nous arrivent à la fois.

Quand Pé-kong eut fini de châtier Tong-yong, il vit revenir le domestique qu'il avait chargé la veille d'aller prendre des informations au sujet du jeune homme qui avait eu le premier rang sur la liste des bacheliers. Telle fut la réponse qu'il rapporta à Pé-kong: « Je me suis rendu au collége, et, d'après ce que j'ai appris, le premier sur la liste des bacheliers est Sou-yeou-pé, et non Sou-yeou-té. Celui-ci s'est trouvé le soixante-quatrième de la troisième classe, et n'a pu être admis à concourir pour la licence.

— Ces renseignements sont-ils bien sûrs? demanda Pé-kong.

— C'est dans le collége même qu'a eu lieu l'examen des bacheliers, dit le domestique; comment ne serait-ce pas vrai? »

Après avoir entendu ce rapport, Pé-kong entra de suite dans l'intérieur. Il raconta de point en point à sa fille ces deux faits, et lui montra les (deux) anciennes pièces de vers. « Est-il possible, dit-il, qu'il existe sur la terre de pareils coquins et qu'il arrive des choses si extraordinaires! Si je ne m'étais pas appliqué à faire les recherches les plus scrupuleuses, la grande affaire qui intéresse ta vie entière aurait complétement échoué.

— Si les affaires du monde vont ainsi, dit Hong-yu, elles sont bien propres à nous remplir de crainte. Je n'en sens que davantage combien il est difficile de se conserver pure en attendant le titre d'épouse. C'est pour cela que, dans le I-king[1], on loue la chasteté de celle qui reste dix ans sans se marier. L'auteur avait bien raison.

— Ces deux animaux de Sou-yeou-té et de Tchang-koueï-jou, dit Pé-kong, ont volé (les vers d'autrui) et se les sont attribués; ce sont d'impudents coquins. Mais aujourd'hui que leur fourberie est déjouée et découverte, ce n'est certainement pas la peine de parler d'eux. D'après ce que je vois, c'est Sou-yeou-pé qui a

1. Le I-king, ou livre des transformations, est le premier des cinq livres canoniques des Chinois.

obtenu le premier rang sur la liste des bacheliers; c'est Sou-yeou-pé que ton oncle m'a recommandé avec éloge; c'est Sou-yeou-pé qui a composé les deux pièces de vers sur les saules printaniers. Ce Sou-yeou-pé est évidemment un jeune homme charmant et plein de talent; cela ne fait pas de doute. Mais on l'a, au contraire, délaissé, et personne ne sait aujourd'hui où il promène ses pas errants. Il y a bien de quoi s'indigner!

— Si ce jeune homme a tant de talent, dit Hong-yu, j'imagine qu'il n'est pas tombé au fond de la mer[1]. D'ailleurs, comme il est déjà venu nous offrir des vers qu'il a composés sur mes rimes en l'honneur des saules printaniers, il saura bien trouver nos traces[2]. Il est vrai qu'il n'a pas reçu un bon accueil[3]; mais les hommes de talent sont pleins de sagacité; peut-être n'est-il pas allé bien loin. S'il vient à savoir que le perfide stratagème de ces deux individus est déjoué et découvert, il ne peut manquer de revenir. Mais ces deux coquins de Tchang et de Sou ont été d'une fourberie extraordinaire; il faut trouver quelque bon moyen pour les renvoyer.

— Rien n'est plus aisé, répartit Pé-kong: Sou-yeou-té

1. C'est-à-dire: Qu'il n'est pas perdu, qu'on saura bien le trouver.

2. Il y a ici une expression fort difficile: *Wou-se* (*vulgo*, chose-couleur) qui signifie s'informer et apprendre. En mandchou: Foudchouroulame datchimbi. (Dict. *Thsing-han-wen-haï*, liv. XXXIX, fol. 25.)

3. Littéralement: Il n'a pas encore été assez heureux pour qu'on se frottât les yeux (en le regardant). *Kouo-mo*, se frotter les yeux, signifie faire à quelqu'un un accueil bienveillant.

n'a jamais reçu de promesse de mariage; Tchang-koueï-jou n'est qu'un précepteur particulier[1]; il suffira de les congédier froidement; et tout sera dit.

— Cette idée est excellente, répartit Hong-yu; mais si nous laissions voir[2] nos motifs, je craindrais que nous ne fussions exposés aux propos du monde.

— Je le sais parfaitement, dit Pé-kong; tu n'as pas besoin de t'en inquiéter. Mais je me rappelle encore ce que m'avait dit ton oncle. Comme le mariage qu'il proposait avait échoué, on avait retiré au jeune Sou son titre de bachelier; j'ignore si depuis peu on le lui a rendu ou non. D'ailleurs, voilà l'examen provincial[3] qui approche; si ce jeune homme n'avait pas encore recouvré son grade, ne penses-tu pas qu'on aurait entravé sa carrière[4]? Il faut que j'envoie aujourd'hui quelqu'un pour prendre des informations claires précises. D'abord, je serai charmé de venir à son aide, et, en second lieu, nous connaîtrons de suite où il est.

— Mon père, dit Hong-yu, votre idée est parfaitement juste. » Sur-le-champ, Pé-kong envoya à Kin-ling (Nan-king) un domestique très-capable pour prendre des informations. Trois ou quatre jours après

1. Littéralement : Un hôte d'occident, un hôte du pavillon occidental.

2. Littéralement : Si nous faisions voir cela sur notre visage.

3. L'examen qu'on subit pour obtenir le grade de *Kiu-jin* (licencié).

4. Littéralement : N'aurait-on pas retardé ce jeune homme ?

son départ, le domestique vint rendre compte de sa commission.

« Je me suis informé, dit-il, du grade de bachelier de M. Sou, et j'ai appris qu'à la prière du Seigneur Ou, votre beau-frère, l'examinateur en chef le lui avait rendu. Mais depuis que ce M. Sou s'était vu privé de son grade de bachelier, un magistrat, qui est son oncle, était venu le prendre et l'avait emmené à la capitale. Jusqu'à présent, il n'est pas encore revenu. D'un autre côté, on m'a dit que, depuis quelques mois, on ne savait pas la direction qu'il avait prise, et que son oncle même étant venu pour le prendre et l'emmener à la capitale, n'avait pas encore pu le trouver. Je suis allé m'informer dans sa maison, et l'on m'a dit la même chose. Voilà, en vérité, les seules nouvelles que j'ai pu recueillir. »

Après un moment de réflexion, Pé-kong dit à sa fille: « Comme on lui a rendu son grade de bachelier, à l'époque de l'examen de province, il reviendra de lui-même; on n'a pas besoin de s'inquiéter. C'est le cas de dire :

Une erreur d'une ligne[1] peut causer un écart de mille li (cent lieues);
Une fois que vous avez manqué votre but,
Une multitude d'affaires viennent vous accabler.

Au bout de quelques jours, Pé-kong prépara un cer-

1. Il y a en chinois *li-hao*, la millième ou la dix-millième partie d'un *t'ch'i* (pied chinois).

tain nombre de présents pour rendre la pareille à Sou-yeou-te [1]. Comme il savait que Ou, l'académicien, n'était pas chez lui, il lui écrivit en réponse à sa lettre, et lui dit qu'il ne pouvait consentir au mariage proposé[2]. Sou-yeou-té, voyant son stratagème découvert, se sentit tellement honteux qu'il n'eut pas la force d'aller encore importuner Pé-kong.

Tchang-koueï-jou, ayant appris de quelqu'un la mésaventure de Tong-yong, vit bien qu'il ne pouvait plus se maintenir en place [3]. En conséquence, il alla consulter avec Wang-wen-khing, et se contenta de lui dire que, vu l'approche de l'examen de province, il voulait se rendre à la capitale pour étudier en paix, et qu'il allait d'avance prendre congé de son hôte. Pé-kong, loin de le retenir, l'encouragea à partir [4].

Quoiqu'il eût réussi à congédier Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té, il lui en coûta inévitablement beaucoup d'ennuis et de contrariétés. Pé-kong, agité au fond de l'âme par la colère et l'indignation, tomba tout à

1. On a vu dans le onzième chapitre, t. II, p. 14, que Sou-yeou-té avait offert un grand nombre de présents à Pé-kong, qui en avait seulement accepté six.

2. Sou-yeou-té avait profité de la ressemblance de son nom avec celui de Sou-yeou-pé pour se présenter à Pé-kong, et demander sa fille en mariage à l'aide d'une lettre de Ou, son beau-frère, qui, en la lui donnant, avait cru recommander Sou-yeou-pé. Mais Pé-kong, instruit à temps de la méprise qu'il avait faite et de la fourberie de Sou-yeou-té, ne put s'empêcher de se refuser à la demande de Ou, l'académicien.

3. Pé-kong l'avait reçu chez lui à titre de précepteur particulier.

4. Littéralement : Il poussa sa barque dans le courant de l'eau.

coup malade et resta alité. Sa fille, pleine de trouble et de crainte, ne savait plus que faire. Elle appela des médecins et lui fit prendre des médicaments; elle consulta les sorts, invoqua les esprits et ne négligea rien pour lui rendre la santé. Elle ne détachait pas sa ceinture [1], et ne faisait que crier et pleurer jour et nuit. Elle continua ses soins pendant un mois, au bout duquel son père commença à se rétablir. On peut dire à cette occasion :

C'est uniquement par la sollicitude que lui inspirait sa fille,
Qu'il a contracté la maladie qui s'est emparée de lui.
Sans les soins pieux d'une fille,
Qui aurait secouru le père dans sa maladie?
La piété filiale de l'une et la sollicitude de l'autre, portées jusqu'au comble,
Ont mis le sceau à l'affection qui unissait le père et la fille.

Nous laisserons maintenant Pé-kong dans sa maison, où le retenait encore un reste de maladie. Or, Sou-yeou-pé, ayant pris congé de Sou-yeou-té, avait passé le fleuve Kiang et s'était dirigé vers le Nord. Comme il ne songeait qu'à aller voir Ou, l'académicien, il oubliait la peine et la fatigue, de sorte qu'en voyageant à la hâte, du matin au soir, il arriva au bout d'un jour dans un pays du Chan-tong, qu'on appelait Tseou-hien [2]. Voyant le soir approcher, il chercha une hôtel-

1. C'est-à-dire : Elle ne quittait pas ses vêtements pour se coucher.
2. Ce pays était la patrie de Confucius.

lerie et s'y arrêta. Le lendemain, il se leva de bonne heure. Comme Siao-hi rangeait les bagages, il découvrit, à la tête du lit, un sac de toile blanche qui contenait quelque chose de lourd, et se hâta de l'apporter à Sou-yeou-pé. Celui-ci l'ayant ouvert, y trouva quatre gros paquets d'onces d'argent; il pouvait y en avoir plus de cent. Ce que voyant Sou-yeou-pé, il enveloppa de suite l'argent comme auparavant. Après un moment de réflexion : « Il est sûr, dit-il à Siao-hi, qu'un voyageur, qui a couché ici la nuit dernière, a oublié cet argent dans sa précipitation. En bonne justice, je devrais rester ici en attendant qu'il vienne le chercher; en le lui rendant, j'agirais comme un homme d'honneur. Seulement, je me sens entraîné par le besoin de partir comme la flèche (qui va s'échapper de l'arc)[1]. Il m'est impossible de rester un quart d'heure de plus; mais comment arranger cette affaire? Le mieux est de confier l'argent à l'aubergiste, qui attendra le retour du voyageur pour le lui rendre.

— Monsieur, lui dit Siao-hi, vous êtes dans l'erreur. Dans le siècle où nous sommes, croyez-vous qu'il y ait beaucoup d'honnêtes gens[2]? Si, après notre départ, l'aubergiste ne rendait pas l'argent, quel témoin pourrait-on lui opposer[3]? Ne voyez-vous pas que votre bonne intention resterait sans effet? Puisque vous vou-

1. En chinois : Seulement c'est (que) mon désir de partir (est) comme une flèche.

2. Littéralement : Combien peut-il y avoir d'honnêtes gens?

3. Littéralement : Comment faire une confrontation?

lez accomplir cet acte méritoire, le mieux serait de rester encore une demi-journée.

— Ce que tu dis-là est juste, répartit Sou-yeou-pé; seulement, je manquerai l'époque fixée pour mon départ; cependant, c'est inévitable [1]. »

Lorsqu'il eut fini de faire sa toilette et de déjeûner, l'aubergiste voulut apprêter son cheval. « Ne vous pressez pas, lui dit Sou-yeou-pé, il faut que j'attende quelqu'un; je partirai dans l'après-midi.

— Si vous voulez attendre quelqu'un, dit l'aubergiste, vous ferez sagement de ne partir que demain. »

Quoique Sou-yeou-pé consentît à rester, il brûlait d'impatience, et il ne faisait qu'entrer dans sa chambre et en sortir. A l'heure de midi, comme il venait de dîner, il aperçut un homme vêtu de bleu et coiffé d'un grand bonnet, qui avait l'air d'un courrier du gouvernement; il était à cheval et arrivait au galop comme s'il eût eu des ailes. Dès qu'il fut devant la porte de l'hôtellerie, il mit pied à terre, et, d'un air effaré, il demanda où était l'aubergiste. Celui-ci l'ayant vu, courut promptement au-devant de lui. « Monsieur le courrier, lui dit-il, vous êtes parti hier; comment se fait-il que vous reveniez aujourd'hui?

— Il m'est arrivé un malheur, dit le courrier; vous et moi, nous ne sommes pas dans de beaux draps [2]. Je

1. Littéralement: Il n'y a pas moyen (de ne pas rester quelque temps).

2. Littéralement: Nous ne pourrons pas être propres, c'est-à-dire nous tirer d'affaire.

suis un courrier du juge criminel de la province. Il y a quelques jours, muni d'un ordre de Son Excellence, j'étais allé prendre dans la caisse publique du district de Tseou, cent vingt onces d'argent, destinées à réparer les tombes communes [1]. Hier, en partant avec précipitation, j'ai oublié cet argent dans votre auberge ; s'il est perdu, nous n'avons pas longtemps à vivre. »

A ces mots, l'aubergiste fut saisi de terreur et resta stupéfait. « Que dites-vous là ? s'écria-t-il. Dans mon auberge, il entre mille voyageurs et il en sort dix mille[2]. Si vous avez manqué de précaution, est-ce que cela me regarde ?

— Je n'ai pas envie de disputer avec vous, dit le courrier ; allons chercher ensemble dans la chambre. » Étant entrés précipitamment dans la chambre, ils retournèrent à plusieurs reprises les objets qui couvraient le lit, et mirent tout sens dessus dessous. Mais comment auraient-ils pu trouver l'argent ? Le courrier, voyant qu'il n'y était plus, éprouva une inquiétude cruelle, et saisissant l'aubergiste : « C'est dans votre maison, dit-il, que mon argent a disparu, c'est à vous d'en répondre [3] ; remboursez-le-moi.[4]

— Quand vous êtes arrivé ici, répliqua l'aubergiste,

1. En chinois : *I-tchong*, tombes construites par charité pour les pauvres. (Dictionn. manuscrit du Fo-kien.)

2. C'est-à-dire : Une multitude de voyageurs y entrent et en sortent.

3. Littéralement : Les conséquences sont pour vous.

4. Les éditions ordinaires portent par erreur *p'eï* (11,792), accompagner, au lieu de *p'eï* (10,480), restituer, payer ce qu'on doit.

vous ne m'avez pas dit que vous aviez de l'argent, et en partant, vous ne m'en avez pas confié. Je n'ai pas vu la couleur de votre argent[1]; vous êtes venu les mains vides[2] et vous êtes parti les mains vides. Pourquoi venez-vous m'accuser injustement à la face du ciel et de la terre?

— J'avais été chargé, dit le courrier, de rapporter du district de Tseou quatre gros paquets d'onces d'argent; chaque paquet en contenait trente; ce qui faisait en tout cent vingt onces[3]. Je les avais mis dans un sac de toile blanche que je portais à ma ceinture. La nuit dernière, je l'avais détaché et placé près de la tête du lit, sous une natte de paille. J'ai sur moi le mandat officiel. Si ce n'était pas vrai, est-ce que j'oserais vous accuser injustement? » A ces mots, il tira de sa manche un mandat officiel, écrit à l'encre rouge, et le présenta à l'aubergiste. «Est-ce une pièce fausse? lui dit-il. Si vous ne me restituez pas mon argent, je serai obligé d'aller avec vous devant le préfet du district pour m'expliquer. » A ces mots, il empoigna l'aubergiste et se mit à courir en l'entraînant au dehors.

L'aubergiste, tout tremblant, criait à haute voix : « Je suis innocent! je suis innocent![4] »

Sou-yeou-pé voyant à leur attitude qu'ils disaient

1. Littéralement : Je n'ai pas vu si votre argent était blanc ou rouge.

2. Mot à mot : Avec un corps vide, c'est-à-dire ne portant rien sur vous.

3. Environ neuf cents francs.

4. Littéralement : Je suis opprimé injustement.

vrai [1], s'élança au-devant du courrier, et, l'arrêtant tout court : « Allons ! dit-il, lâchez-le de suite. Vous n'avez pas besoin, messieurs, de vous tourmenter. C'est moi qui ai trouvé l'argent; je l'ai ici. » Aussitôt, il ordonna à Siao-hi de l'apporter, et le remit à son maître. Le courrier et l'aubergiste, voyant l'argent retrouvé, furent ravis au delà de toute espérance, et s'empressèrent de saluer Sou-yeou-pé et de le remercier. « Il serait difficile, dirent-ils, de trouver un homme d'une pareille probité? S'il se fût rencontré une autre personne qui eût emporté l'argent, nous n'étions pas sûrs, vous et moi, d'avoir la vie sauve. »

— Comme c'est de l'argent du gouvernement, dit Sou-yeou-pé, qu'avez-vous besoin de me remercier? Prenez-le, après l'avoir soigneusement vérifié ; je suis obligé de partir tout de suite.

— Monsieur, dit le courrier, après avoir reçu de vous un si grand service, comment pourrai-je vous en récompenser? Veuillez rester encore un demi-quart d'heure, et permettez-moi de faire apprêter une collation. Je vous prie de vous asseoir un moment, afin que je puisse vous montrer tout mon respect.

— J'ai une affaire pressée qui m'appelle à la capitale, répartit Sou-yeou-pé. Après avoir ramassé cet argent, j'ai été obligé de rester ici pour vous attendre. Maintenant que je vous l'ai rendu, je veux partir à l'instant;

1. C'est-à-dire : Voyant que ce n'était pas une comédie; que le courrier et l'aubergiste avaient raison de se plaindre, l'un d'avoir perdu l'argent, l'autre de se voir accuser de l'avoir volé.

je vous jure que je n'ai pas le temps de recevoir cette marque d'amitié.

— Monsieur, dit l'aubergiste, je vous prierais bien de boire quelques tasses de vin, mais naturellement vous les dédaigneriez. Dans ce moment, le soleil est déjà incliné vers le couchant; quand vous partiriez, vous ne pourriez arriver aujourd'hui. Ajoutez à cela que les chemins ne sont pas sûrs. Il faut que vous partiez demain matin; j'aurai alors l'esprit tranquille.

— Un étudiant comme moi, dit Sou-yeou-pé, n'emporte avec lui que des effets de voyage; il n'a aucune chose précieuse; que puis-je avoir à craindre?

— Quand vous n'auriez rien de précieux, repartit l'aubergiste, il faut vous mettre en garde contre le danger. » Comme Sou-yeou-pé voulait absolument partir, l'aubergiste, ne pouvant s'y opposer, se vit obligé de mettre ses bagages sur son cheval. Sou-yeou-pé ordonna à Siao-hi de solder son dîner[1], et sortit sur-le-champ. Le courrier et l'aubergiste lui firent mille remercîments, et le reconduisirent jusqu'au moment où il monta à cheval et partit.

L'argent oublié a été recueilli et rendu à son maître.
C'est une belle action qu'on eût vainement demandée à un passant.
Ne dites pas que ce jeune homme n'entend rien aux affaires;
De tout temps, le talent s'est trouvé uni à la beauté.

1. Littéralement : De calculer et de rendre (payer) le prix du riz.

Le courrier ayant recouvré son argent, partit pour s'acquitter de sa commission. Or, Sou-yeou-pé, une fois à cheval, se dirigea vers le nord (la capitale). Il n'avait pas encore fait dix li (une lieue), qu'il s'éleva tout à coup un vent impétueux; le ciel changea subitement d'aspect, et de sombres nuages, s'étendant de toutes parts, semblaient annoncer la pluie. A cette vue, Sou-yeou-pé éprouva secrètement une vive inquiétude, et voulut chercher un asile; mais, après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche, il ne vit que des touffes de saules, une plaine déserte, et pas un village ni une maison habitée [1]. Au moment où, tout entier à ses réflexions, il tenait son cheval en bride, soudain un grand gaillard, armé d'un bâton, s'élança du milieu d'un fourré, et, sans dire un mot, lui en asséna un coup à lui fendre la tête. Sou-yeou-pé fut tellement effrayé, qu'il faillit s'évanouir [2]. Il poussa un cri douloureux [3], et, ne pouvant se tenir en selle, il tomba de cheval, la tête en bas [4]. Ce grand gaillard, profitant de l'occasion, laissa l'homme de côté, et sautant sur le cheval, lui appliqua sur la croupe deux ou trois coups de

1. En chinois : *jin-yên;* mot à mot : La fumée d'hommes. En mandchou : *niyalmaï bao,* maison d'hommes, habitée par des hommes. (Dictionn. *Thsing-han-wen-haï.*)

2. Littéralement : (au point que) son âme s'envola au delà du ciel.

3. Littéralement : Il poussa un cri : pas bien ! (cela va mal, ou je me trouve mal.)

4. Mot à mot : Il tomba de cheval (comme un) oignon planté en sens inverse.

bâton. Le cheval, excité par la douleur, prit le galop avec la vitesse d'un oiseau, et disparut au milieu des saules.

Siao-hi, qui était resté en arrière, accourut à pas précipités, et pendant qu'il aidait son maître à se relever, le voleur s'était enfuï on ne sait où, avec le cheval et les bagages. Sou-yeou-pé se releva péniblement. Par bonheur, il ne s'était pas blessé dans sa chute, mais il n'avait plus ni cheval ni bagages. Le maître et le domestique se regardèrent en face et ne surent que déplorer leur triste situation. On peut dire à ce sujet :

Après avoir éprouvé toutes les fatigues du voyage,
Il a le malheur de tomber dans les mains d'un brigand.
On voit que, lorsque l'heure [1] n'est pas encore arrivée,
Les malheurs fondent en foule sur nous.

Dans ce moment, Sou-yeou-pé ne savait plus quel parti prendre [2]. Si le lecteur ignore ce qu'il fit ensuite, il l'apprendra en détail dans le chapitre suivant.

1. L'heure du succès.

2. Littéralement : Dans ce moment, pour Sou-yeou-pé, avancer, reculer (étaient) deux difficultés.

CHAPITRE XIII

UN BACHELIER[1], RÉDUIT AUX ABOIS AU MILIEU DE LA ROUTE, FAIT ARGENT DE SES VERS

Sou-yeou-pé, ayant été dévalisé par un voleur au milieu d'une plaine déserte, n'avait plus ni cheval ni bagages. Le maître et le domestique restaient ainsi seuls et dépouillés de tout. Le ciel étant devenu tout à coup sombre, il consulta avec Siao-hi. « Si nous allons en avant, lui dit-il, le chemin sera bien long, et ce n'est pas en un moment que nous pourrons arriver. Quand même nous arriverions en nous pressant, nous sommes tous deux nus comme la main[2], et de plus, sans argent. Qu'est-ce qui voudra nous donner asile? Le mieux est de retourner chez notre ancien hôte[3], et alors nous verrons quel parti il faut prendre.

— Dans l'extrémité où nous sommes, dit Siao-hi, nous n'avons pas autre chose à faire. » A ces mots, Siao-

1. Littéralement : Le bachelier Sou (c'est-à-dire Sou-yeou-pé).
2. Littéralement : Corps vide.
3. C'est-à-dire : Dans notre ancienne hôtellerie.

hi ayant pris son maître sous les bras, ils marchèrent pas à pas et s'en retournèrent par leur premier chemin. Au moment de son départ, Sou-yeou-pé était vif et alerte, mais à son retour, il était faible et abattu[1]. De plus, ayant perdu son cheval, il ne pouvait marcher vite, de sorte qu'il n'arriva que sur le soir à l'hôtellerie, au moment où l'on venait d'allumer les lampes. A sa vue, l'hôtellier fut saisi d'étonnement. « Monsieur, lui dit-il, pourquoi revenez-vous? J'imagine qu'il vous est arrivé quelque mésaventure? »

Sou-yeou-pé, lui ayant raconté de point en point comment il avait été dévalisé : « Monsieur, dit l'hôtelier en frappant du pied, je vous avais engagé d'avance à ne point partir; mais vous ne m'avez pas écouté, et voilà vos bagages et votre cheval perdus! C'est une grande pitié.

— Mon bagage n'était pas lourd, dit Sou-yeou-pé, et il n'y a pas de quoi me plaindre si fort; mais ayant éprouvé ce malheur au milieu de ma route, je me trouve dénué de tout, et je me demande comment je pourrai partir.

— Monsieur, répondit l'aubergiste, veuillez entrer ici dedans et souper. Je vais arranger votre ancien lit pour que vous passiez, en attendant, une bonne nuit; demain, nous verrons ce qu'il y a à faire. »

Sou-yeou-pé suivit ce conseil et dormit toute la

1. En chinois : *Mo-thsing-mo-chin*, pour *mo-thsing-chin*, il était sans vigueur; littéralement : sans esprits vitaux (*animal spirits*, Medhurst).

nuit. Le lendemain, il se leva de bonne heure, et, au moment où il était dans l'auberge à consulter avec le patron, il aperçut en face de la porte un vieillard à barbe blanche, qui s'approcha vivement et les interrogea. « Ce monsieur, dit-il, m'a l'air d'être celui qui hier a rendu l'argent au courrier du gouvernement. Il était parti; pourquoi est-il revenu?

— Dans le monde, répondit l'aubergiste en soupirant, il arrive souvent des malheurs semblables au sien. Hier, ce monsieur avait ramassé une somme de cent vingt onces, et, par bonté de cœur, l'avait rendue à son maître. Qui aurait cru que le ciel était aveugle? A peine s'était-il mis en route, qu'un brigand lui a enlevé ses bagages et son cheval; et maintenant, se trouvant dénué de tout[1], il ne peut continuer son voyage[2].

— Si cela est, dit le vieillard, on a bien raison de dire que les hommes qui ont un bon cœur ne reçoivent pas toujours une bonne récompense. Permettez-moi, monsieur, de vous demander votre noble nom de famille; quel est votre honorable pays, et où vouliez-vous aller aujourd'hui?

— Mon nom de famille est Sou, répondit-il; je suis natif de Kin-ling (Nan-king); je voulais me rendre à la capitale pour voir un ami. Au moment où j'y pensais le moins, j'ai éprouvé cet affreux malheur, et j'ai

1. Littéralement : Étant réduit maintenant (à n'avoir plus que son) seul corps.

2. Littéralement : Avancer — reculer — deux — difficultés.

perdu tout l'argent qui devait me servir pour mon voyage. Vénérable monsieur, que me conseillez-vous?

— Ainsi donc, dit le vieillard, vous êtes monsieur Sou. D'ici à la capitale, vous ne mettrez que huit à neuf jours. Pour vos frais de route, vous n'avez pas besoin de beaucoup d'argent; mais si vous voulez commander des habits et vivre à la capitale, je crains que cela ne coûte fort cher.

— Pour le moment, dit Sou-yeou-pé, je ne demande pas grand chose; il ne me faut que mes frais de route et un ou deux vêtements. Si j'obtenais dix onces d'argent, cela me suffirait. Quant au surplus, une fois arrivé à la capitale, je saurais me le procurer autrement.

— Monsieur, dit l'aubergiste, comme j'ai reçu de vous un immense service, je devrais vous fournir ces dix onces d'argent; mais je suis pauvre, et je ne pourrais les trouver tout de suite. Si le seigneur Tchang avait cette somme et qu'il voulût bien la remettre à M. Sou, je lui demanderais la permission de la rendre peu à peu avec les intérêts; je n'oserais certainement pas en diminuer (la moindre chose).

— A ce que je vois, dit le vieux Tchang, M. Sou se distingue à la fois par les agréments de sa personne et la grandeur de sa vertu. De plus, il est du Kiang-nan; j'imagine qu'il doit avoir un talent littéraire du premier ordre; s'il excellait dans l'art des vers, il trouverait de suite le moyen de gagner de l'argent.

— Quoique je n'aie pas, dit Sou-yeou-pé, un talent

littéraire du premier ordre, je m'amuse du matin au soir à composer des vers et des chansons ; si j'en trouvais l'emploi, je ferais mes efforts pour réussir.

— A merveille ! dit le vieux Tchang. J'ai un parent du nom de Li, qui, dans l'origine, était fort riche. Dernièrement, il a obtenu à prix d'argent la place de Tchong-chou [1]. Il tient beaucoup à former des relations d'amitié avec les magistrats. Avant-hier, le nouveau juge criminel est arrivé, et a montré à mon parent les plus grands égards. Mon parent lui ayant offert de riches présents, ce magistrat, qui est un homme pur et intègre, n'a pas voulu les accepter. Mon parent ne sachant comment lui témoigner son dévouement, a voulu commander un paravent de soie et le lui offrir. En conséquence, il s'est adressé à un artiste habile qui y a peint quatre tableaux. Maintenant, il veut en outre prier un lettré célèbre de lui composer quatre pièces de vers qu'on inscrirait à la suite de chaque tableau (pour en expliquer le sujet), de manière que le tout formât huit feuilles. Si M. Sou, avec son rare talent, pouvait les composer, il trouverait aisément l'argent dont il a besoin pour son voyage.

— Ce n'est pas une affaire que de composer des vers, dit Sou-yeou-pé ; mais, dans votre honorable district, qui est la patrie des lettrés, est-ce qu'il n'y a pas des

1. Le mot signifie : Écrivain de l'intérieur. Le Tchong-chou était un officier du palais, qui avait pour mission de recevoir les décisions du souverain, et de les transmettre aux fonctionnaires chargés de les exécuter.

hommes d'un talent supérieur? Qu'aviez-vous besoin de m'attendre?

— Monsieur, répondit le vieux Tchang, je ne vous cacherai pas la vérité. Dans ce pays du Chan-tong, les lettrés ne sont pas rares, mais ils ne savent que travailler pour l'examen de licence. Le fait est que, pour le style antique, les chansons, les poëmes, nous n'avons personne. Il y a seulement un licencié du nom de Tsien, qui sait composer quelques vers; mais il est arrogant et se prête difficilement aux demandes qu'on lui fait[1]. Ce printemps, mon parent l'avait prié de composer une pièce d'anniversaire[2] pour l'offrir au préfet du district. Quoiqu'il l'ait invité trois fois à dîner et lui ait offert des présents d'une valeur de vingt à trente onces[3], il n'est pas encore rassasié, et vient constamment emprunter tantôt une chose, tantôt une autre. Avant-hier, à propos de ces quatre pièces de vers, mon parent était encore allé le solliciter, et il avait promis de venir se mettre à ses ordres aussitôt qu'il se sentirait en verve. Mon parent s'est vu dans la nécessité de préparer chaque jour un dîner en l'attendant, mais il ne l'a pas encore vu venir. Si M. Sou pouvait composer ces vers, mon parent s'épargnerait la peine de recevoir de sa part d'aussi pénibles affronts.

— Si cela est, dit Sou-yeou-pé, je veux bien faire

1. Littéralement: Il est difficile à solliciter.

2. C'est une pièce d'éloquence où l'on félicite quelqu'un à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

3. 150 à 225 francs.

tous mes efforts pour contenter votre honorable parent; mais je suis très-pressé de partir; si aujourd'hui je les ai faits, je partirai aujourd'hui même. Je serais heureux, vénérable monsieur, si vous preniez la peine de venir avec moi.

— Monsieur, dit le vieux Tchang en souriant, pour la pièce d'anniversaire d'avant-hier, le licencié Tsien a mis plus de quinze jours; est-ce qu'il est facile d'achever en un instant ces quatre pièces de vers? Si M. Sou, avec son grand talent, réussissait à les faire, mon parent ne manquerait pas de lui offrir des présents, et assurément il n'oserait pas retarder son voyage.

— Vénérable monsieur, dit Sou-yeou-pé, je me repose entièrement sur vous; veuillez d'avance lui faire part de mes intentions.

— En ce cas, dit le vieux Tchang, je suis prêt à partir tout de suite avec M. Sou.

— Quelle est la distance? demanda Sou-yeou-pé.

— Ce n'est pas bien loin, répondit l'aubergiste. La maison du seigneur Li est située à l'est de la préfecture; elle touche à celle de Lou, le commissaire en second.

— Comme ce n'est pas loin, reprit Sou-yeou-pé, à peine serai-je parti que je reviendrai de suite. S'il y a ici de bons chevaux, je prierai mon hôte de m'en louer un.

— Ce n'est pas une affaire, dit l'hôtelier. » A ces mots, le vieux Tchang partit sur-le-champ avec Sou-yeou-pé, qui avait emmené avec lui Siao-hi, et ils entrèrent tout droit dans la ville, en se dirigeant vers la

maison de Li, le secrétaire du palais. On peut dire à cette occasion :

Si vous voulez connaître le chemin de la montagne, allez-y faire du bois.
Si vous désirez voir les flots et les vagues, allez pêcher et rapportez des poissons.
Naturellement les nuages blancs sont des choses privées de sentiment;
Aussi les voit-on flotter au gré du vent.

Le vieux Tchang et Sou-yeou-pé ne furent pas longtemps à arriver devant la maison de Li, le Tchong-chou (secrétaire du palais). « Monsieur Sou, dit le vieux Tchang, veuillez attendre un peu pour que j'aille d'avance vous annoncer à mon parent; je viendrai de suite vous prier d'entrer.

— Je vous attendrai avec respect, dit Sou-yeou-pé. » Le vieux Tchang étant entré dans l'intérieur, Sou-yeou-pé resta debout devant la porte, et, au premier coup d'œil, il vit deux maisons de magistrats attenant l'une à l'autre. Devant la porte de l'une, on avait dressé huit bannières, qui n'étaient ni neuves ni vieilles. Sur l'écriteau de la porte, on lisait les deux mots : *Fong-hien* (Censeur du palais)[1], dont la couleur était un peu passée. C'était évidemment la maison d'un docteur, mais elle paraissait tout à fait déserte. Quoique l'autre

1. L'expression *fong-hien*, qui manque dans tous les dictionnaires, désigne la fonction du Kien-t'saï-yu-sse, qui était chargé de surveiller les magistrats du palais qui violaient les lois et de les dénoncer à l'empereur. (*Ji-tchi-lou*, liv. IX, fol. 11.)

n'eût pas de bannières, sur l'écriteau de la porte on lisait les trois mots *Tchong-han-ti* (élevé au rang d'académicien), écrits en gros caractères d'une élégance remarquable. Au premier coup d'œil, on croyait voir la demeure d'un grand magistrat retiré des affaires [1].

Sou-yeou-pé n'avait pas encore fini de regarder, lorsqu'un domestique sortit de l'intérieur et lui dit : « Mon maître est dans le salon et invite monsieur à entrer. »

Lorsque Sou-yeou-pé fut arrivé à la seconde porte, il vit ce Li, le Tchong-chou (secrétaire du palais), qui descendait les degrés pour aller au-devant de lui. Sou-yeou-pé, l'ayant regardé un instant, fit les observations suivantes :

« Il portait un bonnet élevé et avait l'apparence d'un docteur. Il marchait à pas comptés [2], et ressemblait beaucoup à un magistrat retiré. On lui aurait donné plus de quarante à cinquante ans; sa charge pouvait être entre la huitième et la neuvième classe. Il possédait plusieurs rangées d'anciens ouvrages, mais ses yeux et son esprit y étaient complétement étrangers [3].

1. En chinois : *Hiang-hoan*. Dictionnaire chinois-espagnol du Fokien : El que buelve a su pueblo, acavado su guvierno, le magistrat qui retourne à son village, après avoir fini le temps de son administration.

2. Au lieu de *fo-ching* (le bruit du ventre), lisez *li-ching* (le bruit des souliers).

3. Littéralement : Mais depuis les trous de ses yeux jusqu'à son ventre et ses entrailles, ils (ces livres) étaient lavés, balayés.

On sait que les Chinois prennent au figuré le mot *ventre* (thou) pour l'esprit, l'intelligence (*the mind, the understanding*). Wells Williams.

Quoiqu'il les eût chaque jour devant les yeux, il n'avait jamais pu obtenir le bonnet de crêpe noir [1]. Son esprit était vide et sa figure ne disait rien [2]. Il savait dissimuler ses innombrables défauts. A le voir marcher, on l'eût pris pour un savant. Il se donnait de grands airs, sans s'apercevoir que tout le monde se moquait de lui. »

Li, le Tchong-chou (secrétaire du palais), était allé au-devant de Sou-yeou-pé. Arrivés dans le salon, ils se saluèrent l'un l'autre, et s'assirent à leurs places respectives [3]. Ce fut le seigneur Li qui prit le premier la parole. « Tout à l'heure, dit-il, mon parent me vantait vos talents distingués. Comme je n'ai pas encore eu l'honneur de vous rendre visite, je me demande pourquoi vous avez daigné [4] me prévenir?

— Naturellement, dit Sou-yeou-pé, je ne devais pas venir à la légère; mais, comme je me trouvais aux abois sur la route, après avoir été dépouillé de tout par un brigand, j'ai rencontré par hasard votre honorable parent qui m'a parlé de la réputation que Votre Excellence s'est acquise par ses bienfaits. J'ai appris aussi

1. C'est-à-dire : Il ne les avait point lus, et n'avait pu acquérir une instruction assez solide pour arriver à une de ces hautes magistratures que distingue le bonnet de crêpe noir.

2. Littéralement : Depuis la cavité de son cœur, en ligne droite jusqu'à son visage, en tout temps, il ne portait rien.

3. C'est-à-dire : Aux places que les rites assignent à l'hôte et au maître de la maison.

4. Littéralement : Comment vous êtes-vous déshonoré au point de donner d'avance, c'est-à-dire de me rendre visite le premier?

que vous vouliez commander un travail littéraire. J'ai été bien sensible à la noble générosité de votre honorable parent, qui, ne me croyant pas sans talent, a voulu me présenter pour être un instant votre secrétaire. Je compte vous épargner la peine d'écrire; c'est pourquoi je me présente devant vous en rougissant; je vous ai offensé au dernier point [1].

— Vous venez bien à propos, dit Li, le Tchong-chou (secrétaire du palais). Le juge criminel de la province est arrivé avant-hier. Comme j'ai eu l'honneur de recevoir de lui l'accueil le plus bienveillant, j'ai fait faire un paravent de soie pour le lui offrir à titre de félicitation. J'ai eu recours à un artiste habile qui vient d'y exécuter quatre peintures. Je désirerais, en outre, y inscrire quatre pièces de vers où il pût secrètement rencontrer son éloge, et former ainsi un paravent de huit feuilles. J'avais presque l'idée d'y employer mon chétif talent [2], mais par malheur je n'ai pas eu un moment de loisir. Maintenant, monsieur, en vous voyant venir avec un si grand talent et d'aussi aimables dispositions pour me prêter le secours de votre pinceau [3], j'éprouve une reconnaissance infinie. Seu-

1. Comme s'il disait : Je crains de vous avoir fait une injure en offrant de composer des vers à votre place.

2. Littéralement : D'offrir (montrer) moi-même ma laideur (*hien-khi-tcheou*). C'est une locution familière aux personnes qui se disposent à faire une composition littéraire, et qui, par une modestie aussi fausse que ridicule, comparent la médiocrité prétendue de leurs vers à la laideur du visage.

3. Littéralement : Voyant que vous daignez, en ma faveur, *tenir le*

lement, après avoir eu l'honneur de faire subitement votre connaissance [1], comment oserais-je vous donner tout de suite une si grande peine?

— Tout ce que je crains, dit Sou-yeou-pé, c'est qu'avec mon faible talent, je ne sois incapable de tenir le pinceau pour vous [2]. Si pourtant vous ne m'en croyez pas indigne, j'espère que vous voudrez bien m'indiquer les sujets.

— Puisque vous daignez me donner cette marque d'amitié, dit le seigneur Li, allons d'abord dans le jardin de derrière; après vous avoir offert trois tasses de vin, je vous demanderai vos instructions [3]. » Il ordonna alors à ses domestiques de préparer du vin; puis il se leva et invita Sou-yeou-pé à venir dans un pavillon du jardin fleuriste, qui était situé du côté de l'est, derrière la maison. Ce pavillon était entouré d'une balustrade rouge, qui tantôt dérobait, tantôt laissait voir [4] des

couteau (tso-t'ao). L'expression « tenir le couteau » fait allusion à la manière dont les anciens écrivaient sur des lames de bambou. Avec la pointe d'un couteau, ils traçaient des caractères, et avec la lame ils les enlevaient en râtissant le bois, s'il y avait lieu de les corriger. Voyez t. I, p. 41, n. 1.

1. Littéralement : Subitement, j'ai connu *Khing-tcheou*. Il y a ici une allusion historique. (Voyez t. I, p. 51, n. 2, et t. II, p. 25, n. 3.)

2. Littéralement : De couper le bois à votre place (pour dire de composer des vers à votre place). C'est la continuation de la métaphore ci-dessus. (Voyez p. 86, n. 3.)

3. C'est-à-dire : Je vous prierai de faire des vers qui me serviront de modèle.

4. En chinois : *Yen-ing*, expression que le dictionnaire *Thsing-han-wen-haï* (liv. XXXI, fol. 29) explique par *dalame iletouleme*, cacher ou faire voir.

bambous éclaircis ou des fleurs renommées. Tout autour du jardin régnait une ceinture de murs blanchis, en dehors desquels s'élevaient un grand nombre d'ormes et de saules. Ces arbres ombrageaient [1] une multitude de hauts pavillons d'une merveilleuse élégance.

En ce moment, Sou-yeou-pé n'avait nulle envie de contempler ce beau site. Lorsqu'on fut arrivé dans le pavillon, au bout de quelques instants, les domestiques servirent une collation, et le seigneur Li fit asseoir son hôte à la place d'honneur. Au moment où ils se disposaient à boire, un domestique vint annoncer la visite du licencié Tsien.

« Il arrive très-à-propos, dit le seigneur Li; priez-le tout de suite d'entrer. »

En disant ces mots, il se leva de table et sortit pour aller le recevoir. Un instant lui suffit pour aller à sa rencontre et le faire entrer. Sou-yeou-pé se leva aussi pour le recevoir. Il remarqua que le licencié Tsien avait une longue barbe, un ventre rebondi, des membres épais et un large menton. En voyant Sou-yeou-pé, le licencié demanda au seigneur Li quel était ce monsieur :

« C'est M. Sou de Kin-ling (Nan-king), répondit le seigneur Li.

— En ce cas, dit le licencié Tsien, c'est un hôte d'une contrée lointaine; » et aussitôt il céda sa place à

1. Littéralement : Au milieu des arbres, en grand nombre, était cachée une suite de hauts pavillons, etc.

Sou-yeou-pé et le fit asseoir à sa gauche [1]. Après les révérences mutuelles, chacun s'assit suivant son rang.

« Monsieur Sou, demanda le licencié Tsien, vous êtes d'un pays célèbre ; j'ignore pour quelle honorable affaire vous avez daigné venir dans notre humble village. »

Avant que Sou-yeou-pé eût ouvert la bouche, le seigneur Li répondit à sa place : « Si M. Sou est venu dans notre humble village, ce n'est point avec intention. Comme il se rendait à la capitale, il fut dévalisé en route par un voleur, et s'arrêta, fort embarrassé, dans une auberge. Aujourd'hui, un de mes parents l'a rencontré par hasard. Ayant appris qu'il était doué d'un beau talent, quoique si jeune, et voyant, en outre, que vous n'aviez pas encore eu la bonté de faire les quatre pièces de vers que je vous avais demandées pour féliciter le juge de la province, j'ai prié M. Sou de prendre cette peine, et il a bien voulu ne pas repousser ma demande. Voilà pourquoi il s'est empressé de m'honorer de sa visite. Au moment où je me voyais tout seul avec lui et craignais de ne pouvoir goûter une joie complète, justement vous avez daigné [2] venir me voir. On peut dire que vous êtes en verve.

— Je serais heureux que cela fût vrai, dit le licencié Tsien. Ce n'est pas que je n'aie désiré venir ces jours derniers ; mais, comme j'étais retenu et importuné chez

1. En Chine, la gauche est la place d'honneur.

2. Littéralement : Vous avez daigné vous courber, vous abaisser (en venant me voir).

moi par de vulgaires occupations, je ne me sentais pas du tout en verve. Aujourd'hui, ayant appris que le juge de la province allait revenir de sa tournée d'inspection, j'ai eu peur de compromettre votre affaire, et je n'ai pu me dispenser de faire un effort pour venir me mettre à vos ordres. Le fait est que mes idées poétiques sont à sec; mais heureusement que le ciel a daigné envoyer ici M. Sou; il pourra m'épargner la peine de me creuser inutilement le cerveau [1].

— Je me suis trouvé aux abois au milieu de ma route, dit Sou-yeou-pé, et, ne sachant quel parti prendre, au lieu de jouer de la flûte [2], j'ai eu l'idée téméraire de faire argent de mes vers; seulement, je me dis que je paierai ma dette dans un style rude et commun [3]. Dans le premier moment, je n'avais pas calculé mon peu d'habileté. Maintenant, que le grand magicien est devant nous, le petit magicien doit naturellement perdre courage [4] et lui céder la place.

1. Littéralement : De fouiller mes entrailles desséchées. Au figuré, les Chinois emploient souvent le mot *tch'ang* (entrailles) dans le sens de pensées, idées, esprit ; en mandchou : *Gônin*.

2. Allusion aux aveugles qui gagnent leur vie en jouant de la flûte.

3. En chinois : *Lao-thsao*. Cette expression est expliquée en mandchou par : *Khôlori malari*, négligemment, sans soin, *moufa souse*, d'une manière grossière. (Dictionn. *Thsing-han-wen-haï*.)

Abel Rémusat a traduit : Mais les mauvaises herbes que je puis présenter sont bien peu dignes du festin qui m'est offert.

4. Cette locution a été expliquée, tome II, page 42, n. 3. Les mots grand magicien, petit magicien, désignent le licencié Tsien et Sou-yeou-pé.

— Messieurs, dit le seigneur Li, à quoi bon cet excès de modestie? Après avoir reçu de vous deux une haute marque de bonté [1], je désire que vous me donniez des leçons. En attendant, buvez quelques tasses de vin pour enflammer votre verve. »

Sur-le-champ, il leur versa du vin pour les encourager. Après qu'ils eurent bu tous deux pendant quelque temps : « Je suis, dit Sou-yeou-pé, un pauvre buveur [2]. Puisque le seigneur Li ne me dédaigne pas, je le prierai de me donner les sujets, et quand j'aurai achevé ma tâche, je serai encore à ses ordres [3]. »

Le seigneur Li hésitait encore. « Cela est possible, dit le licencié Tsien. Veuillez apporter les sujets et nous les montrer; nous boirons et nous composerons en même temps; l'un n'empêchera pas l'autre. »

Le seigneur Li fit apporter alors par ses domestiques un nécessaire de visites [4]. Il l'ouvrit et en tira quatre peintures de belles femmes, et les présenta à ses deux hôtes avec les sujets des vers. Ceux-ci les ayant déployées, y virent ce qui suit :

La première feuille était intitulée *Pou-kouen-thou* (figures de femmes qui raccommodent un vêtement royal). On y avait peint deux belles femmes, qui, as-

1. C'est-à-dire : Puisque vous avez eu l'extrême bonté de venir, je désire que vous composiez des vers qui me serviront de modèle.

2. Littéralement : De l'étudiant (de moi) la mesure, la capacité est superficielle.

3. Littéralement : De nouveau — je recevrai — comment ?

4. Boîte qu'on emporte avec soi lorsqu'on va faire des visites, et qui renferme des cartes, des présents, etc.

sises l'une en face de l'autre, cousaient un vêtement.

La deuxième s'appelait *Tchi-heng-thou* (portrait d'une femme qui tient une balance). On y avait peint une belle femme qui pesait à l'aide d'une balance, et à côté d'elle plusieurs femmes, également belles, qui la regardaient.

La troisième avait pour titre : *Ho-keng-thou* (portraits de femmes qui assaisonnent le potage). On y avait représenté plusieurs belles femmes occupées dans une cuisine. L'une soufflait le feu, l'autre faisait cuire du riz; celle-ci lavait la vaisselle, celle-là faisait cuire de la viande.

La quatrième avait pour titre *Meï-po-thou* (portraits de femmes qui jouent à la mourre [1]). On avait représenté trois ou quatre belles femmes qui, assises à l'ombre des fleurs, jouaient à pair ou non.

Ces quatre peintures étaient le sujet des vers demandés. Pour chaque tableau, il fallait composer une pièce où l'on donnerait à entendre, d'une manière secrète, que le seigneur Li serait élevé aux honneurs et deviendrait ministre. Comme Sou-yeou-pé les considérait sans dire un mot, le licencié Tsien prit la parole. « Le vénérable Li, dit-il, s'est donné pour cela beaucoup de peine; cette espèce d'éloge sera charmant.

1. Amusement de deux personnes qui jouent ensemble en se montrant rapidement les doigts, les uns levés les autres fermés, afin de donner à deviner le nombre des premiers. (Dictionn. de l'Académie française.)

Seulement, les sujets sont fort difficiles, et il n'est pas aisé d'y mettre la main ; il faudrait y avoir mûrement songé d'avance. Le fait est que je ne pourrais m'en acquitter en ce moment. Je ne vois que M. Sou qui en soit capable avec son grand talent.

— Si M. Tsien parle ainsi, dit Sou-yeou-pé, on peut, à plus forte raison, juger de mon embarras. Mais, comme je suis très-pressé de partir, je me vois dans la nécessité de faire un effort pour composer de méchants vers[2]. Puis, après avoir avoué le tort que j'ai eu de me présenter moi-même, je prendrai congé de vous.

— Monsieur, dit le seigneur Li, vous me donnerez par là une grande marque d'amitié. » A ces mots, il ordonna à ses domestiques d'apporter un pinceau, un encrier et une feuille de papier. Sou-yeou-pé, sans faire de difficultés, saisit le pinceau et acheva d'un trait les compositions demandées. On peut dire à ce sujet :

Il n'a pas besoin de bouger de place ;
A quoi bon monterait-il à cheval[3] ?
On dirait un lièvre qui s'élance ou une oie sauvage qui se précipite du haut des airs.
Des nuages de fumée remplissent le papier[4].

1. Littéralement : Je vois seulement le talent élevé de M. Sou.

2. Littéralement : Offrir ma laideur, c'est-à-dire présenter des vers détestables. (Voyez p. 86, n. 2.)

3. Ce vers et le suivant sont destinés à exprimer la rapidité avec laquelle écrit Sou-yeou-pé.

4. L'encre de Chine est faite avec du noir de fumée.

L'auteur veut dire que la feuille de papier est toute couverte d'écriture.

Sou-yeou-pé, ayant fini d'écrire, présenta ses vers au seigneur Li et au licencié Tsien. « Quoique ceci ne soit guère digne de votre attention, leur dit-il, je m'estime heureux d'avoir pu répondu à vos ordres [1]. »

Li et Tsien ayant déployé la feuille de papier y lirent ce qui suit :

PREMIÈRE PIÈCE

Représentation de femmes qui raccommodent un vêtement impérial.

En taillant et découpant l'étoffe, elles se rappellent encore l'époque de la naissance de Ki [2].

Il y a longtemps que le ciel et la terre sont brodés sur ce vêtement [3].

Grâce à l'art de manier l'aiguille et la soie, qu'elles ont hérité de Niu-wa [4],

1. Littéralement : Par bonheur, je n'ai pas déshonoré vos ordres.

2. Ki était le surnom de l'empereur Hoang-ti, et le nom de famille des Tcheou. On lit dans l'encyclopédie *Khe-tchi-king-youen*, liv. XIII, fol. 2 : Tcheou-kong commença à faire fabriquer les vêtements de l'empereur, dont la couleur variait suivant celle qui était affectée à chaque saison.

3. On lit dans la généalogie des empereurs (Ti-wang-chi-ki) : l'empereur Hoang-ti commença à supprimer les vêtements de peau. Le vêtement supérieur inventé par lui représentait le ciel, le vêtement inférieur représentait la terre. (Encycl. *Khe-tchi-king-youen*, liv. XIII, fol. 2.) *Ibidem*, fol. 4 : On brodait sur le vêtement inférieur le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, des dragons et des faisans, et sur le vêtement supérieur des trépieds, des plantes aquatiques, le feu, le riz et des haches. (Cf. *Chou-king*, chap. *I-tsi*)

4. Suivant la mythologie chinoise, Niu-wa était la femme de l'empereur Fo-hi. On dit qu'elle répara la voûte du ciel avec des

Le soleil et la lune pèsent ordinairement sur ses deux épaules[1].

DEUXIÈME PIÈCE

Représentation d'une femme qui pèse.

En souriant à propos, avec minauderie, (Si-chi) a acquis une éternelle renommée[2].

Quand un homme a perdu le pouvoir, il est tout à coup dédaigné.

On est charmé de voir que Votre Excellence tient d'une main ferme la balance,

Et ne permet pas[3] que l'injustice existe parmi les hommes.

TROISIÈME PIÈCE

Représentation d'une femme qui assaisonne le bouillon.

Depuis l'origine du monde, le ciel et la terre se disputent le feu et l'eau;

pierres de cinq couleurs. Ici Sou-yeou-pé la représente comme ayant inventé l'art de broder.

On trouve dans le *Chou-king* de Gaubil, p. 111, une notice sur *Niu-wa.*

1. Littéralement : Écrasent ses deux épaules ; pour dire : sont brodés sur la partie du vêtement qui couvre ses deux épaules.

2. On veut dire que la femme qui pèse sourit de la même manière que *Si-chi*, qui passe chez les Chinois pour avoir été la plus belle femme de l'antiquité. Elle avait une manière de sourire en fronçant les sourcils, dont la grâce était si difficile à imiter que les personnes qui voulaient sourire comme elle, paraissaient laides. (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. IV, fol. 7.) C'est ce qui a fait dire au poëte Thsin-'an-khing : Avec mille onces d'argent, on ne pourrait acheter le sourire de Si-chi. (*P'ing-tseu-louï-pien*, liv. CXVI, fol. 35.)

3. En chinois : *Pou-p'ing*, le non-équilibre. Le mot *p'ing* (égal) se prend ici au figuré et s'applique aux décisions d'un ministre qui,

En général, les caractères des hommes diffèrent entre eux comme les saveurs aigre et douce.

Comment obtenir un heureux mélange des cinq saveurs?

Soyez comme la prune acide; soyez comme le sel[1].

QUATRIÈME PIÈCE

Représentation de femmes qui jouent à la mourre.

Ce n'est pas par hasard ni à l'étourdi qu'on peut deviner avec justesse.

Votre nom de famille et votre surnom doivent être marqués d'avance dans l'esprit de l'empereur[2].

comme les fléaux d'une balance, doivent être parfaitement justes et ne pencher ni d'un côté ni de l'autre.

On remarquera, ici et plus bas, que suivant le désir du seigneur Li, le poëte a fait plusieurs allusions à la dignité de ministre pour flatter le juge de la province. (Voyez plus haut, p. 92, ligne 19.)

1. Dans ce vers, le poëte fait encore entrevoir au juge provincial la dignité de ministre (voyez plus haut, p. 92, ligne 19).

Dans le chapitre Youe-ming du *Chou-king*, le roi Kao-tsong parle ainsi à Youe, son ministre : « Faites-moi connaître la vérité ; soyez pour moi ce que le riz et le ferment sont pour le vin, ce que le sel et le meï (la prune acide) sont pour le bouillon. Corrigez-moi et ne m'abandonnez pas. »

Suivant Gaubil, on se servait de cette espèce de prune pour donner un goût un peu acide au bouillon.

2. On peut voir ici une allusion à ce passage du *Chou-king* (chapitre Thang-kao) : « Vos vertus et vos fautes, dit l'empereur à son ministre, sont marquées distinctement dans le cœur du maître du ciel. »

est remarquable que Sou-yeou-pé emploie précisément les expressions de *Chou-king* (Kien-tsaï-ti-sin) ; seulement dans cet ouvrage, le mot *ti* désigne le maître du ciel, tandis que dans notre roman, il s'applique évidemment à l'empereur.

Par cette allusion, le poëte donne encore à entendre que l'empereur réserve au juge provincial la dignité de ministre.

Quand une fois les bâtonnets de jade et les tasses d'or ont été mis en mouvement[1],
Les trois Thaï[2] sont entourés de nuages de cinq couleurs.

Après avoir fini de lire ces vers, le licencié Tsien fut transporté d'étonnement et de joie et fit éclater son admiration. « Quelle grâce! quelle facilité! s'écria-t-il. En vérité, monsieur, vous avez le talent d'un dieu.

— Les folles expressions qui me sont échappées au premier moment, dit Sou-yeou-pé, n'ont pu que blesser l'esprit supérieur de Son Excellence[3]. »

Le seigneur Li lut à son tour les vers, et, quoiqu'il n'en comprît guère le sens, voyant que le licencié Tsien ne pouvait se lasser de les louer[4], il supposa qu'ils devaient être excellents, et se sentit tout à coup transporté de joie. « Naturellement, dit-il, tous les hommes d'un pays célèbre ne se ressemblent pas. Que je suis heureux de posséder ceci! C'est pour moi un

1. C'est-à-dire : Quand on a commencé à prendre part au banquet impérial.

Les Chinois se servent de petites baguettes de bois, d'ivoire, de jade, etc., au lieu de fourchettes.

2. Les trois étoiles appelées *San-thaï*, x, μ et ξ de la grande Ourse, sont l'emblème des trois *kong* (San-kong) qui, dans la haute antiquité, étaient trois hommes d'état du premier ordre. (Voyez Morrison, dict. chinois, partie I, radical 40, p. 408, et l'encyclopédie *Youen-kien-loui-han*, liv. LXII, fol. 1.)

Le deuxième et le quatrième vers renferment encore une allusion à la dignité de ministre qu'on veut faire entrevoir au juge provincial.

3. Littéralement : Salir les yeux de Son Excellence.

4. Littéralement : Les louait à pleine bouche.

grand surcroît d'honneur. Seulement, le cœur de l'homme n'est jamais rassasié; *quand il a obtenu le pays de Long, il convoite celui de Chou* [1]. Je voudrais vous prier d'écrire ces vers avec votre habile pinceau; j'ignore si vous y consentirez ou non.

— Pour cela, dit Sou-yeou-pé, ce n'est pas difficile. » Sur-le-champ, le signeur Li se leva et ordonna aux domestiques d'apporter au bas des degrés une table à écrire, parfaitement propre. Sou-yeou-pé s'étant mis à broyer l'encre, Li prit quatre pièces de fort satin blanc et les étendit sur la table.

Dans ce moment, Sou-yeou-pé était un peu échauffé par le vin; il profita aussitôt de cette ardeur pour manier le pinceau. On eût cru voir voler les dragons et sauter les serpents [2]. Sa tâche fut achevée en peu d'instants. Le licencié Tsien et le seigneur Li, l'ayant vu écrire, ne pouvaient se lasser de le combler d'éloges. Sou-yeou-pé se livra secrètement à ses réflexions. « Des êtres aussi stupides, se dit-il en lui-même, ne méritent pas qu'on parle avec eux de poésie. Si quelque jour, à

1. Cette idée, qu'on trouve dans les annales des Tsin (biographie de l'empereur Siouen-ti), est passée en proverbe, et s'applique aux hommes d'une ambition ou d'une convoitise insatiable.

Long, aujourd'hui Long-si, est le nom d'un arrondissement du troisième ordre, affecté au chef-lieu du département de Kong-tchang-fou (province de Kan-sou, précédemment Chen-si).

Chou était une ancienne province de l'ouest qui comprenait la partie occidentale du Sse-tch'ouen actuel.

2. C'est toujours ainsi que les Chinois dépeignent les caractères de l'écriture que trace rapidement un habile calligraphe.

l'ombre des fleurs ou à la clarté d'une lampe, je pouvais avec mademoiselle Pé composer tour à tour des vers, ne serait-ce pas le plus grand bonheur de la vie? Aujourd'hui, j'ai vraiment jeté des perles brillantes dans un coin obscur [1]. Mais, réduit à l'extrémité dans le voyage que je faisais à cause de mademoiselle Pé, je n'ai pu faire autrement [2]. »

Comme il était à réfléchir, tout à coup, en dirigeant ses regards vers le haut d'un pavillon d'une maison voisine, il lui sembla vaguement qu'il y avait là une personne qui le regardait à la dérobée. Il la trouva extrêmement belle. « Quand elle aurait, dit-il en lui-même, autant de charmes que mademoiselle Pé, il n'est pas sûr qu'elle ait le talent de mademoiselle Pé. » Après avoir fait cette réflexion, il se sentit aussitôt entraîné par l'idée de partir, comme une flèche qui s'échappe de l'arc. Il dit, en conséquence, au seigneur Li : « Le travail que vous avez bien voulu me confier étant fini, je vais immédiatement prendre congé de vous. »

Le seigneur Li s'empressa de le retenir. « Monsieur, lui dit-il, après avoir eu le bonheur de rencontrer en vous un sage du plus grand mérite, comment pourrais-je souffrir que vous partiez subitement? D'ailleurs la nuit approche; comment pourriez-vous partir?

1. Sou-yeou-pé veut dire que le seigneur Li et le licencié Tsien sont incapables d'apprécier ses vers. Cette locution rappelle le proverbe : « Semer des perles devant les pourceaux. »

2. Littéralement : Il n'y avait pas de remède.

Quand même vous auriez des affaires extrêmement pressées, il faut que vous daigniez passer une nuit sur ce méchant lit[1]; demain vous partirez de bonne heure.

— Demain, dit Sou-yeou-pé, je puis bien partir de bonne heure; seulement, je n'ai ni cheval ni bagages. Il faut encore que j'aille aujourd'hui à l'auberge pour m'en procurer.

— Soyez tranquille, répondit le seigneur Li; ce sont là de petites choses dont je me charge.

— Monsieur Sou, dit à son tour le licencié Tsien, ne faites pas tant de cérémonie[2]. Quand, au bout du monde, de bons amis se trouvent réunis, c'est vraiment une faveur du ciel. Demain, je veux vous montrer un peu les égards affectueux d'un hôte[3]. Seigneur Li, il ne faut pas du tout le laisser partir.

— Il faut décidément que je parte demain, dit Sou-yeou-pé; je ne puis recevoir que par la pensée les bienveillants témoignages de monsieur Tsien.

— Quand nous serons à demain, dit le seigneur Li, nous consulterons encore ensemble. Pour le moment, achevons l'affaire d'aujourd'hui. » A ces mots, il invita

1. Littéralement : Il faut que vous vous abaissiez jusqu'à ce lit de paille ou d'herbes.

Le seigneur Li n'avait point de tels lits. C'est par une modestie exagérée qu'il s'exprime ainsi.

2. Littéralement : Ne soyez pas très-vulgaire, c'est-à-dire très-attaché aux usages du vulgaire ou du monde, qui veulent qu'on ne consente à une offre qu'après avoir longtemps refusé.

3. Le licencié Tsien veut l'inviter à dîner. Plus tard, Sou-yeou-pé s'est rendu en effet avec le seigneur Li à son invitation.

ses deux hôtes à venir boire du vin dans le pavillon. Les trois amis, tout en causant et riant, burent jusqu'au moment où l'on alluma les lampes. Alors, le licencié Tsien prit congé et partit. Le seigneur Li retint Sou-yeou-pé et le fit coucher dans la bibliothèque qui était située derrière le pavillon. C'est le cas de dire :

Lorsqu'il arrive un hôte vulgaire, on se garde bien de le retenir.
Mais un homme de talent reçoit en tout lieu l'accueil le plus empressé.

Sou-yeou-pé n'ayant pu dormir de toute la nuit, se leva à la hâte le lendemain. Après avoir fini sa toilette, il fit diligence pour partir; mais il ne voyait point sortir l'hôte. Après qu'il eut attendu quelque temps, le vieux Tchang accourut à lui. « Monsieur Sou, dit-il, pourquoi vous êtes-vous levé si tôt?

— Quand je suis en voyage[1], répondit-il, chaque jour me semble aussi long qu'une année. Tout mon chagrin est de ne pouvoir voler à la capitale. J'ose espérer, vénérable monsieur, que vous direz un mot à votre honorable parent afin qu'il vienne promptement à mon secours. Je serai très-reconnaissant de ce bienfait.

— L'argent du voyage est une bagatelle, dit le vieux Tchang, et naturellement mon parent vous l'offrira; mais il a une autre chose à vous demander.

— De quoi s'agit-il encore? dit Sou-yeou-pé.

— Mon parent, répondit le vieux Tchang, ayant vu

1. Mot à mot : Dans une hôtellerie.

le licencié Tsien parler de votre grand talent et de votre vaste érudition, est persuadé que vous irez très-loin. Il vous a pris en grande affection, et il désirerait être constamment près de vous. Comme il a aujourd'hui un fils âgé de treize ans, il désire vous présenter une propositon écrite [1] pour qu'il devienne votre disciple. Il vous prierait de faire son éducation pendant un an. Il vous laisserait déterminer le chiffre de vos honoraires; vous pouvez être sûr qu'il ne lésinerait pas.

— Jamais je n'ai su tenir une école, dit Sou-yeou-pé; ajoutez à cela que je suis un voyageur qui passe, et que je dois partir à l'instant même. Comment pourrais-je traiter cette affaire? »

Au moment où il parlait, il vit arriver un domestique qui lui apportait un billet d'invitation. Or c'était le licencié Tsien qui l'invitait à dîner [2]. Sou-yeou-pé se hâta de refuser. « Pour cela, dit-il, je ne puis décidément accepter. Ayez la bonté, monsieur le concierge, de saluer votre maître de ma part et de lui faire mes remercîments. Veuillez prendre la peine de reporter le billet d'invitation.

— Le dîner est tout prêt, reprit le domestique; mon maître veut absolument que M. Sou daigne rester une demi-journée. » A ces mots, il laissa le billet et partit.

« Monsieur, dit le vieux Tchang, si les fonctions de précepteur ne sont pas de votre goût, mon parent ne

1. En chinois : *Kouan-chou*, proposition écrite pour engager un maître ou un secrétaire.

2. Mot à mot : A boire du vin.

voudrait point vous contraindre; quant au dîner du licencié Tsien, vous ne pouvez décidément le refuser. Ajoutez à cela qu'il n'est pas facile d'avoir part aux dîners du licencié Tsien [1]. S'il n'avait pas pour vous autant de respect que d'estime, croyez-vous qu'il daignerait vous inviter? C'est un dîner tout trouvé.

— C'est certainement une grande marque d'amitié, dit Sou-yeou-pé, mais je suis très-pressé de partir.

— Soyez tranquille, dit le vieux Tchang; je vais à l'instant vous apprêter un cheval et des bagages. Le licencié Tsien vous fera dîner de bonne heure. Quand vous aurez accepté de sa part quelques tasses de vin, vous pourrez partir immédiatement.

— Vénérable monsieur, dit Sou-yeou-pé, je vous prie instamment de me venir en aide [2]. » A ces mots, le vieux Tchang s'éloigna. Sou-yeou-pé, restant seul dans le pavillon, se trouvait tout à fait sans ressources. Dévoré de chagrin et d'inquiétude, il se dit en lui-même : « Je suis toujours à attendre ces menus frais de voyage; c'est déplorable! » Il appela alors Siao-hi et lui dit : « Va en avant sur la route, et dis-moi s'il fait bon marcher. Nous partirons pour en finir. Qui est-ce qui voudrait se morfondre à attendre ici?

1. Littéralement : Le vin du licencié Tsien est difficile à boire, ou bien : Les dîners du licencié Tsien sont difficiles à manger; c'est-à-dire : il ne prodigue pas ses invitations; il n'invite pas le premier venu.

2. C'est-à-dire : De faire en sorte que le licencié Tsien n'insiste pas davantage et me laisse partir.

— La porte du jardin est fermée, dit Siao-hi, et il est impossible de sortir; et quand nous sortirions, nous sommes sans argent. De toute manière, monsieur, il nous faut attendre un jour. Demain, décidément, nous nous mettrons en route. »

Sou-yeou-pé, ne sachant que faire, se vit obligé de rester. Après avoir attendu quelque temps, soudain il entendit dire à une personne qui se tenait, à la dérobée, au haut du pavillon d'une maison voisine : « En dehors de la porte de derrière, les fleurs des grenadiers sont dans toute leur beauté. »

En entendant ces paroles, Sou-yeou-pé se dit en lui-même que ce jardin devait avoir une porte de derrière. Il se retourna tout à coup et suivit un haut mur d'enceinte pour chercher la porte de derrière. Il fit encore le tour d'un bosquet de fleurs, et, en effet, derrière une montagne artificielle, il aperçut cette porte qui était étroitement fermée. Sou-yeou-pé, ayant ordonné à Siao-hi de l'ouvrir, alla jeter un coup d'œil en dehors. Or, au delà de la porte de derrière, il y avait un terrain isolé qu'ombrageaient de tous côtés des ormes et des saules; c'était un lieu retiré et charmant. Il y avait deux grenadiers en fleurs, mais ils n'étaient point d'une beauté remarquable.

Sou-yeou-pé sortit aussitôt au delà de la porte et alla jeter un coup d'œil. Il vit que la maison voisine possédait aussi un jardin fleuriste qui avait également une porte de derrière, peu éloignée de la porte précédente. Pendant qu'il était occupé à regarder, il vit ouvrir la

porte du jardin, et il en sortit un jeune garçon qui pouvait avoir quinze ou seize ans. Il portait un bonnet élégant et un vêtement d'étoffe violette. Ses lèvres étaient vermeilles et ses dents blanches; il avait des yeux brillants et de fins sourcils; on l'eût pris pour une charmante fille. On peut dire à cette occasion :

Son vêtement gracieux semblait formé de la vapeur des saules et de la rosée des pêchers.

On se demandait si ce n'était pas un dieu exilé sur la terre.

A sa vue, les fleurs sentaient leur âme défaillir; comment auraient-elles osé lui porter envie?

Si l'âme de la lune circulait dans le monde, elle résiderait certainement en lui.

Si de jeunes filles allaient le voir, il en est beaucoup qui mourraient de dépit.

S'il était permis de savourer sa beauté, on serait pour toujours guéri de la faim [1].

Non-seulement un jeune époux lui céderait le prix de la beauté [2],

Mais, auprès de lui, la plus belle femme du gynécée perdrait tous ses charmes.

Sou-yeou-pé, l'ayant subitement aperçu, éprouva

1. On lit dans l'encyclopédie *Youen-kien-loui-han*, liv. CCLV, fol. 33 : Chaque fois que l'empereur Yang-ti, de la dynastie des Souï, voyait une dame du palais appelée Ou-kiang-sien, il disait à ses officiers : Suivant un ancien, la beauté d'une femme mériterait d'être mangée. Quant à Kiang-sien (littéralement : la déesse rouge), la vue de sa beauté pourrait vous guérir de la faim.

2. Littéralement : Serait vaincu (sous le rapport de) la beauté et du sourire.

autant de surprise que de joie. « Est-il possible, dit-il, qu'il y ait au monde un jeune homme aussi charmant! » Jadis on vantait la beauté de P'an-'an[1]; je pense qu'il devait lui ressembler.

Au moment où Sou-yeou-pé était rempli de surprise et de joie, ce jeune homme se dirigea vers lui d'un air riant et joyeux, et lui faisant un salut: « Quel est, dit-il, ce beau jeune homme qui étale les fleurs de son talent, compose des vers et excite l'admiration du monde[2], sans s'inquiéter s'il y a quelqu'un de l'autre côté du mur? »

Sou-yeou-pé prit aussi un air souriant, et lui répondit en le saluant: « Je me disais que, dans cette maison, il n'y avait point de Wen-kiun[3], et que je jouais

1. P'an-yo, surnommé 'An-jin, qu'on appelle tantôt P'an-'an, tantôt P'an-'an-jin, vivait sous la dynastie des Tsin. Il était doué d'une beauté tellement remarquable, que toutes les fois qu'il passait près du marché, les femmes et les jeunes filles de Lo-yang, follement éprises de lui, remplissaient son char des plus beaux fruits qu'elles pouvaient se procurer.

2. Littéralement : Étonne les siéges, c'est-à-dire les personnes présentes, les personnes assises près de lui.

3. Comme s'il disait : Vous êtes aussi beau que Wen-kiun et je n'ai point le talent de Sse-ma-siang-jou qui la captiva par les sons de sa guitare. C'était en vain que je composais des vers pour gagner le cœur d'une personne aussi belle que Wen-kiun et l'épouser.

Sse-ma-siang-jou dînait un jour chez un homme appelé Cho-wang-sun, dont la fille, Cho-wen-kiun, était veuve depuis quelque temps. Ayant été invité à toucher sa guitare, il joua la chanson du phénix qui recherche sa compagne (c'est-à-dire du jeune homme qui recherche une jeune fille) afin de toucher le cœur de Wen-kiun. Celle-ci, l'ayant entendu par les fentes de la porte, fut tellement ravie de la

en vain de la guitare. Je ne pensais pas que dans le voisinage, du côté de l'orient, il y avait un autre Song-yu[1] qui épiait les gens à la clarté de la neige. Aujourd'hui que j'ai rencontré tout à coup des perles et du jade[2], dites-moi où je pourrai cacher ma laideur?

— Votre serviteur, répondit le jeune homme, a entendu dire que les hommes de talent aiment le talent, aussi bien que les personnes douées de beauté se passionnent pour la beauté. En voyant votre talent et votre figure, on peut dire que vous avez l'éclat du jade[3]. Je voudrais m'attacher à vous comme un frêle roseau[4]; je songe constamment[5] à avoir votre appui. J'ignore,

musique qu'elle venait d'entendre, qu'elle s'enfuit la nuit même avec Sse-ma-siang-jou.

1. Song-yu vivait sous le règne de Siang-wang, roi de Thsou. Il était aussi remarquable par son talent poétique que par sa beauté. Il y a ici une allusion à la pièce de ce poëte, intitulée Teng-tou (*Wen-siouen*, liv. XIX), où il met une jeune fille d'une maison située à l'orient, au-dessus de toutes les belles du royaume de Thsou. Teng-tou (*ibid.*) conseille au roi de ne pas le laisser pénétrer dans son harem.

Sou-yeou-pé, pour flatter Lou-meng-li qui l'avait aperçu secrètement, le compare au beau Song-yu qui *épiait les gens à la clarté de la neige*. Ce dernier trait se rapporte sans doute à une aventure galante de Song-yu.

2. C'est-à-dire un jeune homme aussi beau que des perles et du jade.

3. Mot à mot : Naturellement vous êtes un homme de jade.

4. Cette expression est abrégée. On ajoute ordinairement *yu-chou* (l'arbre de jade).: je voudrais appuyer le faible roseau sur l'arbre de jade, c'est-à-dire je voudrais trouver en vous un puissant appui. (Cf. *P'ing-tseu-louï-pien*, liv. CLXXXVII, fol. 1.)

5. En chinois : *Yong-yen* (*vulgo :* constamment parler). Mais ici le mot *yen*, parler, signifie *penser songer à*, ainsi que le prouve ce

monsieur, si vous êtes dans les mêmes sentiments.

— Comme on aime encore, dit Sou-yeou-pé, à remonter, par la pensée, aux beautés charmantes de la haute antiquité, lorsqu'on a près de soi les plus doux parfums[1], qui ne voudrait s'en rapprocher? Mais je crains que mon cœur ne puisse être en harmonie[2] avec le vôtre, et que vous n'ayez à rougir de m'avoir honoré de votre amitié.

— Puisque vous ne me dédaignez pas, dit le jeune homme, asseyons-nous un peu sur cette pierre pour échanger les sentiments de notre cœur. »

Ils s'assirent tous deux côte à côte[3] sur un quartier de pierre qui se trouvait à l'entrée de la porte de derrière. « Monsieur, dit le jeune homme, je désirerais connaître votre illustre nom de famille, votre honorable pays, votre âge et la cause qui vous a amené ici.

— Je suis de Kin-ling, répondit-il; je m'appelle Sou-yeou-pé; mon surnom est *Lien-sien;* j'ai aujourd'hui vingt ans. Comme je me dirigeais vers la capitale pour voir un personnage considérable, j'ai été tout

passage du Chi-king, section *Ta-hia*, ode Hia-wou: Yong-yen-pei-ming, songeant constamment à me conformer à vos ordres. En mandchou : Kemouni kheseboun de atchaboure gônime.

1. Mot à mot: Lorsque les plantes odorantes *tchi* et *lan* sont à une distance de huit pouces ou d'un pied.

Ces noms de plantes désignent ici, au figuré, une personne d'une grande beauté.

2. En chinois : *Thong-thiao,* me mettre à l'unisson avec vous. C'est une expression empruntée à la langue musicale.

3. Littéralement : Joignant leurs épaules, c'est-à-dire se rapprochant tellement que leurs épaules se touchaient.

à coup dévalisé au milieu de ma route. Je restai tout seul dans une auberge sans pouvoir faire un pas, lorsque, par hasard, j'ai rencontré par ici le vénérable Li, qui me pria de faire à sa place quatre pièces de vers, et me promit de l'argent pour mon voyage. Hier, j'ai fait les vers demandés, mais aujourd'hui je n'ai pas encore reçu l'argent qu'il devait me donner. Voilà pourquoi j'étais ici à attendre, lorsque soudain j'ai été assez heureux pour vous rencontrer; c'est vraiment du bonheur pour trois existences [1]. J'ignore, monsieur, quel est votre illustre nom de famille.

— Mon nom de famille est Lou, répondit le jeune homme. Ma mère m'ayant mis au monde après avoir rêvé d'un poirier en fleurs, feu mon père me donna, pour cette raison, le petit nom de Meng-li [2]; j'ai maintenant seize ans. Comme hier ma sœur avait vu secrètement votre talent et votre figure distinguée, et avait remarqué avec quelle facilité vous maniez le pinceau, elle s'est imaginé que Li-thaï-pé [3] était revenu au monde et me fit part de ses observations. J'eus en conséquence la folle envie de vous voir un instant. Pouvais-je penser que le ciel exaucerait mon vœu, et que j'aurais le bonheur de vous rencontrer? Si vous manquez d'argent, je me ferai un devoir de vous en procurer. Comment pourriez-vous en attendre du vieux

1. Allusions aux existences successives qu'admettent les bouddhistes.

2. *Meng* veut dire rêver, et *li*, poirier, poire.

3. Le plus célèbre poëte de la Chine.

Li? C'est un être vulgaire qui ne sait que faire sa cour aux grands; comment pourrait-il aimer les hommes de talent? »

Il n'avait pas encore fini de parler lorsque Siao-hi dit à son maître : « Le dîner vient d'être apporté de l'intérieur, et l'on vous invite à aller manger. Le seigneur Li va sortir dans un instant. »

Sou-yeou-pé avait justement envie de répondre sans vouloir bouger de place; mais, après avoir entendu Siao-hi, Lou-meng-li se leva sur-le-champ. « Monsieur, dit-il, puisque votre hôte vous invite à dîner, je vais vous quitter. Dans un moment, quand vous serez seul [1], je viendrai vous trouver ici. Seulement, je vous en prie, ne parlez pas de moi au vieux Li. Je n'ai pas beaucoup de rapports avec lui.

— En ce cas, je pars, dit Sou-yeou-pé; je reviendrai dans un instant; veuillez, de grâce, ne pas manquer à votre parole.

— Lorsqu'on a rencontré un ami, dit Lou-meng-li, et qu'on a encore à l'entretenir de sentiments intimes [2], comment pourrait-on lui être infidèle? » A ces mots, il entra dans le jardin et disparut. Comme Sou-yeou-pé rentrait dans le pavillon, le seigneur Li était justement au moment de sortir. Après qu'ils se furent salués, le seigneur Li lui dit : « J'ai manqué de vous tenir compagnie; je suis bien coupable. Aujourd'hui, j'aurais dû

1. Littéralement : Quand il n'y aura pas d'hommes.
2. Littéralement : De discours de foie et de poitrine.

vous laisser partir de bonne heure et vous reconduire; mais monsieur Tsien m'avait prié à plusieurs reprises de vous retenir à dîner. Voilà pourquoi j'ai osé vous donner la peine de rester ici [1]. Quant à l'argent pour vos menus frais de voyage [2], il est tout prêt, et demain matin vous pourrez décidément vous mettre en route.

— Monsieur, dit Sou-yeou-pé, après avoir reçu de vous une si grande marque d'amitié, j'en conserverai une reconnaissance infinie. »

Au bout de quelques instants, on servit le dîner. Dès qu'ils eurent fini de manger : « Hier, dit le seigneur Li, le préfet du district a reçu chez lui un hôte illustre; il faut encore que j'aille lui rendre visite; je serai obligé de vous laisser seul; je ne sais comment faire. »

Sou-yeou-pé, qui songeait secrètement à aller au rendez-vous de Lou-meng-li, était impatient de le voir partir. Aussi se hâta-t-il de lui dire : « Je prie Votre Seigneurie de ne pas se gêner [3]; je puis parfaitement rester ici en vous attendant.

— En ce cas, dit le seigneur Li, je vous offenserai gravement. Mais une fois revenu de ma visite, je pourrai me rendre de suite avec vous au dîner de M. Tsien. »

A ces mots, il le salua des mains et partit.

1. Littéralement : C'est pourquoi, avec un boisseau de fiel (avec une grande hardiesse), je vous ai encore courbé en cet endroit (je vous ai causé l'humiliation de rester en cet endroit).

2. On a vu plus haut, p. 79, ligne 11, que Sou-yeou-pé ne demandait qu'une dizaine d'onces d'argent (75 fr.) pour faire son voyage.

3. Littéralement : Je vous demande votre honorable commodité, c'est-à-dire je vous engage à faire ce qui vous convient.

Sou-yeou-pé, profitant de sa liberté, courut à l'entrée de la porte de derrière, pour avoir une entrevue avec Lou-meng-li.

Par suite de cette entrevue, j'aurai bien des choses à raconter. Dans l'appartement intérieur et sur la route, on ne peut supporter la multitude des pensées d'amour qui pénètrent jusqu'aux os. A la clarté de la lune et à l'ombre des fleurs, on ajoute encore un gracieux entretien plein d'une tendre affection. C'est le cas de dire :

L'amour ressemble à une eau courante qu'on ne peut diviser.

Le cœur est comme la corne du rhinocéros[1] divin, qui pénètre toutes les cloisons.

1. Les poëtes chinois prétendent qu'il y a une espèce de rhinocéros dont la corne brille la nuit comme une torche enflammée. On lit dans l'encyclopédie *Youen-kien-loui-han*, liv. CCCCXXX, fol. 4 : Dans la période Pao-li, du règne de King-tsong, de la dynastie des Thang (825-826 de Jésus-Christ), le roi de Nan-tchang offrit un rhinocéros de l'espèce appelée *Ye-ming-si* (le rhinocéros qui brille pendant la nuit). Il ressemblait à celui qu'on nomme *Thong-thien-si* (le rhinocéros qui pénètre le ciel). Pendant la nuit, sa corne était tellement lumineuse qu'elle pouvait éclairer un espace de cent pas. On la couvrit de dix doubles de soie sans pouvoir cacher sa lumière. L'empereur ordonna de détacher cette corne pour la porter à sa ceinture. Quand il chassait la nuit, il n'avait plus besoin d'être éclairé par des flambeaux de cire. Il voyait aussi clair qu'en plein jour (*sic*).

Quoique cette histoire ne soit rien moins qu'authentique, j'ai cru devoir la rapporter pour bien faire comprendre les comparaisons où les Chinois parlent de la *corne lumineuse du rhinocéros divin*.

L'homme qu'échauffe l'influence du printemps[1] se trouve partout heureux.

Pourquoi le prince d'Orient[2] les sépare-t-il, l'un à l'orient et l'autre à l'occident?

Le lecteur ignore sans doute si Sou-yeou-pé a pu, en effet, rencontrer Lou-meng-li en allant à son rendez-vous. Qu'il prête un instant l'oreille, on le lui apprendra en détail dans le chapitre suivant.

1. C'est-à-dire l'homme qu'anime une tendre affection.

2. En chinois : *Tong-kiun*, le soleil. (Cf. *P'ing-tseu-loui-pien*, liv. CXIV, fol. 20.)

CHAPITRE XIV

DANS LE JARDIN DE DERRIÈRE, LOU-MENG-LI DONNE DE L'ARGENT

Sou-yeou-pé s'était empressé d'aller à l'entrée de la porte du jardin de derrière pour rencontrer Lou-meng-li, mais la porte du jardin de la maison de Lou était étroitement fermée, et il n'entendit pas le moindre bruit. Il resta debout pendant quelque temps, et s'abandonna à de sérieuses réflexions. « Les paroles des jeunes garçons et des jeunes filles, se dit-il, ne sont pas toujours dignes de foi [1]. » Il réfléchit de nouveau et ajouta : « Quoique mon frère aîné [2] soit encore jeune, toute sa conduite montre qu'il a un cœur affectueux; il est impossible qu'il manque à sa parole. On a raison

1. Ceci paraît s'appliquer aux paroles de Lou-meng-li, qu'il prend pour un jeune homme, et à celles de sa prétendue sœur aînée.

2. C'est-à-dire : Lou-meng-li. Le mot hiong (frère aîné) n'est ici qu'un terme de politesse.

de dire qu'une longue attente fait naître en un moment une foule de pensées et d'inquiétudes[1]. »

Il était en proie à une pénible incertitude, lorsque tout à coup il entendit le bruit d'une porte, et vit Lou-meng-li arriver d'un air joyeux. « Monsieur Sou, lui dit-il, vous êtes un homme de parole. Comment êtes-vous venu si promptement? Je vois vraiment que vous ne rougissez pas de mon amitié. »

Dès que Sou-yeou-pé l'eut aperçu, il lui sembla qu'il descendait du ciel, et en éprouva une joie inexprimable. Il se hâta d'aller au-devant de lui, et le prenant par la main : « Quand on a un rendez-vous avec un homme aussi beau que le jade, lui dit-il en souriant, comment oserait-on se faire attendre[2]?

— Il n'y a personne qui ne commence bien, dit Lou-meng-li, mais il en est peu qui sachent bien finir[3]. C'est lorsqu'on est toujours le même du commencement à la fin, qu'on peut devenir l'ami d'un sage.

— Si certains hommes ne savent pas bien finir, dit Sou-yeou-pé, c'est qu'ils n'ont jamais su bien commencer. C'est une espèce de gens dont les yeux sont sans prunelles[4], et qui sont incapables de rien distin-

1. Littéralement : En un moment, il y a (il naît) mille pensées et cent inquiétudes.

2. Littéralement : Oser être-après, venir-après (l'heure convenue). Le mot *heou* (après) se prend ici dans un sens verbal.

3. Cette pensée est empruntée au livre des vers. (Voyez le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. I, fol. 46.)

4. C'est-à-dire des gens aveugles. Littéralement : Des hommes

guer. Quand nous voyons devant nous des pins et des cyprès, est-ce que nous attendons la gelée pour savoir qu'ils ne perdent pas[1] leurs feuilles?

— Mon frère, dit Lou-meng-li, vos raisonnements décisifs ont dissipé mes innombrables doutes. J'ai une question à vous adresser, ajouta-t-il, mais comme notre liaison est encore superficielle, je craindrais que mes paroles ne vous parussent trop profondes; de sorte que je n'ose en ouvrir la bouche.

— Dès que l'amitié a été cimentée par un mot, dit Sou-yeou-pé, on peut s'y fier pendant le reste de la vie. Quoique je vous aie rencontré par l'effet du hasard, je connais déjà à fond vos pensées et votre caractère. Quels que soient vos sentiments intimes, rien ne vous empêche de me les dévoiler.

— Mon frère Sou, repartit Lou-meng-li, puisque vous me permettez de vous parler sans détour, je vous prierai de me dire si c'est en vue de la renommée ou du profit que vous allez à la capitale, et si vous pourriez différer un peu votre départ.

— Ce voyage, répondit Sou-yeou-pé, n'a pour but ni la renommée ni le profit; mais il y a un objet sur lequel j'ai concentré toute mon affection, et il m'est impossible de m'arrêter.

— Comme vous êtes dans la fleur de la jeunesse,

qui dans les yeux n'ont pas de perles. La prunelle s'appelle élégamment *yen-tchou*, la perle de l'œil.

1. Il y a ici une faute dans les trois éditions que j'ai sous les yeux: *Heou* après, au lieu de *pou*, pas.

dit Lou-meng-li. votre père et votre mère[1] sont sans doute pleins de force et de santé, et l'on peut être certain que vous êtes déjà marié.

— Malheureusement, dit Sou-yeou-pé, mon père et ma mère ne sont plus du monde; je suis resté seul et n'ai pas encore pris femme.

— Monsieur, dit Lou-meng-li, comme vous êtes jeune, doué d'un talent supérieur et d'une figure aussi belle que le jade[2], il doit y avoir naturellement beaucoup de personnes qui vous jettent des fruits[3]; vous ne pouvez manquer d'être choisi pour gendre[4]. Comment cherchez-vous encore une compagne[5] sans y avoir

1. Il y a en chinois *lao-pe*, votre respectable oncle, *lao-pé-mou*, votre respectable tante. La réponse de Sou-yeou-pé montre qu'il faut corriger le texte et dire « votre père et votre mère. »

2. Le dictionnaire *Thsing-han-wen-haï* explique par *saikan gou* (beau jade) les mots de notre texte *kouan-yu*, qui signifient jade d'un bonnet, jade qui orne un bonnet.

3. Allusion à *P'an-'an*. (Voyez tom. I, p. 46, n. 3.)

4. Mot à mot : Nécessairement vous aurez le choix (c'est sur vous que tombera le choix) du lit oriental, c'est-à-dire vous serez choisi pour occuper, en qualité de gendre, le lit situé dans la partie orientale de la maison.

Par suite d'une allusion historique (t. I, p. 345, n. 2), l'expression *tong-tch'oang*, lit oriental, est devenue synonyme de *gendre*.

5. Il faut lire ici : Khieou-hoang, chercher le phénix femelle. En effet, l'expression khieou-fong, de notre texte, ne s'applique jamais qu'à une femme qui cherche un amant ou un époux. On sait que le poëte Sse-ma-siang-jou captiva la belle Cho-wen-kiun, en jouant sur sa guitare la chanson appelée Fong-khieou-hoang, le phénix mâle qui cherche le phénix femelle, c'est-à-dire le jeune homme qui cherche une jeune fille. (Voyez plus haut, p. 106, n. 2.)

Plus bas, dans le texte chinois, fol. 6, v. ligne 8, la faute que je signale a été corrigée.

réussi, et errez-vous seul dans toutes les parties de l'empire?

— Je ne vous cacherai point la vérité, dit Sou-yeou-pé. Si j'avais eu en vue les richesses et les honneurs, il y a longtemps que je serais marié; seulement j'ai toujours eu une marotte. Tout homme qui vient au monde a cinq devoirs naturels[1] à remplir. Malheureusement, mon père et ma mère ne sont plus; je n'ai ni frère aîné, ni frère cadet, et je ne puis savoir encore si je pourrai établir les rapports d'un sujet avec son prince, d'un camarade avec ses amis. Quant aux relations du mari et de la femme, si je ne trouve pas une personne excessivement belle, douée de talent et de vertu, que je puisse avoir pour compagne pendant toute ma vie, quand je devrais voir le cheval de bronze et la salle de jade[2], je n'aurais jamais la joie du cœur. Voilà pourquoi j'erre à l'aventure; ma résolution est aujourd'hui la même que par le passé,

— Mon frère Sou, dit Lou-meng-li, des sentiments aussi profonds sont capables de toucher jusqu'aux larmes toutes les jeunes filles de l'empire qui ont du talent. Mon frère, ajouta-t-il, en poussant un soupir, s'il vous est si difficile de trouver une femme, cela vient

1. Les devoirs imposés par la nature aux princes et aux sujets, au père et au fils, au mari et à la femme, aux frères aînés et aux cadets, aux camarades et aux amis.

2. C'est-à-dire : Quand je devrais être élevé au rang d'académicien. Il y a ici une allusion historique. (Voyez le roman des *Deux jeunes filles lettrées*, t. I, p. 96, n. 1.)

(vous l'ignorez peut-être) de ce que beaucoup de jeunes filles d'une beauté extraordinaire, tantôt empêchées par leurs père et mère, tantôt trompées par les entremetteuses, ne peuvent rencontrer un époux doué de beauté et de talent, et restent abreuvées de chagrins dans les profondeurs du gynécée. Voilà pourquoi, après avoir vu Siang-jou, la belle Cho-wen-kiun ne craignit pas de passer par dessus les rites[1]. Elle avait bien ses raisons.

— Les rites, dit Sou-yeou-pé, ne s'appliquent qu'aux actes ordinaires de la vie. Croyez-vous que c'est pour les hommes d'un vrai talent et les femmes d'une grande beauté, qu'ils ont été établis?

— Mon frère, dit Lou-meng-li, puisque ce n'est point en vue de la renommée ni du profit que vous faites ce voyage, il y a sans doute une personne qui vous a gagné le cœur, et c'est pour cela que vous ne craignez pas de courir le pays.

— Mon frère Lou, dit Sou-yeou-pé, comme vous êtes si clairvoyant et me montrez tant d'amitié, je n'oserais vous rien cacher. Si j'ai entrepris ce voyage, c'est pour

1. Il y a ici une allusion historique. Le poëte Sse-ma-siang-jou se trouvait un jour à dîner chez un homme riche nommé Cho-wang-sun, dont la fille était veuve depuis quelque temps. Invité à toucher sa guitare, il joua la chanson appelée *Fong-khieou-hoang*, le phénix mâle qui cherche le phénix femelle (c'est-à-dire le jeune homme qui recherche une jeune fille), afin de toucher le cœur de Wen-kiun. Celle-ci l'ayant entendu par les fentes de la porte, fut tellement ravie des paroles et de la musique qu'elle venait d'entendre, qu'elle s'enfuit la nuit même avec Sse-ma-siang-jou. (Voy. t. I, p. 178, n. 1).

un mariage, et je veux prier un académicien de faire les premières ouvertures. Mais maintenant l'examen de licence approche; si on le chargeait de présider le concours dans une autre province et qu'il sortît de la capitale, je craindrais de ne pouvoir le rencontrer. Voilà pourquoi j'ai hâte de partir.

— La personne que vous cherchez, dit Lou-meng-li, est sans doute une beauté extraordinaire; mais j'ignore le nom de sa famille.

— C'est, répondit-il, la fille de mon compatriote Pé, vice-président d'un ministère; son nom est Hong-yu; elle est d'une beauté sans pareille, et son talent poétique est si merveilleux que nous sommes obligés de lui céder le pas. L'affection qu'elle a pour le talent est si grande, qu'on n'en trouverait pas d'exemple dans l'antiquité ni dans les temps modernes. Aussi, la nuit comme le jour, il m'est impossible d'oublier l'affection que je lui ai vouée. Si, dans la vie présente, je ne puis l'avoir pour épouse, je veux rester seul jusqu'à la fin de mes jours. »

A ces mots, Lou-meng-li se livra quelque temps à de profondes réflexions. « Quel est, demanda-t-il encore, le surnom de vice-président Pé? Où demeure-t-il?

— Le surnom du vice-président Pé, répondit Sou-yeou-pé, est Hiouen, et son nom honorifique Thaï-hiouen; il demeure dans le village de Kin-chi. »

En entendant ces paroles, Lou-meng-li reconnut clairement que c'était son oncle maternel, mais il ne se trahit pas. Il se contenta dire : « Si elle est en effet si

celle, je ne saurais vous blâmer d'en être fortement épris. Mais l'empire est bien grand; s'il y en avait une autre d'une égale beauté, que feriez-vous?

— Quand on aime la beauté, répondit Sou-yeou-pé, pourrait-on avoir deux cœurs[1]? S'il existait une autre personne d'une égale beauté, j'aurais pour elle une égale affection. Mais si, après avoir obtenu l'une, il me fallait oublier l'autre, j'aimerais mieux mourir que de commettre une telle infidélité.»

A ces mots, Lou-meng-li se livra quelque temps à de sérieuses réflexions. « Mon frère, dit-il, vos sentiments éclatent dans vos paroles. Vous ne pouvez décidément renoncer à ce voyage. Cela étant, pourquoi le différer?

1. En chinois : Yeou-liang-sin (on dit aussi Yeou-eul-sin), expression qui paraît signifier partager son cœur entre deux personnes, de manière que chacune d'elles n'ait que la moitié de notre affection. Cette expression a, au contraire, un sens que le mot à mot ne saurait indiquer, savoir : Se détacher d'une personne qu'on aimait pour s'attacher à une autre. Sou-yeou-pé en donne lui-même le commentaire dans la phrase suivante : « Si après avoir obtenu l'une, il fallait oublier l'autre. »

Ce sens est confirmé par l'explication que donne Morrison (dict. alph., n° 11,522) de l'idée inverse : *pou-eul-sin*, not two hearts (pas deux cœurs, celui qui n'a pas deux cœurs), c'est-à-dire : Of one mind (qui a un seul et même sentiment), faithful to each other (fidèle à l'une et à l'autre); c'est-à-dire : Qui aime également deux personnes.

On lit dans le *Tso-tch'ouen* (23e année de I-kong), que Mao et Yen, fils de Hou-tho, avaient quitté le royaume de Tsin et s'étaient engagés au service du roi de Thsin. Le roi de Tsin ayant ordonné à leur père de les rappeler pour qu'ils vinssent se mettre à son service, Hou-tho répondit : « Ce serait leur ordonner d'avoir deux cœurs. » Comme s'il disait qu'ayant donné leur cœur au roi de Thsin, il faudrait qu'ils eussent un second cœur, pour jurer fidélité au roi de Tsin.

Quant à l'argent nécessaire pour vos bagages, je l'ai apporté sur moi. »

En disant ces mots, soudain il tira de sa manche trente onces d'argent[1] et les remit à Sou-yeou-pé. « Cette bagatelle, dit-il, vous aidera un peu pour vous procurer des effets de voyage. Si vous craignez de n'avoir pas assez, voici encore une paire de bracelets d'or de ma sœur et dix belles perles, qui pourront suppléer à vos besoins. » Au même instant, il détacha de ses bras les bracelets d'or et les lui remit, ainsi que les perles enfilées ensemble.

« Pour mes bagages, dit Sou-yeou-pé, il me suffirait de vous emprunter dix onces d'argent[2]. A quoi bon m'offrir tant de choses? Cher Monsieur, votre bienfaisance passe les bornes. Sur la somme que j'ai reçue de vous, j'aurai encore de l'argent de reste. Quant aux bracelets d'or et aux perles, ce sont des objets précieux; ajoutez à cela qu'ils viennent de votre honorable sœur; comment oserais-je les accepter?

— Mon frère, dit Lou-meng-li, vous qui avez un caractère décidé, comment tenez-vous ce futile langage? Quand un voyageur est pauvre, il lui est difficile d'obtenir l'assistance d'autrui. Portez sur vous les bracelets et les perles pour parer aux accidents imprévus. Si, par hasard, vous ne vous en servez pas, gardez-les pour en faire dans la suite un signe de mutuelle

1. 225 francs.
2. 75 francs.

reconnaissance; ce sera en même temps un charmant sujet d'entretien.

— Mon frère, dit Sou-yeou-pé, à la délicatesse et à la grâce d'une jeune fille, vous joignez un caractère plein d'énergie. Vous avez sans doute été formé de la plus pure essence des montagnes et des rivières [1]; vos pareils sont bien rares. C'est par l'effet du hasard que j'ai pu me lier avec vous; il n'y a pas de bonheur comparable au mien. Dans le commencement, je voulais partir avec l'ardeur d'un cheval sauvage; mais maintenant, après avoir éprouvé votre profonde affection, je suis comme un oiseau volage qui s'est attaché à son maître, comme une personne qui s'est passionnée pour une belle fleur. Mon cœur est enivré, mon âme est prête à s'évanouir [2]. Retenu par un tendre attachement, je ne me sens plus la force de parler de mon départ. Jusqu'ici je n'avais pensé qu'à l'affection des époux; j'ignorais celle qui peut exister entre les amis. En ce moment, je sens en outre l'amertume qui se mêle à l'ardeur de l'amitié [3]. Votre frère, qui n'a qu'un

1. Littéralement : (Vous êtes une personne) en qui se sont concentrées les pures vapeurs des montagnes et des rivières. Vous êtes extraordinaire.

On a déjà vu cette manière de parler qui s'applique ordinairement aux femmes. Elle est juste au fond, et l'on voit qu'elle peut s'appliquer aussi aux hommes, puisque jusqu'ici Sou-yeou-pé prend Loumengli pour un jeune homme.

2. Littéralement : Mon âme est fondue.

3. Littéralement : Maintenant, de nouveau, s'est ajoutée l'amertume de l'amour (pour) un excellent ami.

corps et qu'une âme, aurait-il la force d'éprouver à la fois l'une et l'autre?

— Grâce à l'éducation que j'ai reçue de feu mon père, dit Lou-meng-li, j'ai veillé sur moi-même comme une vierge. Je n'ai jamais reçu les leçons d'un maître; à plus forte raison, je n'ai point cherché un ami. Mais depuis que je vous ai aperçu, je ne sais d'où est venu l'affection que j'éprouve. Vous, mon frère, dont les sentiments sont plus profonds que les miens, veuillez m'éclairer là-dessus.

— Mes sentiments profonds, dit Sou-yeou-pé, sont quelque chose de passager, mais les vôtres, mon frère, sont souples comme l'eau. Li-thaï-pé a dit : « Quoique l'eau de l'étang où flottent les fleurs de pêcher, ait mille pieds de profondeur, l'affection de Wang-lun qui m'a reconduit est encore plus profonde. » On dirait qu'en s'exprimant ainsi ce poëte a voulu peindre les sentiments actuels de mon frère Lou. Mon affection n'est rien (auprès de la sienne)[1]. Dans ce moment, ce n'est qu'un point imperceptible.

— Mon frère, repartit Lou-meng-li, je sais ce qui vous inquiète; c'est qu'il ne vous est pas aisé de parler de me quitter. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il me sera difficile de vous revoir dans la suite. J'ignore si après que nous nous serons quittés en cet endroit, nous retrouverons ou non un autre jour pour nous rencontrer encore.

1. Littéralement : Le petit frère cadet, quelle affection (a-t-il)?

— Mon frère Lou, s'écria avec émotion Sou-yeou-pé, comment pouvez-vous parler ainsi? Quoique dans cette rencontre d'aujourd'hui, nous n'ayons conçu que de l'amitié l'un pour l'autre, notre attachement est vraiment plus fort que les liens du sang[1]. Vous êtes, mon frère, un homme dont les engagements sont durables, et moi je ne suis pas de ces gens qui manquent à leur foi. Une fois arrivé à la capitale, je reviendrai immédiatement. En revenant, je passerai par votre noble pays; je ne manquerai pas d'aller voir votre mère et de lui offrir mes respects. Je chercherai de nouveau le moyen de vous serrer la main, et de vous parler de mon affection. Pourrait-on supposer que nous ne nous reverrons plus? »

Lou-meng-li se livra un moment à de sérieuses réflexions, et resta sans mot dire.

« Mon frère, dit Sou-yeou-pé, vous gardez le silence; auriez-vous des doutes sur mon retour?

— Si je réfléchis, répondit Lou-meng-li, ce n'est point que je doute de votre retour; mais je crains qu'une fois revenu, vous ne puissiez apprendre où je serai[2].

1. Littéralement : Vraiment (cela) l'emporte sur les os et la chair.

2. Ce passage est extrêmement difficile; en voici le mot à mot : Je crains que (comme un) Tseu-hiu ou un Hou-yeou, je ne puisse pas être distingué, reconnu par (vous).

Tseu-hiu et Hou-yeou sont deux personnages imaginaires introduits par le poëte Sse-ma-siang-jou, dans une pièce de vers intitulée Tseu-hiu-fou, pour adresser secrètement des représentations à l'empereur King-ti (258-263 après Jésus-Christ). Cette pièce, qui se trouve dans le recueil *Tchao-ming-wen-siouen*, liv. VII, fol. 27, commence

— Comme votre honorable mère vit encore, dit Sou-yeou-pé, il est certain que vous n'irez pas voyager dans un autre pays; et comme vous me montrez une véritable amitié, j'imagine que vous ne romprez jamais avec moi. Pourquoi ne pourrais-je vous découvrir?

— Il ne dépend pas des hommes, répondit Lou-meng-li, de se réunir ou de se séparer. Les affaires de ce monde offrent un spectacle extraordinaire; pourriez-vous, mon frère, les déterminer d'avance?

— Ce qui dépend du ciel, dit Sou-yeou-pé, est difficile à déterminer; mais il est aisé de savoir ce qui dépend des hommes. Si vous dites que, dans la suite, je ne viendrai pas vous voir, ce sera une raison de plus pour que je tienne ma parole. Si vous dites que dans la suite vous ne me verrez plus, je vous demanderai pourquoi vous êtes venu me voir aujourd'hui? Ce raisonnement est parfaitement clair.

— Aujourd'hui, dit Lou-meng-li, je suis venu vous voir parce que c'était possible; si, dans la suite, je ne vous vois pas, c'est que ce sera impossible. Voilà ce qu'on ne saurait prévoir.

— Mon frère, dit Sou-yeou-pé, la première fois que vous m'avez vu, vous m'avez fait connaître tous les re-

ainsi : Tseu-hiu, ambassadeur du roi de Thsou, ayant été envoyé auprès du roi de Thsi, celui-ci fit partir tous ses chars et ses chevaux et alla à la chasse avec lui. Après la chasse, Tseu-hiu alla rendre visite au maître Hou-yeou, etc., etc.

Le commentaire dit à leur sujet : *Wou-chi-jin*, ce n'étaient pas des hommes réels, c'est-à-dire c'étaient des personnages fictifs, imaginaires.

plis de votre cœur[1], et vous craigniez encore que vos expressions ne fussent trop fortes pour une amitié naissante[2]. Et maintenant que notre affection est aussi intime que l'union de la chair et des os, vous parlez au contraire d'une manière confuse. Ne semble-t-il pas que vos paroles sont bien légères pour une amitié profonde? C'est ce que je ne puis comprendre.

— Dans le commencement, dit Lou-meng-li, lorsque j'ai cru devoir parler, j'ai parlé maintes et maintes fois; dans ce moment-ci, je ne crois pas devoir parler, et voilà pourquoi je ne parle pas. A quoi bon vous donner de longues explications?

— Je suis seul, dit Sou-yeou-pé. Dans l'espace d'un jour, quelles observations avez-vous faites pour distinguer ce qu'il faut dire ou ne pas dire?

— Quand mes paroles pouvaient être suivies d'effet, répondit Lou-meng-li, j'ai voulu parler; mais quand j'ai vu que mes paroles ne pouvaient être suivies d'effet, qu'avais-je besoin de parler?

— Suivant ce que j'ai entendu dire, repartit Sou-yeou-pé, ce qu'on estime entre amis, c'est de s'ouvrir mutuellement son cœur. Si, aujourd'hui, il y a des choses que vous ne pouvez dire, comment connaîtrai-je le fond de votre cœur? Si, lorsque je ne connais pas vos sentiments intimes, vous me faisiez des présents à

1. Littéralement : Vous m'avez fait connaître plusieurs fois (votre) foie et (votre) fiel.

2. Littéralement : Que l'amitié ne fut superficielle et le langage profond.

contre cœur, et que je fusse assez hardi pour les accepter, ce serait me lier avec vous par intérêt[1]. Quoique je me trouve sans ressource au milieu de ma route, je ne veux pas agir comme un homme qui doit faire un long voyage[2]. » A ces mots, il voulut rendre les perles et les bracelets.

« Mon frère, lui dit Lou-meng-li d'un air triste, pourquoi m'accusez-vous si fort? La première fois que je vous ai rencontré, je vous ai vraiment parlé du fond du cœur[3]. Lorsqu'ensuite je me suis informé de vos projets, j'ai vu que mes paroles seraient inutiles, et qu'une personne pourrait en rougir; voilà pourquoi je n'ai pas voulu m'expliquer. Si je me suis tenu avec vous sur la réserve, ce n'était point dans l'idée que vous ne connaissiez pas mon cœur[4]. Mais, puisque vous me faites de si vifs reproches, je me vois obligé de parler, en dépit de ma honte.

— Quelle honte y a-t-il, dit Sou-yeou-pé, à ouvrir son cœur à un ami? Veuillez, je vous en supplie, ne me rien cacher. »

Lou-meng-li hésita quelque temps, par un sentiment de honte; mais, cédant aux instances continuelles de Sou-yeou-pé, il se vit obligé de répondre. « J'ai, dit-il,

1. Littéralement : Ce serait, par le métal jaune, contracter amitié.

2. Sous-entendu : Et qui, pour ne pas mourir de faim, accepte sans scrupule ce qu'on lui offre.

3. Littéralement : Je vous ai adressé des paroles (venant) du foie et de la poitrine.

4. C'est-à-dire : Que vous n'étiez pas entré assez avant dans mon amitié.

une sœur jumelle, qui a comme moi seize ans, et dont les traits vulgaires ressemblent beaucoup aux miens. Elle a appris à écrire en vers et en wen-tchang (style élégant). Depuis la mort de mon père, moi et ma sœur aînée nous avons été dans les rapports mutuels de maître et de disciple. Quoiqu'elle n'égale pas en beauté la personne charmante que vous m'avez vantée, elle aime, elle chérit le talent; tout ce qu'elle craint, c'est de se perdre en épousant un homme vicieux, et je vous jure que là-dessus je suis du même sentiment. Anciennement, comme notre mère était souvent malade, elle n'avait pas eu le temps de lui choisir un époux; de plus, étant moi-même fort jeune, je ne voyais pas grand monde. Ajoutez à cela que notre maison est tombée en décadence [1], de sorte que ma sœur attend encore le titre d'épouse dans l'appartement intérieur et n'a plus aucune espèce de connaissances. Hier, vous ayant aperçu par hasard du haut d'un pavillon, elle a été frappée de votre extérieur distingué et n'a pu s'empêcher de songer à la chute des prunes [2]. J'ai reconnu en l'observant ses sentiments secrets; c'est pourquoi, après vous avoir rencontré avec une certaine émotion,

1. Littéralement : Le linteau de notre porte est devenu solitaire.

2. C'est-à-dire : Qu'il était bien temps pour elle de se marier. C'est une allusion à une ode du Chi-king (liv. I, section II, ode 9), où parle une jeune fille qui craint de ne pouvoir se marier à temps. Elle dit en conséquence : Les prunes sont tombées de l'arbre, il n'en reste plus que trois.

Suivant le commentaire de Tchou-hi, elle veut montrer par là que la saison est passée et qu'il est déjà tard pour trouver un mari.

j'ai eu l'idée de lui servir moi-même d'entremetteur. Aujourd'hui, en vous interrogeant, j'ai appris quel était l'objet de votre profonde affection, et j'ai pensé que mes vœux ne pourraient s'accomplir. Voilà pourquoi je ne voulais pas parler. Dans l'entrevue d'aujourd'hui, j'avais eu l'espoir de voir réussir cette affaire. Lorsque vous reviendrez plus tard, si elle ne doit point réussir, et que nous nous trouvions face à face, quand même vous ne vous moqueriez point de moi, pourrais-je me défendre secrètement d'un sentiment de honte? Voilà pourquoi je disais que peut-être je ne vous verrais plus. Mais, comme vous m'avez reproché d'avoir voulu acheter votre amitié, j'ai été obligé de parler avec franchise. Ce sont là, en vérité, les sentiments secrets d'une jeune fille. En ce moment, après vous les avoir dévoilés, je sens que la figure me brûle et que mes joues deviennent rouges. Si vous alliez les révéler à d'autres, vous me feriez mourir de honte. »

En entendant ces paroles, Sou-yeou-pé fut rempli d'étonnement et de joie. « Mon frère, lui dit-il, voulez-vous badiner ou vous moquer de moi?

— Je vous ai parlé du fond de mon cœur[1], répondit Lou-meng-li d'un air triste; comment oserais-je badiner avec vous?

— N'est-ce pas un rêve? dit Sou-yeou-pé.

— Sous l'azur du ciel et à la clarté du jour, répartit Lou-meng-li, comment pourrait-on rêver?

1. Littéralement : J'ai tiré cela de mes poumons.

— Si cela est vrai, dit Sou-yeou-pé, vous me ferez mourir de joie.

— Quand une affaire ne réussit point, dit Lou-meng-li, on éprouve un immense chagrin. Mon frère, comment pouvez-vous voir là un sujet de joie?

— J'étais seul au monde, dit Sou-yeou-pé, lorsque tout à coup il s'est rencontré une fille vertueuse, douée de talent et de beauté, comme votre sœur, et qui, bien que vue seulement de profil, a promis tout de suite de s'unir à moi pour toute la vie. Quand votre frère cadet[1] serait une plante ou un arbre, il serait glorieux de voir le printemps; moi qui suis un homme, n'ai-je pas, à plus forte raison, le droit de me réjouir?

— Mon frère, dit Lou-meng-li, comme vous avez déjà trouvé une épouse accomplie, pourriez-vous laisser la douce pêche et chercher la prune amère[2]? Les secrètes pensées de ma sœur n'étaient que des vœux stériles[3].

— Song-yu disait, reprit Sou-yeou-pé : « Les plus belles femmes de l'empire ne sont pas comparables à celles de mon village; les plus belles femmes de mon village n'égalent pas la fille de mon voisin du côté de l'orient[4]. » La beauté de votre sœur aînée ne diffère

1. C'est-à-dire : Moi, Sou-yeou-pé. Frère cadet, est ici un de ces termes qu'exige la civilité chinoise, même quand on parle à une personne plus jeune que soi.

2. Ce passage signifie : Comment pourriez-vous renoncer à la belle Hong-yu et rechercher ma sœur aînée, qui est loin de l'égaler?

3. Sous-entendu : Puisque vous devez avoir une autre épouse.

4. Cette citation est tirée de la pièce intitulée : Teng-tou-fou. (Voyez le recueil *Tchao-ming-wen-siouen*, liv. XIX.)

pas de celle-ci. Aujourd'hui que j'ai rencontré la beauté de votre noble sœur, si je ne savais pas la chercher et que j'eusse la folie de chercher la compagne du phénix[1], ne ressemblerais-je pas à Che-kong qui aimait à peindre les dragons, et qui, au contraire, s'enfuit un jour lorsqu'il vit un dragon vivant[2]?

— Mon frère, dit Lou-meng-li, si vous ne dédaignez point ma sœur aînée, ne serez-vous pas infidèle à la belle personne dont vous étiez épris[3]?

— Comment oserais-je lui être infidèle? s'écria Sou-yeou-pé.

— Je suis convaincu, dit Lou-meng-li, que vous ne serez pas infidèle; mais si, en vous attachant à ma sœur aînée, vous étiez infidèle à votre première amie, et que plus tard vous vissiez une personne plus belle que ma sœur aînée, ne serait-il pas à craindre que vous rejetassiez ma sœur aînée comme un chien de paille[4]?

1. Littéralement: Le phénix femelle (symbole d'une épouse accomplie), c'est-à-dire une autre personne que je croirais plus belle qu'elle.

2. On lit dans le philosophe Tchoang-tseu: Che-kong aimait à peindre des dragons. Un dragon du ciel ayant appris ce fait, passa sa tête par la fenêtre et traîna sa queue dans sa chambre. Che-kong l'ayant vu fut glacé d'effroi. On voit par là qu'il n'aimait pas les dragons véritables et n'en aimait que l'apparence.

Cf. *Yun-fou-kiun-yu*, liv. XX, fol. 28.

3. C'est-à-dire à mademoiselle Hong-yu.

4. Les Chinois de la haute antiquité faisaient usage d'un chien de paille dans les sacrifices, sous prétexte qu'il dissipait les maléfices. Quand la cérémonie était finie, on le jetait dehors. On lit dans le philosophe Lao-tseu: Le Ciel et la Terre n'ont point d'humanité,

Non-seulement votre première amie se plaindrait de votre indifférence, mais vous ne seriez plus l'homme qu'estimait ma sœur aînée, et qu'elle espérait d'avoir pour appui jusqu'à la fin de sa vie.

— Mon frère, dit Sou-yeou-pé, non-seulement vos raisonnements habiles ont gagné mon cœur, mais vos paroles pleines de franchise et de noblesse m'ont inspiré pour vous une crainte respectueuse. Votre langage a brisé mon faible cœur, et enchaîné de cent manières mon esprit en délire; je ne sais plus si je suis mort ou vivant.

— Mon frère, dit Lou-meng-li, vous êtes un homme sensible. Je ne m'afflige pas de ce que vous l'êtes peu; je m'afflige justement de ce que vous l'êtes trop. Quant à l'affaire d'aujourd'ui, quel expédient trouverez-vous pour l'arranger?

— Comme je ne puis rejeter la première, dit Sou-yeou-pé en souriant, il n'y a pas d'autre moyen que de les garder toutes les deux [1]. Mais je crains que la jeune enfant qui vit retirée dans l'appartement intérieur, ne soit point charmée d'apprendre cette résolution.

— Ma sœur aînée est jeune, il est vrai, repartit Lou-meng-li, mais elle est naturellement réservée et intelligente; on ne saurait la regarder comme une enfant.

ils regardent tous les êtres comme un chien de paille; l'homme saint n'a pas d'humanité, il regarde les cent familles comme un chien de paille.

1. Savoir: Mademoiselle Hong-yu et la prétendue sœur de Lou-meng-li, qu'il suppose retirée dans l'appartement intérieur.

Elle pense avec affection à la sincérité de vos sentiments. Voici ce qu'elle me disait hier : « La personne qu'on épouse suivant les rites, est une femme légitime ; celle[1] qui court (après un mari) n'est qu'une femme de second rang. Or, être soi-même sa propre entremetteuse, c'est presque courir (après un mari). Cependant, rien n'empêche qu'on ne serve un sage à titre de femme de second rang[2]. Mais je crains que la fille vertueuse que vous avez cherchée ne puisse le souffrir[3]. »

A ces mots, Sou-yeou-pé fut transporté de joie. « Si ce n'était pas une fille vertueuse, lui dit-il, je me dispenserais de la chercher ; mais si c'est réellement une fille vertueuse, il est impossible qu'elle soit jalouse[4].

1. Celle qui se marie directement, sans avoir recours à l'entremise légale d'une entremetteuse de mariage.

2. Il y a dans le texte *Siao-sing* (*vulgo* une petite étoile). C'est une expression tirée du Chi-king (liv. I, chap. II, ode 10), où elle désigne une femme du second rang, une concubine ; c'est pourquoi le dictionn. *Thsing-han-wen-haï*, liv. XIV, fol. 2, traduit l'expression *siao-sing* (petite étoile) par *adsihkan sargan*, une petite femme, une femme de second rang. Pour bien comprendre l'origine de cette acception, il faudrait lire l'ode précitée et le commentaire destiné à l'expliquer.

Le premier traducteur qui ignorait cette acception a rendu ainsi ce passage (t. II, p. 175) : « Il n'y a pourtant rien d'inconvenant à surmonter l'influence des astres pour devenir la compagne d'un homme vertueux.

3. C'est-à-dire : Que mademoiselle Hong-yu ne conçoive de la jalousie et ne puisse souffrir près d'elle ma sœur aînée, que vous auriez prise à titre de femme du second rang.

4. Littéralement : Comment y aurait-il (où trouverait-on) une fille vertueuse qui conçoive de la jalousie ?

Lorsque deux personnes, belles comme le jade, m'ont promis d'avoir pour moi le même attachement, pourrais-je, par une sorte de violence, les distinguer sous les noms de première et de seconde femme[1]? Si un jour j'avais le bonheur de les épouser toutes les deux, j'aurais pour elles la même affection; j'en prends à témoin le soleil qui nous éclaire[2]. »

Lou-meng-li se sentit aussi transporté de joie. « Mon frère, dit-il, si cela vous est possible, vous ne tromperez pas l'affection extrême de ma sœur. Quoique je ne vous aie dit qu'un mot à la hâte, les esprits du ciel et de la terre l'ont entendu; la mer pourra se dessécher et les rochers se dissoudre avant qu'il s'évanouisse.

— Je pense, dit Sou-yeou-pé, que l'affaire de mademoiselle Pé est encore vague et incertaine; quant à celle de votre sœur, maintenant que j'ai reçu votre promesse, aussi précieuse que l'or, pourquoi ne resterais-je pas ici quelques jours, afin de chercher de suite un entremetteur qui aille négocier ce mariage?

1. La femme de second rang (pour ne pas dire la concubine) est au-dessus des servantes, mais elle est inférieure à la femme légitime qui est la maîtresse de la maison. Sou-yeou-pé promet de supprimer cette distinction humiliante, et de traiter mademoiselle Pé (Hong-yu) et la (prétendue) sœur de Lou-meng-li, comme des femmes de premier rang, des femmes légitimes.

2. Littéralement : Si je n'ai pas une affection unique, c'est-à-dire la même affection pour elles deux, il y a le soleil brillant comme *cela* (qui le verra, qui le saura). La locution *yeou-jou* (il y a comme), *yeou-jou-thseu* (il y a comme cela), s'emploie ordinairement à la fin des serments solennels. (Voyez l'encyclopédie *Youen-kien-louï-han*, liv. CLVI, fol. 4, 9, 14, 15.)

— Mon frère, dit Lou-meng-li, si j'en juge d'après vos premières intentions, vous étiez d'abord venu pour mademoiselle Pé. Si, au milieu de votre route, vous commenciez par épouser ma sœur, non-seulement vous feriez une première infidélité, mais si mademoiselle Hong-yu venait à l'apprendre, elle en serait naturellement peu charmée. Ne serait-ce pas ouvrir la porte, pour l'avenir, à la discorde et à la désobéissance? Ajoutez à cela que ma sœur est fort jeune; et comme elle vous a déjà donné sa parole, il est bien certain qu'elle ne changera pas. Il faut, mon frère, que vous vous rendiez promptement à la capitale pour terminer de bonne heure l'affaire de mademoiselle Pé; seulement, j'ai encore une question à vous faire.

— Qu'avez-vous encore à me dire? demanda Sou-yeou-pé.

— Quoique vous soyez attaché de cœur à mademoiselle Pé, dit Lou-meng-li, j'ignore si mademoiselle Pé sait que vous existez.

— Puisque vous avez tant d'amitié pour moi, répondit Sou-yeou-pé, je vous parlerai sans détours. » A ces mots, il lui raconta de point en point dans quelles circonstances il avait composé des vers, sur des rimes données, en l'honneur des saules printaniers, et comment on avait voulu ensuite le mettre à l'épreuve en lui demandant deux pièces intitulées : *Song-yen* (on reconduit l'oie sauvage) et *Ing yen* (on va au-devant de l'hirondelle).

— Si cela est ainsi, dit Lou-meng-li, il vous suffira

d'aller remplir l'engagement qui vous lie avec mademoiselle Pé; vous n'avez pas besoin de venir encore me chercher. Quand cette affaire sera terminée, celle de ma sœur s'arrangera toute seule; soyez sûr qu'on ne vous manquera pas de parole.

— Mon frère, dit Sou-yeou-pé, je sais parfaitement que vous ne me manquerez pas de parole. Mais à peine ai-je eu le bonheur de vous rencontrer, que vous voulez vous séparer de moi; j'en éprouve au fond du cœur une inquiétude mortelle.

— Croyez-vous que je sois indifférent à votre départ? dit Lou-meng-li. Ma seule consolation est que, dans la suite, nous nous verrons très-longtemps. Si, aujourd'hui, nous restions ensemble au delà des convenances, nous pourrions, je le crains, être épiés par les domestiques, et prêter plus tard aux propos du monde.

— Si tel est votre avis, dit Sou-yeou-pé, comme j'ai assez d'argent pour mon voyage, je vais partir d'ici tout de suite, sans prendre congé du vieux Li.

— Vous avez grandement raison de partir tout de suite, lui dit Lou-meng-li; mais j'ai encore un conseil à vous donner.

— Mon frère, dit Sou-yeou-pé, j'ose vous demander vos instructions qui sont aussi précieuses que l'or et le jade.

— Il est certain, dit Lou-meng-li, que les personnes dont le talent et la beauté méritent de fleurir pendant mille automnes, n'ont pas besoin des honneurs ni de la fortune. Cependant, ce qu'on estime dans le monde,

c'est le mérite et la réputation. Puisque vous possédez un talent qui ne connaît pas de difficultés [1], et qu'en partant à présent vous arriverez juste à l'époque du banquet appelé Lou-ming-yen [2], si, du premier coup, vous obtenez de la réputation, tout vous deviendra facile. En général, dès qu'une femme d'une beauté extraordinaire sait aimer un homme de talent, elle peut naturellement conserver sa vertu. Qu'a-t-elle besoin d'affecter sans cesse l'air d'une jeune fille éperdue d'amour, et compromettre par là les grands desseins d'un homme de cœur? »

A ces mots, Sou-yeou-pé prit un visage grave, et le remercia avec effusion. « Mon frère, dit-il, vos paroles pleines d'affection resteront gravées dans mon cœur. Si j'obtiens quelque avancement, je reviendrai de suite pour vous serrer encore la main. »

Quand ils eurent fini de parler, Sou-yeou-pé, qui était venu sans aucune espèce de bagage, se contenta d'ordonner à Siao-hi de fermer la porte du jardin. « Passons par ici, lui dit-il, et partons.

— Prenez ce petit sentier, dit Lou-meng-li, et quand vous aurez fait le tour des murs, vous serez à la porte du nord. Je devrais naturellement vous conduire au

1. Littéralement : Puisque vous êtes pourvu d'un talent qui lève une paille, c'est-à-dire qui peut les obtenir aussi aisément qu'on lève une paille.

2. C'est-à-dire : Le banquet (*yen*) où l'on chante l'ode du Chi-king (liv. II, chap. 1, 1), intitulée *Lou-ming* (le cerf brame), en l'honneur des licenciés nouvellement reçus.

loin, mais je craindrais que quelqu'un ne m'aperçût; j'y verrais beaucoup d'inconvénient. Je suis obligé de vous quitter ici. Mon frère Sou, pendant tout votre voyage, ayez bien soin de votre santé. » Tout en parlant, il laissa échapper quelques larmes et les cacha aussitôt avec sa manche.

Sou-yeou-pé, voyant sa douleur, ne put s'empêcher de verser des larmes. « S'il nous est si difficile de supporter l'idée de nous séparer, lui dit-il, cette personne délicate de l'appartement intérieur[1], comment le pourra-t-elle? Veuillez, je vous prie, être l'interprète de Sou-yeou-pé et lui dire un mot de sa vive amitié.

Lou-meng-li, retenant ses larmes, lui répondit par un mouvement de tête. Les deux amis restèrent encore un moment dans une étreinte affectueuse; puis, cédant à la nécessité, ils se séparèrent et partirent. On peut dire à cette occasion :

Quand les pensées sont d'accord, l'affection devient vive.
Quand l'affection est profonde, il est bien difficile de se séparer.
Dans un pareil moment, un homme de cœur
Ne peut retenir les perles de ses larmes.

Nous laisserons Lou-meng-li s'en retourner pour revenir à Sou-yeou-pé, qui, après avoir fait le tour des murs, était sorti par la porte du nord. Comme il craignait d'être importuné par Li, le secrétaire du palais

1. Allusion à la prétendue sœur aînée de Lou-meng-li.

et le licencié Tsien, il n'osa pas aller dans son ancienne hôtellerie; il chercha une autre maison et s'y arrêta. Il prit de l'argent [1], acheta des effets de voyage et loua un cheval; puis, le lendemain de très-bonne heure, il se mit en route. Le long du chemin, il était en proie à une sorte de délire et s'abandonnait tout entier à ses réflexions. Dans le commencement, il n'avait en vue que mademoiselle Pé; mais maintenant que Lou-meng-li et sa sœur étaient venus s'y joindre, toute son âme ne pouvait plus trouver un moment de repos. Tantôt il se disait en lui-même : « Quoique je connaisse le talent de mademoiselle Pé, je n'ai pas encore vu sa figure; quoique je n'aie pas vu la figure de mademoiselle Lou, comme son frère est si beau, je puis me faire d'avance une idée de ses charmes. Si ce mariage peut réussir, non-seulement je posséderai la sœur aînée, mais tous les jours je me trouverai en face de son frère. Pour un homme, c'est un des bonheurs de la vie. » Il se disait encore : « Quoique Lou-meng-li soit jeune, il a combiné toutes choses avec une adresse remarquable et m'a montré la plus sincère affection. C'est un jeune homme dont l'intelligence égale le talent. Comme il vante le talent de sa sœur aînée, il est certain que ses éloges n'ont rien d'exagéré. Quand même son instruction ne serait pas complète, lorsque bientôt elle se trou-

1. Littéralement : Il prit des onces d'argent éparses et brisées. Les Chinois qui voyagent portent sur eux soit de petits lingots carrés-longs du poids d'une once, soit des feuilles d'argent, qu'ils coupent et pèsent suivant leurs besoins à l'aide d'une sorte de romaine.

vera avec mademoiselle Pé, dans l'appartement intérieur, peu à peu, j'en suis sûr, elle acquerra un talent extraordinaire [1]. Que je suis heureux, moi, Sou-yeou-pé, d'avoir rencontré ces deux charmantes personnes! »

Sou-yeou-pé, enivré de joie, cheminait au gré de sa monture, lorsqu'il arriva inopinément à un village. Au même moment, il vit approcher deux hommes qui frappaient le tam-tam à coups redoublés [2]. Après eux venaient deux soldats, portant des bannières bleues, qui étaient chargés de dégager la route [3], puis une multitude de satellites marchant en bon ordre. Sou-yeou-pé s'étant informé à quelqu'un de la suite, apprit que c'était le juge criminel de la province qui revenait de sa tournée d'inspection. Il fut obligé de descendre de cheval et de rester debout sur le bord du chemin pour le laisser passer. Un moment après, il vit passer devant lui une grande chaise à porteur ombragée par un parasol bleu; c'était celle de ce magistrat qu'escortait une dizaine de satellites du tribunal. Elle était suivie d'un grand nombre d'employés. Un courrier du tribunal qui se trouvait parmi eux, ayant aperçu Sou-yeou-pé, le regarda un instant et sauta vivement à bas de

1. Littéralement : Je ne m'afflige pas (en pensant) qu'elle n'arrivera pas peu à peu à (un talent) élevé et merveilleux.

2. En cet endroit, l'auteur emploie adverbialement des onomatopées *(ping-ping-pang-pang)*, dont il est impossible de trouver, en français, des équivalents tolérables.

3. C'est-à-dire : Rendre la route libre, en faisant ranger de côté les voyageurs, pour laisser passer le cortége d'un grand personnage.

son cheval. « C'est le grand monsieur [1], s'écria-t-il; où ne l'ai-je pas cherché le printemps dernier? comment se fait-il qu'il soit ici aujourd'hui?

— Qui êtes-vous? lui demanda Sou-yeou-pé rempli d'étonnement.

— Je suis, répondit-il, un courrier de Son Excellence Sou, le juge criminel de la province. Ce printemps, Son Excellence m'avait chargé d'aller prendre Votre Seigneurie [2]; est-ce que vous l'avez oublié?

— Ah! c'est vous! dit Sou-yeou-pé. Son Excellence, où est-elle maintenant?

— C'est le personnage qui vient de passer tout à l'heure [3], répondit le courrier.

— A ce que je vois, dit Sou-yeou-pé, c'est mon oncle. Il n'y a pas longtemps qu'il a rendu compte de sa mission; comment se fait-il qu'on lui en ait donné une autre [4]?

— Son Excellence, dit le courrier, ne se plaît pas dans la capitale. Précédemment, il avait eu la même charge dans le Hou-kouang, mais il n'y était resté que six mois; c'est pour cela qu'il a demandé cette autre

1. C'est la traduction littérale de Ta-siang-kong, qualification que donne le courrier à Sou-yeou-pé.

2. C'est-à-dire : D'aller vous trouver et vous amener auprès de lui.

3. Littéralement : Celui qui est est passé tout à l'heure, ce n'est pas lui.

Il faut sous-entendre l'interrogation : N'est-ce pas lui?

4. Littéralement : Comment l'a-t-on désigné, nommé (pour) aller dehors

mission. Depuis que Son Excellence a vainement cherché à vous voir, il ne cesse de penser à vous. Veuillez, monsieur, monter tout de suite à cheval et aller voir Son Excellence. »

Sou-yeou-pé suivit ce conseil et tourna bride. Le messager monta aussi à cheval. « Monsieur, lui dit-il, allez doucement; je vais courir en avant pour vous annoncer à Son Excellence. »

A ces mots, il donna un coup de fouet à son cheval et partit au galop. Peu de temps après, il revint au-devant de Sou-yeou-pé. « Mon maître, dit-il, en apprenant que Votre Seigneurie était ici, a été rempli de joie; mais comme il ne juge pas convenable de vous recevoir sur la route, il m'a ordonné de me mettre à votre disposition et de vous accompagner jusqu'à son hôtel, où vous pourrez avoir une entrevue avec lui.

— Pour retourner à sa résidence, dit Sou-yeou-pé, il faut faire encore trente à quarante li (3 ou 4 lieues); je crains que nous ne puissions arriver aujourd'hui.

— L'hôtel de Son Excellence, dit le courrier, est situé dans la capitale du département, et l'on n'a pas besoin d'en traverser les districts; de sorte que d'ici à cette capitale, on ne compte que sept à huit li[1]. »

Ils causèrent ensemble tout le long de la route, et au bout de quelque temps, ils arrivèrent à l'hôtel. Les employés qui gardaient la porte vinrent le recevoir. « Monsieur, lui dirent-ils, veuillez entrer prompte-

1. Il faut dix li pour une de nos lieues.

ment; Son Excellence est dans le salon intérieur et vous attend avec impatience[1]. »

Sou-yeou-pé descendit de cheval et ordonna à Siao-hi de le renvoyer. Il arrangea son habit et son bonnet, et se rendit directement dans le salon de derrière. Il vit, en effet, Sou, le moniteur impérial[2], qui se tenait debout dans le salon en l'attendant. Quand Sou-yeou-pé fut entré dans le salon, il demanda à Sou, le moniteur impérial, la permission de le saluer. Cela fait, il reçut l'ordre de s'asseoir et alla prendre place à côté de Sou, le moniteur impérial. Dès que celui-ci eut vu la figure gracieuse et distinguée de Sou-yeou-pé, il fut rempli de joie. « Mon sage neveu, lui dit-il, je me souviens qu'à l'époque où je vous ai vu, vos cheveux étaient encore flottants[3]. Il y a un certain nombre d'années que je ne vous ai vu, et je ne pensais pas que vous étiez devenu un si bel homme. Votre pauvre oncle en éprouve au fond de son vieux cœur une joie inexprimable.

— Votre humble[4] neveu, dit Sou-yeou-pé, a eu le malheur de perdre fort jeune son respectable père; et sa tendre mère a quitté la vie de bonne heure. Comme

1. Littéralement : Vous attend debout.

2. On lui donne ce titre ici et en plusieurs autres endroits, quoique plus haut il ait été qualifié de *'An-youen*, juge criminel de la province.

3. C'est-à-dire : Vos cheveux n'étaient pas encore noués; vous étiez fort jeune.

4. Littéralement : Votre stupide neveu, expression d'excessive humilité pour dire *moi*.

le chemin que j'avais à faire était long et difficile, je n'ai pu accourir auprès de mon oncle pour le servir et recevoir ses leçons. Resté seul, j'ai erré à l'aventure, et je n'ai pu soutenir la réputation de ma famille. Maintenant, soit que je considère le passé, soit que je songe au présent, je me sens couvert de confusion [1].

— Votre pauvre oncle est déjà vieux, lui dit Sou, le moniteur impérial, et il n'a point de fils pour lui succéder. Ajoutez à cela que je suis fatigué de mes courses continuelles, et que les fonctions publiques n'ont qu'un temps limité. Je vois en vous, mon cher neveu, un homme du plus brillant mérite; on peut vraiment vous comparer à ces coursiers qui font cent lieues en un jour [2]. Dans la suite, vous ne pouvez manquer de jeter de l'éclat sur notre famille, et alors je ne m'inquiéterai plus de l'avenir de ma maison.

— J'ose espérer, dit Sou-yeou-pé, que mon respectable oncle voudra bien me donner désormais les leçons que j'ai perdues dans le passé [3]. Si je ne tombe pas dans le malheur, je compte étendre une branche du mont Meï-chan [4]; je pourrai aussi m'ac-

1. Littéralement : Je suis honteux ; comment supporter (cela) ?

2. C'est-à-dire : Vous irez loin, vous obtiendrez de grands succès.

3. Comme s'il disait : Resté orphelin dès mon enfance, j'ai été privé des exemples et des leçons que m'aurait donnés mon père s'il eût vécu plus longtemps. Ces exemples et ces leçons, j'espère les recevoir de vous.

4. Cette montagne paraît la même que 'O-meï-chan, qui se trouve dans le département de Kia-ting-fou, province de Sse-tch'ouen.

Cette montagne désigne, au figuré, le père, et l'expression *i-paï* (une branche), la postérité que peut lui donner un fils.

quitter un peu des devoirs imposés au descendants[1].

— Comme je n'ai point de fils, dit Sou, le moniteur impérial, et que vous avez perdu père et mère, le printemps dernier, je vous avais écrit à ce sujet. Je désirerais remplacer les noms d'oncle et de neveu par ceux de père et de fils; je charmerais ainsi la solitude dont je suis menacé. Si, dans la suite, l'empereur accordait des honneurs posthumes à mes parents[2], je me ferais un devoir de les reporter sur feu mon frère aîné[3] et feu ma belle-sœur. Si j'agissais autrement, en voulant me donner un héritier, j'éteindrais la postérité de votre famille[4]. J'ignore, mon cher neveu, si vous y avez mûrement songé.

— Vénérable oncle, dit Sou-yeou-pé, cette idée montre l'étendue de vos vues et la profondeur de vos calculs. Si vous procurez un appui à un orphelin, vous aurez comblé les vœux de feu mon père et de feu ma mère. Ce que souhaitaient mon père et ma mère, votre humble neveu ne peut manquer de le souhaiter aussi. »

Après avoir entendu ces paroles, Sou, le moniteur impérial, fut transporté de joie. Il choisit un jour heu-

1. C'est-à-dire : Je pourrai offrir des sacrifices sur votre tombe.

2. Souvent, par suite des services éclatants d'un fils, et quelquefois aussi à prix d'argent, le gouvernement chinois accorde à ses parents défunts un titre de noblesse ou des honneurs posthumes.

3. C'est-à-dire : Sur votre père et votre mère.

4. C'est-à-dire : Si je ne reportais pas sur votre père et votre mère ce titre de noblesse, ces honneurs posthumes, je les priverais, en vous adoptant, d'un héritier qui aurait pu les illustrer par lui-même et par ses descendants.

teux, fit préparer un festin, et ordonna à Sou-yeou-pé de le saluer du nom de père. Depuis ce moment, ils ne se donnèrent plus que les noms de père et de fils.

Les préfets, les sous-préfets, les moniteurs impériaux et les magistrats de toute la ville, ayant appris que le juge criminel de la province avait adopté un fils, vinrent tous le féliciter et lui offrir des présents. Contre toute attente, Li, le secrétaire du palais, se trouvait aussi parmi eux. Sans perdre de temps, il vint offrir le paravent de soie orné de quatre peintures. Comme ce jour-là Sou, le moniteur impérial, était retenu par ses devoirs publics dans son tribunal, il avait envoyé Sou-yeou-pé dans la salle des hôtes, pour recevoir tous les magistrats.

Dès que Li, le secrétaire du palais, eut vu que le fils adoptif était Sou-yeou-pé, il fut saisi de crainte, et, quittant sa place, il alla le saluer et lui présenter ses excuses. « Avant-hier, lui dit-il, je [1] vous ai gravement offensé. Je revenais de faire des visites, et je n'ai pu savoir pourquoi vous étiez parti subitement. Vous étiez sans doute fâché de ce que je ne vous avais pas tenu compagnie. J'avais préparé pour vous de modestes présents et des objets de literie; mais j'ai eu beau vous faire chercher de tous côtés, il m'a été impossible de trouver la trace de vos pas. Mes occupations vulgaires m'ayant retenu pendant quelque temps, je me suis

1. Il y a en chinois : *tch'i-ti*, le frère cadet, votre administré, c'est-à-dire : moi.

rendu coupable envers un homme des plus éminents[1]. Jusqu'à présent, je n'ai cessé d'en avoir autant de regret que de chagrin. J'ajouterai que j'ignorais que vous fussiez le noble fils du juge provincial[2]. C'est ce qui s'appelle avoir des yeux et ne pas reconnaître le mont Thaï-chan ! Comme j'ai eu aujourd'hui le bonheur de voir une seconde fois votre noble figure, je vous demande la permission de recevoir un autre jour le châtiment de ma grossièreté[3].

— Avant-hier, dit Sou-yeou-pé, j'ai beaucoup importuné Votre Excellence ; je conserverai une reconnaissance infinie de vos bontés. Le lendemain, comme j'avais quelques affaires, j'étais fort pressé de partir ; de plus, je craignais d'incommoder encore M. Thsien. Voilà pourquoi je n'ai pas eu le temps de prendre congé de mon honorable hôte[4]. Je n'ai pas osé vous faire une demande excessive[5].

1. C'est-à-dire : Envers vous.

2. Littéralement : Le noble serviteur d'un cheval bai (d'un fonctionnaire qui a des chevaux bais).

3. En chinois : Ki-yong-khing-thsing, prier-permettre-verges-demander. Ces mots seraient inintelligibles si l'on ne connaissait le fait suivant. Lien-po s'étant réconcilié avec Lin-siang-jou, premier ministre du roi de Tchao, alla jusqu'à son hôtel, portant sur ses épaules nues un paquet de verges, pour lui demander le châtiment qu'il avait mérité. Lin-siang-jou lui pardonna. Depuis ce temps-là, ils devinrent amis à la vie à la mort. Lien-po vivait dans la trente-sixième année du règne de l'empereur Nan-wang, des Tcheou, 277 ans avant Jésus-Christ. — Dans notre passage, l'auteur a omis les mots *'ou* (porter sur son dos), et *tsouï* (crime, châtiment du crime).

4. C'est-à-dire : De vous.

5. Littéralement : Vous solliciter à l'excès. On n'a pas oublié que

— Monsieur, dit Li, votre indulgence est grande comme la mer[1]; mais quoique vous ne me trouviez pas très-coupable, quand je réfléchis au fond du cœur sur ma conduite, j'en suis constamment tourmenté. » Il lui fit encore ses excuses[2] à plusieurs reprises; puis il se retira avec tous les magistrats et prit congé de lui. On peut dire à cette occasion :

Recevoir les pauvres d'un air fier et hautain,
Et faire la cour aux gens nobles avec un respect exagéré,
C'est la conduite habituelle des hommes vils et abjects.
Ils se ressemblent dans le monde entier.

Dès que Sou, le moniteur impérial, eut terminé les affaires de son tribunal, il se mit à examiner les présents qu'on lui avait offerts. Il refusa, sans exception, les objets d'or et d'argent, le taffetas, le satin et les comestibles[3]. Mais comme il y avait des poésies, des peintures et des pièces d'éloquence qui avaient pour objet l'éloge de son administration bienveillante, et où il était clairement désigné par son nom et son titre, il ne put s'empêcher de les accepter. Il les parcourut l'une après

le seigneur *Li* lui avait promis trente onces d'argent (225 francs) pour son voyage, s'il consentait à composer les quatre pièces de vers qu'on a vues dans le chapitre précédent.

1. En chinois : *Haï-liong* (mer-mesure). On se tromperait si l'on rendait cette expression par *grandeur d'âme*. (Morrison, *Dictionn. chin.*, part. II, nº 3,104), l'explique bien par : A person's liberal forbearance.

2. Littéralement : Deux ou trois fois il corrigea ses fautes.

3. En chinois : *Chi-yong-tchi-wou* (manger — employer — choses). Cette expression ne signifie autre chose qu'aliments. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. LXI, fol. 7.)

l'autre avec une attention minutieuse, et vit qu'en général elles étaient remplies de lieux communs. Mais quand ses regards furent tombés sur les quatre pièces de vers qui ornaient le paravent de soie du seigneur Li, il fut charmé de la pureté et de la noblesse du style, et de l'élégance extraordinaire de l'écriture. Il ordonna aussitôt aux huissiers de les porter dans le salon de derrière, et de les déployer pour les admirer à son aise. Justement, Sou-yeou-pé entra dans ce moment. Sou, le moniteur impérial, les montra du doigt et les lui fit voir. « Ces quatre pièces, lui dit-il, sont d'une belle écriture et d'un style naturel; elles semblent n'avoir coûté aucun effort[1]; j'en suis tout à fait charmé. Le seigneur Li, le secrétaire du palais, est un richard; naturellement il n'y entend rien; j'ignore quel en est l'auteur. J'ai appris que vous aimiez la poésie; si quelqu'un a composé ces vers à sa demande, ce n'est pas une raison pour ne pas les goûter.

— Ces quatre pièces de vers, dit Sou-yeou-pé, c'est vraiment votre fils qui les a faites à sa place. Mais comme il les a composées à la hâte pour répondre à son désir, il ne saurait accepter, de la part de son père, d'aussi grands éloges. »

Sou, le moniteur impérial, éprouva autant de surprise que de joie. « Voilà qui est bien extraordinaire, lui dit-il; je doutais que la province de Chan-tong possédât un poëte aussi distingué, et j'étais loin de pen-

1. Mot à mot: Il n'y a (eu) absolument ni alène ni ciseau.

ser que mon fils eût un si beau talent. Mais dites-moi un peu pour quelle raison vous avez composé ces vers à sa place.

— Dernièrement, répondit Sou-yeou-pé, au moment où je venais, j'ai été dévalisé au milieu de la route ; j'ai perdu tous mes bagages et n'ai pu aller en avant. M'étant arrêté dans une hôtellerie, je rencontrai par hasard le seigneur Li, qui me promit de l'argent pour mes frais de voyage. Voilà pourquoi j'ai composé ces vers à sa place. Il m'avait seulement dit qu'il voulait les offrir au juge criminel de la province; j'ignorais que ce personnage fût précisément Votre Excellence.

— Ces jours derniers, dit Sou, le moniteur impérial, j'ai été très-affairé, de sorte que je n'ai pu m'informer de vous. Ce printemps, j'avais chargé un de mes courriers d'aller vous prendre, et vous aviez promis de vous rendre auprès de moi. Pourquoi êtes-vous resté en arrière et n'êtes-vous pas venu? Comment se fait-il que vous n'arriviez qu'aujourd'hui?

— Quand j'étais à la maison, répondit Sou-yeou-pé, je sortais rarement; le fait est que je ne connaissais pas les chemins. A cette époque, je me figurais que pour arriver à l'embouchure du fleuve Kiang, le moyen le plus facile était de suivre la grande route. Je cheminai au gré de mon cheval, et sans m'apercevoir que je me trompais de chemin, j'arrivai dans le village de Pé-chi, dépendant de Kiu-yong[1]. Le lendemain, comme je

1. Kiu-yong, nom d'un arrondissement et d'une ville de troisième ordre du département de Kiang-ning-fou (province du Kiang-nan).

voulais m'en retourner à la hâte, j'éprouvai un accès de fièvre et tombai malade. Ne pouvant me mettre en route, je me vis obligé de demander un gîte dans un couvent de Kouan-in et de m'y arrêter. Après quinze jours de soins, je finis par me rétablir. Voilà pourquoi j'ai manqué le rendez-vous de Votre Excellence. Si je suis venu aujourd'hui, c'est que pendant mon séjour dans le couvent, j'ai appris qu'un magistrat retiré, du nom de Pé, qui habite ce pays, avait une fille pleine de talent, habile en poésie et douée de la plus rare beauté. Comme j'avais eu l'idée téméraire de la demander en mariage, tout le monde me dit que Pé-kong était extrêmement sévère pour le choix d'un gendre et qu'il ne donnerait pas son consentement à la légère. J'appris en outre que Ou, l'académicien, de Kin-ling (Nan-king), était son proche parent, et que Pé-kong ne manquait jamais d'écouter ses avis. J'ai su aujourd'hui que Ou, l'académicien, vient d'être mandé par un décret à la capitale; c'est pour cette raison que je me suis rendu ici. Je voulais d'abord m'informer de Votre Excellence, et ensuite prier Ou, l'académicien, de me servir d'entremetteur.

— Je vois, dit Sou, le moniteur impérial, que vous aviez bien des raisons (pour faire ce voyage). Ce magistrat retiré, du nom de Pé, doit être, à ce que j'imagine, Pé-thaï-hiouen, qui a été reçu docteur dans la même année que moi; je connais à fond l'affaire qui l'occupe. Sa fille possède en effet un talent poétique des plus admirables, et il est bien vrai que ce vieux

monsieur est très-sévère pour le choix d'un gendre. Autrefois, pour avoir refusé sa fille en mariage, il courut presque le risque de sa vie[1].

— Pourquoi cela? demanda Sou-yeou-pé. »

Sou, le moniteur impérial, lui raconta dans le plus grand détail l'histoire des vers composés à la place de Pé, en l'honneur des reines-marguerites, et la conduite de Yang, le moniteur impérial, qui n'ayant pu obtenir la main de sa fille, l'avait présenté pour aller au-devant de l'empereur (captif). « Avec votre beau talent, ajouta-t-il, si vous la demandez et devenez son époux, vous formerez vraiment un couple accompli. Vous ferez bien de prendre Ou-choui-'an pour entremetteur. Quand je lui aurai écrit une lettre, vous aurez quelque chance de succès; mais comme ce bonhomme est entêté et soupçonneux, je crains que l'affaire ne soit pas encore bien assurée.

— Pourquoi n'est-elle pas assurée? demanda Sou-yeou-pé.

— Quoique vous ayez beaucoup de talent, répondit Sou, le moniteur impérial, vous n'êtes cependant qu'un pauvre bachelier. Comme c'est un docteur éminent, je crains bien qu'il ne dédaigne un lettré pauvre et obscur. Voilà pourquoi je disais que cette affaire n'est pas assurée. Je songe que l'examen de licence approche,

1. On a vu dans le premier chapitre que Yang, le moniteur impérial, avait fait envoyer Pé-kong en Tartarie, auprès de l'empereur captif, afin de profiter de son absence pour obtenir Hong-yu par ruse ou par force, et la faire épouser à son fils.

et, considérant que vous avez assez de talent, je vous ferai admettre au nombre des Kieng-seng[1] du nord. Allez d'abord acquérir de la réputation. Si, dans un si jeune âge, vous obtenez la licence, vous serez au comble de la joie. Dans ce moment, vous prierez Ou, l'académicien, de vous servir d'entremetteur. Je lui écrirai de nouveau, et aussitôt, vous serez rempli d'espoir et ne craindrez pas de ne point réussir. Si vous acquérez de la réputation et que votre mariage se conclue, vos vœux seront accomplis, et mes espérances se seront réalisées. Ne sera-ce pas une chose charmante ? »

Sou-yeou-pé voyant que les paroles de Sou, le moniteur impérial, s'accordaient avec celles de Lou-meng-li, se trouva comme un homme qui vient de s'éveiller sur un songe, et répondit sur-le-champ : « Comment oserais-je ne pas suivre les instructions sévères de Votre Excellence ? »

Par suite de ce départ, j'aurai bien des détails à raconter. Il fait inscrire son nom sur la liste des dragons et des tigres[2], et il illustre sa famille. Il figure déjà

1. C'est un titre littéraire entre ceux de *Sieou-thsaï* (bachelier) et de *Kiu-jin* (licencié). On l'obtient en général à prix d'argent. Il donne le droit de concourir pour ce dernier grade. (Voyez Wells Williams, *Dictionn. du dial. de Canton*, et Morrison, *Dict. chin.*, part. I, clé 39, p. 761, col. 1.) Voyez p. 156, n. 1.

2. C'est-à-dire : La liste des Kiu-jin ou licenciés, et des Thsin-sse (docteurs). En Chine, les mots dragon et tigre désignent au figuré un homme distingué, par la raison qu'on regarde le premier comme le roi des animaux écaillés et le second comme le roi des quadrupèdes.

sur le livre du mariage, et monte sur le phénix pour chercher sa compagne [1]. On peut dire à ce sujet :

De tout temps le ciel a été avare des honneurs et des richesses.
Le cœur de l'homme soupire pendant toute sa vie après le mérite et la réputation.
Ne dites pas qu'un mot peut avoir le poids de mille onces d'or [2];
On sent qu'il est bien léger quand on ne porte pas un bonnet de crêpe noir [3].

Le lecteur ignore ce que fit Sou-yeou-pé pour aller acquérir du mérite et de la réputation. S'il veut bien m'écouter un instant, je vais le lui apprendre en détail dans le chapitre suivant.

1. La compagne du phénix, c'est-à-dire : Une épouse accomplie. Le phénix mâle (fong) et le phénix femelle (hoang) se prennent pour amant et amante, époux et épouse.

2. Allusion à Ki-pou qui vivait sous la dynastie des Han. On disait : Un mot de consentement (*I-no*) de la bouche de Ki-pou, vaut mille onces de métal jaune (mille onces d'or).

3. C'est-à-dire un bonnet de magistrat. Pé-kong portait un bonnet de crêpe noir, en sa qualité de président du bureau des cérémonies.

CHAPITRE XV

IL RÉUSSIT DEUX FOIS, A L'EXAMEN D'AUTOMNE ET AU CONCOURS DU PRINTEMPS [1].

Sou, le moniteur impérial, ayant arrêté son plan avec Sou-yeou-pé, envoya d'abord un messager pour porter ses dépêches; ensuite, après avoir préparé l'argent nécessaire, il en envoya un autre à la capitale pour faire admettre (son fils) en qualité de Kien-seng [2]. Comme les moniteurs impériaux font leurs affaires sans se donner de peine, au bout de quelques jours tout fut arrangé avec une régularité parfaite.

Quelques jours après, Sou, le moniteur impérial, dit à Sou-yeou-pé : « Comme les affaires de mon tribunal sont fort nombreuses, en restant ici, vous ne

1. Le premier de ces concours a pour objet le grade de Kiu-jin (licencié), et le second celui de Thsin-sse (docteur).

2. La qualité de Kien-seng, qui place un candidat entre le premier et le second grade, s'obtient en général à prix d'argent, et lui permet de concourir directement pour la licence, sans avoir été obligé, comme les bacheliers, de subir un examen préliminaire pour être déclaré admissible.

pourrez éviter une foule de tracas. Puisque vous voulez aujourd'hui acquérir de la réputation, ce que j'a de mieux à faire est de vous envoyer de bonne heure à la capitale. Vous y chercherez un lieu tranquille pour étudier en secret[1]; peut-être y trouverez-vous votre profit. »

Comme Sou-yeou-pé nourrissait au fond du cœur le désir d'aller à la capitale pour avoir des nouvelles de Ou, l'académicien, il promit plusieurs fois de suivre ce conseil. Il choisit aussitôt un jour heureux et se disposa à partir. A cette nouvelle, les préfets, les sous-préfets et les magistrats de chaque village vinrent le reconduire et lui offrir le repas du départ. Li, le secrétaire du palais, redoubla de soins pour lui faire la cour. Après quelques jours d'agitation et de tracas, il prit congé de Sou, le moniteur impérial, et se mit en route.

Dans ce moment, Sou-yeou-pé, devenu le noble fils du juge criminel de la province, prit avec lui Siao-hi et plusieurs courriers. Élégamment vêtu et montant un cheval richement paré, il prenait des grands airs tout le long de la route, bien différent du pauvre bachelier d'autrefois qui était seul et délaissé. En moins d'un jour, il arriva à la capitale. Il chercha une maison retirée et tranquille et s'y établit. Il fit d'abord les démarches nécessaires pour entrer dans le collége des nobles; puis il envoya demander des nouvelles de Ou,

1. Littéralement : Vous nourrir en secret (bis).

l'académicien. Il ignorait que, depuis peu de jours, Ou, l'académicien, avait été chargé de présider l'examen de licence dans le Hou-kouang, et qu'il avait déjà quitté la capitale. Sou-yeou-pé en fut désolé. Ne sachant quel parti prendre, il se consola en songeant aux paroles de Lou-meng-li, et se mit à étudier pour acquérir de la réputation.

Le temps s'écoula rapidement, de sorte que, tout à coup, il vit arriver l'époque de l'examen d'automne[1]. Sou-yeou-pé suivit la foule des candidats et se présenta à l'examen. Lorsqu'il eut subi les trois épreuves[2] et qu'on eut proclamé les noms des élus, Sou-yeou-pé se vit placé au haut de la liste comme ayant obtenu le second rang au sujet des kings[3].

Quand la gazette arriva dans le Chan-tong, Sou, le moniteur impérial, fut ravi de cette nouvelle. Il écrivit aussitôt une lettre qu'il envoya par un exprès à Sou-

1. L'examen de licence.

2. Les trois épreuves sont réparties en trois jours. Le premier jour (le neuvième de la lune), on doit faire une amplification sur un sujet tiré des quatre livres classiques; le deuxième jour (douzième jour de la lune), on doit traiter un sujet tiré d'un des cinq livres canoniques; le troisième jour (quinzième jour de la lune), on doit répondre par écrit à diverses questions relatives à l'histoire et à l'économie politique de la Chine. (Morrison, *Dictionn. chin.*, part. I, clé 39, p. 766, col. *B.*)

3. Mot à mot: Quand il eut été King-koueï (koueï des king). Le premier de la liste des licenciés s'appelle *Yöuen*, les deux ou trois suivants sont désignés par le mot *koueï* (Morrison, *Dictionn. chin.*, part. I, clef 39, p. 778). L'expression Koueï des king signifie donc ici un de ceux qui ont obtenu le second ou le troisième rang, en traitant un sujet tiré des cinq King (livres canoniques).

yeou-pé. « Il n'est pas nécessaire, lui disait-il, que vous quittiez la capitale; cherchez sur la montagne de l'Ouest un couvent retiré, pour y étudier tranquillement, et attendez que vous ayez obtenu, au printemps prochain, le grade de docteur. Nous demanderons ensemble une mission, et quand nous serons de retour dans notre province, nous offrirons des sacrifices à nos ancêtres. Dans ce moment-ci, vous n'avez pas besoin de courir de côté et d'autre, et de dépenser inutilement vos forces. »

Sou-yeou-pé ayant obtenu le grade de licencié, songea aussitôt à retourner dans le midi. Mais d'abord il était pressé par les ordres de son père; ensuite Ou, l'académicien, n'était pas encore revenu dans la capitale; enfin, il craignait qu'un simple licencié ne pût toucher le cœur de Pé-kong. Il se vit donc obligé de rester dans la capitale jusqu'à la fin de l'hiver.

Quand on fut au nouvel an, le concours du printemps[1] arriva en un clin d'œil. Sou-yeou-pé, comme la première fois, entra dans la lice, et l'on peut dire, avec vérité, que son bonheur égala son talent littéraire. Cette fois, il obtint encore un des plus hauts rangs, et se vit le treizième sur la liste des docteurs. Enfin, dans l'examen du palais[2], il se trouva le premier de seconde série, et fut nommé membre de l'académie des Hân-lîn.

Or, comme l'automne dernier, à l'examen provin-

1. Le concours pour obtenir le grade de docteur.
2. L'examen que subissent les docteurs dans le palais impérial pour obtenir le titre de Han-lin, académicien.

cial[1] du département de Chun-thien[2], Tch'in-ing, fils du ministre Tch'in-sun, et Wang-lun, fils du ministre Wang-wen, n'ayant pu obtenir le titre de licencié, en conçurent du ressentiment, et adressèrent à l'empereur un rapport où ils accusaient les deux juges du concours, Lieou-yen et Wang-kien, d'avoir manqué de justice dans l'examen des compositions, et demandaient qu'ils fussent sévèrement punis. Heureusement pour eux, Kao-ko, second précepteur du prince héréditaire, présenta à l'empereur King-thaï un contre-rapport où il disait : « Il n'est certainement pas convenable que des fils de grands ministres se présentent à l'examen avec de pauvres lettrés; mais s'ils sont mécontents de leur sort[3], il n'est pas convenable non plus qu'ils accusent les juges du concours. »

L'empereur King-thaï vit clairement de quoi il s'agissait, et renonça aussitôt à punir les juges du concours; mais ne pouvant oublier les égards dus aux deux ministres, il rendit un décret spécial par lequel il accordait à Tch'in-ing et à Wang-lun le titre de licencié, avec la faculté de concourir ensemble pour le doctorat. Quand le concours pour le doctorat fut arrivé, Lieou-yen, l'examinateur précédent, fut encore nommé Fang-khao (examinateur d'une classe particulière), et juste-

1. L'examen que l'on passe pour obtenir le grade de licencié.

2. Nom d'un département de la province du Pé-tchi-li, dont le chef-lieu est Pé-king.

3. C'est-à-dire : S'ils sont mécontents d'avoir échoué dans le concours.

ment Sou-yeou-pé fut un des élus de la classe de Lieou-yen. Ajoutez à cela que le rang qu'il obtint était un des plus élevés. Dans l'examen du palais, il fut le premier de la seconde série et reçut le titre d'académicien [1]. Les deux ministres, qui gardaient rancune à Lieou-yen, en parlèrent aussitôt au président du ministère du personnel, qui, sans hésiter, ôta à Sou-yeou-pé son titre d'académicien, et le nomma Tchouï-kouan (juge militaire) à Hang-tcheou, dans la province du Tche-kiang.

Sou-yeou-pé ayant été informé de ce changement, songea que, puisqu'il avait maintenant une charge, il pouvait quitter la capitale. Il pensa encore qu'en se rendant dans le Tche-kiang, il passerait nécessairement par Kin-ling (Nan-king), et pourrait, sans se détourner de sa route, aller trouver Pé-kong et lui demander sa fille en mariage. Loin d'être contrarié de cette nomination, il en fut, au contraire, enchanté. Seulement il attendait que Sou, le moniteur impérial, fût revenu à la capitale pour rendre compte de sa mission. Il voulait, après l'avoir vu, se mettre immédiatement en route. Mais, contre son attente, avant l'arrivée de Sou, le moniteur impérial, Ou, l'académicien, vint le premier pour rendre compte de sa mission [2]. Dès

1. Ceci paraît être une répétitton, car, précédemment, Sou-yeou-pé avait déjà obtenu le treizième rang sur la liste des docteurs ; puis, après avoir passé devant l'empereur l'examen du palais, il avait été le premier de la seconde série et avait reçu le titre d'académicien.

2. Il avait été envoyé dans le Hou-kouang pour présider l'examen de licence,

que Sou-yeou-pé en eut été informé, il en fut extrêmement charmé; et, après avoir écrit à la hâte un billet de visite où son nom était précédé des mots : *Votre compatriote et disciple*[1], il alla lui rendre ses devoirs. Or, Ou, l'académicien, ayant parcouru la liste de l'examen provincial et celle du concours général[2], il fut heureux de voir que Sou-yeou-pé avait réussi. Mais voyant qu'il était inscrit comme étant du Ho-nan, il s'imagina que (c'était un autre jeune homme) qui avait le même nom d'enfance et le même nom de famille[3], et ne s'en occupa plus. Le jour où Sou-yeou-pé était venu lui rendre visite, voyant sur sa carte le mot *compatriote*, il éprouva à la fois un sentiment de surprise et de doute, et au lieu de faire répondre qu'il était absent, il sortit avec empressement pour aller le recevoir. Quand il fut parvenu dans le salon antérieur, en regardant de loin Sou-yeou-pé qui arrivait, il reconnut que c'était précisément le charmant jeune homme qui, dans la présente année, avait composé des vers sous des pruniers en fleurs. Persuadé que sa vue n'était pas en défaut, il fut transporté de joie, et prenant un visage riant et épanoui, il alla au-devant de Sou-yeou-pé et le fit entrer dans le salon.

Dès que Sou-yeou-pé eut aperçu Ou, l'académicien, il le salua en lui faisant la profonde révérence qui est

1. Littéralement : Un billet de visite de compatriote et de disciple.
2. C'est-à-dire la liste des licenciés et celle des docteurs reçus.
3. Littéralement : Il pensa même petit nom, même nom de famille.

due aux personnes de haut rang. Après avoir fini de le saluer, il s'assit, et Ou, l'académicien, l'interrogea aussitôt. « L'année dernière, dit-il, votre honorable frère a daigné venir me voir. L'ayant invité à prendre une collation, j'appris que vous vous étiez retiré à la campagne pour étudier en secret, et que vous vouliez vous présenter à l'examen du midi. Voilà pourquoi je n'ai pas eu l'honneur de recevoir votre visite. J'ignore pourquoi, changeant d'avis, vous êtes entré dans le collége du nord [1], et vous êtes fait inscrire comme étant du Ho-nan. »

Sou-yeou-pé éprouva une vive émotion. « Par malheur, dit-il, j'ai perdu de bonne heure mon père et ma mère ; je suis seul et n'ai point de frères. Le printemps dernier, après avoir offensé Votre Excellence [2], j'ai erré follement dans des provinces éloignées. En traversant par hasard le pays de Thsi et de Lou [3], j'ai eu le bonheur de rencontrer mon oncle, qui, songeant qu'il n'avait point d'héritier, et que de plus, j'étais orphelin, se chargea aussitôt de m'élever et m'adopta pour

1. En chinois : pe-yong, synonyme de *pé-kien*, le collége impérial, le collége des nobles.

2. Ou, l'académicien, avait voulu lui faire épouser mademoiselle Pé ; mais Sou-yeou-pé ayant aperçu par erreur la propre fille de Ou, qui était fort laide, il avait refusé ses propositions et avait excité sa colère.

3. Dans l'antiquité, ces deux pays répondaient à certaines parties de la province actuelle du Chan-tong. Par suite d'une pédanterie familière aux lettrés, Sou-yeou-pé les cite sous leurs noms anciens pour montrer son érudition.

son fils. Voilà pourquoi j'ai été assez heureux pour entrer dans le collége du Nord. Si je me suis fait inscrire comme étant du Ho-nan, c'est que j'ai adopté le pays natal de mon père.

— Votre honorable oncle, dit Ou, l'académicien, ne serait-ce pas le moniteur impérial Sou-fang-heï?

— Justement, répondit Sou-yeou-pé.

— Si cela est, dit Ou, l'académicien, comme vous n'avez point de frères, je vous demanderai quel est celui qui est venu l'an dernier me prier de faire pour vous, auprès de Pé-thaï-hiouen[1], des ouvertures de mariage? »

Sou-yeou-pé fut rempli d'étonnement. « Il est vrai, dit-il, que j'avais eu cette intention; mais je n'ai jamais chargé personne de vous demander ce service. J'ignore si Votre Excellence se rappelle encore le petit nom et le surnom de cet homme.

— Je me souviens seulement, répondit Ou, l'académicien, qu'il se disait votre frère aîné; quant à son petit nom et à son surnom, je les ai oubliés. » Il interrogea, en conséquence, le domestique chargé de recevoir les lettres et les billets de visite.

« Il s'appelait Sou-yeou-té, » répondit-il.

En entendant ces paroles, Sou-yeou-pé éprouva une nouvelle surprise. « Ainsi donc, dit-il, c'était Sou-yeou-té! Il est bien difficile, ajouta-t-il en soupirant, de sonder le cœur des hommes.

— Qu'entendez-vous par là? dit Ou, l'académicien.

1. Thaï-hiouen était le surnom de Pé-kong.

— Le printemps dernier, dit Sou-yeou-pé, j'étais resté dans le village de Kin-chi. Comme j'aimais en secret le talent de votre nièce, j'avais eu le désir de devenir son époux[1]; mais toutes mes tentatives restèrent sans effet. Ayant appris ensuite que vous étiez la seule personne dont (son père) écoutât les conseils, je voulus revenir exprès à la capitale pour vous solliciter. Mais, au moment où j'y pensais le moins, je rencontrai en chemin Sou-yeou-té, qui, m'ayant retenu chez lui à force d'instances et de courtoisie, s'informa de mes projets. Dans un moment d'imprudence, je lui fis connaître toute la vérité. Quand il eut surpris mes intentions, il m'assura de toutes ses forces que Votre Excellence était déjà arrivée à la capitale, en vertu d'un décret impérial, et que je perdrais mes peines en allant ailleurs[2]. Il me pressa, en conséquence, de me rendre tout de suite à la capitale; et de plus, il me donna de l'argent pour me procurer des effets de voyage. Dans ce moment-là, je fus vivement touché de sa générosité. C'est pourquoi je passai le fleuve Kiang et me dirigeai

1. Littéralement : J'avais voulu chercher à la faire maîtresse des plantes P'in et Fan. La plante P'in est une herbe aquatique qu'on offrait dans les sacrifices en l'honneur des ancêtres. C'étaient les femmes des ministres et des magistrats qui étaient chargées de la cueillir. La femme du prince cueillait elle-même la plante Fan, espèce d'armoise qui servait à nourrir les vers à soie. (*Chi-king*, liv. I, chap. II, odes 2 et 4.)

D'après les explications qui précèdent, on voit que la locution : « Faire une femme maîtresse des plantes P'in et Fan, » signifie la prendre pour épouse.

2. Littéralement : Que je me fatiguerais en vain à aller et revenir.

vers le nord. Je ne savais pas que c'était un hypocrite, qui avait formé de perfides projets pour tromper Votre Excellence. J'ignore quelle réponse lui fit alors Votre Excellence.

— Dès que j'eus reçu vos instructions, lui dit Ou, l'académicien, j'écrivis de suite à mon parent. Quand je considère aujourd'hui cette affaire, ajouta-t-il en riant, je trouve, monsieur, qu'après avoir manqué une chose que vous aviez sous la main, vous venez maintenant à cent lieues de distance la demander aux gens.

— Que voulez-vous dire? demanda Sou-yeou-pé d'un air étonné.

— L'an dernier, répondit Ou, l'académicien, Pé-thaï-hiouen fut envoyé en mission au camp des Tartares. Dans la crainte de quelque danger imprévu, il m'avait confié ma nièce[1]. Un jour que j'étais dans le couvent de Ling-kou[2] à regarder les pruniers (en fleur), je fus frappé de votre talent poétique et de la beauté de votre figure. J'eus le désir de chercher (en vous) un appui[3] pour ma nièce, afin de m'acquitter de la commission de mon parent. Après tout ce n'était que

1. C'est-à-dire : Pé-kong, mon beau-frère, m'avait confié sa fille Hong-yu.

2. Ling-kou est le nom d'une montagne de la province du Kiang-nan. Elle est située au sud-est de l'arrondissement de Ou-tcheou.

3. Littéralement : J'ai voulu que ma nièce s'appuyât contre un grand (arbre), c'est-à-dire j'ai voulu vous donner ma nièce en mariage. Pour faire entendre, par excès de modestie, qu'une fille d'une condition obscure épouse un homme illustre et trouve en lui son appui, on dit plus explicitement que la plante grimpante *niu-lo* s'appuye contre un haut pin. (*Niu-lo-fou-kao-song.*)

ma nièce. J'ignore, monsieur, quelle idée vous avez eue autrefois pour repousser obstinément mes avances[1]; et maintenant, qu'avez-vous donc appris pour m'en parler sans cesse? N'avais-je pas raison de dire qu'après avoir manqué ce que vous aviez sous la main, vous venez à cent lieues de distance le demander aux gens! »

Après avoir entendu ces paroles, Sou-yeou-pé demeura un moment stupéfait. « Il est juste, dit-il, en s'accusant à plusieurs reprises, que je subisse la peine de ma propre faute; seulement, j'ai dormi les yeux ouverts[2], et j'ai été comblé des bontés particulières de Votre Excellence sans l'avoir jamais su. Je suis vraiment le plus bas et le plus stupide des hommes.

— Ce n'est point votre faute, dit Ou, l'académicien; mais en général, les meilleures affaires sont sujettes à bien des traverses.

— Les traverses peuvent encore être surmontées, dit Sou-yeou-pé; mais je crains que ce perfide Sou-yeou-té ne profite de la haute influence de la lettre de Votre Excellence et ne s'en fasse un marche-pied[3]. Dans ce cas, que pourrai-je faire?

1. On a vu plus haut que Sou-yeou-pé, ayant pris par erreur la fille de Ou, qui était fort laide, pour celle de Pé-kong (mademoiselle Hong-yu) qu'il voulait lui faire épouser, avait obstinément repoussé ses avances, et avait excité sa colère. Pour le punir, Ou, l'académicien, lui avait fait retirer son grade de bachelier.

2. Littéralement : J'ai dormi (dans) le jour, en plein jour, c'est-à-dire j'ai été aveugle.

3. Mot à mot : Qu'il ne s'appuye sur cela et n'aille (faire sa demande à Pé-kong).

— Cela lui est certainement impossible, répondit Ou, l'académicien; Pé, mon parent est très-perspicace et très-circonspect; pourrait-il se laisser tromper par un fripon? Et quand même mon parent le croirait à la légère, ma nièce, qui a l'esprit si fin et la vue si perçante, ne saurait tomber dans ses piéges. Cet individu aura vainement eu recours à des artifices diaboliques[1]. Je vous en supplie, mon cher monsieur, tranquillisez-vous. Quant à l'affaire qui vous intéresse, c'est moi qui m'en charge. »

Sou-yeou-pé s'empressa de lui faire un profond salut. « Seigneur, dit-il, je compte entièrement sur Votre Excellence pour faire réussir cette affaire; je n'oublierai de ma vie un si grand bienfait. » Il but encore trois tasses de thé; puis, après avoir causé d'affaires et d'autres, il prit congé et partit. On peut dire à ce sujet:

Le comoran, blotti dans la neige, commence à être vu lorsqu'il s'envole.
Le perroquet, caché par les saules, se fait remarquer lorsqu'il parle.

Quand Sou-yeou-pé eut vu Ou, l'académicien, lui expliquer d'une manière claire et précise tout ce qui s'était passé, il éprouva au fond du cœur les plus vifs regrets. « Si j'avais su plus tôt que la lampe était allumée, dit-il, le riz serait cuit depuis longtemps[2]. Dans ce

1. Littéralement : Aux artifices des démons des montagnes.
2. C'est-à-dire : Si j'avais été éclairé plus tôt sur tous ces faits, il y a longtemps que je serais marié avec mademoiselle Pé.

temps-là, faute d'avoir pris des renseignements exacts, j'ai manqué l'objet qui était devant mes yeux[1]. Maintenant, je vais de l'orient à l'occident solliciter les gens, et j'ignore encore comment tournera mon mariage.

« La beauté de mademoiselle Pé, dit-il encore en lui-même, est vantée de tout le monde, et les louanges qu'on lui donne ne semblent point mal fondées. La jeune fille que j'ai vue à cette époque-là dans le jardin[2] de derrière, n'était pas absolument belle. Peut-être ai-je eu un éblouissement passager qui m'a empêché de la distinguer nettement. J'ai appris, ajouta-t-il, qu'il avait lui-même une fille qui est déjà fiancée. Peut-être est-ce celle que j'ai vue. »

Sou-yeou-pé finit par concevoir secrètement des doutes. Bientôt après, Sou, le moniteur impérial, vint à la capitale pour rendre compte à l'empereur de sa mission. Le père et le fils furent ravis de se voir. « Maintenant, dit Sou, le moniteur impérial, vous avez acquis du mérite et de la réputation[3]; vous n'avez plus qu'à vous marier. Demain j'irai voir Ou-choui-'an[4], et je le prierai de prendre vos intérêts. Quand je lui aurai écrit une seconde fois, j'imagine que rien ne s'opposera plus à votre succès. »

1. C'est-à-dire : J'ai manqué la jeune personne (mademoiselle Pé) qu'on m'offrait pour épouse.

2. Au lieu de la belle Hong-yu, il avait vu, par méprise, Wou-yen, fille de Ou, l'académicien, qui était fort laide.

3. Allusion à ses succès littéraires; savoir : au grade de docteur et à son titre d'académicien.

4. C'est Ou, l'académicien, surnommé Choui-'an.

Comme Sou-yeou-pé avait une affaire à cœur, il fit promptement ses préparatifs et voulut partir de suite. Sou, le moniteur impérial, voyant que l'époque fixée pour son départ était imminente, il n'osa pas insister pour le retenir, et, au bout de quelques jours, il l'engagea à se mettre en route. Dans ce moment, un grand nombre de condisciples[1] de Sou-yeou-pé et de magistrats du Tche-kiang vinrent lui offrir le repas du départ. Il fut au comble de la joie. On peut dire à ce sujet :

Lorsqu'il arriva, on ne vint point à sa rencontre avec des bonnets (de cérémonie) et des parasols.
Mais, à son retour, il se vit accompagné par des chars, des piétons et des cavaliers.
Cependant ces hommages s'adressaient au même homme.
Autrefois, il avait une attitude humble et respectueuse; aujourd'hui il montre une noble fierté.

Après avoir quitté la capitale, Sou-yeou-pé était obligé d'aller de suite dans le Ho-nan pour offrir des sacrifices à ses ancêtres. Mais comme il voulait voir Lou-meng-li, il donna des ordres particuliers aux gens de sa suite et leur dit qu'il fallait passer par la province de Chan-tong; puis, en faisant un détour, se rendre dans le Ho-nan. Ses gens n'osèrent désobéir et se virent obligés de se diriger vers le Chan-tong. Après avoir marché pendant dix jours, ils arrivèrent à la ville

1. En chinois : Beaucoup de *thong-nien*, des jeunes gens de la même année, c'est-à-dire qui avaient été reçus docteurs dans la même année que lui.

de Tseou-hien[1]. Sou-yeou-pé ordonna à ses gens de s'arrêter en dehors des murs, et n'emmenant que Siao-hi, il entra dans la ville sous son ancien costume de bachelier pour prendre des informations. Étant arrivé, en peu de temps, devant la demeure de Lou-meng-li, il trouva la porte principale fermée avec un gros cadenas et scellée au moyen de deux bandes de papier croisées. Sou-yeou-pé voyant qu'il n'y avait pas une âme, il éprouva au fond du cœur un étonnement mêlé de doute et d'inquiétude. Il se vit obligé de revenir devant la porte du jardin de derrière et de se mettre en observation; mais cette porte était également fermée par un gros cadenas et étroitement scellée au moyen de deux bandes de papier croisées. Sou-yeou-pé sentit redoubler son étonnement et ses doutes. « D'où vient cela? s'écria-t-il; aurais-je fait avant-hier un rêve? »

Après un examen attentif, il vit que le bloc de pierre blanche sur lequel il s'était assis deux jours avant avec Lou-meng-li, était encore en face de la porte; les arbres qui s'élevaient tout autour avaient le même aspect qu'auparavant, mais il ignorait où était allé le jeune homme beau comme le jade. Il se trouvait dans la même situation que Lieou-chin et Youen-tchao[2]

1. Ville de troisième ordre du département de Thsi-nan-fou, province du Chan-tong.

2. Il ne retrouvait plus Lou-meng-li, de même que Lieou-chin et Youen-tchao ne purent retrouver leurs épouses qu'ils avaient laissées sur le mont Thien-thaï.

Le dictionnaire *Yun-fou-kiun-yu*, liv. IV, fol. 33, rapporte, avec de grands détails, l'aventure fabuleuse de ces deux jeunes gens qui,

lorsqu'ils voulurent retourner sur le mont Thieu-thaï.

Comme Sou-yeou-pé était plongé dans ses réflexions et profondément triste, soudain les domestiques du seigneur Li, de la maison voisine, qui connaissaient tous Sou-yeou-pé, l'ayant vu à la porte qui était en face, allèrent secrètement en donner avis à leur maître. Le seigneur Li, qui, à ce moment, savait déjà que c'était un docteur fraîchement nommé, eut le plus vif désir d'aller lui faire ses compliments[1]. Il s'empressa d'envoyer de tous côtés des gens pour l'inviter. Il ouvrit aussitôt la porte de derrière et alla au-devant de lui. Il vit Sou-yeou-pé qui était debout à la porte du jardin de Lou, et regardait d'un air égaré. Il s'approcha de lui avec empressement : « Monsieur, lui dit-il, après l'avoir salué, vous avez eu de suite un double succès[2]. Je suis bien coupable d'avoir manqué jusqu'ici de vous en féliciter de vive voix. Comme vous avez daigné venir dans nos parages, pourquoi ne pas m'honorer

ayant rencontré près de la source des Pêchers deux femmes d'une grande beauté, les épousèrent et vécurent avec elles au milieu des plaisirs, ayant pour servantes de jeunes déesses qui les charmaient par leurs chants et les sons de la flûte. Quand ils furent revenus dans leur village de Yen, ils y trouvèrent la septième génération de leurs descendants. Lieou-chin et Youen-tchao ayant voulu retourner vers leurs épouses qu'ils avaient quittées, cherchèrent en vain le chemin de la montagne. La huitième année de la période Thaï-kang (l'an 287 après Jésus-Christ), ils disparurent tous deux sans qu'on sût où ils étaient allés.

1. En chinois : Fong-tch'ing, le flatter, lui faire sa cour.

2. Allusion au grade de licencié et à celui de docteur qu'il avait obtenus de suite.

d'une visite et rester ici plongé dans vos réflexions? »

Sou-yeou-pé s'empressa de lui rendre son salut : « Justement, dit-il, j'avais le désir d'aller vous rendre visite ; mais en passant ici par hasard, j'ai été retenu, sans m'en apercevoir, par la beauté de ce site que je trouve le même qu'auparavant. Pouvais-je prévoir que je dérangerais un sage aussi éminent que vous et que je recevrais une si haute marque d'estime ? »

Le seigneur Li parla d'abord à Sou-yeou-pé, puis il l'invita à passer dans son jardin. Ils renouvelèrent tous deux leurs salutations ; après quoi le seigneur Li, qui voulait absolument retenir son hôte à boire, ordonna aussitôt à ses domestiques de préparer une collation[1]. De plus, il envoya quelqu'un inviter le licencié Thsien à venir leur tenir compagnie. Comme Sou-yeou-pé voulait prendre des renseignements sur la maison de Lou, il se garda bien de refuser. Au bout de quelques instants, le vin fut servi. Le licencié Thsien étant arrivé, après les salutations habituelles, on causa d'affaires et d'autres; puis on se mit à table.

Quand on eut bu pendant quelque temps, Sou-yeou-pé prit le premier la parole. « Ces jours derniers, dit-il, lorsque je demeurais ici[2], comme je me trouvais à la porte du jardin de derrière, j'ai rencontré le noble fils de la maison de Lou, voisine de la vôtre. Il m'a

1. Littéralement : D'apprêter du vin.

2. En chinois : *Hia-tha*, descendre un siége. Allusion à Tch'in-fan, qui était d'un caractère fier et recevait peu de monde. Comme il avait une grande amitié pour Siu-tchi, il lui avait réservé un siége

paru extrêmement jeune. Pourquoi la porte du jardin est-elle aujourd'hui scellée et fermée à clef? D'où vient qu'on n'y voit pas une âme? Comme le seigneur Li demeure tout près, il doit savoir cela à fond.

— La maison voisine, dit le seigneur Li, est celle de M. Lou, commissaire en second, surnommé I-hong. Depuis qu'il est mort, son fils est encore bien jeune; il n'a guère aujourd'hui que cinq ou six ans. Outre ce fils, il ne reste plus que sa veuve et une jeune fille. Je ne vois pas d'autre enfant mâle. Comment y aurait-il un jeune homme? Je pense, monsieur, que votre mémoire vous a trompé. »

Sou-yeou-pé fut rempli d'étonnement. « Il est sûr, dit-il, que je l'ai rencontré et que j'ai causé avec lui pendant une demi-journée. Comment ma mémoire pourrait-elle me tromper? Ne serait-ce pas le fils d'un parent qui aura demeuré quelque temps dans cette maison?

— Monsieur Lou, dit le seigneur Li, était arrivé à une situation prospère, mais dans l'origine, c'était un homme fort pauvre; je n'ai pas entendu dire qu'il eût des parents. Ajoutez à cela que lorsqu'il était du monde, il se tenait à l'écart et ne fréquentait guère des étrangers. Sa femme est la fille d'un magistrat du Kiang-

particulier. Quand celui-ci arrivait, il descendait ce siége, quand Siu-tchi était parti, il le suspendait au plafond.

Par suite de cette histoire, *hia-tha* signifie tantôt donner l'hospitalité à quelqu'un, tantôt comme ici, s'arrêter, demeurer quelque part. Le mot *tha* veut dire à la fois un siége et un lit.

nan. Son père et son frère aîné demeurent loin d'elle. Cette dame gouverne sa maison avec une grande sévérité. Pourrait-elle permettre qu'un jeune homme d'une autre maison vînt demeurer chez elle? Peut-être est-ce un homme du dehors qui, ayant quelque chose à vous demander, se sera faussement donné pour le fils de M. Lou?

— Non-seulement il ne m'a rien demandé, repartit Sou-yeou-pé, mais il m'a même rendu un grand service. Je l'ai vu clairement sortir du jardin et y rentrer. Comment voulez-vous que ce soit un homme du dehors? Voilà qui est bien extraordinaire.

— Lui avez-vous demandé son nom d'enfance et son surnom? reprit le seigneur Li.

— Son petit nom est Meng-li, répondit Sou-yeou-pé.»

Le seigneur Li ayant réfléchi un instant: « Les deux syllabes *meng* et *li*, dit-il, ressemblent au nom d'enfance de sa fille. Ne serait-ce pas sa fille, ajouta-t-il en riant, qui aura eu une entrevue avec vous?

— Seigneur, dit Sou-yeou-pé en riant, puisque le fils de madame Lou est encore en bas âge, et qu'il n'y a pas d'autre jeune homme, n'en parlons plus. Mais je vous demanderai pourquoi les portes de devant et de derrière sont fermées à clef et scellées? Est-ce que madame Lou et sa fille n'existent plus?

— Je vous assure, dit Li en riant, que la noble dame et sa fille existent réellement.

— Si elles existent, en effet, dit Sou-yeou-pé, où sont-elles maintenant?

— Il y a quinze jours, dit Li, qu'elles sont allées brûler de l'encens près de la mer du Midi. Voilà pourquoi les portes de leur maison, maintenant déserte, ont été fermées à clef et scellées.

— Si elle est allée brûler des parfums près de la mer du Midi, dit Sou-yeou-pé, pourquoi a-t-elle emmené avec elle toutes les personnes de sa maison? Je pense qu'au fond elle a eu quelque autre raison.

— Brûler des parfums, dit à son tour le licencié Thsien, ce n'est qu'un prétexte. Il est bien certain qu'elle a eu un autre motif; j'en ai appris quelque chose, mais j'ignore les détails.

— J'ose vous prier de m'instruire. dit Sou-yeou-pé. »

Le licencié Thsien se tourna vers le seigneur Li et l'interrogea. « Respectable monsieur, lui dit-il, en auriez-vous appris aussi quelque chose?

— Si elle a eu d'autres raisons, dit le seigneur Li, je n'en sais absolument rien.

— J'ai entendu dire, reprit le licencié Thsien, que M. Lou avait un ennemi qui venait d'obtenir une haute magistrature, et qui, dernièrement, en apprenant sa mort, voulait aller se venger sur les siens. Voilà pourquoi madame Lou est partie sous prétexte de brûler des parfums; et, en réalité, pour échapper au malheur.

— Pourrais-je savoir où elle est allée[1] après avoir quitté ce pays? demanda Sou-yeou-pé.

— Comme madame Lou, répondit le licencié Thsien,

1. Littéralement : D'ici partie, je ne sais pas où elle est allée.

descend de magistrats du Kiang-nan, en partant d'ici, elle a dû retourner au Kiang-nan, dans la famille de son père et de sa mère. »

Après avoir entendu ces paroles, Sou-yeou-pé se sentit défaillir, et il fut obligé de faire un effort pour répondre aux santés qu'on lui portait. Après avoir bu encore pendant une partie de la journée, il attendit l'arrivée du courrier et de tous ses gens. Il prit alors congé de Li et de Thsien, et partit. On peut dire à ce sujet :

Il se souvient de ce sourire gracieux qui respirait l'amour[1];
Mais soudain (il s'est évanoui) comme les fleurs des roseaux qui croissent dans la lune[2].
Quand il pense à l'avenir et au passé,
En général, il est comme tourmenté par une foule de démons[3].

Après avoir quitté Li et Thsien, Sou-yeou-pé ordonna aux gens de sa suite de se rendre dans le Honan. Tout le long de la route, il s'abandonna à ses réflexions. « Les bracelets d'or et les belles perles que

1. Allusion à son entrevue avec Lou-meng-li.

2. Les poëtes chinois comparent quelquefois les choses imaginaires, introuvables, aux fleurs des roseaux de la lune. *P'ing-tseu-louï-pien*, liv. CLXXXVIII, fol. 7. La nuit étant venue, je voulus savoir des nouvelles de P'ing-'an, mais où chercher les fleurs des roseaux qui croissent au sein de la lune?

Les Chinois placent aussi dans la lune l'arbre appelé *Olea fragrans*.

3. Littéralement : Il porte une charretée de démons.

m'a donnés Lou-meng-li, se dit-il, sont tout le jour dans ma manche; mais j'ignore où est sa personne. Madame Lou et sa fille étant parties pour échapper au malheur, il n'est pas sûr qu'elles reviennent de sitôt. D'ailleurs, comme il y a dans le Kiang-nan beaucoup de familles de magistrats, où pourrai-je aller m'informer d'elle? Le jeune homme m'avait bien dit dans le temps que si je revenais, il n'était pas sûr que je pusse le revoir; il avait sans doute quelque pensée secrète. Puisqu'en revenant il devait m'être difficile de le voir, n'aurait-il pas mieux valu que je ne le visse pas la première fois? Après cette première rencontre, où il m'a donné les plus grandes marques d'attachement, pourquoi a-t-il disparu en me laissant au cœur cet ardent amour[1]?

« Il m'a assuré, dit-il encore en lui-même, que lorsque l'affaire de mademoiselle Pé serait terminée, la sienne[2] arriverait aussi à bonne fin. Je trouve que mon frére Lou est un homme intelligent; qui sait s'il n'a pas encore quelque projet secret? Ce que j'ai de mieux à faire est de m'en rapporter à ses paroles et d'aller demander en mariage mademoiselle Pé. On peut dire ce sujet:

Il serait heureux de la posséder;
Son chagrin est de ne point la posséder encore.

1. L'amour que Lou-meng-li lui a inspiré pour sa sœur.

2. Sou-yeou-pé entend par là son mariage avec la prétendue sœur de Lou-meng-li. Lou-meng-li, au contraire, entendait secrètement son mariage avec Sou-yeou-pé.

Il serait charmé de connaître ce jour fortuné ;
En attendant le chagrin pèse sur son cœur.

Nous laisserons maintenant Sou-yeou-pé se livrer tout le long de la route à ses tendres pensées. Or, Pé-kong, une fois rétabli, ne sortait pas de sa maison et ne recevait pas de visites. Il restait chez lui et dissipait ses ennuis en composant des vers avec mademoiselle Pé. Quand l'examen d'automne[1] fut terminé dans le midi, il examina la liste[2], et n'y vit point le nom de Sou-yeou-pé. Passant ensuite à la liste de Chun-thien[3], il remarqua que la seconde place avait été décernée à Sou-yeou-pé. Mais en jetant les yeux au-dessous de son nom, il vit que c'était un Kien-seng[4], originaire du Ho-nan. Il en fut fort surpris et conçut des doutes sérieux. « Ne serait-ce pas, dit-il en lui-même, que Sou-yeou-pé, après avoir perdu son grade de bachelier, se sera fait admettre au collége des nobles ? Quant à entrer dans le collége des nobles, se dit-il encore, cela n'est pas difficile ; mais comment a-t-il pu changer le nom de son pays ? Évidemment c'est un autre jeune homme qui a le même nom d'enfance et le même nom de famille. » Cela dit, il ne s'en occupa plus.

Au printemps de l'année suivante, il se livra encore

1. L'examen qu'on passe pour obtenir le grade de licencié.
2. La liste des candidats qui avaient réussi.
3. C'est le département qui comprend la ville de Pé-king. Il s'agit encore de la liste des licenciés reçus. (Voyez plus haut, p. 160, n. 1.)
4. Ce titre a été expliqué plus haut, p. 154, n. 1, et 156, n. 2.

à ses réflexions. « Il y a déjà plusieurs années, dit-il, que je m'occupe de choisir un gendre et je n'ai trouvé qu'un nommé Sou-yeou-pé qui pût me convenir; mais il a disparu comme l'algue qu'entraînent les flots[1]. J'ignore en quel lieu aller le chercher. Ma fille a aujourd'hui dix-huit ans et l'époque de son mariage ne saurait être différée pour rien au monde. J'ai entendu dire que les bords du lac Si-hon[2], dans le pays de Wou-lin, était un des lieux les plus renommés de tout l'empire[3], et que les gens de lettres et les hommes de talent

1. Mot à mot: Mais encore traces flottantes — flots — vestiges. J'ai été obligé de modifier cette idée qui ne pouvait passer en français.

2. Le lac Si-hou (lac occidental) est situé à l'ouest du département de Hang-tcheou-fou (province du Tche-kiang). Il a vingt li (deux lieues) de tour. Il prend sa source dans le pays de Wou-lin.

Il existe un ouvrage en dix-huit volumes in-4°, intitulé *Si-hou-tchi*, où l'on a décrit les beautés des environs du lac Si-hou.

3. M. Abel R. a traduit « tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les poëtes célèbres et les beaux esprits, » mais l'expression Ming-ching (1,142-906) signifie un lieu célèbre, renommé. (Voyez le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. LXXXIV, fol. 35.) On dit dans le même sens *hing-ching* (2,657-906), expression qui comprend de plus l'idée de beauté supérieure : P'eï-wen, *ibid.*, fol. 38 : le pays de Hoaï-nan est voisin du territoire impérial; c'est le lieu le plus charmant de l'empire (koue-tchi-hing-ching). *Ibid.* Le fleuve-Kiang offre le plus charmant spectacle (hing-ching) ; je les visite du matin au soir.

Quelquefois le mot ching (*vulgo*, vaincre) signifie seul une chose belle à voir. *Ibid.*, liv. LXXXIV, fol. 43 : Je contemple la beauté du fleuve et des montagnes (tou-kiang-chan-tchi-ching) ; *ibid.* J'aime la beauté, la vue charmante des bois et des sources (lo-lin-thsiouen-tchi-ching).

Les acceptions que je viens de rapporter manquent dans tous les dictionnaires. Je dois faire observer que l'expression *ming-ching*, qui signifie plus haut « un lieu célèbre, renommé, » a aussi le sens de

allaient d'ordinaire s'y établir quelque temps. Je veux profiter de ce beau printemps pour y aller faire une excursion. En premier lieu, mon vieux cœur en éprouvera une douce consolation; en second lieu, je choisirai, quoi qu'il arrive, un gendre distingué et je mènerai à bonne fin le mariage de Hong-yu; seulement il n'est pas convenable qu'elle reste toute seule à la maison. »

Cette idée lui causait une anxiété continuelle. Quelques jours après, on vint tout à coup lui annoncer que madame Lou, du Chan-tong, venait d'arriver avec sa fille, son jeune garçon et tous ses domestiques, et qu'elle se trouvait au dehors.

« Est-ce possible? s'écria Pé-kong, » rempli d'étonnement. Il ordonna sur-le-champ de transporter les chaises de madame Lou et de sa fille dans la salle de derrière, et d'envoyer les domestiques dans le salon de devant.

Or, cette dame Lou était justement la sœur cadette de Pé-kong. En peu d'instants, les chaises arrivèrent dans la salle de derrière. Pé-kong et sa fille Hong-yu allèrent la recevoir. D'abord, Pé-kong et madame Lou se firent les révérences prescrites entre un frère aîné et une sœur cadette; ensuite, mademoiselle Lou et son frère saluèrent respectueusement leur oncle maternel. « Mon neveu et ma nièce, dit Pé-kong, depuis quelques années que je ne vous ai vus, vous avez bien grandi. »

Les révérences étant terminées, mademoiselle Pé alla

supériorité nominale, par opposition à *chi-ching*, supériorité réelle. (Voyez Morrison, *Dict. chin.*, part. I, clef 19, p. 271.)

saluer sa tante Lou, et quand elle eut fini, les deux cousines et le jeune garçon se saluèrent mutuellement. Lorsque chacun eut achevé ses salutations et qu'on se fut assis, Pé-kong interrogea sa sœur. « Comme nous étions séparés par une longue distance, lui dit-il, nous avons été longtemps sans entendre parler l'un de l'autre. J'ignore quelle affaire vous a fait venir aujourd'hui avec votre maison.

— Lorsque votre beau-frère, dit-elle, était commissaire de guerre dans la province de Tche-kiang, il y avait un préfet du district de Kin-khi, qui était cupide et cruel. Votre beau-frère présenta un rapport contre lui et le fit destituer. Je ne sais par quel stratagème il a réussi plus tard à se faire nommer préfet d'un autre district ; aujourd'hui, je ne sais pas davantage comment il a pu être élevé au rang de moniteur impérial. Lorsqu'il eut appris la mort de votre beau-frère, il n'en conserva pas moins sa haine ancienne. Ce n'est pas tout : comme il venait d'être nommé juge-criminel de la province de Chan-tong, il voulut se venger sur nous. Je suis veuve et votre neveu est encore jeune ; de plus, je n'ai aucune connaissance dans la province de Chan-tong ; comment pouvais-je lutter contre lui avec avantage ? C'est pourquoi j'ai consulté avec votre nièce, et avant qu'il ne fût entré dans notre pays, sous prétexte d'aller brûler des parfums près de la mer du Midi, je suis venue, mon frère, vous demander pour quelque temps l'hospitalité, afin d'échapper à ses poursuites.

— Puisque c'était pour cela, dit Pé-kong, vous avez

eu une excellente idée. Dans les circonstances actuelles, il n'y a pas autre chose à faire que de fuir d'aussi méchantes gens. Du reste, ma sœur, vous êtes arrivée aujourd'hui fort à propos. Je voulais, dans ce moment, aller faire une excursion dans le pays de Wou-lin; mais je m'inquiétais de laisser ici votre nièce [1] toute seule, sans avoir personne pour prendre soin d'elle. Je suis charmé, ma sœur, de votre arrivée; vous pourrez l'instruire, et de plus, ma nièce [2] lui tiendra compagnie. Je puis donc partir sans inquiétude.

— Mon frère, lui dit madame Lou, comme me voici dans votre maison, je tiendrai compagnie à ma nièce; rien ne vous empêche de partir. Mais si je suis venue chez vous, c'est que je voulais d'abord échapper au malheur, et ensuite vous charger d'une affaire.

— De quelle affaire? demanda Pé-kong.

— Depuis que mon mari n'est plus du monde, répondit elle, notre maison est devenue déserte. Votre nièce a aujourd'hui dix-sept ans accomplis, et elle n'est pas encore mariée. Il est vrai qu'on est venu plusieurs fois la demander; mais, veuve comme je suis, je ne trouvais pas convenable de voir des hommes, et j'avais de la peine à prendre un parti. Voilà pourquoi je suis venue avec elle pour vous prier, mon frère, de lui choisir un excellent époux, et mener à bonne fin l'affaire qui intéresse sa vie entière.

— Il est bien difficile, dit Pé-kong en soupirant, de

1. Savoir : Hong-yu, fille de Pé-kong.
2. Lou-meng-li, fille de madame Lou.

choisir un gendre. Pour marier Hong-yu, combien de contrariétés n'ai-je pas éprouvées, et cependant jusqu'ici je n'ai pas encore trouvé un homme qui pût lui convenir. Vous qui êtes une femme, vous aurez encore plus de peine pour faire un bon choix. Puisque vous m'en chargez, je me ferai un devoir d'y mettre tous mes soins. Je vois que ma nièce a une figure charmante, et que tout son maintien respire la gravité et la vertu. Elle excelle sans doute dans tous les ouvrages des femmes.

— Il est vrai, répondit madame Lou, qu'elle s'entend parfaitement à peindre le phénix, à broder et à faire tous les ouvrages de couture, mais ce n'est pas là ce qu'elle aime le plus. La littérature est son unique passion. Chaque jour, lorsqu'elle ne s'exerce pas à écrire, elle compose des vers; depuis son enfance jusqu'à présent, ses mains n'ont jamais quitté les livres. Lorsque son père était du monde, il disait toujours qu'elle avait beaucoup d'intelligence et la laissait faire des vers pour s'amuser. J'ignore si elle compose bien ou mal. Quand vous aurez du loisir, veuillez, mon frère, la mettre un peu à l'épreuve [1]. »

Pé-kong fut aussi surpris que charmé de ces détails. « Ainsi donc, dit-il, elle aime aussi la littérature; elle pourra tenir compagnie à Hong-yu; ce sera charmant. »

Quoique Pé-kong parlât ainsi de bouche, il se disait secrètement : « Elle a sans doute quelque connais-

1. Mot à mot : L'examiner — un examen.

sance des caractères, mais il n'est pas certain qu'elle en ait une intelligence complète. »

Après cet entretien, Pé-kong ordonna aussitôt à ses domestiques de mettre en ordre, pour madame Lou, sa fille et son jeune garçon, un grand pavillon composé de trois chambres, qui se trouvait à côté de la salle intérieure, et d'y transporter leurs bagages. Quant à leurs domestiques, il les fit installer dans plusieurs chambres situées au dehors. Tous ces arrangements une fois terminés, il ordonna de préparer un repas[1], pour fêter leur retour.

Peu de temps après, le repas fut servi. Il y avait deux tables : l'une placée à gauche, où s'assit madame Lou; mademoiselle Lou et son jeune frère se placèrent de chaque côté. L'autre table était à droite. Pé-kong s'y assit, et fit placer sa fille sur le côté. Le frère et la sœur burent d'abord, puis ils parlèrent de leurs affaires de famille. Après qu'on eut bu pendant quelque temps, madame Lou interrogea Hong-yu. « Ma nièce, lui dit-elle, j'imagine que cette année vous avez dix-sept ans.

— J'en ai dix-huit, répondit Hong-yu.

— De cette façon, repartit madame Lou, vous avez un an de plus que Meng-li; vous êtes son aînée.

— Pendant toute ma vie, dit Pé-kong, j'ai eu la passion des vers et du vin. Ajoutez à cela que je n'ai

1. Mot à mot : De préparer du vin pour *recevoir le vent* (tsie-fong). Cette locution signifie : recevoir des personnes qui ont été exposées au vent. Wells Williams traduit : Faire bon accueil à un ami qui revient.

point de fils pour me succéder. Heureusement que votre nièce, qui se tenait près de moi du matin au soir, s'amusait à composer des vers et faisait la joie de ma vieillesse. Je ne pensais pas que ma nièce fût habile en littérature; c'est pour moi un nouveau sujet de joie. » Puis, se tournant vers Meng-li : « Si vous avez composé quelque chose, soit des vers, soit des chansons, faites-moi le plaisir de m'en réciter une pièce.»

— Il est vrai, dit Meng-li, que j'ai fait autrefois quelques compositions, mais ce sont d'anciennes poésies qui se rapportent au temps passé, et qui ne valent pas la peine d'être récitées de nouveau. Si vous daignez, mon oncle, instruire votre nièce, veuillez lui donner un sujet. Après avoir montré son médiocre talent[1], Meng-li priera son oncle et sa cousine de corriger ses vers. »

Pé-kong fut ravi de cette réponse. « Cela vaudra mieux encore, dit-il, mais il ne convient pas que je vous fasse composer seule; je vais engager Hong-yu à composer avec vous[2].

— Si ma cousine veut bien composer avec moi, dit Meng-li, j'aurai là un excellent modèle et je profiterai davantage. »

1. Mot à mot : Après vous avoir présenté sa laideur.

Présenter, offrir sa laideur, est une expression d'une modestie exagérée qui est familière aux lettrés chinois. Elle signifie présenter une composition, une pièce de vers dont la médiocrité doit nous faire rougir de honte.

2. Mot à mot : A vous tenir compagnie.

Pé-kong avait encore des doutes, et il pensait que Meng-li ne devait pas être fort habile. « Si je leur donne le même sujet, se dit-il en lui-même, et qu'elles le traitent ensemble, le talent de l'une fera ressortir l'ignorance de l'autre [1]; ce n'est pas une bonne idée. Il vaut mieux leur donner deux sujets différents. Chacune d'elles composera une pièce, et de cette manière on n'en verra pas trop le fort ou le faible [2]. Il dit, en conséquence, hier j'ai rencontré un ami de Kin-ling (Nan-king) qui m'a communiqué deux sujets charmants. L'un s'appelle : « les soupirs de la vieille fille; » l'autre, « la chanson du pugilat. » Il m'a dit qu'à Kin-ling, dans les sociétés de poëtes, il n'y avait pas un écrivain célèbre qui ne les eût traités. Pourquoi vous deux, qui êtes cousines, ne prendriez-vous pas ces sujets pour composer chacune une pièce de vers?

— Volontiers, dit Meng-li ; mais je prierai mon oncle de nous les faire tirer au sort.

— Rien de plus aisé, dit Pé-kong. « A ces mots, il pria Yen-sou d'aller chercher des pinceaux et des encriers, ainsi que deux feuilles de papier à fleurs. Sur l'une, il écrivit : *Lao-niu-t'an* (les soupirs de la vieille fille), et sur l'autre *Khi-wan-ko* (la chanson du pugilat). Il

1. Littéralement : La beauté et la laideur se feront ressortir mutuellement.

2. Mot à mot : Quand même il y aurait du bas et du haut, cela ne s'apercevrait pas grandement, c'est-à-dire quand même l'une serait médiocre et l'autre excellente, on ne verrait pas trop la différence.

ajouta au bas qu'il fallait changer la rime de quatre en quatre vers. Après avoir fini d'écrire, il roula en dedans les sujets de manière qu'on ne pût les voir en dehors. Il les prit ensuite, les mêla et les jeta sur la table. « Mesdemoiselles, dit-il, tirez chacune au hasard[1] une de ces feuilles. »

Les deux jeunes filles, s'étant levées sur-le-champ, prirent chacune une des feuilles, la déployèrent et y jetèrent les yeux. Mademoiselle Pé avait tiré « les soupirs de la vieille fille, » et Meng-li « la chanson du pugilat. »

Or, d'ordinaire, quand Pé-kong et mademoiselle Pé composaient ensemble des vers, les servantes avaient l'habitude de se tenir près d'eux pour les servir. Quand elles virent que les deux jeunes filles avaient reçu des sujets distincts, elles apportèrent devant chacune d'elles un pinceau et un encrier. Dans ce moment, les jeunes filles voulurent chacune montrer leur talent. Dès qu'elles eurent les sujets, l'une voulut imiter la chanson sur la *blanche neige*, l'autre la chanson sur le *doux printemps*[2]. Sur les deux tables, on voyait les fleurs de

1. Mot à mot : En vous confiant à votre main.

2. Littéralement : Combiner des pensées sur la *blanche neige*, — polir des phrases sur le *doux printemps*. C'est-à-dire composer des vers en tâchant d'imiter les beautés des deux pièces célèbres qui portent ces mêmes titres. Il y a ici une allusion historique. On lit dans le dictionnaire *Yun-fou-kiun-yu*, liv. XVIII, fol. 53 : « Un étranger du pays de Ing chantait la *neige blanche* et le *doux printemps*, *pe-sioue-yang-tch'un* (l'auteur du roman emploie les mêmes expressions) ; il n'y avait qu'une dizaine de poëtes qui pussent l'imiter. »

l'encre tomber pêle-mêle, et la pointe des pinceaux voltiger avec impétuosité. En peu d'instants, chacune d'elles eut achevé ses quatrains. On peut dire à ce sujet :

Le pinceau est aussi impétueux que le vent et la pluie.
Les vers, une fois achevés, toucheraient jusqu'aux larmes les démons et les esprits.
La renommée du talent littéraire, qui doit briller pendant mille automnes,
Est échue un beau matin à de charmantes filles.

Les deux jeunes filles ayant achevé leurs vers, sans que l'une eût devancé l'autre, les présentèrent ensemble à Pé-kong. Celui-ci voyant que Lou-meng-li avait fait ses vers sans peine ni fatigue, et qu'elle avait pu les achever au même instant que mademoiselle Pé, il éprouva au fond du cœur une certaine surprise. Il ouvrit sa pièce la première, et y ayant jeté les yeux, il lut ce qui suit :

Le poëte Thsin-san, cité dans le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. XI, B, fol. 21), dit qu'il était difficile de traiter le sujet du *doux printemps* sur les mêmes rimes que la chanson de Ing.

Voici d'autres citations qui prouvent la célébrité de la chanson sur la *neige blanche* (Pe-sioue-ko). Le huitième jour du dixième mois de la troisième année de la période de Hien-khing (l'an 658 après Jésus-Christ), l'empereur ayant composé des vers au sujet de la neige, Liu-thsaï, pour le flatter, les appela *Pe-sioue-ko*, la chanson sur la neige blanche. On lit dans le philosophe Hoaï-nan-tseu : Quand Sse-kouang, célèbre musicien de l'antiquité, jouait l'air de *la neige blanche* (Pe-sioue-tchi-in), les dieux descendaient pour l'entendre. (*P'ing-tseu-louï-pien*, liv. CXXXVII, fol. 3.)

KI-KOUAN-KO.

(La chanson du pugilat[1].)

Lorsque les fleurs des saules voltigent, on ne replie pas la jalousie.

Les chagrins secrets d'une jolie femme se peignent dans ses yeux[2].

Dans la chaleur du printemps, elle n'aime pas à peindre ses noirs sourcils.

Comme les jours sont longs, elle n'a pas la force de tenir son aiguille d'or.

Elle voudrait s'amuser follement à courir après les fleurs rouges et violettes.

Ils sont passés les jours où l'on foule la verdure[3], et où l'on se dispute les plantes[4].

1. L'expression *ki-wan* est expliquée dans le dictionnaire *Thsing-han-wen-haï*, par *gala forime*, battre des mains; mais quelques passages de la pièce montrent qu'il s'agit d'une lutte entre plusieurs personnes, et que le mot pugilat est le seul qui convienne.

2. Littéralement : Montent à la pointe des sourcils.

3. Cette époque tombe au deuxième jour de la troisième lune. On sort des villes et l'on se répand de tous côtés dans la campagne pour cueillir des fleurs, ou bien, dans des bateaux élégants, on se promène sur les rivières aux sons des flûtes et des tambours.

4. Sous le règne de Tchong-tsong (705-707 après Jésus-Christ), le cinquième jour du cinquième mois, la princesse 'An-lo, voulant ajouter à sa beauté, employait la poste impériale pour envoyer chercher au loin toutes sortes de fleurs rares et de plantes odorantes, et dans la crainte que d'autres personnes ne s'en servissent, elle coupait ou jetait tout ce qui lui en restait. Cela s'appelait *teou-thsao*, disputer les plantes. (*Youeï-ling-kouang-i*, liv. x, fol. 21.)

Depuis cette époque, le même jour du même mois, les femmes e les jeunes filles courent dans les champs et cueillent à l'envi de plantes odorantes. Cette lutte champêtre est devenue un jeu et un amusement. (*Youeï-ling-tsi-yao*, liv. x, fol. 14.)

Elle voudrait causer en riant avec un homme de talent, ou jouer aux échecs.

Elle ne joue pas avec l'aiguille d'or de sa coiffure ; elle joue en frappant avec les mains.

Qu'elle soit victorieuse ou vaincue, lorsqu'elle a frappé avec les mains, elle sent son âme défaillir.

Si elle veut frapper lentement, chacune de ses compagnes a une idée différente.

Quand elle relève doucement les manches de sa robe de soie, on dirait l'ombre des nuages qui passent.

Ses doigts délicats, dans leur vol oblique, laissent des meurtrissures sur une peau de jade.

Elles luttent, elles se frappent au-dessous de la balançoire.

Les coups violents, les coups légers ne leur font point peur.

Dans l'ardeur du plaisir, elles continuent jusqu'au soir.

Au milieu de la cour, les fleurs du poirier sont déjà fanées.

Pé-kong ayant fini d'examiner ces vers, il trouva que tous les caractères étaient pleins de grâce et de noblesse. Il en éprouva soudain autant de surprise que de joie. Il dit en conséquence à madame Lou : « Je m'imaginais que les jeunes filles élevées dans l'appartement intérieur n'apprenaient les caractères que pour faire oublier l'usage ridicule du fard et de la céruse[1]. J'ignorais que ma nièce eût un talent si élevé. Tao-yun, de la famille Sié, ne saurait lui être comparée[2]. » Il prit aussitôt les vers et les présenta à Hong-yu.

1. Mot à mot : Laver la honte du fard et de la céruse.

2. Les Chinois citent *Tao-yun* comme ayant eu un esprit précoce. Sie-'an, qui vivait sous la dynastie des Tsin, voyant tomber la

« Ma fille, dit-il, regarde un peu l'élégance du style et la grâce de l'écriture [1]. C'est une de ces chansons charmantes qu'on serre précieusement dans le nécessaire de toilette [2]. Aujourd'hui, tu as rencontré une personne capable de se mesurer avec toi. »

Mademoiselle Pé ayant fini de lire les vers, ne pouvait se lasser de les louer; mais mademoiselle Lou s'excusait humblement. « Votre nièce, dit-elle, qui est restée seule et sans maître dans l'appartement intérieur, n'a pu faire qu'une composition vulgaire; je crains bien qu'elle ne manque de simplicité et de naturel [3]. J'espère que mon oncle et ma cousine voudront bien la corriger. »

Quand elle eut fini de parler, Pé-kong prit les vers de sa fille, et déployant la feuille de papier, il y lut ce qui suit :

LES SOUPIRS D'UNE VIEILLE FILLE.

Quand le printemps est venu, dans les sentiers des champs on voit beaucoup de fleurs.

Dans les sentiers des champs, une multitude de jeunes filles se promène pour admirer les fleurs.

neige, dit à ses enfants : A quoi ressemble la neige blanche qui qui tombe à gros flocons ? A du sel qu'on sèmerait du haut des airs, répondit son fils aîné Tseu-lang. Tao-yun dit à son tour : Elle ressemble plutôt aux fleurs de saules que fait voltiger le vent.

1. Mot à mot : Les caractères sont odorants, parfumés.

2. Il existe un recueil de Thse « romances, ballades » composées par Ho-lou, qui est intitulé : *Hiang-lien-tsi*, recueil (de poésies) à placer sur ou dans le nécessaire de toilette. (*P'ing-tseu-loui-pien*, liv. CLXIX, fol. 15.)

3. En chinois : Je crains qu'elle n'aille jusqu'à l'affectation (tchi-yao-ye).

Les fleurs éclosent, les fleurs se fanent; c'est ce qu'on voit tous les ans.

Il y a une fille qui regarde les fleurs, et qui tout à coup se tait.

Si elle se tait en regardant les fleurs, c'est qu'elle a sujet de penser.

Ce qui l'afflige de plus, c'est de penser qu'elle est ignorée des hommes.

Elle se souvient que jadis ses sourcils, peints avec grâce, excitaient la jalousie de la nouvelle lune[1].

Les cheveux qui couvraient ses tempes se moquaient des branches fleuries[2].

L'année dernière elle mourait de dépit en voyant venir trop tôt le vent d'automne[3].

Dans ce printemps, elle s'aperçoit que sa ceinture est amaigrie.

Hélas! sa robe, qui avait la teinte du sang et de la grenade,

Est loin d'égaler la charmante couleur de la fleur du pêcher.

Pendant toute l'année, je semble privée de sentiment et ne fais que soupirer.

Souvent, en regardant mon miroir, je me rappelle ma beauté d'autrefois.

La jeune femme de la maison voisine ne comprend pas mes chagrins[4];

Elle se pare avec élégance et fait la belle devant moi.

Quand Pé-kong eut lu ces vers : « Elle cache ses pensées, dit-il, et ne les dévoile pas. Elle possède à fond la manière gracieuse des grands poëtes des

1. C'est-à-dire : Avaient plus de grâce que le croissant de la lune.
2. C'est-à-dire : Étaient plus beaux que les branches fleuries.
3. C'est-à-dire : Le vent froid.
4. Mot à mot : Ne s'explique pas la chose.

Thang[1]. Si on la lançait avec ma nièce dans les plaines du milieu[2], on ne saurait dire qui a tué le cerf. »

Il ordonna à Yen-sou de faire voir ces vers à mademoiselle Lou. Celle-ci les ayant lus avec attention, en fit le plus grand éloge. « Ma cousine, dit-elle, vous avez fait une excellente composition ; le style est plein de beauté et de noblesse ; il a un éclat impérissable[3]. Mais si je compare mes vers aux vôtres, ils sentent d'un bout à l'autre la hache et le ciseau[4]. » « Comme mademoiselle Pé possède un si beau talent, dit-elle en elle même, je ne m'étonne plus que le jeune Sou-you-pé en ait été follement épris. »

Par suite de ces deux pièces de vers, leurs sentiments réciproques d'estime et d'amitié ne firent que s'augmenter de jour en jour. On peut dire à ce sujet :

Quand le talent est uni au talent,
On éprouve tout à coup un vif attachement.
L'affection des parents est sans doute solide,
Mais après tout ce n'est qu'une affection naturelle[5].

1. Le règne des Thang (de 618 à 904 après Jésus-Christ) a été l'époque la plus florissante de la poésie chinoise.

2. Les plaines de la Chine. Allusion aux chasseurs qui poursuivent à l'envi un cerf. C'est-à-dire : Si on les faisait concourir ensemble, il serait difficile de dire quelle est celle qui l'a emporté sur l'autre.

3. Mot à mot : Elle ne sent pas du tout le feu d'artifice (*yen-yo*, fumée-feu). C'est-à-dire : Ce n'est pas du tout comme un feu d'artifice qui brille et disparaît.

4. C'est-à-dire : On voit qu'ils m'ont coûté beaucoup d'efforts, et que je n'ai point votre rare facilité.

5. Mot à mot : Au fond, ce n'est qu'une affection de parents.

CHAPITRE XVI

DEUX JEUNES FILLES, BELLES COMME LES FLEURS ET LA LUNE[1], SE COMMUNIQUENT LEURS TENDRES PENSÉES

Depuis que Pé-kong avait vu la composition poétique de mademoiselle Lou, il en avait été secrètement enchanté. « J'avais vainement cherché partout un homme de talent, se dit-il en lui-même, pouvais-je penser que, dans ma propre maison, je verrais paraître une jeune fille douée d'un si beau talent? Elle pourra justement être la compagne de Hong-yu. Mais, s'il m'a été jusqu'ici si difficile de choisir un mari pour ma fille, aujourd'hui il me sera plus difficile encore d'en trouver deux[2]. Ce qu'il y a de mieux, c'est de profiter de ce beau printemps pour aller faire une promenade dans le pays de Wou-lin. Comme c'est le ren-

1. Mot à mot : La tante des fleurs et la sœur aînée de la lune.
2. Savoir : Un pour sa fille et un pour Lou-meng-li, sa nièce.

dez-vous habituel des hommes de lettres, qui sait si je n'y trouverai pas des jeunes gens prédestinés au mariage? »

Sur-le-champ, il communiqua à madame Lou et aux demoiselles Hong-yu et Lou-meng-li, toutes les idées qui préoccupaient son cœur. Il ordonna alors à ses domestiques d'apprêter un bateau, un char et des bagages, afin de partir immédiatement. Mademoiselle Hong-yu lui fit à plusieurs reprises des recommandations. « Mon père, dit-elle, quoique j'aie à la maison ma tante qui prend soin de moi, pendant que vous voyagerez au dehors, sur le soir de la vie, vous n'aurez personne pour vous servir; il faut donc que vous reveniez promptement. »

Pé-kong le promit à sa fille, et, sans perdre de temps[1], il prit de suite plusieurs domestiques et partit pour Wou-lin.

Or, mademoiselle Pé, voyant sa cousine Lou-meng-li, belle comme les fleurs, et douée d'un talent aussi pur que la neige, conçut pour elle la plus vive affection. De son côté, mademoiselle Lou, remarquant que sa cousine avait un talent poétique hors ligne, et une beauté sans rivale, elle ne cessait de lui donner toutes sortes de marques d'estime et de respect. Chaque jour, tantôt l'une cherchait sa compagne[2] pour l'interroger

1. Mot à mot : Pas un jour (sans attendre la fin de la journée).

2. Littéralement : Chaque jour, si ce n'était pas toi qui me cherchais pour m'interroger sur des caractères extraordinaires, c'était moi qui te cherchais pour te distribuer des rimes.

sur des caràctères extraordinaires [1], tantôt celle-ci cherchait l'autre pour lui distribuer des rimes [2]. Dans un jour serein, devant les fleurs, dans une belle nuit, à la clarté de la lampe, pareilles à l'ombre qui suit le corps, elles ne pouvaient se quitter. Entre elles, toute parole était aussitôt approuvée, tout raisonnement était goûté sans réserve.

Un jour, mademoiselle Pé, ayant fini de se coiffer, mit une robe de printemps d'une teinte pâle, et ordonna à Yen-sou de prendre un grand miroir. Elle en prit un aussi, et s'étant placée en dedans de la jalousie, elle recueillait les rayons [3] lumineux qui pénétraient à l'intérieur, et observait, par l'effet de leur réflexion, les objets du dehors. Soudain mademoiselle Lou accourut tout doucement, et voyant ce qu'elle faisait : « Ma sœur, dit-elle en souriant, pourquoi voulez-vous jouir toute seule de la récréation la plus agréable de l'appartement intérieur? De plus, les objets que vous apercevez en ce moment peuvent fournir un charmant sujet de poésie.

— Chère sœur, dit en riant aussi mademoiselle Pé, si vous ne me permettez pas d'en jouir seule, si d'ailleurs cet agréable sujet est de votre goût, pourquoi ne pas composer une pièce de vers, afin que je partage ce plaisir avec vous?

1. On entend par là des caractères rares et difficiles.

2. C'est-à-dire : Pour l'inviter à faire des vers sur les mêmes rimes qu'elle.

3. Mot à mot : Allant au-devant de ces rayons qui pénétraient à l'intérieur, à droite et à gauche, elle reflétait (les objets) et regardait.

— Je serais certainement charmée de vous faire partager ce plaisir, répondit mademoiselle Lou, seulement, je craindrais de salir le papier par mon style vulgaire, et de ne savoir peindre en vers une personne aussi belle que vous. Je ne sais comment faire.

— Ma sœur, dit mademoiselle Pé, le choix du sujet dépend de vous. Vous avez le talent d'un éminent lettré; quand vous reviendriez au monde avec de la barbe au menton, vous n'auriez pas à vous inquiéter[1].»

Mademoiselle Lou se mit à rire; puis, prenant à la hâte une feuille de papier et un pinceau, elle composa une pièce de vers et la présenta à mademoiselle Pé. Celle-ci y ayant jeté les yeux, lut les huit vers suivants composés chacun de cinq syllabes :

VERS SUR UNE JOLIE PERSONNE QUI, PLACÉE EN DEDANS D'UNE JALOUSIE, REGARDE DANS UN MIROIR.

L'achèvement de sa toilette n'est pas ce qui la charme.
Un miroir orné d'un phénix l'accompagne en dedans de la jalousie.
Quoique tournée en arrière, elle voit les objets qui s'y reflètent.
Les rayons lumineux se réfléchissant, elle aperçoit les cheveux de ses tempes.
Elle croit voir les fleurs du poirier[2] qui, au printemps, rivalisent avec la lune,

1. C'est-à-dire : Vous pourriez briller par votre talent parmi les hommes, et vous ne craindriez pas de les voir l'emporter sur vous. Lou-meng-li fait allusion aux existences successives qu'admettent les bouddhistes.

2. Allusion à la beauté de sa figure.

Ou les branches du saule[1] qui, vers le soir, se penchent sur un étang.
C'est assez pour troubler l'âme des hommes.
Qu'a-t-elle besoin de peindre encore ses sourcils?

Après avoir lu ces vers, mademoiselle Pé fut transportée de joie. «Cette pièce, dit-elle, est pleine de grâce et de noblesse; on y trouve l'élégance des poëtes des six dynasties[2]. Si ma chère sœur était un homme, je voudrais la servir[3] pendant toute ma vie.»

A ces mots, mademoiselle Lou fronça les sourcils, et resta quelque temps sans répondre. «Comme je ne suis pas un homme, dit-elle ensuite, est-ce que vous voulez me repousser? Ces paroles respirent une grande froideur.

— Chère sœur, dit en riant mademoiselle Pé, vous vous trompez. J'ai une profonde estime pour votre beau talent. Je voudrais rester avec vous jusqu'à la fin de ma vie, et parce que je craignais que ce ne fût im-

1. Allusion à la finesse et à la souplesse de sa taille.

2. Ce sont les dynasties des Ou, des Tsin orientaux, des Song, des Thsi, des Liang et des Tch'in. (*P'ing-tseu-louï-pien*, liv. XCIX, fol. 4.)

3. Littéralement : Sa sœur stupide (moi) voudrait se tenir près de lui (pendant sa toilette avec) la serviette et le peigne ; c'est-à-dire je voudrais l'épouser.

Tenir la serviette et le peigne est un terme d'humilité excessive dont se sert une femme chinoise pour dire : Remplir envers son mari les devoirs d'une épouse.

Il y a ici une allusion à Hoaï-ing, fille de Mou-kong, roi de Thsin, (7151) qui épousa le prince royal Yu que Hoei-kong, roi de Tsin (3920), avait donné en ôtage (à son père). (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. III, fol. 24.)

possible, je n'ai pu m'empêcher de former ce vœu poussé à l'extrême. C'est justement sur vous que j'ai concentré mon affection; en quoi trouvez-vous que je suis froide et indifférente?

— S'il s'agit de rester toute la vie ensemble, ou de n'y pas rester, dit mademoiselle Lou, cela dépend de notre vouloir ou non-vouloir. Si nous le voulons toutes deux, qui pourra s'y opposer? Pourquoi craindriez-vous que ce ne fût impossible?

— Si je crains que ce ne soit impossible, répondit mademoiselle Pé, c'est justement parce que je crains que vous ne le désiriez pas. Si vous le désirez, il n'est pas nécessaire que vous soyez un homme. Si je ne l'avais pas désiré, je n'aurais pas souhaité que vous fussiez un homme.»

Mademoiselle Lou passa alors de la colère à la joie. « Si je ne rougissais pas, dit-elle, de la médiocrité de mon esprit, et que je doutasse de la profondeur du vôtre, je serais vraiment bien ridicule. Mais, j'ai encore un mot à vous dire. Quoique les vœux que nous formons toutes deux n'aient rien de contraire, il doit y avoir un moyen de vivre ensemble; mais j'ignore, ma sœur, comment vous pourrez trouver ce moyen.

— J'ai appris, répondit mademoiselle Pé, que, dans l'antiquité, 'O-hoang et Niu-ing servirent ensemble[1] le

1. Le mot *servirent* signifie ici épousèrent.

'O-hoang et Niu-ing étaient les filles de l'empereur Yao, qui les maria à Chun son successeur. (Voyez. Gaubil, *Chou-king*, p. 10.)

seul Chun. Ce parti me plairait infiniment; j'ignore, ma sœur, si vous auriez la même idée.

— Si je n'avais pas eu cette idée, répondit mademoiselle Lou, d'un air joyeux, je ne serais pas venue.

— Ma sœur, dit mademoiselle Pé, quoique, pour le talent et la beauté, nous n'osions nous comparer à Niu-ing ni à 'O-hoang, cependant auprès des belles femmes de l'appartement intérieur dont les anciens ont vanté la réputation, nous n'aurions pas beaucoup à rougir[1]. Seulement j'ignore s'il existe aujourd'hui dans l'em-

1. Les expressions qu'emploie ici l'auteur *koueï-tchong-sieou* (la fleur, l'ornement de l'appartement intérieur), et *Lin-hia-fong* (le vent qui souffle au bas de la forêt — la réputation), montrent qu'il avait en vue le trait suivant emprunté à l'ouvrage intitulé Chi-choue (Récits du siècle). La femme de Wang-ing, nommée Tao-yun, avait une vive intelligence; la sœur de Tchang-youen, qui se distinguait par sa vertu, se maria dans la famille de Kou. Tchang-youen faisait sans cesse son éloge et l'opposait à Tao-yun. Comme Thsi-ni fréquentait les deux familles de Wang et de Kou, quelqu'un l'interrogea pour savoir laquelle de ces deux femmes lui paraissait supérieure à l'autre. Thsi-ni répondit : La femme de Wang-ing a une intelligence divine qui pénètre tout, et elle jouit d'une grande réputation (lin-hia-fong); la femme de Kou est pure comme la glace et brillante comme le jade; c'est la fleur de l'appartement intérieur (koueï-tchong-sieou).

L'expression difficile *lin-hia-fong* (vent au bas de la forêt), de même que *lin-hia-fong-khi* et *lin-hia-fong-tchi*, que n'explique aucun dictionnaire, me paraît signifier : renommée, réputation. On lit dans l'ouvrage intitulé *Siouen-ho-hoa-pou :* Sie-tcheou était une courtisane de la ville de Tching-tou. Elle se rendit célèbre par ses poésies. A cette époque, quoiqu'elle se fût déshonorée dans une condition abjecte, elle avait cependant une grande réputation (*yeou-lin-hia-fong-khi,* mot à mot : le vent et le souffle au bas de la forêt). C'est pourquoi, dès qu'elle avait composé une chanson ou une ro-

pire un homme de talent assez favorisé du ciel pour nous posséder[1] toutes les deux. »

Mademoiselle Lou resta quelque temps plongée dans ses réflexions. « Ma sœur, dit-elle ensuite, puisque vous m'avez promis de n'avoir avec moi qu'un cœur. quand vous savez quelque chose, il faut me parler franchement; pourquoi vous cacher de moi?

— Après vous avoir dévoilé mes sentiments intimes[2], dit mademoiselle Pé, que pourrais-je encore vous cacher?

— Puisque vous voulez ne me rien cacher, repartit Lou-meng-li, celui que vous avez en vue n'est-il pas un jeune homme de talent? Qu'avez-vous besoin de le chercher dans tout l'empire?

— Ma sœur, dit mademoiselle Pé en riant, pourquoi vous tromperais-je? Non-seulement nul homme n'occupe ma pensée, mais quand même j'aurais quelqu'un en vue, comment pourriez-vous le savoir? »

Mademoiselle Lou se mit à rire. « Le proverbe dit avec raison, s'écria-t-elle : Si vous ne voulez pas qu'une chose se sache, le mieux est de ne pas la faire. Ajoutez à cela que chaque action d'un homme de talent et d'une belle femme frappe l'attention du monde, et four-

mance, tout le monde se les disputait. (*P'eï-wen-yun-fou*, livre LI, folio 30.)

Voici un autre exemple : Fong-tchi-lieou-po-chi-kien : sa réputation se répandit dans le monde. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. IX, fol. 6.)

1. En chinois : Siao-cheou (5002-1101), perfrui aliquâ re.

2. En chinois : Kan-tan-ki-li, mon foie et mon fiel ayant été distillés.

nit pendant mille automnes un charmant sujet d'entretien. Quoique je fusse loin d'ici, je savais cela depuis longtemps. »

Mademoiselle Pé n'en voulut rien croire. « Puisque vous le saviez, dit-elle, pourquoi ne pas me l'avoir raconté franchement? N'auriez-vous pas été induite en erreur par l'histoire des vers de Tchang-koueï-jou sur les saules printaniers?

— Tout le monde connaît cette aventure, répondit mademoiselle Lou en riant; il n'y a pas que moi. Le jeune homme que je connais, n'est point Tchang, qui s'attribuait faussement les vers sur les saules printaniers, mais bien M. Sou qui les a véritablement composés, ainsi que les pièces intitulées *Song-yen* (on reconduit l'oie sauvage) et *Ing-yen* (on va au-devant de l'hirondelle). »

Mademoiselle Pé l'entendant dévoiler le secret de son cœur, resta tellement stupéfaite qu'elle ne put articuler un seul mot, et se contenta de fixer les yeux sur Yeu-sou.

« Comme nous n'avons toutes deux qu'un cœur, dit mademoiselle Lou, pourquoi vous fâcher? pourquoi concevoir des soupçons et prendre cet air étrange? »

Mademoiselle Pé éprouva pendant quelque temps une surprise extrême; mais sachant que ces paroles étaient fondées, elle vit bien qu'elle ne pouvait cacher la vérité. « Ma sœur, dit-elle, vous êtes vraiment d'une rare sagacité. Cette affaire n'était connue que de moi et de Yen-sou. Je n'avais pas osé la révéler à per-

sonne, même dans mes songes; j'ignore, ma sœur, comment vous avez pu l'apprendre. Peut-être que quelques servantes de ma maison m'ont furtivement épiée, et sont venues vous la conter en secret.

— Ma sœur, dit mademoiselle Lou en riant, puisque les démons et les esprits même n'auraient pu deviner cette affaire, comment l'aurait-on connue? Ce récit est vraiment sorti de la bouche de M. Sou pour entrer dans mes oreilles; nulle autre n'en sait rien. Vous ne devez donc soupçonner personne.

— Ma sœur, dit mademoiselle Pé, en parlant ainsi vous voulez vous moquer de moi. Il y aura bientôt un an que M. Sou est parti d'ici. Mon père l'a fait chercher de tous côtés, mais il n'a pu avoir de ses nouvelles ni savoir en quel endroit il a porté depuis peu ses pas errants. Quand même il serait allé dans le Chan-tong, comment ma sœur, qui est une jeune beauté de l'appartement intérieur, aurait-elle pu avoir une entrevue avec lui?

— Ma sœur, dit mademoiselle Lou, vos doutes sont certainement justes; mais le fait est que j'ai eu une entrevue avec M. Sou, et que j'ai touché l'affaire qui vous intéresse. Soyez sûre que je ne vous en impose pas.

— Ce que vous venez de dire, repartit mademoiselle Pé, est en opposition avec le devoir et la vraisemblance. Comment voulez-vous que je consente à le croire?

— Ma sœur, dit mademoiselle Lou, je conçois qu'au-

jourd'hui vous vous refusiez à le croire; mais, plus tard, lorsque vous vous trouverez avec M. Sou, après l'avoir soigneusement interrogé, vous reconnaîtrez que mes paroles n'étaient point fausses.

— M. Sou, dit mademoiselle Pé, est comme une algue détachée de sa tige, qui flotte au gré des eaux. Une fois parti, il est devenu invisible, et semble ne plus songer à moi. Vous savez, ma sœur, que je ne le rencontrerai plus de ma vie, et c'est pour cela que vous me parlez ainsi.

— Que dites-vous là, ma sœur? reprit mademoiselle Lou; c'est pour se marier avec vous que M. Sou court de l'orient à l'occident sans prendre soin de sa vie. Pourquoi parler avec tant d'indifférence et de froideur? N'est-ce pas payer d'ingratitude la fidélité extrême de ce jeune homme? L'automne dernier, il a obtenu dans le nord[1] le grade de licencié. Pourquoi le comparez-vous à une algue détachée de sa tige, qui flotte au gré des flots[2]?

— Eh quoi! dit mademoiselle Pé, pleine d'étonnement et de joie, c'est donc encore lui qui a obtenu la seconde place au concours du nord[3]? Pourquoi s'est-il fait inscrire comme étant du Ho-nan?

— Suivant ce que j'ai appris, répondit mademoiselle

1. Mot à mot : Il est monté sur la planche (liste) du nord.

2. Comme si elle disait : Pourquoi dites-vous qu'il a disparu sans retour?

3. Au concours du département de Chun-thien-fou, qui comprend la ville de Pé-king.

Lou, son oncle Sou, le juge provincial, est originaire du Ho-nan. Maintenant, il l'a adopté; voilà pourquoi ce jeune homme s'est fait inscrire sur les registres du Ho-nan.

— Puisqu'il avait obtenu le grade de licencié, dit mademoiselle Pé, il aurait dû revenir de suite pour me demander en mariage. Pourquoi jusqu'ici m'a-t-il laissée sans nouvelles?

— J'imagine, dit mademoiselle Lou, qu'il ne veut revenir qu'après avoir obtenu le grade de docteur. Il faut, ma sœur, que vous l'attendiez avec patience; peut-être arrivera-t-il au premier moment.

— A ce que je vois, dit mademoiselle Pé, vos paroles, souvent répétées, ne me paraissent point sans fondement. Seulement, ma sœur, vous êtes une jeune fille, qui ne sortez jamais de l'appartement intérieur; comment avez-vous pu avoir une entrevue avec lui? Et quand même vous auriez interrogé un étranger, vous n'auriez pu obtenir des détails aussi clairs et précis. Puisque vous avez de l'amitié pour moi, pourquoi ne pas me raconter cela de point en point, pour dissiper les doutes qui agitent mon cœur?

— Comme je vous en ai tant dit, repartit mademoiselle Lou, je ne puis me dispenser de vous faire connaître toute la vérité; seulement, ma sœur, il ne faut pas que vous vous moquiez de moi.

— On a vu, dit mademoiselle Pé, des jeunes filles de l'appartement intérieur, dont les relations secrètes avaient bien plus de gravité que celles dont vous par-

lez. Il me suffit que ma sœur ne se moque pas de moi; comment oserais-je me moquer d'elle?

— Puisque vous ne vous moquez pas de moi, dit mademoiselle Lou, je vais vous parler sans détours. L'an dernier, M. Sou voulait aller à la capitale pour l'affaire qui vous intéresse, et prier Ou, l'académicien, de lui servir d'entremetteur. Mais quand il arriva dans le Chan-tong, il fut dévalisé sur la route et se trouva sans bagages. Il était resté dans une auberge, incertain, irrésolu. Heureusement qu'un seigneur Li, qui demeurait tout près de votre sœur, le rencontra et apprit sa mésaventure. Voyant que M. Sou était un bachelier plein de savoir, il le pria tout de suite de composer des vers sur quatre peintures d'un paravent de soie, qu'il voulait offrir au juge de la province, et lui promit de lui donner de l'argent pour son voyage. Il l'invita en conséquence à venir chez lui et lui donna un logement dans son jardin. Comme le pavillon que j'habitais touchait à ce jardin, j'ai pu l'observer à la dérobée. Ayant vu que sa figure n'avait rien de vulgaire, et qu'il composait des vers avec une rare facilité, je reconnus que c'était un jeune homme aussi distingué par son talent que par sa beauté. Je songeai alors que, vu la mort de mon père, le veuvage de ma mère et la jeunesse de mon frère, je n'avais personne qui pût s'occuper de me marier, et que si je m'attachais sottement aux principes ordinaires, je compromettrais tout mon avenir. Dans mon embarras extrême, je me vis obligée de me plier aux circonstances, et alors, changeant de costume

et habillée en homme, j'eus avec lui une entrevue devant la porte du jardin de derrière. »

A ces mots, mademoiselle Pé fut remplie d'étonnement et de joie. « Ma sœur, dit-elle, je n'aurais jamais pensé que, jeune comme vous êtes, vous auriez eu une idée aussi extraordinaire et une si grande hardiesse. On peut dire que vous êtes un héros parmi les belles femmes.

— Il n'y a point eu là d'idée extraordinaire, lui dit mademoiselle Lou; ce fut une idée portée à l'extrême dont je n'ai pu me défendre, comme lorsque vous avez désiré que je fusse un homme.

— Passons là-dessus, dit mademoiselle Pé. Mais, dans l'entrevue que vous avez eue avec lui, comment s'est-il mis à parler de mes affaires? On peut dire que les jeunes lettrés sont bien indiscrets.

— Ce n'est pas, dit mademoiselle Lou, qu'il ait été indiscret. Comme il avait décliné plusieurs fois des ouvertures de mariage que je lui avais faites[1], et n'avait pas voulu y consentir, j'insistai avec énergie pour en savoir la cause, et alors, poussé à bout, il finit par m'avouer tout ce qui lui était arrivé auparavant. Les faits s'étant passés à plus de mille li (cent lieues), il s'était imaginé que votre sœur[2] n'en pouvait rien savoir. Il ne songeait pas qu'il parlait de mon oncle et

1. Pour le sonder dans son propre intérêt, Lou-meng-li lui avait proposé d'épouser sa sœur, qui n'était autre qu'elle-même.

2. C'est-à-dire : Moi, Lou-meng-li.

de vous que je connais parfaitement. Ce mariage était vraiment dans les décrets du ciel.

— Ma sœur, dit mademoiselle Pé, quelles conventions a-t-il faites avec avec vous pour l'avenir?

— Quand je vis, dit mademoiselle Lou, qu'il avait causé avec vous en secret, et qu'il mourrait plutôt que de manquer à sa parole, je reconnus que ce n'était pas un jeune homme dissipé. Et comme aujourd'hui il ne vous est pas infidèle, il est évident que plus tard il ne le sera pas à votre sœur[1]. C'est pourquoi je le pressai plus vivement encore, et alors, poussé à bout, il me promit de prendre deux compagnes[2]. Si j'ai pris le prétexte de fuir le malheur, et ai engagé ma mère à venir chercher ici un asile, c'était, à vrai dire, pour vous consulter sur une affaire secrète. Je ne pensais pas que ma sœur, qui a les sentiments généreux de Thaï-sse[3],

1. C'est-à-dire : Il ne manquera pas à la promesse qu'il m'a faite par suite de mes ouvertures de mariage.

2. Littéralement : Il promit deux nids (deux lits). C'est-à-dire : Il promit de vous épouser ainsi que ma sœur (que je lui proposai fictivement n'osant me proposer moi-même).

3. Il est impossible ici de faire passer en français le sens littéral du texte : Kouan-tsiu-kieou-mo-tchi-liang, « les sentiments (exprimés dans les odes) *kouan-tsiu* et *kieou-mo*. » Ce sont deux odes du livre des vers (la première et la quatrième du 1er livre), où le poëte célèbre l'heureuse union de la princesse Thaï-sse et de Wen-wang.

Kouan-tsiu, est l'abréviation de Kouan-kouan-tsiu-niao (les oiseaux *tsiu*, canards, se répondent à l'unisson par le cri *kouan-kouan*).

L'expression *Kieou-mo*, qui sert de titre à l'ode 4, ch. 1 du premier livre du Chi-king, signifie un arbre dont les rameaux sont inclinés vers la terre.

me promettrait de servir[1] avec elle le même époux, et qu'elle se conformerait aux vœux de M. Sou, sans s'être concertée avec lui. On peut dire que le ciel écoute les vœux des mortels, et qu'il n'a pas voulu que mes peines fussent perdues.

— Ma sœur, dit mademoiselle Pé, vous êtes vraiment d'une grande sagacité. J'étais dans une ignorance complète et comme enveloppée d'un nuage, et, si vous ne m'eussiez clairement expliqué la conduite de M. Sou jusqu'à présent, je serais dans la situation de l'homme qui avait caché un cerf sous des broussailles[2]. Vous avez pu transplanter une fleur et la greffer sur un arbre[3], et vous oublier vous-même pour vous mettre à la suite des autres[4]. Les héroïnes de l'antiquité n'au-

1. C'est-à-dire : D'épouser avec elle le même homme.

2. On lit dans le philosophe Lie-tseu : Un homme du royaume de Tching, qui était allé ramasser du bois à brûler, rencontra un cerf et le tua. Craignant d'être découvert, il cacha le cerf dans un fossé et le couvrit de broussailles. Mais il oublia le lieu où il l'avait caché, et ne pouvant plus le retrouver, il s'imagina qu'il avait fait un rêve. Mademoiselle Pé veut dire que, sans les détails clairs et précis que lui a donnés Lou-meng-li, elle croirait avoir fait une rêve.

3. Ce passage paraît signifier que Lou-meng-li a pu rattacher pour toujours mademoiselle Pé à Sou-yeou-pé.

Les Chinois comparent souvent deux choses intimement unies ensemble à deux arbres greffés l'un sur l'autre. On lit dans le philosophe Kouan-in-tseu : Si mon âme s'unissait à l'âme du ciel et de la terre et des dix mille êtres, je serais comme un arbre qu'on greffe sur un arbre différent, et qui croît avec lui de manière à ne former qu'un seul arbre.

4. Mademoiselle Pé veut dire que sa cousine lui a cédé le premier rang (celui de femme légitime), et a choisi pour elle-même l'humble condition de femme du second rang.

raient rien fait de plus. Mais dites-moi, ma sœur, comment avez-vous su que le jeune Sou, après vous avoir quittée, s'était fait inscrire parmi les candidats du Ho-nan?

— Li, notre voisin, secrétaire du palais, répondit mademoiselle Lou, aimait particulièrement à flatter les hommes puissants. Dernièrement, je l'avais vu préparer de riches présents pour aller féliciter le noble fils que le juge provincial venait d'adopter. Il disait que c'était lui qui avait composé les vers[1], et comme il l'avait traité précédemment avec peu d'égards, il avait voulu redoubler de libéralité. Si ce jeune homme n'est pas le seigneur Sou, dites-moi qui c'est. Comme le juge provincial était originaire du Ho-nan, j'ai su aisément pourquoi son fils s'était fait inscrire sur les registres de cette province. Lorsqu'ensuite la liste (du concours) du nord eut été publiée, le seigneur Li envoya quelqu'un pour le féliciter de sa part. Voilà comment j'ai su qu'il avait obtenu le grade de licencié.

— D'après ce que vous dites, repartit mademoiselle Pé, nul doute que ce ne soit M. Sou. S'il m'a conservé de l'affection et ne m'a point oubliée, son premier engagement subsiste, et comme il vous a priée, chère sœur, de venir à mon aide, désormais je ne me désolerai plus de vivre solitaire dans l'appartement intérieur.

Dernièrement, dit mademoiselle Lou, lorsque je suis

1. Savoir : Les quatre pièces de vers sur les peintures qui ornaient le paravent de soie, que Li voulait offrir au juge provincial.

venue ici pour échapper au danger, dans la crainte que M. Sou ne me trouvât point à son retour et ne sût où me chercher, j'ai envoyé un domestique à la capitale pour lui remettre une lettre, mais je n'ai pas encore reçu de réponse. En ce moment, le concours pour le doctorat est déjà passé, et j'ignore si M. Sou y a réussi ou non. Que n'envoyez-vous quelqu'un pour vous en informer?

— Je l'avais oublié, répondit mademoiselle Pé. Ces jours derniers quelqu'un avait apporté à mon père la liste du concours général; mais faute d'attention, je ne l'ai pas lue, et maintenant je ne sais où on l'a mise.

— Je crois, dit Yen-sou, qui était près d'elle, qu'on l'a laissée dans le pavillon Mong-thsao-hien [1]; attendez un peu que j'aille la chercher. » Elle la trouva en effet, et la rapporta un instant après. Les deux jeunes filles l'ayant déployée, au premier coup d'œil, elles virent que Sou-you-pé était le treizième de la liste. «On peut dire, s'écrièrent-elles avec des transports de joie, que le ciel écoute les vœux des mortels. »

Depuis ce moment, les deux jeunes filles ne firent

1. Ce nom signifie « le pavillon de la plante qui fait rêver. » Il se rattache à un fait d'un caractère fabuleux. On lit dans l'ouvrage appelé *Thong-ming-ki*: La plante *mong-thsao* ressemble au roseau *p'ou*. Sa couleur est rouge ; le jour, elle se replie et rentre en terre; elle en sort la nuit. On l'appelle aussi *hoaï-mong*. Lorsqu'on en met des feuilles dans son sein (hoaï-ye), on sait de suite si un rêve sera heureux ou malheureux, et l'effet se produit de suite. Un empereur ayant pensé à la figure de sa femme défunte sans pouvoir se la rappeler, on lui offrit une branche de cette plante. Il la mit dans son sein, et, la nuit suivante, il vit en effet sa femme en songe.

que s'estimer et s'aimer davantage, et ne se quittèrent plus un seul instant. On peut dire à ce sujet :

Après un pénible travail, l'abeille forme son miel.
Du fond de ses entrailles, cent fois repliées, le bombyx verse sa soie.
Si une jolie personne n'eût révélé elle-même cette histoire,
Qu'est-ce qui aurait pu en apprendre tous les détails[1] ?

Nous laisserons maintenant les deux demoiselles Pé et Lou s'abandonner à la joie dans l'appartement intérieur. Quant à Sou-yeou-pé, en sortant de la province de Chan-tong, il avait été dans le Ho-nan, et après y avoir offert un sacrifice à ses ancêtres, il s'était rendu directement à Kin-ling (Nan-king), où il arriva en moins d'un jour. Il voulut tout de suite aller dans le village de Kin-chi pour saluer Pé-kong. Il prépara d'abord des présents, puis il chargea quelqu'un de porter d'avance les deux lettres de Ou, l'académicien, et de Sou, le moniteur impérial. Au fond de son cœur, il espérait que les lettres, une fois remises, il ne manquerait pas de recevoir une réponse favorable. Mais son attente fut trompée. Le lendemain, son messager vint lui rendre compte de sa commission. « Au moment où je suis arrivé, dit-il, le seigneur Pé n'était plus chez lui. Il était allé faire une excursion sur les bords du lac Si-hou, dans le pays de Hang-tcheou. J'ai

1. Littéralement : Le froid et le tiède, le glacé et le chaud, qui l'aurait su ? (Voyez Morrison, *Dictionn. chin.*, 2[e] partie, n° 3192.)

remis les deux lettres à son concierge, qui me dit que son maître vous répondrait dès qu'il serait de retour. Quand je lui eus appris que Votre Seigneurie voulait aller lui rendre visite, il ajouta que son maître se trouvant hors de la maison, il n'y avait personne pour vous recevoir, et qu'il n'osait pas donner à Votre Seigneurie la peine de se déranger; que si vous aviez l'intention de saluer son maître, il suffisait de laisser votre carte, qu'il inscrirait sur le registre de sa loge. »

Après avoir entendu ces paroles, Sou-yeou-pé resta quelque temps stupéfait. « Est-il possible, dit-il en lui-même, que je sois si malheureux? Je suis allé dans le Chan-tong pour chercher Lou-meng-li et n'ai pu le voir; et au moment où j'arrive ici, Pé-kong est absent, Comment faire? Pé-kong, pensa-t-il encore, ne peut manquer de revenir; le mieux est de l'attendre ici pendant quelques jours. » Il interrogea en conséquence le messager. « Vous auriez dû demander, dit-il, à quelle époque doit revenir le seigneur Pé.

— Je l'ai, en effet, demandé, répondit-il; mais le concierge m'a appris que le seigneur Pé étant parti depuis peu de temps pour faire une promenade d'agrément, il pourrait bien rester un mois et même deux ou trois mois; et qu'ainsi on ne saurait préciser l'époque de son retour. »

« Quoique Pé-kong soit absent, se dit Sou-yeou-pé, je veux aller demain lui rendre visite. Peut-être aurai-je le bonheur de voir Yen-sou; je lui demanderai des nouvelles récentes de mademoiselle Pé, ce sera char-

mant. » « Si j'y vais, se dit-il encore, les chars, les chevaux et les domestiques qui me précèdent et me suivent, ne me permettront pas d'aller tout seul l'interroger; et quand même Yen-sou se trouverait dans le salon de devant, elle ne jugerait pas convenable de sortir. Cette démarche serait donc inutile, et si je restais ici à l'attendre, le terme fixé sur ma feuille de route me presserait de partir. Puisque Pé-kong est allé faire un voyage d'agrément près du lac Si-hou, le mieux est d'y aller tout de suite et de chercher à le voir. »

Au moment où il venait d'arrêter son projet, justement les employés de son tribunal arrivèrent pour le prendre[1]. Sou-yeou-pé partit aussitôt précédé de sa bannière[2] officielle; mais tout le voyage se passa sans qu'on lui présentât aucune plainte[3]. Il ne lui fallut que

1. C'est-à-dire: Vinrent le trouver pour l'accompagner dans son voyage.

2. Il résulte de ce passage que Sou-yeou-pé, qui avait été nommé Tchouï-kouan (juge) dans le département de Hang-tcheou-fou, de la province du Tche-kiang (chap. xv, fol. 2), s'était mis en route, précédé d'une bannière ou écriteau indiquant le titre de sa charge.

Le passage suivant explique le sens de p'aï (a board with an inscription on it): Mi-feï, qui vivait sous les Song, était un célèbre calligraphe, qui aimait à faire des collections d'écritures et de peintures. Lorsqu'il voyageait en bateau sur la rivière Hoaï, il faisait dresser sur le bord un écriteau (kie-p'aï) portant ces mots : *Mi-kia-chou-hoa-tch'ouen*, bateau d'écritures et de peintures de Mi-feï. (Dict. *Ou-tch'e-yun-souï*, liv. xiv, fol. 2. Cf. *Yun-fou-kiun-yu*, liv. iii, fol. 50.)

3. C'est-à-dire : Aucune accusation écrite. On a vu dans la note précédente qu'il avait été nommé juge. Il pouvait, par conséquent, recevoir sur sa route les plaintes des particuliers.

sept ou huit jours pour arriver à Hang-tcheou. Il fit d'abord sa visite aux magistrats supérieurs, puis il se rendit à son poste. Après quelques jours de tracas, il commença à avoir un peu de loisir. Il envoya aussitôt quelqu'un sur les bords du lac Si-hou pour demander où demeurait le seigneur Pé, de Kin-ling, du titre de *Chi-lang* (vice-président d'un tribunal).

Après avoir cherché pendant un jour entier, le messager vint lui rendre réponse. « Je me suis informé, dit-il, dans tous les couvents du lac Si-hou, dans les cabarets flottants et dans les maisons de campagne. Je les ai parcourus d'un bout à l'autre, mais tout le monde m'a répondu qu'il n'y était venu nul vice-président du nom de Pé.

— C'est bien extraordinaire, s'écria Sou-yeou-pé. On m'avait clairement dit chez lui qu'il était venu ici; comment se fait-il qu'il n'y soit pas ? »

Il ordonna de nouveau à son messager d'aller à la ville et de s'informer de tous côtés. Or, quoique Pé-kong se promenât alors sur les bords du lac Si-hou, comme Yang, le *Yu-sse* (moniteur impérial) remplissait dans ce pays la charge de *Tou-thang* (gouverneur de la province), il craignit qu'il ne vînt à le savoir. « Autrefois, se dit-il, il m'a importuné chez moi ; aujourd'hui il pourrait bien venir me soutirer de l'argent[1]. En conséquence, il changea son nom de Pé en celui

1. En chinois Ta-thsieou-fong, faire du vent d'automne. Le sens que j'ai adopté est emprunté au P. Prémare.

de[1] Hoang-fou, le Youen-waï[2]. C'est pourquoi personne ne le connaissait. Il loua une maison de campagne, située près du pont de Si-ling et s'y établit. Chaque jour, il sortait avec un vêtement de toile et des souliers de paille, et faisait porter par un domestique une écritoire garnie de tous les objets nécessaires[3]. Tantôt dans une barque, tantôt à pied, il se promenait en admirant les beautés des deux pics et des six ponts. Toutes les fois qu'il rencontrait des jeunes gens d'un extérieur distingué[4], il s'informait d'eux avec le plus grand soin.

Un jour qu'il était tranquillement assis dans le pavillon de la source froide, et qu'il se plaisait à admirer la blancheur des rochers et la pureté de la source, soudain il vit venir une compagnie de six à sept jeunes gens couverts de larges bonnets et d'habits de couleur, et suivis d'un grand nombre de domestiques qui portaient des tapis de feutre et des flacons de vin. Ils entrèrent tous ensemble dans le pavillon de la source froide pour s'amuser à boire. Ils virent Pé-kong qui

1. Littéralement : Il prit le caractère Pé 白, et le plaça au-dessus du mot wang 王 (pour former le mot hoang 皇).

2. Officier du cinquième rang.

3. Littéralement : Des quatre choses précieuses de la chambre (boîte) de la littérature, savoir : du papier, des pinceaux, de l'encre et la pierre pour la broyer.

4. En chinois *tseu-ti* (fils et frère cadet). Mon dictionnaire chinois-espagnol du Fo-kien explique cette expression par : Galante, de buena apparencia.

y était assis avant eux. Remarquant que, malgré son vêtement de toile et ses souliers de paille, il avait un extérieur distingué; que, de plus, il était suivi de deux domestiques et n'avait point l'air d'un homme à mépriser, ils le saluèrent avec respect[1] et vinrent s'asseoir auprès de lui. Au bout de quelques instants, plusieurs domestiques apportèrent des flacons de vin et les rangèrent en bon ordre. Les jeunes gens adressèrent alors une invitation à Pé-kong. « Vénérable maître, dirent-ils, si vous ne nous dédaignez pas, veuillez vous asseoir un instant avec nous. »

Pé-kong voyant que c'étaient six ou sept jeunes gens, pensa qu'il pourrait trouver parmi eux quelque talent remarquable. C'est pourquoi il ne fit pas beaucoup de difficultés, et se contenta de dire : « Jusqu'à présent je n'ai pas eu l'honneur de faire votre connaissance; comment oserais-je vous incommoder?

— Monsieur, répondirent les jeunes gens, entre les montagnes et les eaux et dans l'espace qu'embrassent les quatre mers, tous les hommes sont des amis; quel empêchement y voyez-vous?

— En ce cas, dit Pé-kong, mille remercîments. » A ces mots, il les suivit et alla s'asseoir.

A peine avait-on bu quelques tasses de vin qu'un des jeunes gens l'interrogea. « A en juger par l'accent de Votre Seigneurie, lui dit-il, vous n'avez point l'air

1. En hinois *kong-cheou*, saluer en élevant les mains au niveau de la tête (to bow with the hands even with the head. Wells Williams.)

d'être de notre ville de Hang-tcheou. J'oserai vous demander quel est votre noble pays, votre éminent nom de famille, votre illustre nom d'enfance et le motif qui vous a conduit ici.

— Je suis de Kin-ling, répondit Pé-kong; mon double nom est *Hoang-fou*. J'aime la beauté des montagnes et des eaux de votre noble pays; c'est pour cela que je suis venu y faire une excursion. »

Le même jeune homme l'interrogea encore. « Êtes-vous, dit-il, dans un collége de la ville ou dans le collége des nobles[1]?

— Ni dans l'un ni dans l'autre, répondit Pé-kong; je vis à la campagne, où je cultive deux arpents de mauvaise terre.

— Vénérable monsieur, dit ce jeune homme, comme vous savez apprécier, quoique campagnard, les agréments des montagnes et des eaux, on voit que vous êtes un homme de goût.

— Messieurs, leur demanda Pé-kong, appartenez-vous à une école de la ville ou au collége des nobles?

— Nous sept, répondit un d'entre eux, nous sommes tous de la même société littéraire[2]. Ces trois messieurs, dit-il, en montraut ses camarades, sont du collége de Jin-ho, et ces deux autres du collége de Tsien-thang. Pour moi, j'appartenais d'abord au collége de Hang-tcheou, mais dernièrement j'ai été admis dans

1. En chinois : kien (Basile, nº 6569). C'est l'abréviation de Koue-tseu-kien, le collége impérial; en mandchou : gourouni tatchikô.

2. Voyez page 221, note 2.

le collége du Midi[1]. » Puis, montrant du doigt celui qui l'avait interrogé le premier : « Ce jeune homme, dit-il, est comme vous, monsieur, il n'appartient ni à une école de la ville, ni au collége des nobles.

— En ce cas, dit Pé-kong, j'imagine qu'il a obtenu un haut grade littéraire.

— Vénérable monsieur, dit-il en riant, vous avez bien deviné; du premier coup vous avez trouvé juste. Ce jeune homme s'appelle Wang. L'automne dernier, il a obtenu le grade de kiu-jin (licencié); c'est un homme fraîchement anobli[2].

— D'après ce que vous dites, repartit Pé-kong, vous êtes tous de la famille des lettrés; je vous ai manqué de respect.

— De quels lettrés parlez-vous? dit à son tour le licencié Wang. La littérature est un métier à se briser les os. Vous vous figurez qu'il est bien facile d'obtenir ce grade de licencié. Il faut se consumer à force d'étudier[3]. Mais vous, vénérable monsieur, vous avez le bonheur de ne pas lire. Après avoir acheté beaucoup d'arpents de terre, vous jouez le rôle d'un richard, et vous vous procurez, en viandes et en poissons, toutes les jouissances de la table.

1. C'est-à-dire : J'ai été admis au nombre des Kien-seng, titre qui place un jeune homme entre les bacheliers et les licenciés, et qu'on n'obtient que par faveur ou à prix d'argent. (Morrison, *Dictionn. chin.*, part. I, clé 38, fol. 778.) Voyez page 219, note 1.

2. C'est-à-dire : Anobli par ses succès.

3. Littéralement : Se déchirer, en lisant, la peau de la bouche et des lèvres.

— Monsieur Wang, dit un autre jeune homme, maintenant que vous avez obtenu le grade de licencié, vous êtes heureux comme un Dieu. Ne tenez pas un tel langage, qui sent l'homme dissipé. Mais c'est à nous autres bacheliers qu'est réservée toute la peine. Quand l'examinateur en chef est arrivé, il faut subir l'examen préparatoire et l'examen annuel[1]. Dans le collége, il y a encore l'examen mensuel et l'examen trimestriel. De plus, on est obligé de former avec ses camarades une société littéraire[2]. S'il est difficile de ne pas étudier, se livrer à l'étude est plus difficile encore.

— Monsieur, dit un autre jeune homme, vous accumulez les difficultés ; mais vous ne dites pas combien il est facile d'aller dans une ville de premier ou de second ordre pour intercéder en faveur des autres ou faire de bons dîners. »

Toute la compagnie éclata de rire. Après qu'on eut bu encore quelque temps : « Le vin a été trop prodigué, s'écria un des jeunes gens ; pour moi, je ne bois plus.

1. L'examen annuel, appelé *Souï-khao*, n'a lieu qu'une fois en deux ans (*sic*) ; tous les bacheliers sont obligés d'y assister sous peine d'être effacés de la liste et de perdre leur rang. (Morrison, *Diction. chin.*, part. I, rad. 39, p. 763.)

2. Nous voyons, dans la visite du dieu du foyer, que Yu-kong avait formé, avec une dizaine de condisciples, une association littéraire, sous la protection du dieu *Wen-tchang-ti-kiun*, qui préside à la littérature. Les jeunes gens dont il s'agit ne s'associent ensemble que dans le but de cultiver les lettres pour réussir dans les concours.

Les expressions *tso-hoeï* (former une réunion), *kie-sse* (s'affilier à une société), sont une répétition élégante de la même idée.

Puisqu'une de nos séances littéraires tombe justement aujourd'hui, comme nous n'avons pas encore fait de wen-tchang (prose élégante), il faut qu'on propose un sujet de poésie, et que nous le traitions tous, pour remplir la tâche de notre présente réunion.

— Après avoir bu, dit un autre jeune homme, qui est-ce qui pourrait supporter l'ennui de faire des vers?

— Si vous ne faites pas de vers, dit le jeune homme précédent, fournissez-nous au moins un sujet ; demain, quand vous verrez nos autres camarades, vous saurez bien vous excuser.

— Monsieur, dit le licencié Wang, cessez ces propos qui méritent peu de confiance[1]. Si quelqu'un veut composer, qu'il compose tout de suite ; mais s'il ne vient pas à bout de ses vers, il sera puni de trois tasses.

— De cette façon, dit l'autre jeune homme, il aura de la verve. Mais ce respectable monsieur Hoang-fou, comment le traiterez-vous?

— Comme il n'a pas étudié, dit le licencié Wang, on ne saurait le forcer de faire des vers. Il suffit qu'il boive avec nous.

— C'est juste! c'est juste! dit le jeune homme ; veuillez maintenant nous donner un sujet.

— Eh bien! dit le licencié Wang, prenons pour sujet notre promenade au lac Si-hou. Pourquoi irions-nous chercher un autre sujet?

— Ce sujet est excellent, dirent tous les jeunes gens,

1. Untrustworthy (Wells Williams).

mais il est un peu difficile à traiter; cependant il n'y a rien à dire.»

A ces mots, il ordonna aux domestiques de placer devant chacun d'eux du papier, de l'encre, des pinceaux et des pierres à broyer qu'ils avaient apportés. Tous se mirent à versifier. Les uns réfléchissaient en marmottant, les autres portaient leur tasse à la bouche en cherchant des rimes; ceux-ci, le pinceau à la main, écrivaient leur brouillon; ceux-là, remuant la tête, faisaient péniblement quelques vers. Tous les jeunes gens travaillèrent pendant fort longtemps sans qu'un seul pût venir à bout de sa pièce. Ce que voyant, Pé-kong ne put s'empêcher de rire.

« Respectable monsieur, dit le licencié Wang, ne riez pas ainsi. Vous qui n'avez pas étudié, vous ne pouvez vous imaginer combien on a de peine à faire des vers. Un ancien disait : « Pour faire un vers de cinq syllabes, on se tord la barbe et l'on en arrache quelques brins. »

— Quoique je n'aie pas étudié, dit Pé-kong, je saurais bien faire une couple de vers.

— Puisque vous savez faire des vers, dirent tous les jeunes gens, que n'en composez-vous tout de suite une pièce?

— Si vous voulez que je compose, dit Pé-kong, il faut que vous me donniez une rime. Autrement, comme il y a beaucoup d'auteurs qui ont composé des vers en se promenant sur le lac Si-hou, vous diriez que j'ai copié une pièce ancienne. »

Le licencié Wang, trouvant que Pé-kong affichait de

grandes prétentions, il réfléchit en lui-même. « Puisqu'il veut, se dit-il, qu'on lui fournisse une rime, j'ai envie de lui proposer quelque chose de difficile.» Soudain, levant la tête, il aperçut à côté du pavillon un Haï-thang (poirier du Japon) en fleur. « Eh bien! dit-il, en le montrant du doigt, prenez pour rime la syllabe thang[1], du mot Haï-thang.

— Cela peut se faire, dit Pé-kong. » Et aussitôt il ordonna à un jeune garçon qui le suivait de tirer de son coffre de visites une ancienne pierre à broyer de Touan-khi[2], un pinceau en poil de lièvre à hampe tachetée, un pain d'encre célèbre, longtemps conservée, et une feuille de papier à fleurs, réglée en noir[3], et de les placer sur la table. Tous les jeunes gens, voyant l'élégance du pinceau et la beauté de l'encre, commencèrent à concevoir des doutes. « Nous ne pensions pas, se dirent-ils en eux-mêmes, que ce vieux monsieur eût des choses aussi excellentes. C'est certainement un richard; mais, si c'en est un, on peut être sûr qu'il sera incapable de faire des vers. »

1. Cela ne veut pas dire que tous les vers, assujettis à la rime, se termineront en thang, mais qu'ils en prendront la finale. En effet, le premier finit en *mang*, le deuxième en *hiang*, le quatrième en *tch'ang*, le sixième en *tchoang*; le huitième se termine en *thang*.

2. Le pays appelé ainsi sous la dynastie des Han, répond aujourd'hui à Lo-ting-tcheou, nom d'un département et de son chef-lieu dans la province de Canton. C'est de là qu'on tire les meilleures pierres à broyer l'encre.

3. En chinois *ou-sse-tch'i*, du papier à *soies noires*. On appelle *soies noires* les raies noires qui séparent verticalement les lignes d'écriture.

Pendant qu'ils s'abandonnaient ainsi aux doutes et aux soupçons, ils virent Pé-kong manier le pinceau avec la vitesse des nuages qui marchent et de l'eau qui coule; de sorte qu'en moins d'un quart d'heure, il acheva la pièce de vers[1]. Pé-kong ayant fini sa composition, les jeunes gens s'empressèrent de la prendre et d'y jeter les yeux. Voici ce qu'ils lurent :

En entendant le cri du faucon qui ressemble au bruit du fer, l'hirondelle s'enfuit précipitamment.

Sur une étendue de dix li, les levées du lac sont comme des pièces de soie brodées qui exhalent des parfums.

Sous les pieds des chevaux, s'élève une poussière odorante qui cache le soleil.

Au milieu des beautés du printemps, on cause en riant et on lance du pied le ballon.

Si les montagnes touchent aux murs de la ville, les ponts touchent aux couvents.

Si les fleurs enveloppent les maisons, les saules enveloppent les hameaux.

Si vous demandez qui est-ce qui envoie le vent d'orient?

C'est un orgue de jade[2] et une flûte d'or, qui sont cachés dans (l'arbre) Cha-thang[3].

(Composé par le vieil Hoang-fou, de Kin-ling.)

Après avoir fini de lire, les jeunes gens furent rem-

1. Mot à mot : De bonne heure — déjà — les quatre — rimes — toutes — furent achevées. Il s'agit des rimes finales *hiang*, *tch'ang*, *tchoang*, *thang*, qui disparaissent dans la traduction qui suit.

2. Il y a en chinois *siao*, sorte de flûte de Pan. On en distingue deux sortes, le grand siao, composé de vingt-quatre tuyaux, et le petit qui n'en a que seize.

3. L'arbre Cha-thang est une espèce de prunier.

plis d'étonnement. « Quels beaux vers! quelle belle écriture! s'écrièrent-ils. En composant avec tant de facilité, il n'a point l'air d'un homme qui n'a pas étudié. Ne serait-ce pas un vieux lettré qui a brillé dans les concours, et qui a voulu se moquer de nous?

— Où voyez-vous cela? dit Pé-kong en riant. Quoique je puisse faire quelques vers, le fait est que je n'ai pas étudié. Les anciens disaient : la poésie demande un talent particulier; elle ne dépend pas de l'étude. »

En ce moment, le soleil était déjà incliné vers le couchant, lorsque les domestiques de Pé-kong vinrent au-devant de lui, avec une chaise de montagne, pour le ramener. Pé-kong se leva aussitôt, et prenant congé des jeunes gens : « Messieurs, dit-il, naturellement je devrais rester encore ici pour vous tenir compagnie, mais la nuit approche, et vieux comme je suis, je n'ose m'arrêter plus longtemps. »

Les jeunes gens, voyant ce qui se passait, se levèrent tous à la hâte, et le reconduisirent. Pé-kong leur fit encore ses remercîments, monta dans sa chaise, et s'éloigna entouré d'un essaim de domestiques. Les jeunes gens s'abandonnèrent à une foule de soupçons et de conjectures, et reconnaissant que ce n'était point un homme du commun, ils commencèrent à se repentir de lui avoir parlé d'abord d'un ton dédaigneux. On peut dire à ce sujet:

Les eaux d'automne n'ont jamais connu l'existence de la mer.

Le champignon éphémère ne croit pas à la longévité [1].
Jeunes gens, pourquoi montrer cette folle jactance?
Cela vient de ce que votre vue est constamment étroite et bornée [2].

Un jour, un religieux nommé Hien-yun, du couvent Tchao-k'ing, vint par hasard offrir à Pé-kong du thé nouveau. Pé-kong fit apprêter un peu de bon vin et le retint à causer. « Le lac occidental, lui demanda-t-il, est un des endroits les plus renommés du sud-est; c'est le rendez-vous des hommes de lettres. Parmi les jeunes gens qui aujourd'hui ont un nom en littérature, j'ignore quels sont ceux qu'on estime le plus?

— Les lettrés renommés qui fréquentent le lac Si-hou, dit Hien-yun, sont, il est vrai, fort nombreux; mais les uns sont réellement célèbres, les autres ne le sont que de nom [3]. Ces jours derniers, il est venu deux messieurs de Song-kiang, l'un, du nom de Tchao, surnommé Thsien-li; l'autre, du nom de Tcheou, et surnommé Ching-wang. Ces deux jeunes gens jouissent d'une réputation légitime.

— Comment avez-vous vu cela? demanda Pé-kong.

1. C'est-à-dire : Les gens d'un esprit médiocre ne savent pas qu'il existe des hommes d'un mérite éminent.

2. Littéralement : Vous regardez constamment le ciel à travers un tube de bambou (et n'en voyez qu'une petite partie).

Cette locution est passée en proverbe. On dit aussi : Voir à travers un tube de bambou les taches d'un léopard (kouan-li-kouei-p'ao), pour dire : Avoir un esprit borné.

3. Mot à mot : Il y en a qui ont une véritable réputation, il y en a qui ont une réputation vide.

— D'abord, répondit Hien-yun, ils sont jeunes et d'un extérieur distingué; et il n'y a personne qui ne loue et n'exalte leurs compositions littéraires. Les magistrats retirés, et les amis qui viennent chaque jour les visiter, se succèdent sans interruption; les personnages les plus renommés, les plus hauts dignitaires de l'empire, sont tous de leur connaissance. Les uns viennent leur demander quelque pièce d'éloquence, les autres les invitent à former avec eux une association littéraire. Tout le long du jour, ils restent à boire sur les bateaux du lac, et sont constamment affairés. Avant-hier, ils sont allés voir Son Excellence Yang, le gouverneur de la province, qui les reçut en personne, et après les avoir traités de la manière la plus gracieuse, leur dit que, dans deux jours, il voulait encore les inviter. Dernièrement, quelqu'un est venu les prier de faire un choix parmi les compositions[1] du concours provincial. Si ce n'étaient pas des lettrés d'un véritable talent, pourraient-ils tromper et mettre en mouvement tant de monde?

— Où sont descendus ces deux jeunes gens? demanda Pé-kong.

— Dans l'aile orientale de notre humble couvent, répondit Hien-yun.

— Dans quelle chambre de l'aile orientale? demanda Pé kong.

— Vous n'avez pas besoin de vous en informer, ré-

1. C'est-à-dire : De désigner les meilleurs pièces de Wen-tchang (style élégant), composées pour obtenir le grade de licencié.

pondit Hien-yun. Quand vous serez devant le couvent, vous n'avez qu'à demander Tchao-thsien-li et Tcheou-ching-wang; qui est-ce qui ne les connaît pas?

— D'après ce que vous dites, repartit Pé-kong, ce sont réellement de célèbres lettrés. »

Après qu'ils eurent causé encore un instant, Hien-yun prit congé de lui et partit. Pé-kong éprouva secrètement une vive joie. « Anciennement, se dit-il, je pensais bien trouver, sur les bords du lac Si-hou, des hommes de mérite. Aujourd'hui, je vois en effet que mes conjectures ne m'ont point trompé [1]. Demain, j'irai leur faire une visite, et s'ils ont réellement un véritable talent, je pourrai mener à bonne fin l'affaire (le mariage) de Hong-yu et de Lou-meng-li. »

Le lendemain, il se coiffa d'un bonnet de toile, mit un habit de campagne, et se donna ainsi la tournure d'un homme qui a quitté les emplois [2]. Il écrivit deux billets de visite où il s'appelait seulement Hoang-fou de Kin-ling (Nan-king); puis, emmenant avec lui un petit domestique, il alla rendre visite aux deux jeunes gens. Quand ils furent arrivés devant le couvent, au moment où ils voulaient prendre des informations, quelqu'un leur dit : « Vous voulez sans doute saluer MM. Tchao et Tcheou; allez à l'aile orientale. »

1. Mot à mot : Ils n'ont pas échappé à mes conjectures.

2. En chinois *chan-jin*, un homme de la montagne, traduction qui ne peut donner le vrai sens de cette expression. Le dictionnaire *P'ing-tseu-loui-pien*, liv. XXXVI, fol. 30, l'explique par : Lettré qui n'a plus ni appointements ni emploi (wou-lou-weï).

A peine Pé-kong avait-il pénétré dans l'aile orientale, qu'il vit, à l'entrée d'une cellule, un grand nombre de domestiques vêtus de bleu, dont les uns tenaient des billets de visite et les autres apportaient des présents; on entrait, on sortait; c'était un mouvement continuel.

Pé-kong pensa bien que c'était l'endroit indiqué. Il s'approcha de la porte et ordonna aussitôt à son petit domestique d'aller présenter les deux billets de visite.

— Nos deux messieurs sont sortis, répondit le portier en les prenant, ils ne pourront recevoir votre maître; vous n'avez qu'à me laisser les cartes de Sa Seigneurie.

— Où sont allés vos deux messieurs? demanda Pé-kong.

— M. Wang, dit le portier, celui qui a été le premier au concours du printemps [1], les a priés de venir consulter avec lui pour rédiger une inscription. Ils seront allés rendre visite à des amis qui se trouvent sur leur chemin, et je pense qu'ils ne pourront rentrer que dans l'après-midi. Aujourd'hui, ils sont invités par le seigneur Tchang, de Tsien-thang; en revenant, il faudra qu'ils aillent dîner chez lui.

— En ce cas, dit Pé-kong, ayez la bonté de garder ces deux cartes; un autre jour je reviendrai les saluer. »

1. En chinois : Tch'un-youen, le premier du printemps. C'est-à-dire : Celui qui a obtenu le premier rang sur la liste des licenciés.

Le portier le promit; puis, s'adressant au petit domestique : « Où demeure votre maître? lui dit-il; demain, nos deux messieurs seront bien aises de lui rendre sa visite.

— Dans le village de T'saï-ya, près du pont de Si-ling, répondit le petit domestique. »

A ces mots, Pé-kong sortit du couvent; au même moment, il vit une foule de monde qui y entrait pour saluer MM. Tchao et Tcheou.

« De quelle espèce sont donc ces jeunes gens? dit Pé-kong en riant secrètement, pour mettre ainsi tout le monde en mouvement? »

Il revint à son hôtellerie et s'y reposa quelque temps.

Avant le coucher du soleil, Pé-kong se rendit à pied au haut du pont de Si-ling; et comme il s'amusait à regarder, il aperçut un de ces grands bateaux destinés aux buveurs[1], où retentissait le bruit des flûtes et la voix des chanteurs, et que les mariniers dirigeaient vers le bas du pont. A ses côtés, quelqu'un dit : « Ces personnes sont les invités de Son Excellence le sous-préfet de Tsien-thang. »

Quelques instants après, ils arrivèrent au bas du pont. Pé-kong les ayant regardés avec attention, il vit le sous-préfet qui s'était placé au-dessous d'eux pour leur tenir compagnie. Au haut bout, il y avait deux tables où étaient assis deux jeunes gens qui avaient le verbe haut et discouraient avec emphase. A les voir

1. En chinois : Thsieou-tch'ouen (vin-bateau).

de loin, ils lui parurent beaux et distingués; mais à peine les eut-il observés un moment qu'ils passèrent le pont et disparurent. Pé-kong, après les avoir vus, les avait pris en grande affection.

Le lendemain, il alla leur faire une seconde visite; mais ils étaient encore absents. Au bout de quatre à cinq jours, il vit un domestique qui apportait deux billets de visite, et accourait précipitamment en demandant si c'était là que demeurait M. Hoang-fou.

— C'est bien ici, répondirent les gens de la maison.

— Prenez vite ces billets, dit le domestique; messieurs Tchao et Tcheou, de Song-kiang, viennent lui rendre visite; leur bateau va arriver à l'instant. »

A ces mots, il sortit avec empressement pour aller les recevoir. Voyant que les deux jeunes gens avaient déjà franchi sa porte, il les fit entrer en leur cédant le pas; et après les salutations réciproques, les hôtes et le maître s'assirent à des places distinctes. « Dernièrement, dit aussitôt Tchao-thsien-li, Votre Seigneurie nous a fait l'honneur de venir nous voir. Nous voulions accourir de suite pour vous rendre visite, mais pendant deux jours nous avons été occupés auprès du gouverneur. Hier encore, Son Excellence le sous-préfet nous a invités à dîner. Tous les jours nous courons en voiture ou à cheval; voilà pourquoi nous avons tardé jusqu'ici. Veuillez, de grâce, nous excuser.

— Messieurs, dit Pé-kong, votre brillante jeunesse et votre talent distingué mettent en mouvement tous les hommes de notre siècle et vous font vivement désirer.

— Nous sommes, dit Tcheou-ching-wang, des gens de lettres de l'esprit le plus médiocre, et c'est par bonheur que nous avons acquis une vaine renommée; nous en sommes excessivement confus. » « Vénérable monsieur, demanda-t-il alors, quel est votre honorable pays?

— Je suis de Kin-ling, répondit Pé-kong.

— Kin-ling, dit Tchao-thsien-li, est un pays célèbre; ainsi, vénérable monsieur, vous avez vraiment une illustre patrie [1]. »

En conséquence, il l'interrogea encore. « Je pense, dit-il, que vos nobles compatriotes Ou-choui-'an, l'académicien, et Pé-thaï-hiouen, du ministère des ouvrages publics, sont sans doute de votre connaissance. »

Pé-kong éprouva une vive émotion. « J'ai seulement entendu parler d'eux, répondit-il, mais je ne les ai jamais rencontrés. Oserais-je, messieurs, vous demander pourquoi vous m'interrogez à leur sujet?

— Ces deux personnages, dit Tchao-thsien-li, sont les plus célèbres de Kin-ling, et ils sont fort liés avec nous; voilà pourquoi je m'en suis informé.

— Vous êtes-vous trouvés avec eux? demanda Pé-kong.

— Nous nous promenons de tous côtés, dit Tchao-thsien-li; comment ne les aurions-nous pas rencontrés? L'automne dernier, comme le seigneur Ou prési-

1. Le texte offre ici une répétition que j'ai cru devoir éviter : Kin-ling est un grand royaume (pays); vénérable monsieur, vous êtes vraiment un homme d'un grand royaume (pays).

dait l'examen de licence dans le pays de Thsou[1], il m'avait prié, ainsi que mon ami Ching-wang, de rédiger à sa place des modèles[2] de composition et le préambule de la liste du concours ; mais un grand nombre de camarades de notre association littéraire n'ont pas voulu nous lâcher, de sorte que nous n'avons pas pu y aller.

— Ainsi donc, messieurs, dit Pé-kong, Ou-choui-'an a pour vous une si grande estime ; mais j'ai entendu dire que le vieux Pé-thaï-hiouen ne cherchait guère à faire des connaissances. Comment avez-vous pu, messieurs, devenir ses amis ?

— Quoique Pé-kong ne cherche guère à faire des connaissances, dit Tcheou-ching-wang, comme il aime la poésie et le vin, nous l'avons souvent fréquenté pour faire des vers et boire ensemble. Voilà comment nous nous sommes intimement liés avec lui.

— A ce que je vois, dit Pé-kong en riant, on peut dire qu'il n'y a personne dans tout l'empire qui ne connaisse Vos Seigneuries. »

Les deux jeunes gens causèrent encore quelque

1. C'est aujourd'hui le chef-lieu du district de Thong-chan, dépendant de Yu-tcheou-fou, dans la province de Kiang-sou. (*Li-taï-ti-li-tchi-yun-pien-kin-chi*, liv. XII, fol. 26.)

2. En chinois *tch'ing-wen* (7180-3783), expression dont le sens manque dans tous les dictionnaires.

Les annales des Kin nous apprennent qu'en la cinquième année Ming-tch'ang (1194), un décret impérial ordonna aux magistrats chargés d'examiner les étudiants sur la prose et la poésie, de composer chacun une pièce appelée *Tch'ing-wen*, pour servir de modèle aux *Kiu-jin* (licenciés), c'est-à-dire aux étudiants qui devaient concourir pour obtenir le grade de licencié.

temps; puis, après avoir pris le thé, ils se hâtèrent de partir. Pé-kong se garda de les retenir, et les reconduisit jusqu'en dehors de la maison. On peut dire à ce sujet :

Qu'avez-vous entendu dire pour être venus?
Qu'avez-vous vu pour partir?
Ce que vous avez vu n'est pas ce que vous aviez appris.
Votre vaine renommée mérite-t-elle qu'on vous montre de l'affection?

Après avoir reconduit ces deux jeunes gens, Pé-kong dit en soupirant : « Des célèbres lettrés de cette sorte devraient vraiment mourir de honte. »

Si le lecteur ignore les événements qui vont survenir, qu'il prête un moment l'oreille, on les lui racontera en détail dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVII

SE VOYANT VEXÉ PAR UN HOMME PUISSANT,
IL QUITTE SUBITEMENT SA CHARGE.

Pé-kong étant allé sur les bords du lac Si-hou pour choisir un gendre, se mit à chercher de tous côtés. Si les jeunes qu'il rencontrait n'étaient pas sans talent ou d'un caractère vicieux, c'étaient des étudiants pleins de fausseté et de jactance; il n'y en avait pas un seul qui pût lui convenir. Après avoir resté là plus d'un mois, se sentant tout à fait dégoûté, il passa le fleuve de Tsien-tang [1], et alla visiter Chan-in [2] et la grotte de l'empereur Yu [3].

1. Tsien-tang est un district qui, sous les Thang, dépendait de Hang-tcheou, dans la province du Tche-kiang.

2. Chan-in est le nom d'un arrondissement de troisième ordre, affecté au chef-lieu du département de Chao-king-fou, dans la province de Tche-kiang.

3. Cette grotte est située à Hoeï-ki, arrondissement et ville de troisième ordre, comprise avec *Chan-in* dans l'arrondissement de Chao-hing fou, qui dépend de la province du Tche-kiang.

A Hoeï-ki, dit le commentaire du *Sse-ki*, il y a une caverne, où

Or, Sou-yeou-pé, après avoir pris possession de sa charge, envoyait chaque jour des messagers pour s'informer de Pé-kong; mais ne pouvant découvrir ses traces, il se tenait chez lui accablé de tristesse. Un jour qu'il était allé trouver le gouverneur Yang pour les affaires de sa charge, celui-ci, après avoir fini de recevoir ses dépêches, avait fermé sa porte et l'avait retenu pour prendre le thé. « Monsieur le juge[1], lui demanda-t-il, vous êtes dans la fleur de l'âge.

— Je vous demande pardon[2], répondit Sou-yeou-pé; j'ai aujourd'hui vingt et un ans.

— Quand j'étais à la capitale, dit Yang, le gouverneur, je passais des journées entières avec votre honorable père, et j'étais extrêmement lié avec lui, mais jusqu'ici je n'avais pas encore eu le plaisir de vous voir.

— Dans l'origine, dit Sou-yeou-pé, je n'avais avec mon père que les rapports d'un neveu avec son on-

entra l'empereur Yu, suivant ce que rapporte la croyance populaire. On ajoute que Yu, après avoir réglé le cours des eaux, déposa un livre dans cette grotte. Çependant l'auteur de la géographie classique, *Kouang-yu-ki*, combat les auteurs qui ont placé à Hoeï-ki la grotte de Yu. Il dit qu'on a pris pour cette caverne une petite excavation qui existe dans le voisinage du temple consacré à l'empereur Yu.

1. En chinois Sse-li, président d'un tribunal criminel. Le vrai titre de Sou-yeou-pé était Tchoui-kouan, magistrat qui préside aux arrêts criminels dans quatre villes du premier ordre. (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. II.)

2. Comme s'il disait : Vous flattez beaucoup. En chinois : *Pou-kan*, je n'ose (accepter ce compliment).

cle[1]; mais, l'an dernier, il m'a adopté pour son fils. C'est pour cela que, pendant votre séjour à la capitale, je n'ai pu aller rendre visite à Votre Excellence.

— En effet, dit le gouverneur, je me souviens qu'anciennement votre honorable père n'avait point de fils. A votre accent, vous n'avez pas l'air d'être du Ho-nan; quel est, je vous prie, votre pays natal?

— Je suis originaire de Kin-ling (Nan-king), répondit Sou-yeou-pé.

— En parcourant, dit le gouverneur, la liste des magistrats[2], j'ai vu que vous n'étiez pas encore marié. D'où vient cela?

— Précédemment, répondit-il, j'ai erré de tous côtés, et c'est là ce qui m'a fait temporiser.

— Maintenant, dit le gouverneur, vous ne pouvez tarder davantage. Hier, ajouta-t-il, j'ai entendu dire que S. Excellence Tch'in[3] vient d'être élevé au rang de Kong-pao[4], et je voudrais composer une pièce de style élégant pour aller le féliciter. Comme vous avez beaucoup de talent, je voudrais, avec votre aide, me donner demain quelque importance.

1. Mot à mot : Le juge (moi) et l'honorable de la maison (le père), dans l'origine étaient oncle *et* neveu.

2. En chinois : *Tch'i-lou* (âge-liste). Je crois que c'est le registre où sont inscrits les magistrats avec l'indication de leur âge.

3. Il y a en chinois Siang-kong, expression qui signifie à la fois ministre et monsieur (Gonçalvez, *Dictionn. chin. port.*, p. 95). Ce personnage était un ministre, ainsi qu'on l'a vu dans le chap. XV, page 160, lig. 2.

4. Précepteur du prince impérial (?).

— Quoique je n'aie qu'un médiocre talent, dit Sou-yeou-pé, je dois naturellement faire tous mes efforts pour vous obéir. »

Après avoir bu deux tasses de thé, Sou-yeou-pé remercia le gouverneur et prit congé de lui.

Or, ce gouverneur, Yang, était Yang-thing-tchao. Il avait une fille qui avait justement l'âge nubile. Voyant que Sou-yeou-pé avait obtenu si jeune le titre de docteur, et qu'il était doué de la figure la plus distinguée, il avait tout de suite jeté ses vues sur lui. Voilà pourquoi il l'avait retenu pour prendre le thé et l'avait interrogé. Quand il sut avec certitude que Sou-yeou-pé n'était pas encore marié, il se sentit transporté de joie.

Le lendemain, le préfet étant venu lui rendre visite, il le conduisit dans le salon de derrière, lui apprit qu'il avait l'intention de prendre Sou-yeou-pé pour gendre, et sur-le-champ il le pria de faire les premières ouvertures. Le préfet n'osa refuser. Quand il fut de retour à son hôtel, il pria aussitôt Sou-yeou-pé de venir le voir. « Monsieur[1], lui dit-il, j'ai à vous féliciter.

— J'ignore quel sujet j'ai de me réjouir, lui dit Sou-yeou-pé.

— Aujourd'hui, répondit le préfet, je suis allé voir Yang, le gouverneur de cette province. Son Excellence m'ayant retenu pour prendre le thé, m'apprit qu'il avait une fille parfaitement belle et vertueuse. Comme il vous a pris en affection, en voyant que vous aviez

1. En chinois : *In-hiong*, frère aîné, mon subordonné.

obtenu si jeune le grade de docteur, et vous sachant encore garçon, il m'a chargé de lui servir d'entremetteur. Il désire former une union pareille à celles de Tchou et de Tch'in [1]. C'est une fort belle affaire. N'y a-t-il pas là de quoi se réjouir? Voilà pourquoi je vous offrais mes félicitations.

— Naturellement, dit Sou-yeou-pé, après avoir reçu du gouverneur une aussi haute marque de bonté, et de vous, honorable préfet, une si grande preuve d'amitié, je ne devrais point refuser. Mais mon père a déjà écrit à son compatriote, le seigneur Pé, du ministère des ouvrages publics, pour lui demander sa fille.

— On ne peut encore affirmer, dit le préfet, que l'alliance sollicitée pour vous, par Monsieur votre père, soit conclue ou non; et comme je viens de vous faire part des bienveillantes intentions du gouverneur, je ne vois pas comment vous pourriez refuser.

— Il y a longtemps, répondit Sou-yeou-pé, que Pé-kong est convenu de me donner sa fille en mariage. Mon père lui a déjà écrit, et Ou-choui-'an [2], l'his-

1. Il y a ici une allusion historique. Sous la dynastie des Thang, dans l'ancien district de Fong-hien, dépendant de Siu-tcheou (province du Kiang-nan), il y avait un village qui n'était composé que des deux familles *Tchou* et *tch'in*, qui se mariaient constamment entre elles. Pour cette raison, ce village fut appelé Tchou-tch'in; de sorte que lier *Tchou* et *Tch'in* (kie-tchou-tch'in) est devenu une expression consacrée pour dire marier un homme et une femme ensemble.

2. Jusqu'ici Ou, beau-frère de Pé-kong, a eu le titre de Han-lin, académicien.

toriographe officiel, s'est chargé du rôle d'entremetteur. Décidément je n'ai pas de raison pour refuser. Comment oserais-je chercher une autre alliance? J'ose espérer, monsieur le préfet, que vous voudrez bien employer, dans mon intérêt, toute votre éloquence pour refuser décemment les offres bienveillantes du gouverneur.

— Rien n'est plus aisé que de vous excuser, repartit le préfet, mais j'ai encore une chose à vous dire. Le gouverneur est un homme dont il est très-difficile de devenir l'ami. Ajoutez à cela que nous sommes, vous et moi, sous ses ordres. Si vous refusez ce mariage, vous en éprouverez beaucoup d'inconvénients.

— Tout magistrat, dit Sou-yeou-pé, est naturellement soumis au jugement de ses supérieurs, mais pour ce mariage il m'est absolument impossible d'obéir à vos ordres.

— Vous avez beau dire, reprit le préfet, vous ferez bien, monsieur, de réfléchir encore; il ne faut pas trop vous obstiner.

— S'il s'agissait d'une autre affaire, dit Sou-yeou-pé, je pourrais encore m'y prêter; mais ce mariage a une liaison intime avec les relations sociales et les règles des rites. Comme j'ai déjà demandé une personne en mariage, pourrais-je en rechercher une autre? Je vous prie, monsieur le préfet, d'employer tout votre talent pour m'excuser auprès de lui [1]. »

1. Littéralement : Pour lui répondre, lui faire part de ma réponse.

Le préfet, voyant que Sou-yeou-pé persistait dans son refus, et que tous ses efforts étaient inutiles, fut obligé de rapporter de point en point au gouverneur la réponse qu'il avait reçue. Quand le gouverneur eût appris que la personne qu'il demandait en mariage était la fille de Pé-kong, il réfléchit en lui-même. « La fille de Pé-thaï-hiouen, se dit-il, est aussi renommée par son talent que par sa beauté, et tous les hommes se passionnent pour elle. De plus, Ou-chouï-'an a fait les premières ouvertures. Ajoutez à cela que Sou-fang-hoeï[1] est extrêmement lié avec lui; l'affaire est presque faite[2]. Comment pourrait-il ne pas espérer et se prêter à ma demande? Quoique ma charge soit plus élevée que la sienne, il est dans la fleur de l'âge et déjà docteur; il n'est pas sûr qu'il fasse attention à moi. Mais[3] si le vieux Pé lui donnait son congé, alors il viendrait de lui-même accepter mes offres. Mais j'ignore ce que faisait dernièrement Pé-kong. »

Il réfléchit quelque temps sans trouver aucun expédient. Mais, tout à coup, il lui vint une idée. « Ces jours derniers, se dit-il, lorsque Pé-kong me recevait chez lui, il y avait là un précepteur particulier nommé Tchang-koueï-jou, qui, tous les jours, me tenait compagnie. Depuis que j'ai quitté Pé-kong, je l'avais tout à fait oublié. Avant-hier, il m'a fait remettre sa carte de visite, et l'on m'a dit qu'il était venu pour me

1. Nom du père adoptif de Sou-yeou-pé.
2. Mot à mot : Est faite aux neuf dixièmes.
3. Mot à mot : Excepté si, à moins que le vieux Pé...

voir. J'ai pensé qu'il voulait profiter de mes relations avec Pé-kong pour me demander un service, et comme la chose ne paraissait pas bien pressée, je ne l'ai pas reçu. Mais maintenant je ne vois rien de mieux que de l'inviter à dîner. D'abord, je pourrai connaître le motif de sa visite; ensuite je lui demanderai ce que faisait dernièrement Pé-kong. Si je vois une occasion favorable, je m'arrangerai en conséquence. »

Sa résolution étant bien arrêtée, il ordonna à un secrétaire de l'armée d'envoyer un billet de visite pour inviter Tchang-koueï-jou, de Tan-yang, à venir dîner avec lui dans son salon de derrière. Le secrétaire, docile à ses ordres, prit aussitôt le billet de visite et fit porter l'invitation par un messager.

Or, depuis que Tchang-koueï-jou avait laissé voir son ignorance[1] dans la maison de Pékong, il avait prétexté l'examen provincial pour prendre congé et rester chez lui. Il ne jouissait pas d'une grande considération. En conséquence, réfléchissant qu'il avait eu une fois des relations avec Yang, le gouverneur, il se réfugia à Hang-tcheou, et alla lui présenter ses devoirs. Voyant que ce dernier restait longtemps sans lui rendre sa visite, il s'était imaginé que le gouverneur lui montrait de l'indifférence, et il avait tout de suite cessé de penser à lui. Mais, ce jour-là, quand il vit soudain qu'un messager venait de sa part avec une carte de visite pour l'inviter, il se sentit transporté de joie. Il changea

1. Mot à mot : Avait montré sa laideur. Ici le cas est tout autre que pag. 86, 186.

aussitôt d'habit et de bonnet, se rendit à la porte du gouverneur, et attendit. Après l'heure de midi, on donna le signal[1] pour ouvrir la porte et on l'invita à entrer. Il pénétra alors dans l'intérieur.

Quand ils eurent fini de se saluer de part et d'autre et de s'asseoir, le gouverneur prit la parole. « Après avoir reçu votre honorable visite, lui dit-il, je voulais de suite vous inviter à venir causer avec moi[2], mais les nombreuses affaires de mon administration m'en ont empêché. J'espère que vous ne m'en ferez pas un crime.

— Dernièrement, dit Tchang-koueï-jou, vous m'avez permis de franchir la porte des dragons[3]; c'était déjà pour moi un sujet de gloire et de joie infinies. Aujourd'hui j'ai encore eu l'honneur de recevoir votre invitation; comment pourrais-je m'en croire digne? »

Peu de temps après, les domestiques servirent du vin. Quand on eut bu quelques tasses : « Monsieur, dit le gouverneur, vous demeuriez chez Pé-thaï-hiouen; comment avez-vous eu le loisir de venir jusqu'ici?

— En raison de l'examen provincial de l'automne

1. En chinois : *Tch'ouen-pang*, on frappa sur le pang. C'est un instrument de bois creux sur lequel on frappe pour éveiller l'attention du public. Il est particulièrement à l'usage des veilleurs de nuit.

Gonçalvez traduit cette expression par : *Tocar la matraca*, faire résonner la crécelle.

2. L'expression *i-siu* (Basile : 1-1103), une conversation, un entretien, se prend quelquefois pour une collation (en mandchou : *Adsige sarin*, un petit repas).

3. C'est-à-dire : Vous avez daigné me recevoir. Cette locution (franchir la porte des dragons) a été expliquée, t. I, p. 49, n. 1.

dernier [1], dit Tchang-koueï-jou, j'ai pris congé du seigneur Pé. Voilà pourquoi j'ai pu venir ici, pour admirer de près l'éclat de votre vertu.

— Ainsi donc, reprit le gouverneur, vous avez pris congé du seigneur Pé. J'ignore où en était dernièrement le mariage de sa fille. En savez-vous quelque chose, monsieur?

— Je parlerai sans détours à Votre Excellence, dit Tchang-koueï-jou. Précédemment, lorsque je demeurais chez Pé-kong, quoique je n'eusse que le titre de précepteur particulier, le fait est qu'il m'avait promis de me prendre pour gendre [2]. Mais dans la suite, j'ai été calomnié tout à coup par de méchantes langues. Pé-kong ayant ajouté foi à leurs propos, j'ai pris congé de lui et j'ai quitté sa maison. J'ai entendu dire dernièrement que sa fille n'est pas encore mariée.

— Le vieux Pé, dit le gouverneur, est un homme d'un caractère entier. Dans le commencement, lorsque j'étais à la capitale, je lui avais fait plusieurs fois des ouvertures pour marier mon fils, mais il s'y est obstinément refusé [3].

— Si c'est ainsi qu'il s'y prend pour choisir un gendre, dit Tchang-koueï-jou, je crains bien qu'il ne

1. L'examen que l'on passe pour obtenir le grade de licencié.

2. Littéralement : Il m'avait promis le lit oriental. L'expression tong-tch'oang (lit oriental), désigne au figuré un gendre. (Voyez t. I, p. 295, n. 4, et p. 345, n. 1.)

3. On a vu, dans le deuxième chapitre, les manœuvres indignes employées par Yang-tseu-hien (aujourd'hui gouverneur), pour forcer Pé-kong à donner Hong-yu en mariage à son fils Yang-fang.

vienne pas à bout de marier sa fille dans la vie présente[1].

— C'est parfaitement vrai! parfaitement vrai! s'écria le gouverneur en riant aux éclats. J'ai appris dernièrement que Sou, le juge militaire, a prié Ou-choui-'an d'être son entremetteur et d'aller la demander; le sauriez-vous, monsieur?

— Jusqu'à présent, répondit Tchang-koueï-jou, je n'en ai rien su. Mais je vous prierai de me dire quel est ce M. Sou, le juge militaire?

— C'est Sou-yeou-pé, qui vient d'être nommé docteur, dit le gouverneur.

— Ce M. Sou-yeou-pé, dit Tchang-koueï-jou, est de la province du Ho-nan.

— Son oncle, reprit le gouverneur, est originaire du Ho-nan, et c'est pour cela qu'il s'est fait inscrire[2] comme étant du Ho-nan, mais au fond il est de Kin-ling (Nan-king).

— A ce que je vois, dit Tchang-koueï-jou, rempli d'étonnement, c'est Sou-liên-siên[3]; je croyais que c'était un autre.

— Monsieur, dit le gouverneur, étiez-vous lié avec lui?

— M. Sou, dit Tchang-koueï-jou, était un de mes

1. Allusion aux existences successives qu'admettent les bouddhistes.

2. Mot à mot : *Ji-tsi*, il est entré dans le registre (de la population).

3. Liên-siên (le dieu du lotus), est un surnom honorifique de Sou-yeou-pé.

amis les plus intimes; il a demeuré plus d'un mois dans mon jardin.

— Voilà qui est excellent, dit le gouverneur, car j'ai une affaire à vous confier.

— Oserais-je vous demander de quoi il s'agit? dit Tchang-koueï-jou.

— J'ai une fille, répondit le gouverneur; je voulais le prendre pour gendre; mais ayant jeté ses vues sur la fille de Pé-kong, il a refusé à plusieurs reprises. Comme vous êtes fort lié avec lui, veuillez prendre la peine d'aller lui parler. Pé-kong étant un homme d'un caractère opiniâtre, votre ami aura bien de la peine à conclure son mariage. Il ferait mieux d'épouser ma fille. Si cette affaire pouvait réussir, je me ferais un devoir de vous récompenser.

— J'obéirai à vos ordres, lui dit Tchang-koueï-jou, en faisant un salut. » Après avoir bu encore quelques tasses, il le remercia et prit congé de lui.

Tchang-koueï-jou, étant revenu à son hôtellerie, se livra secrètement à ses réflexions. « Dans le commencement, dit-il, pour épouser cette demoiselle Pé, je ne sais combien de stratagèmes j'ai imaginés, combien d'argent j'ai dépensé; et cependant tout a été inutile. Il vient de trouver un docteur de la nouvelle promotion, et se prépare à le prendre pour gendre. Comment n'en serais-je pas irrité? Ce qu'il y a de mieux est d'imaginer un stratagème. Si je parvenais à faire échouer leur projet[1], je pourrais passer sur eux ma juste co-

1. C'est-à-dire : Le projet de Pé-kong et de Sou-yeou-pé.

lère. Je profiterai de cette occasion pour faire ma cour au gouverneur. Mais ce jeune Sou est amoureux comme un diable[1]. Depuis longtemps, il pense avec ardeur à mademoiselle Pé ; on dirait un homme dévoré par la faim ou la soif. Si je compte uniquement sur les ressources de ma langue pour l'exhorter et l'arrêter (dans son projet), il ne daignera pas m'écouter. J'imagine qu'il ne peut savoir ce qui s'est passé dernièrement dans la maison de Pé-kong. Le mieux est de fabriquer un mensonge, et de me borner à lui dire que mademoiselle Pé est morte. Quand j'aurai ainsi détruit toutes ses espérances, le gouverneur ne craindra plus de voir échouer le mariage qu'il a en vue. »

Son plan étant bien arrêté, dès le lendemain il prépara quelques présents, et, après avoir écrit un billet de visite, il alla sur-le-champ saluer et féliciter Sou-yeou-pé. L'huissier l'annonça et le fit entrer. Dans ce moment, Sou-yeou-pé ne sachant où trouver les traces de Pé-kong, éprouva une joie secrète en recevant la carte de Tchang-koueï-jou. « Dès que j'aurai vu cet individu, se dit-il, je saurai tout de suite des nouvelles de Pé-kong. »

Il se rendit à la hâte dans la salle des hôtes pour le recevoir. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre avec un visage riant et épanoui. Après les révérences mutuelles, ils s'assirent d'un air joyeux. « Honorable monsieur, lui dit Tchang-koueï-jou, depuis que vous m'avez

1. Littéralement : En amour, c'est un diable affamé.

subitement quitté, je n'ai pas été un jour sans penser à vous. Je suis heureux de vous rencontrer aujourd'hui. Quoique je fusse à deux pas[1] de vous, je me croyais aussi éloigné de votre personne que le ciel l'est de la terre. Aussi ma joie ne connaît point de bornes.

— Je songeais sans cesse, lui dit Sou-yeou-pé, à votre noble caractère. Après avoir eu du bonheur (au concours[2]), je voulais aller sur-le-champ vous rendre visite, mais la longeur du chemin m'a empêché d'arriver jusqu'à vous. Ces jours derniers, j'ai passé par Kin-ling (Nan-king), mais pressé par le terme marqué sur ma feuille de route, je n'ai pu aller vous présenter mes respects, et jusqu'à ce moment j'en étais vivement peiné. Comme aujourd'hui vous daignez venir de loin pour me voir, j'éprouve une joie et une consolation inexprimables. Maintenant, monsieur, j'oserai vous adresser une question. Le seigneur Pé vous avait reçu dans sa maison en qualité de précepteur[3] et vous restiez près de lui du matin au soir. Pourquoi l'avez-vous quitté, pour voyager au loin ?

— Monsieur, répondit Tchang-koueï-jou, dans le principe, si je suis entré chez lui, c'était uniquement à cause de ma passion pour sa fille[4]. Vous le savez

1. Mot à mot : Huit pouces ou un pied.

2. Après avoir obtenu le grade de docteur.

3. Littéralement : Avait posé une natte occidentale, c'est-à-dire dans la partie occidentale de sa maison. Un précepteur s'appelle *Si-pin*, un hôte occidental.

4. Nous savons, au contraire, que Pé-kong l'avait appelé à titre de précepteur pour juger de sa capacité.

parfaitement. Mais sa fille étant morte peu après, qu'avais-je besoin de rester attaché à elle? Voilà pourquoi je suis parti. »

A ces mots, Sou-yeou-pé fut rempli d'étonnement. « Qui est-ce qui est mort? demanda-t-il.

— C'est précisément sa fille, mademoiselle Pé, dit Tchang-koueï-jou; est-ce que vous ne le saviez pas encore? »

Sou-yeou-pé éprouva une telle émotion qu'il resta stupéfait. « Comment l'aurais-je su, lui dit-il? » Il lui demanda alors depuis quand elle était morte et de quelle maladie.

— C'est l'hiver dernier qu'elle est morte, répondit Tchang-koueï-jou. En général, il n'est pas bon que les filles aient du talent. Mademoiselle Pé, fière de son talent, passait tout le jour à composer des vers. Dès qu'elle avait vu la lune d'automne ou les fleurs du printemps, elle ne pouvait se défendre d'une pénible émotion. De plus, ayant un père dur et opiniâtre, qui choisissait tantôt un gendre, tantôt un autre, sans jamais rien conclure, elle en conçut un vif chagrin dans l'appartement intérieur et tomba malade. Bientôt elle devint languissante, et ne put en relever. Tous les médecins ont attribué sa mort à une faiblesse de complexion, mais, au bout du compte, je suis d'avis que c'est l'amour qui l'a tuée. »

Sou-yeou-pé entendant dire que le fait était vrai, ne put s'empêcher de verser des larmes. « Si j'ai tardé à retourner chez moi, dit-il, c'était pour acquérir du

mérite et de la réputation. Et pourquoi recherchais-je le mérite et la réputation? C'est que par là j'espérais avoir le bonheur d'épouser un jour mademoiselle Pé. Maintenant, j'ai acquis, il est vrai, du mérite et de la réputation, mais mademoiselle Pé n'est plus de ce monde. C'est le mérite et la réputation qui ont fait mon malheur, et, de plus, c'est à cause de moi que mademoiselle Pé est morte. Un ancien disait: « Quoique je n'aie point tué Pé-jin, j'ai été la cause de sa mort. Si Pé-jin est dans l'autre monde, c'est que j'ai été ingrat envers cet excellent ami[1]. » Aujourd'hui, cela peut justement s'appliquer à moi et à mademoiselle Pé. Comment n'aurais-je pas le cœur navré?

— Monsieur, lui dit Tchang-koueï-jou, dans votre tribunal, tout le monde a les yeux sur vous. Il me semble que vous devez contenir vos affections à l'aide des rites.

— Un homme de Tsin disait, repartit Sou-yeou-pé: « C'est justement chez nous autres que se concentrent les affections. » Il disait encore: « Est-ce pour nous que les rites ont été établis? » Pour qui me prenez-vous? Pourquoi, monsieur, ne pas m'excuser?

— Monsieur, lui dit Tchang-koueï-jou, vous êtes dans la fleur de l'âge et déjà docteur; pourriez-vous

1. Ces paroles ont été prononcées par Wang-tao, au sujet de Tcheou-i, surnommé Pé-jin, qui dans la période Thaï-hing des Tsin (318-321 de Jésus-Christ) avait été nommé second précepteur du prince impérial. Wang-tao ne lui avait pas toujours rendu justice. Il s'exprima ainsi les larmes aux yeux en lisant un mémoire où Tcheou-i l'avait défendu avec chaleur pour le sauver.

craindre de ne pas trouver une belle femme dans tout l'empire? Qu'avez-vous besoin de vous attacher passionnément à celle-ci?

— Jusqu'ici, dit Sou-yeou-pé, je n'ai aimé qu'une seule personne; c'était mademoiselle Pé. Maintenant qu'elle n'est plus du monde[1] je resterai tout seul; je jure de ne point lui être infidèle et de ne pas chercher ailleurs une belle épouse.

— Il est naturel, dit Tchang-koueï-jou, que dans le premier moment cette nouvelle vous ait brisé le cœur. Ce n'est pas moi qui blâmerai votre douleur, seulement c'est sur vous que reposent les sacrifices dûs à vos ancêtres; dans ce but, vous devez prendre une épouse[2]. Pourquoi persistez-vous dans votre résolution[3]? Je vous engage, monsieur, à réfléchir mûrement.

1. Littéralement: Maintenant que, de mademoiselle Pé, la personne et le kin (sorte de guitare), n'existent plus.

Pour exprimer l'union de deux époux, on dit que le Kin et le Che (instruments de musique) résonnent à l'unisson. La mort d'une épouse s'exprime au figuré par *hien-touan*, les cordes (de la guitare) sont brisées. Rattacher les cordes (de la guitare), *sou-hien*, c'est se remarier. (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. III, fol. 3.)

2. Littéralement: Au milieu, cela dépend des herbes *pin* et *fan*, c'est-à-dire d'une épouse.

Ce sont des plantes que cueille une femme mariée. Les unes sont offertes dans les sacrifices, les autres servent à nourrir les vers à soie. Suivant les Chinois, cueillir ces herbes, c'est s'acquitter du devoir d'une épouse. (*Youen-kien-louï-han*, liv. CCXLIV, fol. 19.)

Ce passage signifie qu'il doit songer à se marier pour avoir des héritiers qui puissent offrir des sacrifices sur la tombe de ses ancêtres.

3. C'est-à-dire: Pourquoi ne pas chercher une autre épouse et vouloir rester garçon pendant le reste de votre vie?

— Monsieur, dit Sou-you-pé, vous me montrez un grand intérêt, et toutes vos paroles me touchent vivement; mais mon cœur n'est pas de pierre et je crains bien qu'il ne puisse changer.

— Monsieur, dit Tchang-koueï-jou, l'excès de votre chagrin vient de ce que j'ai eu la langue trop longue. Pour le moment, je me retire; un autre jour, je reviendrai vous offrir des consolations.

— Mon cœur est trop bouleversé, dit Sou-yeou-pé, pour que je m'efforce de vous retenir; un autre jour, je vous prierai de venir pour recevoir encore vos excellents avis. »

A ces mots, Sou-yeou-pé reconduisit Tchang-koueï-jou et le congédia [1]. Le lendemain, Sou-yeou-pé alla rendre sa visite à Tchang-koueï-jou, qui lui adressa encore des exhortations.

« Monsieur, lui dit-il, vous et mademoiselle Pé, vous aviez une égale passion pour le talent, mais, en réalité, vous n'étiez point liés par un engagement de mariage. Si, parce que mademoiselle Pé est morte, vous refusiez absolument de vous marier, ce serait mettre mademoiselle Pé au rang des femmes sans mœurs qui fréquentaient les bois de mûriers [2] et les bords de la rivière P'o.

1. Mot à mot : Les deux hommes se reconduisirent mutuellement et se séparèrent.

2. Mot à mot : Ce serait traiter mademoiselle Pé d'après les mûriers et la rivière de P'o. Il y a ici une faute dans le texte où, au lieu de *sou* (Basile, 7786), *simple*, *pur*, il faut lire *sang*, mûrier. Ces mots *sang-p'o* renferment une allusion à un passage du *Li-ki* (livre des Rites), chapitre Yo-ki (mémoire sur la musique), où il est question

J'ai appris dernièrement que Yang, le gouverneur, avait une fille d'une beauté et d'un talent extraordinaires, et qu'anciennement il avait chargé le préfet d'aller vous demander pour gendre. On disait que vous aviez refusé parce que auparavant vous aviez promis d'épouser mademoiselle Pé. Maintenant que vous avez appris la mort de mademoiselle Pé, vous n'avez plus de raisons pour vous excuser. De plus, comme il sait que vous m'honorez de votre amitié, il m'a chargé de vous reparler de cette affaire. Il ne faut pas, monsieur, manquer une si belle occasion [1].

— Je vous parais sans doute fou et stupide, dit Sou-yeou-pé; cela tient à mon caractère. Le fait est qu'aujourd'hui je ne puis souffrir qu'on me parle de mariage. Il m'est tout à fait impossible d'obéir aux ordres du gouverneur. Je vous prie, en conséquence, de lui rapporter ma réponse. »

Tchang-koueï-jou lui fit encore maintes et maintes représentations auxquelles Sou-yeou-pé répondit par autant de refus. Tchang-koueï-jou ne sachant plus que faire, se vit obligé d'aller rendre compte de sa com-

d'une sorte de musique que certaines femmes, blâmées par les moralistes chinois, faisaient entendre au milieu des mûriers et sur les bords de la rivière P'o.

Le mot *sang*, mûrier, offre en outre une allusion à l'ode Sang-tchong du *Chi-king* (livre I, ch. I, ode 4), où le poëte blâme les mœurs relâchées de son temps. « A qui pensé-je? dit le poëte, à la belle Mong-kiang qui m'a donné rendez-vous au milieu des *mûriers*. »

La rivière P'o sort du chef-lieu du district de Tch'in-lieou, dépendant de Khaï-fong-fou (province de Ho-nan).

1. Mot à mot : Il ne faut pas manquer votre projet.

mission au gouverneur, et lui rapporta de point en point l'entretien qu'il avait eu avec Sou-yeou-pé. « Laissez-le faire comme il voudra, dit le gouverneur en riant. Pour le moment, veuillez vous en retourner; j'ai trouvé un bon moyen. » On peut dire avec raison :

L'abeille et le papillon s'irritent de ne pouvoir recueillir le parfum des fleurs.
L'hirondelle et le loriot sont honteux de ne pouvoir retenir le printemps.
Quand les branches en fleurs ont perdu la faveur du roi[1] de l'Orient,
Comment la pluie ou le vent pourraient-ils cesser leurs ravages?

Or, Yang, le gouverneur, voyant que Sou-yeou-pé ne se prêtait pas à ses propositions de mariage, il en conçut un vif ressentiment. Il confiait à Sou-yeou-pé des affaires douteuses et difficiles et lui ordonnait de les juger. Sou-yeou-pé, les ayant jugées avec toute la clarté possible, les soumettait à son supérieur[2] qui, d'ordinaire, n'approuvait point sa décision, et la faisait reviser par un autre tribunal. Qand il avait jugé la seconde partie d'une affaire, le gouverneur la lui faisait juger de nouveau; quand la première partie avait été révisée, il la faisait réviser une seconde fois. Sou-yeou-pé n'avait pas plus tôt terminé plusieurs affaires, qu'il lui en donnait d'autres à juger. Tantôt il lui or-

1. C'est le printemps, suivant l'ouvrage intitulé *Chang-chou-wei*. (Voyez p. 299, n. 2.)
2. C'est à-dire au gouverneur Yang.

donnait de réclamer de l'argent volé qui n'avait point de maître, tantôt de prendre des voleurs qui n'existaient pas. De sorte que Sou-yeou-pé, accablé d'occupations, n'avait pas un jour de repos. Quand il avait achevé sa tâche, il n'obtenait jamais la plus légère marque de bienveillance.

« Evidemment, se dit Sou-yeou-pé, c'est parce que le mariage proposé n'a point réussi, qu'il veut me réduire à l'extrémité. Comme je suis sous ses ordres, je ne pourrai jamais lui tenir tête. Je songe que mademoiselle Pé n'est plus du monde, et qu'en outre Lou-meng-li et sa sœur sont devenues invisibles. Je suis tout seul; au-dessus de moi, je n'ai plus ni père ni mère; dans l'intérieur, je n'ai ni femme légitime ni femme de second rang, et d'ailleurs je ne cherche pas les richesses. Si, pour garder ce bonnet de crêpe noir, je travaille comme un bœuf ou un cheval au milieu des livres et des registres, c'est quelque chose d'insipide. Ajoutez à cela que j'ai au-dessus de moi cet implacable ennemi. Comme il n'y a pas longtemps que je suis en place, s'il veut me faire du mal, il n'en trouvera pas le sujet. Mais, au bout d'un certain temps, il cherchera quelque prétexte pour faire un rapport contre moi, et alors, si j'ai des démêlés avec lui, ce sera peine perdue. Ce qu'il y a de mieux est de quitter immédiatement ma charge et de m'en aller, de manière à le couvrir de confusion. Les personnes qui se trouvent près de moi verront bien que c'est à cause de lui que je suis parti, et j'aurai pour moi l'opinion pu-

blique. Si, dans la suite, je veux rentrer en charge, ce me sera très-facile. »

Son projet étant arrêté, il acheva de présenter l'une après l'autre toutes les affaires qui lui avaient été confiées par son supérieur, et détruisit tous les mandats d'amener de son tribunal. Ensuite, il écrivit une lettre et la fit porter par un de ses employés au préfet, qu'il priait d'annoncer sa résolution aux trois Youen, et aux différents magistrats. Comme il n'avait avec lui nulles personnes de sa famille, il partit seul sous un habit ordinaire, prit seulement les domestiques qu'il avait amenés, ainsi que Siao-hi, et emporta quelques vêtements. Dès le grand matin, sous prétexte que le juge provincial l'avait demandé pour examiner une affaire de son ressort, et ne lui avait point permis de se faire accompagner de ses satellites, il sortit de la ville de Tsien-thang pour louer un bateau et se rendre à Kin-ling (Nan-king). Une fois sorti de la ville, il se rendit sur les bords du lac Si-hou, et là il se livra encore à ses réflexions. « Comme je pars, dit-il, sans motif apparent, quand le préfet et les deux sous-préfets en auront été informés, ils ne manqueront pas de faire courir leurs gens après moi. Si je pars d'ici, il est sûr qu'ils me rejoindront; et si je reviens après avoir été rejoint par eux, je n'aurai pas lieu de me réjouir. Il vaut mieux passer le fleuve de Tsien-thang et aller faire une excursion à Chan-in et à la grotte de l'empereur Yu. Au bout de quelques jours, quand ils verront l'inutilité de leurs recherches, ils y renonceront d'eux-

mêmes. Je pourrai alors m'en revenir tout à mon aise; je n'y vois aucune difficulté. »

Après avoir arrêté sa résolution, Sou-yeou-pé loua sur le lac un petit bateau et s'en revint à l'embouchure du fleuve. Une fois débarqué, il se mit à marcher doucement à pied. A peine avait-il fait un li, qu'il aperçut un grand couvent, et devant la porte, une multitude de pins et des cyprès qui offraient un ombrage frais et agréable. Sou-yeou-pé choisit un bloc de pierre sec et propre et s'y assit pour se reposer. Après qu'il se fut reposé un instant, il vit passer devant lui un de ces devins qui consultent les *Koua*[1]. Sou-yeou-pé, l'ayant regardé par hasard, fit sur lui les observations suivantes :

Il portait un bonnet carré tout imprégné de sueur.
Il avait une casaque verte, dont les trous laissaient voir ses épaules.
La peau de sa figure était marquetée de points noirs;
Un goître hideux pendait à son cou.
Il tenait dans sa main l'étui des Koua[2], et ne cessait de le frapper avec bruit.
L'enseigne de sa profession était suspendue à sa ceinture, sans le secours d'une agrafe.

1. Figures symboliques inventées par Fo-hi, et dont on se sert pour tirer l'horoscope ou prédire l'avenir.

2. C'est une boîte renfermant des fiches de bambou, dont chacune porte une des figures symboliques appelées *Koua*. Le devin les jette par terre pêle-mêle après les avoir secouées dans la boîte, et donne ses prédictions d'après la manière dont elles se trouvent disposées.
Sai-chin-siên frappait sur cet étui pour appeler sur lui l'attention du public.

On peut dire que son extérieur était repoussant.
Il possédait, dans sa tête[1], de mystérieux secrets capables d'affliger les Esprits.

Sou-yeou-pé, ayant vu ce devin avec son air laid et ignoble et ses vêtements en loques, l'avait laissé passer sans faire attention. Mais quand il eut vu à sa ceinture une petite pancarte où étaient écrits les sept mots: *Saï-chin-siên*[2]*-ko-sie-thien-ki* (le maître Saï-chin-sien, par les *koua*[3], révèle les décrets du ciel), il fut tout à coup frappé d'une réflexion. « Je me souviens, dit-il, que l'an dernier, lorsque je sortais de chez moi, j'ai rencontré cet homme qui me demanda mon fouet pour chercher sa femme, et me dit que ce devin, qui fait des prédictions à l'aide des koua, s'appelait justement Saï-chin-siên. Ne serait-ce pas ce même individu qui vient de passer tout à l'heure? Précédemment, je voulais aller le chercher dans le village de Kiu-yong[4]. Pourquoi le manquerais-je aujourd'hui qu'il est devant moi? »

Sur-le-champ, il ordonna à un de ses domestiques de courir après lui et de le prier de revenir. Le devin voyant qu'on l'appelait, revint sur ses pas, et après

1. Littéralement: Dans son ventre.
2. C'est-à-dire celui qui l'emporte (par sa pénétration) sur les génies (chin-siên).
Dans le chapitre VI, fol. 7, et XVII, fol. 10 du texte chinois, le mot *saï* (10,506) est expliqué par *kouo* (11,112), surpasser.
3. Figures symboliques inventées par Fo-hi, et dont les devins se servent pour prédire l'avenir.
4. Voyez chapitre V, t. I, p. 207, lig. 15.

avoir salué Sou-yeou-pé, il s'assit sur un bloc de pierre. « Monsieur, lui demanda-t-il, voulez-vous que je consulte pour vous les koua?

— Justement, répondit Sou-yeou-pé; je vous prie de les consulter. Mais je vous demanderai, maître, si vous avez ici une demeure fixe ou si vous êtes arrivé depuis peu de temps?

— Je vais de tous côtés pour exercer mon art, répondit le devin; comment pourrais-je avoir un domicile fixe? Je suis ici depuis l'automne dernier.

— Où étiez-vous le printemps dernier? demanda Sou-yeou-pé.

— Le printemps dernier, répondit le devin, j'étais dans le village de Kiu-yong, et j'y suis resté six mois. »

A ces mots, Sou-yeou-pé reconnut que c'était bien lui et il en éprouva une joie secrète : « Maître, lui demanda-t-il, lorsque vous vous trouviez dans le village de Kiu-yong, il y eut un homme qui, ayant perdu sa femme, vous pria de consulter pour lui les koua. Vous lui prédîtes qu'après avoir fait un peu plus de quarante li (quatre lieues), il rencontrerait un homme à cheval, et qu'après avoir obtenu son fouet, il retrouverait tout de suite sa femme. Vous souvenez-vous encore de cette aventure?

— Je fais chaque jour des prédictions, répondit le devin, comment pourrais-je me les rappeler toutes? » Puis, après un moment de réflexion, il s'écria : « C'est cela, c'est cela! J'en ai encore un léger souvenir. Je

pense que, ce jour-là, j'avais obtenu le symbole *keou*[1]. Or, *keou* signifie *rencontre; keou* veut dire encore *mariage;* ce mot indique que tout ce qu'on *rencontrera* doit se rapporter au *mariage*. Voilà pourquoi je lui promis qu'il réussirait dans sa recherche; mais j'ignore de quelle manière il a ensuite trouvé sa femme. Dites-moi, monsieur, comment vous avez pu apprendre tous ces détails?

— C'est précisément moi qu'il a rencontré, répondit Sou-yeou-pé. Après m'avoir demandé mon fouet, il grimpa au haut d'un grand saule pour en briser une branche et me la donner en échange. Mais, au même moment, il aperçut sa femme que des brigands avaient entraînée de force dans un temple. Voilà comment il l'a trouvée. Maître, vos prédictions ont quelque chose de divin; vous êtes bien nommé *Saï-chin-sién* (celui qui surpasse les génies).

— Ce sont quatre saints hommes, dit le devin, Fo-hi[2], Wen-wang, Tcheou-kong et Kong-tseu (Confucius),

1. C'est-à-dire : Après que j'eus jeté à terre les fiches de bambou, portant chacune un trigramme ou *koua,* celle où était écrite la figure *keou* s'est présentée à mes yeux.

2. Fo-hi est le fondateur de la monarchie chinoise; Wen-wang et Tcheou kong sont deux princes de la famille des Tcheou, qui vivaient douze siècles avant Jésus-Christ. Confucius a mis en ordre les maximes que ces saints personnages avaient laissées, et en a composé un livre presque inintelligible que l'on nomme *I-king* (le livre des changements). La base de ce livre consiste en huit trigrammes ou figures de trois lignes (appelées *koua*), dont les diverses combinaisons, au nombre de soixante-quatre, expriment toutes les actions de la nature, tant physiques qu'intellectuelles. Pour deviner

qui ont légué au monde les admirables figures des *koua;* je n'y suis pour rien. La seule chose que je sache c'est de porter un jugement vrai d'après les principes établis.

— Mais raisonner d'après les principes, c'est là le difficile, dit Sou-yeou-pé. Je désirerais maintenant que vous eussiez la bonté de me faire une prédiction. »

Le devin présenta à Sou-yeou-pé l'étui des koua qu'il tenait dans sa main, et lui dit : « Exprimez votre pensée. »

Sou-yeou-pé l'ayant reçu, se tourna vers le ciel et la terre et leur adressa secrètement une prière ; puis il rendit l'étui au devin. Celui-ci, l'ayant pris en main, l'agita en divers sens, et prononça entre ses dents les mots (magiques) *tan-tan-tan*, *tche-tche-tche* (seul, seul, seul, brisé, brisé, brisé); alors trois diagrammes intérieurs et trois diagrammes extérieurs formèrent une multitude de figures. Au bout de quelques instants, il en tira une prédiction. Voilà qui est surprenant, s'écria-t-il, tout à l'heure j'avais justement nommé le (symbole) *keou*, et précisément je vois sortir le symbole

l'avenir, il ne faut pas de facultés surnaturelles ; il suffit, suivant les Chinois, de connaître le sens de ces figures et des aspects où elles se présentent les unes à l'égard des autres. On les obtient en jetant au hasard avec un étui de petites fiches où sont inscrits les *koua*, comme on jette des dés avec un cornet. Cette sorte de divination n'exige ni des talents supérieurs, ni le concours des esprits. C'est, dans l'opinion de ceux qui y croient, une opération purement naturelle, dont il faut seulement apprendre à interprèter les résultats. (Note d'Abel-Rémusat.)

keou. J'ignore, monsieur, pour quel motif vous avez voulu me consulter.

— C'est pour un mariage, répondit Sou-yeou-pé.

— Eh bien! repartit le devin, c'est ce que je disais tout à l'heure : le mot *keou* signifie *rencontre;* il veut dire aussi *mariage*. Ce mariage a déjà une base solide. Il y a là une merveilleuse union décrétée par le ciel; vous la verrez tout de suite devant vos yeux. Dès les premiers mots, on y consentira; vous n'aurez pas besoin de faire de grands efforts. Deux trigrammes intérieurs et extérieurs se sont mis en mouvement, et annoncent encore un fait extraordinaire : par un seul mariage, vous épouserez deux dames.

— S'il y en a deux, dit Sou-yeou-pé en riant, je les aurai sans doute l'une après l'autre; serait-il possible qu'on épousât deux femmes à la fois?

— Les deux trigrammes se sont placés vis-à-vis l'un de l'autre, répondit le devin; si l'une devait précéder l'autre, ce ne serait pas une chose bien rare.

— S'il s'agissait d'épouser deux femmes à la fois, dit Sou-yeou-pé, ce ne pourrait être que deux sœurs qui prendraient le même mari.

— Le trigramme extérieur, dit le devin, se rapporte au *ciel*, et le trigramme intérieur au *vent*. Quoique ce soient deux sœurs[1], l'une est du midi et l'autre du nord; ce ne sont pas deux sœurs proprement dites.

1. L'expression *Tse-meï* (sœur aînée et sœur cadette) signifie à la fois sœur et cousine; cette équivoque dispense le devin de s'expliquer d'une manière précise.

— Maître, dit Sou-yeou-pé, je vais vous parler sans détours. Depuis deux ans je cherche à me marier, et j'ai trouvé deux filles de familles différentes. En effet, l'une était du midi et l'autre du nord, mais malheureusement l'une n'est plus de ce monde, et j'ignore où peut errer l'autre. Il est vrai que certaines personnes m'ont offert leurs filles en mariage, mais aucune ne m'a plu. J'imagine que, dans la vie présente [1], je serai décidément exclu de la chambre nuptiale. Vous avez beau dire que c'est une chose facile [2]; je suis tenté de croire que vous vous moquez de moi.

— Monsieur, dit le devin, c'est en faisant des prédiction à l'aide des *koua* que je gagne ma vie; comment pourrais-je me moquer de vous? Si les *koua* ne disent rien, je n'ose rien promettre; mais quand une chose se montre dans les *koua* [3], voulez-vous que je la passe sous silence?

— Je suis seul ici, répondit Sou-yeou-pé; je ne vois ni traces, ni ombre; où voulez-vous que j'aille faire des recherches? Comme vous m'avez assuré que je verrai tout de suite ce mariage devant mes yeux, dites-moi, je vous prie, de quel côté je dois aller. »

Le devin fit un cercle avec sa main. « Voilà qui est

1. On sait que les bouddhistes admettent une succession d'existences.

2. Le devin a dit plus haut que Sou-yeou-pé trouverait à se marier sans la moindre difficulté.

3. Quand la disposition des figures symboliques me suggère une prédiction.

singulier, dit-il, quoique ces deux dames se trouvent dans le pays de Kin-ling, si aujourd'hui vous voulez les rejoindre, il faudra passer le fleuve de Tsien-thang, et aller les chercher tout le long de la route qui conduit à Chan-in et à la grotte de l'empereur Yu. Avant quinze jours, vous êtes sûr de les voir.

— C'est encore plus impraticable, dit Sou-yeou-pé. Jusqu'à présent, poussé par une folle idée, je veux absolument voir les personnes. Si elles possèdent un talent et une beauté extraordinaires, je pourrai négocier mon mariage; mais comment le conclure, si l'une et l'autre se trouvent dans des lieux différents?

— Les figures de ces *koua*, répondit le devin, offrent des présages très-favorables. Ces deux dames sont d'une beauté extraordinaire; ce sont de ces personnes qui plaisent au suprême degré. Je vous en prie, monsieur, ne les manquez pas; si vous les manquez, il vous sera impossible de renouer ce mariage.

— Vous avez beau dire, repartit Sou-yeou-pé, quand j'aurai quitté ces lieux et passé le fleuve de Tsien-thang, comme je ne connais personne, où voulez-vous que j'aille les chercher?

— Le symbole *keou*, répondit le devin, signifie *rencontrer;* vous n'avez pas besoin d'aller les chercher; vous les rencontrerez de vous-même.

— J'ignore quelle espèce de personnes je rencontrerai? dit Sou-yeou-pé.

— Voici encore une chose assez surprenante, répondit le devin : au moment où je parle, c'est un homme

d'un extérieur commun[1]; mais le mariage une fois conclu, ce sera un personnage de haut rang.

— Les prédictions que vous venez de faire aujourd'hui, dit Sou-yeou-pé, se contredisent entre elles; n'auriez-vous pas commis quelque erreur?

— Je vous ai déjà dit que je n'étais pas un génie, répondit le devin; seulement je me prononce avec sincérité d'après les vrais principes. Quand ma prédiction se sera vérifiée, vous en reconnaîtrez l'admirable valeur. Dans ce moment-ci, je ne puis moi-même m'en rendre compte.

— Je me souviens, dit Sou-yeou-pé, que lorsque vous fîtes une prédiction à cet homme qui cherchait sa femme, vous lui avez indiqué même la couleur de mes habits. Pourriez-vous m'apprendre quelle est la tournure et la mine du marieur[2] que je rencontrerai après vous avoir quitté aujourd'hui? »

Le devin décrivit encore un cercle avec sa main, et lui dit: « Quand vous serez parti d'ici, si, le jour du tigre rouge et à l'heure du cheval[3], vous rencontrez un vieillard d'un extérieur très-convenable, mais étrange et vêtu de toile blanche, ce sera lui-même. Ce mariage sera des plus fortunés. Quand vous feriez le tour de l'empire, vous ne trouveriez jamais rien de pareil. Je vous en supplie, monsieur, ne le manquez pas. Si vous

1. Allusion au costume rustique de Pé-kong que le devin va décrire tout à l'heure.

2. Littéralement : L'homme du mariage.

3. C'est-à-dire : Le troisième jour du cycle, à l'heure de midi.

le manquez, vous vous en repentirez, mais il sera trop tard.

— Pourriez-vous, dit Sou-yeou-pé, me faire encore une petite prédiction?

— Je ne fais qu'une opération à la fois, répondit le devin, et je n'y cherche jamais un seconde prédiction. Si vous voulez m'interroger sur autre chose, il faut que je consulte une seconde fois les *koua*.

— Eh bien ! soit, dit Sou-yeou-pé, veuillez les consulter encore. »

Il fit une nouvelle prière, et le devin, après avoir jeté une seconde fois les fiches symboliques[1] et les avoir consultées, reconnut le *koua* nommé *Pen*. Ce *koua*, dit le devin, est l'image de l'illustration littéraire. Sur quoi voulez-vous m'interroger?

— Pourrai-je recouvrer ma charge? demanda Sou-yeou-pé.

— Vous ne l'avez pas encore perdue, dit le devin; vous n'avez pas besoin de la recouvrer?

— Elle est bien perdue, dit Sou-yeou-pé.

— Pas du tout, pas du tout, répondit le devin.

— Eh bien! dit Sou-yeou-pé, devinez quelle espèce de charge ce peut être.

— Quant au rang de docteur, reprit le devin, ce n'est pas la peine d'en parler. L'image de l'illustration littéraire désigne en général la charge d'académicien[2].

1. C'est-à-dire : Les fiches où étaient inscrits les *koua*.

2. En Chine, un académicien est un fonctionnaire. On dit en mandchou : *Han lin i khafan* (la charge, la magistrature de Han-lin).

— Pour le coup, dit Sou-yeou-pé en riant, vous vous êtes trompé. J'avais la charge de Tchouï-kouan (juge), mais je l'ai abandonnée; elle est donc perdue. Quand elle me serait rendue, je n'arriverais pas pour cela à la charge d'académicien, et supposé que je pusse devenir académicien, je ne ferais que recouvrer mon ancienne charge[1]. »

Le devin décrivit encore un cercle avec sa main. « Il est clair, dit-il, que c'est la charge d'académicien; qu'auriez-vous besoin de la recouvrer? Je ne me suis point trompé. Quant à cette charge de Tchouï-kouan (juge), je crains bien de m'être trompé. »

Sou-yeou-pé ne le croyait qu'à demi[2]. « Puisqu'il en est ainsi, lui dit-il, je vous ai causé beaucoup de peine. » Il ordonna alors à un de ses domestiques de remettre au devin une demi-once d'argent[3] pour son salaire. Dès que le devin eut reçu cet argent, il disparut immédiatement. On peut dire à ce sujet :

Le Ciel et la Terre ont arrêté d'avance leurs desseins;
Les hommes du siècle ne sauraient les découvrir.
Mais quand les événements ont eu lieu,
C'est alors qu'on voit s'ils sont heureux ou malheureux.

1. On a vu dans le chapitre xv, fol. 2, qu'en effet Sou-yeou-pé avait obtenu le titre d'académicien ; mais les ministres Tch'in-sun et Wang-wen, dont les fils avaient échoué au concours, lui avaient fait retirer ce haut grade littéraire, et, à leur demande, le ministère du personnel l'avait envoyé en qualité de Tchoui-kouan (juge) à Hang-tcheou-fou, dans le Tche-kiang.

2. Mot à mot : Semblait croire et ne pas croire.

3. 3 fr. 75 cent.

Sou-yeou-pé, après avoir consulté les sorts, était partagé entre le doute et la confiance; mais comme sa première idée avait été de passer le fleuve, et qu'aujourd'hui la prédiction du devin s'était trouvée d'accord avec cette idée, il loua un bateau, traversa le fleuve de Tsien-thang et se dirigea vers le pays de Chan-in.

Par suite de ce voyage, j'aurai bien des détails à raconter. (Le gendre) a la pureté de la glace, et (le beau-père) l'éclat du jade; (le jeune homme) arrive tout droit au lit oriental [1]. On peut dire à ce sujet:

Si l'on n'est point prédestiné au mariage, on fait en vain un voyage de mille li.
Si l'on est favorisé par le sort, on rencontre à deux pas de soi l'objet de ses vœux.
Il est impossible de compter sur la fortune [2];
Elle nous séduit et nous entraîne de mille manières.

1. Il y a en chinois : Le mont Thaï-chan est luisant, brillant comme le jade. Le Thaï-chan désigne, au figuré, un beau-père. (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. IV, fol. 9.)

Cette explication m'a obligé d'appliquer au gendre, les mots *p'ing-thsing*, pur comme la glace, quoique dans les annales de la dynastie des Tsin, où se trouvent les deux expressions *p'ing-thsing*, pur comme la glace, et *yu-jun*, poli, brillant comme le jade, la première soit appliquée à Lo-kouang, beau-père de Weï-kiaï, et la seconde à Weï-kiaï, son gendre.

Les mots « est arrivé au lit oriental, » signifient que Sou-yeou-pé est déjà accepté comme gendre. (Voyez t. I, p. 345, n. 1.)

2. L'auteur donne ici à la fortune le nom assez rare de *Tsao-hoa-siao-eul*, « le petit enfant qui opère des changements, des transformations. » Thou-tchin étant accablé par la maladie, s'écria : C'est « le petit enfant, auteur des transformations, » (*Tsao-hoa-siao-eul*),

Le lecteur ignore sans doute si, après son départ, Sou-yeou-pé a en effet rencontré ou non le personnage qu'il cherchait. Qu'il prête l'oreille un instant; on le lui apprendra en détail dans le chapitre suivant.

qui me fait souffrir cruellement. (Voyez le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. IV, fol. 9.)

CHAPITRE XVIII

EN SE PROMENANT SUR LES MONTAGNES ET LES RIVIÈRES, IL TROUVE TOUT A COUP UN GENDRE

Sou-yeou-pé ayant rencontré le devin qui, après avoir consulté les *koua*, lui avait parlé d'une manière nette et précise, se vit obligé de suivre ses indications, et se dirigea vers Si-hing[1]. De peur d'être reconnu, il cacha son vrai nom. Comme il avait composé des vers avec mademoiselle Pé sur les saules printanniers, il se donna aussitôt le nom de *Lieou* (saule), et, quand il rencontrait quelqu'un, il disait qu'il était le bachelier Lieou.

Il arriva promptement[2] à Chan-in. Mille pics le disputaient en beauté, et dix mille ruisseaux rivalisaient entre eux. Des sites charmants se déroulaient à l'infini, et il était impossible de les admirer tous. Comme Sou-yeou-pé y prenait un plaisir extrême, dans un endroit

1. Nom d'une ville de troisième ordre dans la province du Tche-kiang.

2. Mot à mot : En moins de quelques jours.

des plus pittoresques, il trouva un ancien couvent appelé Yu-tsi-sse [1], et s'y arrêta. Il se promenait avec délices du matin au soir. Par hasard, Pé-kong, en revenant de visiter la grotte de l'empereur Yu, s'était établi dans le même couvent. Un jour, après avoir déjeuné, ils sortirent tous deux pour admirer, en se promenant, la beauté des sites, et se rencontrèrent à l'improviste. Sou-yeou-pé ayant levé la tête, vit que c'était un vieillard qui portait un bonnet d'étoffe grossière [2] et un manteau de toile blanche. Les traits de sa figure, pleins de pureté et de noblesse, contrastaient d'une manière surprenante avec son costume. Ce n'était pas un homme du commun. Sou-yeou-pé, songeant en lui-même aux paroles du devin, éprouva à sa vue une surprise extrême, et s'arrêta sur-le-champ sans pouvoir avancer. Pé-kong, voyant que c'était un jeune homme d'une belle figure et d'un air distingué, se sentit transporté de joie. Quand il eut remarqué que Sou-yeou-pé était resté debout en le regardant, il s'arrêta à son tour. Se trouvant alors face à face, ils se saluèrent tous deux, l'un fixant l'autre, sans avoir la force de se séparer. « Monsieur, lui dit Pé-kong avec un sourire, comme vous vous promenez ici tout seul, je pense que vous goûtez beaucoup la beauté des montagnes et des eaux.

— Je n'ose laisser dire que je la goûte beaucoup,

1. Mot à mot : Le couvent des vestiges de Yu, c'est-à-dire bâti dans un lieu où l'empereur Yu a porté ses pas.

2. Mot à mot : Un bonnet de ko, c'est-à-dire un bonnet d'étoffe fabriquée avec les filaments du *Dolichos tuberosus*.

repartit Sou-yeou-pé en souriant; je ne fais que suivre les traces de Votre Seigneurie. »

Pé-kong ayant remarqué, au bord de la route, quelques hauts pins d'un charmant aspect : « Je vois, lui dit-il, que vous vous plaisez comme moi au milieu des montagnes et des eaux ; pourquoi ne pas nous asseoir au pied de ces pins pour causer un moment ?

— C'est tout ce que je désire, répondit Sou-yeou-pé ; seulement, je crains de ne pouvoir m'élever à votre niveau. »

A ces mots, ils entrèrent aussitôt au milieu des pins, cherchèrent chacun un bloc de pierre et s'y assirent. « J'oserai, dit Sou-yeou-pé, demander à Votre Seigneurie, son honorable nom de famille et celui de son illustre pays, ainsi que le motif qui l'a conduite ici.

— Mon nom de famille [1] est Hoang-fou, répondit Pé-kong ; je suis de Kin-ling (Nan-king). J'aime les beaux sites de Chan-in et de la grotte de l'empereur Yu, et c'est pour cela que je suis venu me promener ici. J'ignore, monsieur, quel est votre illustre nom de famille et quelle importante affaire vous a conduit en ces lieux. A entendre le son de votre voix, dit Pé-kong, il me semble que vous êtes de mon pays.

— Mon obscur nom est Lieou, répondit Sou-yeou-pé. Je suis venu aussi pour visiter avec charme les montagnes et les eaux de ce beau pays. Je suis comme vous de Kin-ling (Nan-king). Lorsque je demeurais dans

1. En chinois : Fo-sing, mon nom double, dissyllabique.

mon village, je n'avais pas encore eu l'honneur de faire votre connaissance[1]. Je ne m'attendais pas à rencontrer ici votre noble personne; je puis dire que c'est pour moi un grand bonheur.

— Ce vieillard qui vous parle, dit Pé-kong, n'est plus bon à rien dans ce monde; aussi, je visite ces montagnes et ces rivières pour charmer mes loisirs. Mais vous, monsieur Lieou, qui êtes jeune et doué d'une belle figure, vous êtes naturellement destiné à voir le cheval de bronze et la salle de jade[2]; pourquoi errer ici au gré de votre fantaisie?

— J'ai entendu dire, répondit Sou-yeou-pé, que le grand historien[3] a visité les montagnes et les fleuves les plus renommés de tout l'empire. Comme il était doué d'un vaste génie, il a pu réunir dans ses écrits élégants les faits les plus remarquables des temps anciens et modernes[4]. Aujourd'hui, on peut à bon droit en dire autant de Votre Seigneurie. Pour moi, je n'ai qu'une médiocre instruction, et quoique j'aie beaucoup de goût pour cet écrivain, j'avoue, à ma honte, que je suis loin de lui ressembler.

1. Mot à mot : De connaître Khing-tcheou (Han-khing-tcheou). (Voyez t. II, p. 25, n. 3.)

2. C'est-à-dire : Vous êtes fait pour entrer dans l'académie des Han-lin. Mot à mot : Vous êtes un personnage du cheval de bronze et de la salle de jade. (Voyez t. II, p. 67, n. 1.)

3. C'est ainsi que les Chinois appellent Sse-ma-thsien, que les missionnaires ont surnommé l'Hérodote de la Chine.

4. Le mot *modernes* se rapporte ici aux événements contemporains de Sse-ma-thsien.

— Monsieur, lui dit Pé-kong, les hommes d'un grand talent ont naturellement de grandes vues ; un vieillard décrépit comme moi ne saurait y prétendre. Mais il est défendu à un fils de voyager au loin ; seriez-vous, monsieur Lieou, le seul qui l'ignoriez ?

— Malheureusement, dit Sou-yeou-pé, j'ai perdu mon père et ma mère ; je suis seul et encore garçon ; voilà pourquoi je puis me promener de côté et d'autre, selon ma fantaisie[1]. Mais après avoir reçu vos sages conseils, j'éprouve intérieurement un chagrin inexprimable.

— Serait-ce vrai ? dit Pé-kong.

— Permettez-moi, reprit Sou-yeou-pé, de demander à Votre Seigneurie en quel endroit de la ville de Kin-ling est situé son hôtel. Demain, en m'en retournant, je serai heureux d'aller vous rendre visite.

— Je demeure à la campagne, dit Pé-kong, à soixante ou soixante dix li de[2] la ville, dans un village appelé Kin-chi.

— Puisque c'est dans le village de Kin-chi, repartit Sou-yeou-pé, je vous demanderai si vous y connaissez Pé-thaï-hiouen, du ministère des travaux publics. »

En entendant cette question, Pé-kong sourit en lui-même. « Voilà encore qu'il m'interroge, se dit-il ; ne

1. Il est dit, dans le livre des rites, qu'un fils ne doit pas faire de longs voyages tant qu'il a son père et sa mère. S'il a besoin de s'éloigner, il doit leur demander la permission et indiquer l'endroit où il va. (*Li-ki*, ch. I.)

2. Six ou sept lieues.

serait-ce pas un autre Tchao-thsien-li[1] ? » Il répondit en conséquence : « Pé-thaï-hiouen est justement un de mes parents; comment ne le connaîtrais-je pas? En vous voyant, monsieur Lieou, m'interroger à son sujet, j'imagine que vous êtes de ses amis.

— Je ne suis pas de ses amis, répondit Sou-yeou-pé, mais depuis longtemps j'admire sa grande réputation, et c'est pour cela que je me suis tout à coup informé de lui.

— Pé, mon parent, dit Pé-kong, est un homme haut et fier; monsieur Lieou, comment pouvez-vous l'admirer?

— Si c'était un homme vulgaire, dit Sou-yeou-pé, il ne pourrait avoir de hauteur dans le caractère; s'il était sans talent, il n'oserait montrer de la fierté. La hauteur et la fierté sont justement le cachet d'un homme de lettres; n'ai-je pas raison de l'admirer? Seulement, chez ce seigneur, je remarque une chose qui ne mérite point d'éloges.

— Quelle chose? demanda Pé-kong.

— Il a un esprit flottant, répondit Sou-yeou-pé, et ordinairement il se laisse duper par des fripons.

— Je suis justement de votre avis, repartit Pé-kong; mais, monsieur Lieou, puisque vous n'êtes pas lié avec lui, comment connaissez-vous tous ces détails?

— Le seigneur Pé, dit Sou-yeou-pé, possède une

1. C'est un licencié qu'on a vu faire une sotte figure lorsqu'il s'est agi de composer une pièce de vers au sujet du lac Si-hou. (Voyez t. II, p. 225.)

fille qui, pour le talent et la beauté, n'a pas son égale dans l'antiquité ni dans les temps modernes. Puisque Votre Seigneurie est de ses parents, elle doit naturellement le savoir.

— Je le sais en effet, répondit Pé-kong.

— Ayant une fille d'un tel mérite, dit Sou-yeou-pé, il doit naturellement chercher un gendre. Comment se fait-il que, choisissant à droite et à gauche, il ne cherche que parmi les gens riches [1] qui se promènent la canne à la main, et ne s'informe point des hommes de talent qu'il a devant les yeux? Voilà pourquoi j'ai dit qu'il a un esprit flottant.

— Monsieur Lieou, dit Pé-kong, êtes-vous allé voir mon parent?

— J'y suis allé, en effet, répondit Sou-yeou-pé, mais je n'ai pu le voir.

— Monsieur Lieou, reprit Pé-kong, n'allez pas, par erreur, blâmer mon parent. S'il n'a pas eu l'avantage de vous rencontrer, c'est seulement que le ciel ne l'a pas permis. S'il vous eût rencontré, aurait-il pu ne pas reconnaître la beauté de Tseu-tou [2]?

— Ce n'est pas la peine de parler de moi, dit Sou-

1. Mot à mot : Au milieu du gros millet et du bois blanc. On lit dans le poëte Tch'in-yu-i : « Les jeunes gens de famille portent une canne de bois blanc, et les fils riches un parasol vernissé en noir. (*P'ing-tseu-louï-pien*, liv. CXXXVII, fol. 97.)

2. La beauté de Tseu-tou était célèbre dans l'antiquité. Meng-tseu a dit de lui (liv. VI, § 7) : « Tous les hommes connaissent la beauté de Tseu-tou ; il faut être aveugle pour ne pas la connaître. » — Pé-kong compare Sou-yeou-pé à Tseu-tou.

yeou-pé; mais l'individu qu'il a admis dans son intimité[1] n'est certainement pas un homme de mérite. »

« Les affaires du monde sont bien extraordinaires, dit en lui-même Pé-kong. J'ai choisi par erreur un Tchang-koueï-jou, et il le connaît à fond; j'ai jeté mon dévolu sur un Sou-yeou-pé, et il n'est pas sûr qu'il le connaisse. On a bien raison de dire qu'une bonne affaire ne passe pas le seuil de la porte, et qu'une mauvaise affaire circule jusqu'à mille li (cent lieues).

— Dans le collége de Kin-ling, dit-il alors, il y avait un nommé Sou-yeou-pé; dites-moi, monsieur Lieou, si vous le connaissez. »

A ces mots, Sou-yeou-pé éprouva intérieurement une vive émotion et se dit: « Comment m'interroge-t-il sur moi-même?

— Sou-yeou-pé, répondit-il, est un de mes condisciples; je suis intimement lié avec lui. Pourquoi Votre Seigneurie s'informe-t-elle de lui?

— Monsieur Lieou, dit Pé-kong, permettez-moi une question : dites-moi ce que vous pensez de son talent et de sa figure.

— Il est tout au plus comme moi, dit Sou-yeou-pé en souriant.

— Monsieur, dit Pé-kong, s'il vous ressemble, on peut s'en faire une juste idée. Pé, mon parent, m'avait dit que le jeune homme qu'il était décidé à choisir pour

1. On a vu que Pé-kong avait reçu chez lui Tchang-koueï-jou à titre de précepteur, afin d'avoir l'occasion de le mettre à l'épreuve et de voir s'il avait du talent.

gendre, était Sou-yeou-pé, et que les autres prétendants avaient disparu d'eux-mêmes comme de folles abeilles ou des papillons volages. Comment avez-vous pu dire, monsieur Lieou, qu'il ne sait s'arrêter à rien? »

A ces mots, Sou-yeou-pé éprouva un étonnement mêlé de joie. « Si cela est, se dit-il en soupirant, je vois que j'ai eu la langue trop longue. »

Après avoir achevé cet entretien, ils parlèrent encore de la beauté des montagnes et des rivières. Ils restèrent assis jusqu'au coucher du soleil, et, se levant alors, ils s'en revinrent tranquillement côte à côte jusqu'au couvent, et se séparèrent. On peut dire à ce sujet :

Lorsque deux personnes se regardent d'un œil bienveillant, leur âme n'éprouve point d'ennui.

Lorsque deux hommes au cœur pur se trouvent en présence, leur conversation se prolonge avec charme.

Alors sans qu'ils s'en aperçoivent, au delà des grands saules et des pics sans nombre,

Les oiseaux partent, les nuages s'en vont, et déjà le soleil est arrivé à son couchant [1].

Sou-yeou-pé étant revenu dans sa demeure, s'abandonna secrètement à ses réflexions. « Ainsi donc, dit-il, Pé-kong pensait aussi à moi. Si j'étais allé le voir plus tôt pour lui demander sa fille, l'affaire serait déjà faite. Mais comme je suis allé chercher Ou-choui-'an, je me suis arrêté longtemps pour acquérir du mérite et de la

1. C'est-à-dire : Quand deux amis intimes causent ensemble, le temps leur paraît court, et un jour entier s'écoule sans qu'ils s'en aperçoivent.

réputation, et je suis revenu trop tard. De sorte que mademoiselle Pé en a conçu un profond chagrin qui l'a emportée dans l'autre monde[1]. A ce que je vois, quand je mourrais, ce ne serait pas assez pour effacer mon crime. Mais la première fois que je suis venu, je ne songeais nullement à acquérir du mérite et de la réputation. C'est Lou-meng-li qui m'y a décidé par ses pressantes exhortations. Du reste, se dit-il encore, si Lou-meng-li m'y a exhorté, c'était à bonne intention. Il me disait qu'une fois en possession du mérite et de la réputation, je réussirais en toutes choses. Qui aurait pu prévoir que mademoiselle Pé mourrait tout à coup, et que Lou-meng-li, lui-même, disparaîtrait sans qu'on pût découvrir ses traces? Au bout du compte, il est clair que je n'étais pas inscrit sur le livre du mariage; c'est pour cela que j'ai échoué dans mes projets. Avant-hier, le devin m'avait dit qu'une fois arrivé ici, je ferais sans faute une rencontre, et justement j'ai rencontré cet homme. »

Il se fit apporter le calendrier, et vit tout de suite qu'on était justement au jour du *tigre rouge*[2]. Il en éprouva au fond du cœur une surprise extraordinaire. « Peut-être, dit-il, que mon mariage dépend de cet homme. »

Pendant toute la nuit, il fut agité de mille pensées. Le

1. En chinois : *Khieou-thsiouen*, les neuf sources, les neuf fontaines.

2. Le troisième jour du cycle. C'était le jour que lui avait indiqué le devin.

lendemain, il se hâta d'écrire un billet de visite portant les mots : « (*Lieou*) *votre jeune compatriote*, » et alla rendre visite à Pé-kong. Celui-ci le retint et ne voulut point le laisser partir. Tous deux traitèrent de l'histoire ancienne en brûlant des parfums, et parlèrent littérature en buvant tête à tête; ils ne se quittèrent qu'après avoir passé ainsi un jour entier. Le lendemain, Pé-kong alla saluer Sou-yeou-pé qui le retint aussi à boire. A partir de ce jour, tantôt ils composaient des vers sur le même sujet[1], tantôt ils admiraient les fleurs ou dissertaient sur la beauté des eaux. Ils avaient tous deux les mêmes sentiments et les mêmes idées, et ne se quittaient pas du matin au soir. Pé-kong s'abandonna secrètement à ses réflexions. « Il est vrai, dit-il, qu'on m'a parlé du talent remarquable de Sou-yeou-pé, mais je n'ai pas encore vu sa figure. Après avoir passé plusieurs jours avec M. Lieou, j'ai appris à le connaître à fond. Il possède un beau talent et une profonde érudition; de plus, toute sa personne est pleine de grâce et de noblesse. En voyageant dans les deux capitales et les différentes provinces, j'ai passé en revue une infinité de jeunes gens, mais je n'en ai jamais rencontré d'aussi accompli. D'ailleurs, il n'est pas encore marié. Si je faisais encore la faute de le manquer, n'aurait-il pas le droit de se moquer de moi et de dire que je ne sais m'arrêter à rien? Mais il y a encore une chose (qui m'embarrasse). Si je me contente de ma-

1. Mot à mot : En se partageant le sujet.

rier Hong-yu, où irai-je chercher pour Lou-meng-li un époux d'un pareil mérite? Ne diront-elles pas que je règle mes sentiments d'après les degrés de parenté[1]? Si, au contraire, je parlais d'abord de le marier avec Lou-meng-li, et que je cherchasse ensuite un autre époux pour Hong-yu, il me faudrait déguiser mes sentiments[2]. Je trouve que les deux cousines se ressemblent du côté du talent et de la beauté, et qu'il existe entre elles un accord parfait de sentiments et de pensées. Le mieux serait de les marier toutes deux au jeune Lieou. Par là, j'aurais mené à bonne fin l'affaire qui les intéresse; ce serait une chose charmante. Quant au jeune Lieou, c'est un talent qui, dans la suite, doit naturellement arriver à l'académie. Pour le mérite et la réputation, il n'est certainement pas au-dessous de moi. Si je le laisse de côté et ne le leur donne pas en mariage, il me sera impossible de retrouver son pareil. »

Sa résolution étant bien arrêtée, il parla ainsi à Sou-yeou-pé : « J'ai une affaire dont je devrais charger un ami de vous entretenir, mais comme nos relations d'amitié m'affranchissent des usages du monde, je veux

1. Littéralement : Que je distingue la proche parenté de la parenté éloignée, et que je suis affectueux (pour l'une — ma fille), et indifférent (pour l'autre — ma nièce).

2. Morrison, *Dict. alph.*, n° 5622, explique les mots *kiao-thsing* (6821-2898) par « a fraudulent disposition. » Le dictionnaire chinois-mandchou *Thsing-han-wen-haï* rend la même expression par *gônin mourime*, avoir l'esprit obstiné. Ce sens ne peut trouver ici son application.

vous en parler directement; j'ignore, monsieur, si je puis le faire ou non.

— Quelles nobles idées avez-vous à me communiquer? dit Sou-yeou-pé; je me ferai un devoir de les écouter avec respect.

— Voici la chose, dit Pé-kong. Avant-hier, monsieur Lieou, vous disiez que Pé-thaï-hiouen, en cherchant un mari pour sa fille, ne fait que choisir de côté et d'autre, et que lorsqu'il a devant lui un homme de talent, il ne prend pas la peine de s'en informer. Après y avoir mûrement songé, je trouve votre observation extrêmement juste. J'ai une fille et une nièce. Quoique je n'ose dire qu'elles effacent par leur beauté toutes les femmes du monde, cependant elles ressemblent un peu à la fille de Pé-thaï-hiouen, et n'en diffèrent pas beaucoup. Maintenant, monsieur Lieou, je rencontre en vous un jeune homme doué de talent et de beauté, un lettré sans pareil dans tout l'empire, qui justement n'est pas encore établi. Si je ne montrais pas le désir de les unir avec vous [1], et que plus tard elles perdissent leur réputation par un mariage mal assorti, n'est-il pas vrai que ceux qui se moquent de Pé-thaï-hiouen se moqueraient aussi de moi? Je ne sais, monsieur Lieou, si vous partagez mes intentions. »

1. Littéralement : Attacher Sse et Lo, c'est-à-dire : Attacher les faibles plantes Thou-sse et Niu-lo (à un haut pin). C'est une locution d'une modestie excessive qui signifie, au figuré, marier une fille d'une condition obscure à un homme d'un rang élevé qui sera son appui.

Sou-yeou-pé, voyant qu'on lui parlait d'une fille et d'une nièce, et que la mention de ces deux personnes s'accordait de point en point avec les paroles du devin, fut rempli de surprise et d'admiration. « Dans le premier moment, dit-il aussitôt, j'ai laissé échapper des paroles qui partaient d'une profonde émotion. Votre Seigneurie, loin de me taxer de folie, daigne au contraire me mettre au même rang qu'elle, et veut choisir un étudiant pauvre et obscur pour occuper le lit oriental[1]; c'est un bonheur sans pareil. Mais j'ai une pensée que je renferme dans mon cœur; je ne sais si je puis oser vous la communiquer.

— Quand deux amis intimes se rencontrent ensemble, dit Pé-kong, rien n'empêche qu'ils ne se parlent à cœur ouvert.

— Quoique je ne sois pas encore établi, dit Sou-yeou-pé, j'avais demandé en mariage deux jeunes filles. L'une a quitté la vie[2], et elle est accablée de douleur auprès des neuf fontaines[3]; l'autre s'est enfuie pour échapper au malheur, et je n'en ai aucunes nouvelles. Bien que je ne puisse ressusciter celle qui n'est plus[4], la justice ne me permet pas de prendre une seconde épouse. Quant à celle qui est encore au nombre des vi-

1. C'est-à-dire : Pour en faire son gendre. (Voyez t. I, p. 345, n. 2.)

2. Mot à mot : De l'une la personne et la guitare ne sont plus. (Voyez t. II, p. 252, n. 1.)

3. C'est-à-dire dans l'autre monde.

4. Mot à mot : Quoique je ne puisse faire sortir l'âme du milieu de la fosse.

vants, si la perle[1] qui était partie revenait d'elle-même[2], il serait difficile de la comparer à la personne qu'on rencontra jadis au bas d'une montagne[3]. Comme cette petite affaire se rattache à mes affections et aux principes de la justice, veuillez, seigneur, m'apprendre ce que je dois faire.

— Monsieur, dit Pé-kong, ne pas se remarier après la mort d'une première épouse, c'est certainement ce que prescrivent l'affection du cœur et le sentiment du devoir. Cependant vous êtes jeune, et vous devez connaître le précepte qui dit : « Prenez garde de rester sans postérité. » Si vous voyiez revenir[4] la perle qui est partie, vous n'auriez qu'à agir suivant les circonstances; mais comme elle n'est pas encore revenue, pourriez-vous l'attendre indéfiniment[5] ?

1. Le mot *perle* désigne Lou-meng-li.

2. Allusion à un fait fabuleux. Le district de Ho-pou, dans la province de Canton, ne produisait point de grains, mais il était voisin d'une baie où les habitants pêchaient des huîtres à perles, qu'ils échangeaient contre du riz. Comme les anciens gouverneurs de ce district étaient d'une cupidité insatiable, les perles disparurent peu à peu, et se retirèrent près des frontières du Tong-king. Les habitants de Ho-pou ne pouvant plus pêcher des perles, étaient réduits à mourir de faim. Mais lorsque Meng-tchang fut venu pour administrer ce district, comme c'était un homme d'une haute probité, les perles revinrent d'elles-mêmes, et les habitants reprirent l'occupation qui leur fournissait les moyens de vivre.

3. Il y a ici une allusion historique. C'est la seule de tout l'ouvrage que je n'ai pu découvrir.

4. C'est-à-dire : Si mademoiselle Lou-meng-li revenait, vous pourriez l'épouser.

5. En chinois *Tchou-cheou*, garder un arbre, rester en sentinelle au pied d'un arbre. C'est une expression proverbiale qu'on applique

— Les conseils de Votre Seigneurie sont fort sages, dit Sou-yeou-pé ; comment oserais-je ne pas les suivre avec respect ? Mais, vu la médiocrité de ma condition et la faiblesse de mon talent, je ne mérite point l'honneur de devenir votre gendre[1].

— Si, dans mon humble maison, dit Pé-kong, je puis avoir pour gendre un sage tel que vous, ce sera pour moi un bonheur infini.

— Seigneur, repartit Sou-yeou-pé, après avoir reçu de vous une si grande marque d'affection, je devrais vous offrir de suite les présents de noces ; mais me trouvant en voyage, je n'ai pas eu le temps de les préparer. Comment faire ?

— Dès qu'une promesse a été faite, dit Pé-kong, elle subsiste jusqu'à la fin de la vie. Quant aux cérémonies prescrites, à votre retour, il sera encore temps de les observer. »

Leur projet étant bien arrêté, ils furent tous deux transportés de joie. Puis, pendant plusieurs jours, ils firent ensemble d'agréables excursions. Pé-kong parla le premier de prendre congé. « Il y a longtemps, dit-il, que j'ai quitté ma maison ; il faut absolument que je

aux personnes qui persistent follement dans une idée impraticable. On raconte qu'un lièvre, se voyant poursuivi, alla donner de la tête contre un arbre. Il resta étourdi du coup et fut aisément pris par un homme appelé Han-tseu. Mais celui-ci, qui était fort stupide, resta pendant plusieurs jours au pied de l'arbre dans l'espoir de prendre un second lièvre.

1. En chinois : *Men-meï*, le linteau de la porte. Gonçalvez (*Arte china*, p. 414), explique cette expression par *gendre*.

m'en retourne demain. J'ignore, monsieur Lieou, quel jour vous en ferez autant. [1]»

— Comme je n'ai absolument rien à faire ici, dit Sou-yeou-pé, lorsque Votre Seigneurie sera partie, je me mettrai de suite en route. Après avoir été éloigné de vous pendant une quinzaine de jours au plus, je me ferai un devoir d'aller vous rendre visite dans votre village.

— A cette époque, dit Pé-kong, je ferai tous les préparatifs nécessaires pour vous recevoir [2]. »

Ainsi finit leur entretien. Le lendemain, Pé-kong prit congé le premier et partit.

Après le départ de Pé-kong, Sou-yeou-pé s'abandonna à ses réflexions et se dit : « Ce Saï-chin-siên, avec ses prédictions, me fait l'effet d'un dieu vivant. En effet, dans tout ce qu'il m'a dit, il n'y a pas un mot qui ne se soit vérifié. Mais, après avoir consulté les sorts au sujet de ma carrière littéraire, il m'a dit [3] que mon titre d'académicien n'était pas perdu; c'est une chose que je ne puis comprendre. »

Sou-yeou-pé s'étant encore promené pendant quelques jours, il réfléchit de nouveau en lui-même. « Si je m'en retourne aujourd'hui, dit-il, j'imagine que personne ne s'en apercevra. »

Il ordonna aussitôt à un domestique de louer un ba-

1. Mot à mot : Quel jour vous tournerez la rame en sens contraire, c'est-à-dire quel jour vous vous en retournerez.

2. Litt.: Je devrai balayer ma porte et vous attendre avec respect.

3. Page 268, ligne 9. Voyez la note 1 de cette même page.

teau, et s'en alla, après avoir passé, comme la première fois, le fleuve de Tsien-thang.

Or, si le gouverneur Yang avait maintes fois poussé à bout Sou-yeou-pé ; c'était, au fond, dans l'unique intention de le faire consentir au mariage qu'il projetait. Il ne prévoyait pas que Sou-yeou-pé donnerait sa démission et partirait tout de suite. Quand le préfet et les sous-préfets vinrent lui apporter cette nouvelle, il en fut fort contrarié, et leur ordonna de faire courir après lui. Ceux-ci chargèrent des courriers du gouvernement d'aller à sa poursuite dans toutes les directions ; mais il leur fut impossible de trouver ses traces[1]. Le gouverneur Yang ayant reçu la réponse du préfet et des sous-préfets, il réfléchit en lui-même. « Quoique Sou-yeou-pé soit mon subordonné, se dit-il, il n'y a pas longtemps qu'il est entré en charge ; d'un autre côté, il n'a point commis de fautes graves, et on ne peut lui reprocher de s'être laissé corrompre. Quoique je ne l'aie pas renvoyé ouvertement, s'il est parti c'est vraiment à cause de moi ; l'intendant des salines et le juge de la province le savent parfaitement. Si Sou-fang-hoeï[2] venait à apprendre cela dans la capitale, il me prendrait certainement en haine. Je sens que ce serait fort désagréable. »

Au moment où il s'abandonnait à ces réflexions, on lui apporta la gazette officielle. Le gouverneur Yang l'ouvrit, et y lut ce qui suit :

1. Littéralement : Comment y aurait-il eu une ombre ?
2. Père adoptif de Sou-yeou-pé.

« Décret impérial au sujet d'une requête du Li-pou, (ministère du personnel), qui avoue sa faute.

« Sou-yeou-pé ayant obtenu le premier rang parmi les docteurs de la seconde série, il était juste de le nommer académicien. Comment a-t-on commis la faute de le nommer Tchouï-kouan (juge) dans le Tché-kiang? Je devrais naturellement punir les coupables; mais comme ils ont eux-mêmes avoué leur faute, je veux bien leur faire grâce[1]. Qu'on rétablisse Sou-yeou-pé dans sa charge d'académicien, et qu'un autre le remplace comme juge dans le Tché-kiang. RESPECTEZ CECI. »

Or, Sou-yeou-pé avait déjà obtenu le titre d'académicien, mais les membres du conseil, mécontents du président, à qui il devait son avancement, avaient ordonné au ministère du personnel de le nommer Tchouï-kouan (juge militaire)[2]. Quelque temps après, tous les membres de l'Académie ne voulurent point souffrir qu'on violât les règlements. « (Sou-yeou-pé), dirent-ils, a été élu docteur dans la seconde série, et a été élevé au rang d'académicien. Il n'était pas juste de changer son titre et de lui donner une magistrature. » Comme ils voulaient présenter ensemble un mémoire à l'empereur, et accuser le ministère du personnel d'avoir violé la loi pour flatter les passions des autres, le ministère du personnel eut peur et se vit obligé de pré-

1. Littéralement : Je permets qu'ils échappent à une enquête (judiciaire).

2. Voyez t. II, p. 160, 161.

senter à l'empereur un placet où il avouait sa faute. Telle fut l'origine du décret ci-dessus.

Le gouverneur Yang, voyant que Sou-yeou-pé avait été rétabli dans sa charge d'académicien, en fut vivement mortifié. De plus, il craignit qu'il ne gardât au fond de son cœur du ressentiment, et qu'une fois arrivé à la capitale, il ne tînt sur son compte toute sorte de propos. Il envoya encore des gens de tous côtés pour courir après lui et le ramener.

Un jour, le préfet avait invité quelques amis sur le lac occidental. Comme ses hôtes n'étaient pas encore arrivés, il était seul dans son bateau, et s'amusait à regarder par la fenêtre. Justement, ce jour-là, Sou-yeou-pé, qui venait de traverser le fleuve, était arrivé sur les bords du lac. Il avait loué une petite barque, et, en se dirigeant du midi au nord, il passa précisément à côté du grand bateau du préfet. Mais soudain le portier du préfet l'aperçut, et, le montrant au doigt : « Ce monsieur, dit-il, est le seigneur Sou-yeou-pé. »

Le préfet ayant levé la tête, reconnut qu'en effet c'était bien Sou-yeou-pé. Il ordonna aussitôt d'arrêter la barque de Sou-yeou-pé, et courut à la tête de son propre bateau pour aller à sa rencontre. Les employés du préfet amenèrent aussitôt la petite barque de Sou-yeou-pé près de la proue du grand bateau. Sou-yeou-pé, se trouvant tout à coup sous les yeux du préfet, ne sut comment l'éviter, et se vit obligé de monter à bord. Le préfet se hâta d'aller le recevoir. « Seigneur Sou, lui dit-il, pourquoi êtes-vous parti sans prendre congé?

Il n'y a pas d'endroit où je n'aie envoyé mes gens pour vous chercher.

— Votre serviteur, dit Sou-yeou-pé, est d'un naturel indolent, et il a peu d'aptitude pour l'administration. Voilà pourquoi je me suis éloigné à la hâte, afin d'échapper au reproche d'avoir négligé les devoirs de ma charge. Rien n'était plus convenable. Comment aurais-je osé, monsieur le préfet, vous donner la peine de me faire chercher de tous côtés[1] ? »

Le préfet invita aussitôt Sou-yeou-pé à entrer dans son bateau, et, après l'avoir salué, il fit placer un fauteuil au haut bout de la chambre et le pria de s'asseoir. Sou-yeou-pé refusa et voulut seulement s'asseoir du côté de l'ouest.

« Seigneur, lui dit le préfet, il est juste que vous vous asseyiez à la place d'honneur; qu'avez-vous besoin de vous humilier ainsi ?

— Monsieur le préfet, dit Sou-yeou-pé, pourquoi me traitez-vous avec tant de respect ? Me regarderiez-vous comme un étranger parce que je ne suis plus en place ?

— Un académicien, répondit le préfet, mérite les respects dus à un académicien; ce n'est plus comme lorsque vous étiez mon subordonné ; comment oserais-je suivre les usages du passé ? »

Sou-yeou-pé éprouva une vive émotion. « Comme j'ai quitté mon poste, dit-il, je ne suis plus rien; pourquoi me qualifiez-vous d'académicien ?

1. Mot à mot : De vous abaisser jusqu'à penser à moi.

— Vous n'avez donc pas encore vu la gazette officielle? dit le préfet. Comme le ministère du personnel avait commis la faute de vous donner un emploi de magistrat, vos honorables collègues ne souffrirent point qu'on violât les règlements, et voulurent adresser ensemble une plainte à l'empereur. Le ministère du personnel en fut vivement ému, et se vit obligé de présenter un placet où il avouait sa faute. Depuis longtemps, un décret vous a rendu votre titre d'académicien. Je vous en fais mon compliment; un autre jour, je veux aller vous offrir mes félicitations. »

En entendant ces paroles, Sou-yeou-pé fut rempli de surprise et de joie. « Ainsi, dit-il en lui-même, les prédictions du devin se trouvent vérifiées d'une manière merveilleuse. »

Ils s'assirent tous deux et prirent le thé. Quand ils eurent causé encore pendant quelques instants, Sou-yeou-pé voulut se lever et prendre congé du préfet. « Le gouverneur, dit celui-ci, a été extrêmement mortifié de votre départ, et m'a beaucoup blâmé de ne vous avoir pas retenu. Hier, il a encore ordonné lui-même aux deux sous-préfets de vous chercher partout. Aujourd'hui que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, je n'aurai pas l'imprudence de vous laisser partir. »

Aussitôt, il fit mettre à la voile, conduisit lui-même Sou-yeou-pé dans le couvent de Tchao-khing, et l'installa dans la salle de la méditation. Ensuite, il chargea quatre satellites de rester pour le servir, et, ayant fait ramener son bateau, il alla inviter ses amis.

Cette nouvelle fut bientôt annoncée à tous les fonctionnaires publics. Les deux sous-préfets furent les premiers à faire visite à Sou-yeou-pé. Le lendemain, tous les moniteurs impériaux vinrent lui rendre leurs devoirs. Peu après, Yang, le gouverneur, s'empressa d'aller lui-même le saluer. Dans cette entrevue, il avoua ses torts à plusieurs reprises, puis il l'invita à une collation qu'il avait fait préparer sur le lac et lui donna les plus grandes marques d'amitié. Sou-yeou-pé lui montra la même déférence que lorsqu'il était son subordonné, et ne fit paraître ni orgueil ni hauteur.

Lorsqu'on est entré en fonctions, il faut mettre une différence entre les grands et les petits[1].
Un magistrat ne s'occupe que des affaires de sa charge.
Il ressemble au levier[2] qui sert à puiser l'eau.
Tantôt il monte, tantôt il descend; il est difficile d'en juger.

A cette époque, Tchang-koueï-jou était toujours sur le lac et n'était pas encore rentré chez lui. Quand il eut appris que Sou-yeou-pé était dans une position aussi élevée, il réfléchit en lui-même. « Ces jours derniers,

1. Il y a peut-être ici une allusion au passage précédent (p. 291, lig. 22), où l'on voit le gouverneur Yang oublier que Sou-yeou-pé a été son subordonné, et le traiter, maintenant qu'il est académicien, avec la plus grande distinction.

2. En chinois : *Lou-lo,* expression que l'on rend par treuil, poulie. Comme le treuil ou la poulie ne montent ni ne descendent, je crois que c'est plutôt l'appareil dont se servent les jardiniers : savoir, une pièce de bois placée par le milieu sur un pied vertical, et dont l'extrémité s'élève ou s'abaisse pour enlever un sceau plein, ou descendre un sceau vide.

dit-il, le gouverneur le traitait avec la dernière rigueur, et aujourd'hui il lui fait humblement la cour. C'est bien le cas de dire que les gens du monde nous montrent de la froideur ou de l'attachement suivant l'élévation ou la bassesse de notre condition. Quant à moi, comment serais-je assez fou pour m'attirer son inimitié? D'ailleurs, autrefois il ne m'a pas traité trop mal. C'était seulement à cause d'une demoiselle Pé que j'avais excité son ressentiment; mais maintenant que mademoiselle Pé m'est devenue tout à fait étrangère, pourquoi ne pas changer de visage (de conduite), et jouer le rôle d'honnête homme? Quand je lui aurai fait ma cour en favorisant son mariage avec mademoiselle Pé, il ne pourra manquer d'être au comble de la joie. Si je me lie avec lui, qui est un académicien, il est bien sûr que je n'y perdrai pas. »

Son plan étant bien arrêté, il alla rendre visite à Sou-yeou-pé. Après qu'ils se furent salués l'un l'autre: « Monsieur, dit Tchang-koueï-jou, savez-vous le motif qui m'amène aujourd'hui?

— Je l'ignore, répondit Sou-yeou-pé.

— Je viens d'abord, dit Tchang-koueï-jou, pour vous avouer mes torts et ensuite pour vous offrir mes félicitations.

— Quand nous étions amis ensemble, dit Sou-yeou-pé, jamais vous ne m'avez dit un mot déplacé; en quoi m'auriez-vous offensé? Que j'aie une charge au dedans ou au dehors, en somme, c'est la même chose. Il n'y a pas de quoi me féliciter.

— Ce n'est pas pour cela, dit Tchang-koueï-jou, que je viens vous féliciter; c'est pour un très-grand sujet de joie.

— Si cela est, dit Sou-yeou-pé, je vous supplie instamment de me l'apprendre.

— Dernièrement, dit Tchang-koueï-jou, je vous avais annoncé la mort de mademoiselle Pé; mais, au fond, cette nouvelle était fausse. Et c'est pour vous l'avoir donnée, ces jours derniers, que je me suis rendu coupable envers vous. Voilà pourquoi je viens vous présenter mes excuses. La nouvelle que je vous apporte aujourd'hui n'est-elle pas pour vous un grand sujet de joie? Tel est l'objet de mes félicitations.

— Serait-ce vrai? s'écria Sou-yeou-pé rempli d'étonnement.

— Le fait est qu'elle n'est pas morte, dit Tchang-koueï-jou en riant; ce que je vous en ai dit dernièrement n'était qu'une plaisanterie.

— Monsieur, reprit en riant Sou-yeou-pé d'un air étonné et joyeux, ces jours derniers, pourquoi m'avez-vous fait cette plaisanserie?

— Il y avait une raison, répondit Tchang-koueï-jou. Comme Yang, le gouverneur, désirait vous avoir pour gendre, sachant que vous aviez de l'attachement pour mademoiselle Pé, il m'avait prié d'aller vous faire ce conte pour y mettre fin. »

Sou-yeou-pé, apprenant que c'était bien vrai, fut ravi jusqu'au fond du cœur. « Cher monsieur, dit-il en éclatant de rire, d'après ce que vous venez de dire, je re-

connais que si vous avez fait une faute, j'ai grandement lieu de me réjouir.

— Si vous me le permettez, dit Tchang-koueï-jou, j'irai faire pour vous les premières ouvertures, afin de racheter ma faute par ce service. Qu'en pensez-vous?

— Dernièrement, repartit Sou-yeou-pé, mon père et Ou-choui-'an ont déjà écrit à ce sujet. Si vous voulez bien faire une démarche, ce sera encore mieux; seulement, je n'oserais vous donner tant de peine.

— Un homme de talent et une femme accomplie se rencontrent rarement dans le monde, dit Tchang-koueï-jou. Si je réussis à les unir ensemble, ce sera pour moi un très-grand honneur; comment pourriez-vous parler de ma peine?

— Monsieur, lui dit Sou-yeou-pé, comme j'ai eu le bonheur de recevoir votre promesse, demain je me rendrai chez vous pour vous saluer et vous solliciter encore.

— Dès qu'un mot est lâché, dit Tchang-koueï-jou, quatre coursiers ne pourraient le rattrapper[1]. Je veux absolument partir demain. Vous êtes, monsieur, membre de l'Académie, de plus, Son Excellence votre père et l'honorable Ou-choui-'an ont écrit deux lettres. Naturellement, il suffira d'un mot pour conclure l'affaire. Vous n'aurez plus qu'à venir ensuite pour goûter le bonheur dans la chambre nuptiale, à la lueur des lampes ornées de fleurs.

1. Cette locution est passée en proverbe.

— Si j'obtiens ce que vous dites, reprit Sou-yeou-pé, je vous serai fort obligé de ce service[1], et je me ferai un devoir de vous en témoigner ma reconnaissance. »

Après cet entretien, Tchang-koueï-jou prit congé et partit.

Sou-yeou-pé réfléchit en lui-même. « Puisque mademoiselle Pé vit encore, se dit-il, ce mariage est bien près de réussir[2]. Mais, depuis peu, j'ai donné ma parole à monsieur Hoang-fou; pour cette seconde affaire, je ne sais quel parti prendre. Monsieur Hoang-fou est un homme bon et généreux, qui m'a montré une grande affection; comment pourrais-je le payer d'ingratitude ? S'il n'y avait qu'une demoiselle (de chaque côté), je pourrais bien les prendre toutes deux, mais comme il y en a déjà deux dans la maison de Hoang-fou, comment pourrais-je encore en ouvrir la bouche ? Ces jours derniers, après avoir consulté les sorts, le devin m'a engagé à consentir, et comme il n'y a pas une de ses prédictions qui ne se soit vérifiée, si ce n'était pas là le mariage qui m'est réservé, est-ce qu'il m'aurait engagé à accepter ? Peut-être n'épouserai-je jamais mademoiselle Pé. »

Sou-yeou-pé réfléchit encore. « Le seigneur Hoang-fou, se dit-il, est un homme tout à fait droit et sincère. Avant-hier, lorsque je lui ai donné ma parole, il me

1. Littéralement : Ma reconnaissance pour ce service ne sera pas superficielle, c'est-à-dire sera profonde.

2. Mot à mot : Pour ce mariage, il y a encore lieu d'espérer huit ou neuf fois sur dix.

dit que, quand le moment serait venu, il agirait suivant les circonstances. Maintenant, je n'ai rien de mieux à faire que de lui écrire une lettre, sous le nom de Lieou, de lui raconter cette affaire de point en point et de le consulter. Peut-être trouvera-t-il un moyen de tout arranger. »

Son projet étant bien arrêté, il écrivit aussitôt une lettre. Le lendemain, il alla voir Tchang-koueï-jou, et se contenta de lui dire qu'un ami l'avait chargé de la faire remettre à un monsieur Hoang-fou, qui demeurait dans le village de Kin-chi. Tchang-koueï-jou ayant promis de s'en charger, il se leva sur-le-champ et partit le premier. Peu après, Sou-yeou-pé prit congé des magistrats du Tche-kiang, et, de suite, il se dirigea vers Kin-ling (Nan-king). On peut dire à ce sujet :

Jadis, un papillon fut Tchoang-tcheou, et Tchoang-tcheou fut un papillon [1].
Le bananier n'est pas un cerf mort; un cerf n'est pas un bananier [2].
Si dans cette vie vous vous informez des choses futures,
L'avenir s'étend devant vous comme une route immense.

Nous laisserons Sou-yeou-pé partir à la suite de

1. Tchoang-tcheou est le même que le philosophe Tao-sse, Tchoang-tseu, auteur du célèbre ouvrage intitulé *Nan-hoa-king*. « Autrefois, dit-il, Tchoang-tcheou rêva qu'il était un papillon. » (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. CV, fol. 62.)

2. On lit dans le philosophe Lie-tseu : « Un homme du pays de Tching étant allé ramasser du bois à brûler, rencontra un cerf effaré et le tua. Craignant qu'il ne fût découvert par d'autres, il le cacha dans un fossé et le recouvrit avec des branches de bananier. Mais

Tchang-koueï-jou, pour parler des demoiselles Pé et Lou-meng-li. Depuis que Pé-kong avait quitté sa maison, du matin au soir, elles s'amusaient à disserter sur la littérature ou à composer des vers. Un jour, le concierge apporta tout à coup deux lettres. L'une venait de Ou, l'académicien, et l'autre de Sou-fang-hoeï, le moniteur impérial. Or, lorsque Pé-kong était hors de chez lui, toutes les fois qu'il arrivait des lettres, mademoiselle Pé avait l'habitude de les décacheter et de les lire. C'est pourquoi, ce jour-là, mademoiselle Pé ouvrit de suite les lettres qu'on venait d'apporter pour les lire avec Lou-meng-li. La lettre de Sou-fang-hoeï, le moniteur impérial, était ainsi conçue :

« Votre frère cadet[1], Sou-youen, vous salue jusqu'à terre ; il s'informe avec respect de votre santé, et vous envoie en même temps une lettre.

« Depuis votre glorieux retour, il y a déjà un an que je n'ai eu l'honneur de vous voir. Je songe que, comme vous vous reposez sur la montagne de l'orient, et vous livrez au plaisir de boire et de faire des vers, vous jouissez de toutes les félicités. Pour moi, qui suis entièrement occupé des affaires du souverain, quand je

quand il revint chercher le cerf, il ne put reconnaître l'endroit où il l'avait déposé, et s'imagina qu'il avait fait un rêve.» (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. LX, fol. 9.)

Ces deux vers signifient que l'homme est le jouet de mille illusions.

1. En chinois : *Nien-ti* (année — frère cadet), c'est-à-dire : Votre frère cadet, qui a été reçu docteur dans la même année que vous. Ici, comme en beaucoup d'endroits, l'expression *frère cadet* est un terme par lequel un homme se désigne lui-même par excès de modestie.

pense à votre noble conduite, j'éprouve une confusion extrême.

« Mon neveu, Sou-yeou-pé, qui est originaire de votre illustre pays, avait été anciennement séparé de moi. L'ayant rencontré l'an passé au milieu de ma route, et songeant que je n'avais point d'héritier, je l'ai adopté pour mon fils. Après avoir eu le bonheur d'obtenir un double succès[1], malgré son peu de mérite, il vient d'être nommé juge dans la province du Tché-kiang; mais quoiqu'il soit arrivé à l'âge viril, il n'est pas encore marié.

« J'ai appris que votre fille mène une vie calme et retirée, qu'elle est belle et gracieuse, et l'emporte sur la princesse que célèbre l'ode *Kouan-tsiu*[2]. C'est pourquoi mon humble fils, (épris de ses rares qualités), éprouve une vive agitation[3], et, soit endormi, soit éveillé, ne cesse de penser à elle.

« Votre frère cadet (moi), sans songer à son peu de mérite, et pour répondre aux sentiments secrets d'une jeune fille, ose importuner Votre Excellence de sa demande. Si vous ne dédaignez pas la condition pauvre

1. Allusion aux succès littéraires de Sou-yeou-pé, qui avait successivement obtenu les grades de licencié et de docteur.

2. Littéralement : Qu'elle l'emporte sur *Kouan-tsiu*, c'est-à-dire sur la princesse Thaï-sse, qui est le sujet de la première ode du livre des vers, commençant par les mots : *Kouan-kouan-tsiu-kieou.*

3. Littéralement : Il se tourne en tous sens dans son lit. L'auteur emprunte, à l'ode précitée, huit expressions qui peignent le tourment et l'agitation qu'éprouvait le sage (Wen-wang) en pensant à la vertueuse princesse Thaï-sse.

et obscure de mon fils, et lui accordez le titre de gendre, je vous en aurai une reconnaissance infinie. Mais si vous avez du dédain pour les plantes Niu-lo et Thou-sse, et ne permettez pas qu'elles s'attachent à un grand arbre[1], il se retirera sans se plaindre. Il ne suivra pas l'exemple d'un individu qui l'a précédé[2], et qui est devenu la risée de ses amis.

« Je finis ma lettre sans pouvoir vous exprimer tous mes sentiments. J'attends impatiemment votre réponse. »

Après avoir lu cette lettre, les deux jeunes filles furent transportées de joie. Elles ouvrirent ensuite la lettre de l'académicien Ou-choui-'an et y lurent ce qui suit :

« Votre frère cadet[3] et parent, Ou-koueï, vous salue jusqu'à terre.

« L'an dernier, comme j'étais allé précipitamment à la capitale, j'ai été la dupe d'un misérable qui, en employant toutes sortes de ruses[4], m'a soutiré frauduleusement une lettre dont il a importuné Votre Excellence. Quoique ses artifices diaboliques n'aient pu échapper à votre rare perspicacité, la légèreté avec la-

1. C'est-à-dire : Si mon fils vous paraît indigne d'épouser votre noble fille. (Voyez t. II, p. 166, n. 3.)

2. Cet individu est probablement Tchang-koueï-jou.

3. Ou-koueï étant le beau-frère de Pé-kong, on voit que l'expression *frère cadet* est, comme dans la lettre précédente, une forme modeste du pronom personnel.

4. C'est là le sens des mots du texte *ki-thsao-fou-mo* (s'appuyant sur les plantes et les arbres). (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. XLIX, fol. 178.)

quelle j'ai agi est inexcusable. Lorsque, au printemps, je suis revenu rendre compte de ma mission, j'ai rencontré mon frère aîné[1], Sou. Je lui demandai avec étonnement des détails sur cette affaire, et je commençai à reconnaître l'erreur où j'étais autrefois tombé. Dernièrement, mon frère aîné, Sou-yeou-pé, après avoir combattu victorieusement dans le palais du Midi[2], a été nommé juge dans le Tchè-kiang. Au milieu de ses songes, il a pensé au mariage[3], et m'a confié le manche de la cognée[4]. Maintenant, se rendant à son poste, il profitera de l'occasion pour offrir ses respects à Votre Excellence[5].

« Dès que vous l'aurez vu, vous reconnaîtrez qu'il possède véritablement la beauté de Weï-kiaï[6] et les qualités de Sun-tsing[7]. Précédemment, il vous a été

1. Terme de politesse. Il s'agit de Sou-yeou-pé.

2. C'est-à-dire : Après avoir obtenu le grade de docteur au concours du midi (dans le collége de Nan-king).

3. Littéralement : Il a pensé à Sse et à Lo, c'est-à-dire aux plantes grimpantes *Thou-sse* et *Niu-lo* qui s'appuient sur de grands arbres. Comme s'il disait : Malgré l'obscurité de sa condition et la médiocrité de son mérite, il a songé à épouser votre noble fille. (II, 166, 3).

4. Voyez t. I, p. 172, n. 1, et II, 12, 1.

5. Littéralement : Au mont Thaï-chan. Au figuré, le Thaï-chan désigne tantôt un homme d'un mérite éminent, tantôt un beau-père.

6. Il y a en chinois : Le jade de Weï. Il s'agit de Weï-kiaï surnommé Cho-p'ao, qui vivait sous les Tsin (entre les années 265 et 419 de Jésus-Christ). Tous ceux qui le voyaient, l'appelaient *Yu-jin*, l'homme de jade, c'est à-dire beau comme le jade. (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. XIV, fol. 8.) Voyez t. I, p. 146, n. 1, et p. 176, n. 1.

7. L'auteur fait allusion à Sun-tsan, qui était surnommé Fong-tsing. Il vivait sous la dynastie des Weï, entre les années 220 à 265 de notre ère. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. LXXVI *B*, fol. 79.)

très-difficile de choisir un gendre; aujourd'hui, vous voyez combien il est facile de trouver l'homme qu'il vous faut. Au premier jour, je demanderai un congé et je m'en retournerai dans le Midi. Je viendrai m'asseoir à votre joyeux festin et vous offrir mes félicitations. Je vous ai fait connaître d'avance mes sentiments. Veuillez, de grâce, écouter ma demande.

« J'aurais encore beaucoup de choses à dire. »

Après avoir lu cette lettre, les deux jeunes filles furent transportées de joie. Mademoiselle Lou se leva sur-le-champ et fit ses compliments à mademoiselle Pé. « Ma sœur, dit-elle, je vous félicite. »

Mademoiselle Pé s'empressa de la saluer à son tour. « Ma sœur, dit-elle, vous avez le même bonheur que moi; pourquoi me féliciter seule?

— Ma sœur, répondit mademoiselle Lou, votre affaire est sûre. Sou, le moniteur impérial, père du jeune homme, est venu vous demander, et, de plus, Ou, l'académicien, qui est votre parent, s'est chargé de faire les premières ouvertures de mariage. Lorsque mon oncle[1] sera de retour, à la lecture de ces lettres, il consentira de lui-même. Quant à mon affaire, quoiqu'il ait promis de m'épouser, il n'a pas encore envoyé d'entremetteur. Supposons que monsieur Sou ne me soit pas infidèle, et qu'il ait gardé le souvenir de ses anciens serments, il ne sait pas que je demeure ici. Quand même il aurait reçu votre lettre et viendrait me

1. C'est-à-dire : Pé-kong, votre père.

chercher jusqu'ici, mon oncle a pour vous une affection profonde ; comment consentirait-il à mettre deux cuillers dans la même tasse[1], et prendre encore les intérêts de votre sœur? D'après ces considérations, mon affaire est loin d'être décidée.

— Chère sœur, dit mademoiselle Pé, si l'on raisonnait d'après les sentiments des hommes du monde, vos inquiétudes ne seraient pas sans fondement; mais mon père ne pense pas comme les hommes du monde. S'il m'aime, il doit naturellement vous aimer aussi. D'ailleurs, comme il a accepté la commission de ma tante, il ne mettra pas de différence entre nous deux, de manière à faire de moi une femme jalouse[2].

— Vous avez beau dire, reprit Lou-meng-li, je vois encore bien des difficultés. Si, après avoir demandé à votre père sa fille en mariage, monsieur Sou voulait encore demander sa nièce, il aurait de la peine à ouvrir la bouche. Si mon oncle choisissait un époux pour sa fille, et un autre pour sa nièce, on ne pourrait l'accuser de mauvaise intention. Pour moi, jeune fille, je m'en rapporterai à la volonté de ma mère et de mon oncle; comment oserais-je leur désobéir?

— Ma sœur, dit mademoiselle Pé, vous n'avez pas besoin de tant vous inquiéter; s'il survient quelque contre-temps, je vous l'apprendrai avec franchise. Si

1. C'est-à-dire : Comment songeait-il à nous marier toutes deux au même homme?

2. C'est-à-dire : De manière que je craigne d'avoir en vous une rivale.

votre affaire n'était pas menée à bonne fin, je ne voudrais pas vous être infidèle en me mariant seule.

— S'il en est ainsi, dit mademoiselle Lou, je vous serai infiniment reconnaissante de m'avoir prêté votre appui. Ou, l'académicien, ajouta-t-elle, dit dans sa lettre, qu'en se rendant actuellement à son poste, il[1] ira saluer votre illustre père[2]. Il est évident que le jeune Sou devait venir en même temps que la lettre. S'il vient en effet, ne pourrait-on pas lui donner de mes nouvelles et lui faire savoir que je suis ici? Ce serait charmant.

— Votre observation est juste, dit mademoiselle Pé.» Sur-le-champ, elle chargea un domestique d'aller demander au concierge si le seigneur Sou était déjà venu faire visite.

« Le seigneur Sou, répondit le concierge, a envoyé quelqu'un pour dire qu'il viendrait saluer mon maître. J'ai répondu que Son Excellence n'était pas à la maison, et qu'il n'y aurait personne pour le recevoir; que s'il voulait faire sa visite, il n'avait qu'à laisser sa carte qu'on inscrirait sur le registre de la loge. J'ajoutai que je n'osais donner la peine à Sa Seigneurie de venir de loin. Le domestique se retira aussitôt. J'ignore si, aujourd'hui, il reviendra ou non. »

— Comme on a fait cette réponse, dit mademoiselle Pé, naturellement le seigneur Sou ne reviendra pas.

1. Savoir : Sou-yeou-pé.

2. Littéralement : Il ira saluer le mont Thai-chan. (Voyez plus haut, p. 302, n. 5.)

— Je suis tout à fait de votre avis, dit mademoiselle Lou, et quand même il reviendrait, il serait difficile de lui donner de nos nouvelles.

— Quelle difficulté y voyez-vous? reprit mademoiselle Pé en riant. Vous n'avez, ma chère sœur, qu'à prendre un costume d'homme et à vous présenter à lui, comme la première fois; vous pourrez alors lui donner de nos nouvelles. »

Mademoiselle Lou ne put s'empêcher de rire de cette idée. On peut dire à ce sujet :

Dans l'appartement intérieur, les jeunes filles sont agitées par une foule de pensées.
En un clin d'œil, mille soucis naissent dans leur tendre sein ;
Tantôt elles sont joyeuses, et tantôt tristes, ou s'abandonnent à la rêverie.
Quelquefois de futiles chagrins minent secrètement leur cœur.

Les deux jeunes filles se sentirent ravies de joie. Si le lecteur ignore ce qui advint dans la suite, qu'il prête un peu l'oreille, on le lui apprendra en détail dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX

MÉPRISE SUR MÉPRISE; CHACUN EST TROMPÉ DANS SES ESPÉRANCES

Les deux jeunes filles restaient constamment à la maison pour causer ensemble. Un jour, on leur annonça tout à coup le retour de Pé-kong. Madame Lou alla le recevoir avec elles. Pé-kong était rayonnant de joie. Il les salua d'abord, puis, s'adressant à madame Lou : « Chère sœur, dit-il, je vous apporte un grand sujet de joie; j'ai trouvé un excellent gendre; ma nièce et Hong-yu pourront se marier en même temps. »

Madame Lou fut charmée de cette nouvelle. « Mon frère, dit-elle, s'il en est ainsi, je vous remercie infiniment de la peine que vous avez prise. » Quand madame Lou eut salué Pé-kong, les deux cousines lui firent une profonde révérence. Pé-kong prit un air riant et joyeux. « Comme vous êtes, dit-il, deux sœurs égales en talent et en beauté, il est bien juste que vous restiez ensemble; je ne pourrais vraiment me décider à vous séparer. »

En entendant ces paroles, les deux jeunes filles

comprirent, au fond de leur cœur, que si Pé-kong s'exprimait ainsi, c'était sans doute que Sou-yeou-pé l'avait vu à Hang-tcheou, et avait obtenu son consentement pour les épouser. Elles éprouvèrent une joie secrète et s'abstinrent de le questionner. Le jeune Lou vint aussi saluer son oncle. On rangea d'abord les bagages, ensuite on prépara du vin pour fêter son retour [1]. Pé-kong changea d'habits et se reposa quelque temps; après quoi tout le monde s'assit. Madame Lou l'interrogea la première. « Mon frère, lui dit-elle, pourquoi avez-vous été absent si longtemps? Précédemment, vous vous contentiez de rester près du lac Si-hou; je suppose que vous serez allé ailleurs.

— Quand je suis arrivé à Hang-tcheou, dit Pé-kong, j'ai craint que Yang, le gouverneur, ne l'apprît et ne se figurât que j'étais venu pour lui rendre mes devoirs. C'est pourquoi je changeai de nom, et, disant à chacun que je m'appelais Hoang-fou, je restai *incognito* sur les bords du lac. Il ne manquait pas de jeunes gens de bonne famille, mais il n'y en avait pas un seul qui eût un véritable talent. » Il leur parla alors en détail des vers qu'il avait composés dans le pavillon de la source froide, de la vaine réputation, ainsi que de la jactance et de la fausseté de Tchao-thsien-li et de Tcheou-ching-wang. Les deux cousines furent saisies d'un rire inextinguible.

1. Il y a en chinois Tsie-fong : Accueillir le vent. Wells Williams traduit : Accueillir un ami à son retour.

« Que fîtes-vous ensuite? demanda encore madame Lou.

— Je restai assez longtemps sur les bords du lac, répondit Pé-kong; mais j'eus beau chercher de tous côtés, je ne trouvai que des gens de la même médiocrité. Je passai aussitôt le fleuve de Tsien-thang, et j'allai visiter les beautés de Chan-in et de la grotte de Yu [1]. Tout à coup, j'ai rencontré un jeune homme du nom de Lieou, qui était originaire de Kin-ling (Nan-king). Il était d'une beauté remarquable; on aurait pu le comparer à l'arbre de jade de la famille de Sie [2]. Comme il demeurait avec moi dans le couvent de Yu, du matin au soir nous causions littérature; nous composions des vers et nous traitions des questions d'histoire ancienne et moderne. Nous passâmes plus de quinze jours ensemble. Quand je considère la pureté de ses traits, l'élégance de sa personne, l'étendue de son savoir et l'élévation de son talent, j'imagine qu'au premier jour il s'élèvera jusqu'à l'académie. J'ai passé en re-

1. La grotte où le peuple croit que s'arrêta l'empereur Yu. Cet endroit est situé dans le pays de Hoeï-ki. Hoeï-ki est aujourd'hui le nom d'un arrondissement et d'une ville de troisième ordre, comprise avec Chan-in dans l'arrondissement spécial de Chao-hing-fou (province de Tché-kiang).

2. C'est-à-dire: L'arbre de jade dont parlait Sie-hiouen. On voit dans les annales des Tsin, biographie de Sie-hiouen, qu'il comparait un jeune homme beau et distingué à la plante Tchi-lan (sorte d'epidendrum odorant), et à un *arbre de jade*.

Un poëte a comparé les joues d'une jolie femme à une rose humide de rosée, et à *un arbre de jade*. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. LXVI, fol. 75.)

vue une multitude d'hommes, mais je n'en ai jamais trouvé un seul d'un mérite aussi accompli. Si je voulais lui donner Hong-yu en mariage, je craindrais que ma nièce ne m'accusât de partialité. Si je voulais le marier avec ma nièce, je craindrais que Hong-yu ne dît que je manque d'affection pour elle. Si je laissais de côté le jeune Lieou, et que je voulusse trouver un autre gendre, ce serait tout à fait impossible. Je songe que 'O-hoang et Niu-ing n'eurent d'autre époux que le seul Chun [1]. Dans l'antiquité, on a vu de saints personnages en faire autant [2]. Comme je vois en vous non-seulement deux excellentes amies, mais deux sœurs qui s'aiment tendrement, je n'ai pas la force de vous séparer. C'est pourquoi, lorsque je me trouvais en face du jeune Lieou, je lui promis, du même mot, de vous marier toutes deux avec lui. Cette affaire, que j'ai conclue, met le comble à ma joie. J'ignore, ma sœur, ce que vous en pensez. »

A ces mots, les deux cousines restèrent interdites et se regardèrent sans oser ouvrir la bouche.

« Mon frère, dit madame Lou, cet arrangement me paraît très-sage. Je songeais justement que Lou-meng-li est encore trop jeune pour diriger seule les affaires d'une maison; mais maintenant qu'elle va avoir l'appui

1. Littéralement : Servirent Chun seul, c'est-à-dire : Épousèrent toutes deux Chun, l'eurent pour unique époux, et lui furent dévouées comme d'humbles servantes.

Nous voyons dans le *Chou-king*, chapitre Yao-tien, que l'empereur Yao donna ses deux filles en mariage à Chun, son successeur.

2. C'est-à-dire : Prendre en même temps deux épouses.

de ma nièce, je suis complétement rassurée. D'ailleurs, le jeune Lieou étant doué de tant de talent et de beauté, elle pourra se reposer sur lui jusqu'à la fin de sa vie. Le mari de votre sœur, qui habite au bord des neuf fontaines [1], pourra fermer tranquillement les yeux.

— Ces paroles sont d'accord avec mes sentiments, dit Pé-kong, transporté de joie. Je n'ai point de fils; je ne possède que ma fille Hong-yu, qui a toutes mes affections. Aujourd'hui que j'ai trouvé Lieou pour être son époux, tous mes vœux sont accomplis. Quand mon cercueil devrait demain se fermer sur moi, je mourrais content et sans regrets. »

Tout en parlant, Pé-kong avait le sourire sur les lèvres et paraissait ravi; madame Lou, qui ignorait le fond des choses, s'associait elle-même à sa joie. Seulement, les deux jeunes filles faisaient des efforts pour promettre leur consentement, et éprouvaient intérieurement un grand embarras. De plus, elles ne voulaient point avouer que Sou-yeou-pé les avait demandées en mariage. Aussitôt, mademoiselle Pé fit un signe des yeux à Yen-sou, et celle-ci, comprenant sa pensée, alla chercher de suite la lettre de Sou, le moniteur impérial, et celle de Ou, l'académicien, et les remit à Pé-kong, qui ne put les lire sans éprouver un vif étonnement. « Eh quoi! dit-il, celui qui a été nommé docteur au concours du nord, est ce Sou-yeou-pé. C'est précisément le neveu de Sou-fang-hoeï, qui l'a adopté pour son fils. Voilà pourquoi il s'était fait inscrire

1. C'est-à-dire : Mon mari qui est dans l'autre monde.

comme étant du Ho-nan. Si je l'avais su plus tôt, ce mariage serait déjà conclu. Pourquoi a-t-il attendu jusqu'ici pour me faire sa demande? Seulement, j'ai déjà donné ma parole au jeune Lieou. Les deux lettres sont venues trop tard; comment arranger cela? »

Alors il regarda fixement mademoiselle Pé, qui baissa la tête sans mot dire. Pé-kong réfléchit un instant: « Le jeune Sou, se dit-il, est doué de talent et de beauté; tout le monde le comble d'éloges, et maintenant il vient encore d'obtenir le grade de docteur. J'imagine que ce n'est pas un homme ordinaire. Seulement, j'ai le regret de ne l'avoir pas encore vu. » Pé-kong réfléchit encore: « Les hommes d'un mérite accompli sont bien rares, dit-il; ceux qui ont du talent ne sont pas toujours beaux, et ceux qui sont beaux n'ont pas toujours du talent. Pour être parfait, il faut posséder à la fois le talent et la beauté. Il y a des gens qui, fiers de leur talent, méprisent les autres et tiennent une conduite légère; ce ne sont pas des hommes d'un grand avenir. Quant au jeune Lieou, je lui trouve du talent et de la beauté; cela va sans dire. Sa figure respire la douceur, et ses paroles sont pleines de modestie et de jugement. En voyant les agréments de toute sa personne, on peut vraiment le comparer au jade. Plus tard, grâce à son mérite et à sa réputation, il verra le cheval de bronze et la salle du jade[1]. Quoique le jeune Sou soit digne d'éloges, il n'est pas sûr

1. C'est-à-dire : Il entrera à l'académie des Han-lin. (Voyez t. I, p. 67, n. 2; t. II, p. 118, n. 2.)

qu'il puisse effacer le jeune Lieou. D'ailleurs, j'ai donné ma parole au jeune Lieou, et le jeune Sou ne m'a pas encore adressé sa demande; c'est une affaire sans remède.

— Mon frère, dit madame Lou, le jeune Lieou a eu le don de vous plaire par son talent et sa figure; il est certain que vous ne vous êtes pas trompé. Quand une fille a été promise en mariage, serait-il convenable de changer de résolution? Quoique le jeune Sou soit doué de beauté, cela ne lui servira de rien; vous n'avez qu'à le renvoyer et tout sera dit.

— En effet, dit Pé-kong, je ne puis faire autrement; ce jeune homme n'est nullement prédestiné au mariage. Dans l'origine, Ou-choui-'an l'avait choisi pour ma fille, mais il avait refusé ses offres. Après avoir composé des vers sur les saules printaniers, il était venu me solliciter, mais ses vers furent frauduleusement échangés. Quand j'eus découvert la vérité, je le fis chercher de tous côtés sans pouvoir le trouver. Maintenant qu'il a obtenu de grands succès au concours et que je reçois des demandes en sa faveur, il se trouve que j'ai déjà promis à un autre. Il est évident qu'il n'était point prédestiné au mariage. Voilà pourquoi il échoue dans ses projets, et ne peut obtenir l'objet de ses vœux. »

Ils causèrent encore quelque temps ensemble, puis ils se séparèrent. Mademoiselle Lou profita de cette occasion pour aller trouver mademoiselle Pé. « Ma sœur, dit-elle, dans l'origine il n'y avait qu'un M. Sou-yeou-

pé, et maintenant voilà, par-dessus, le jeune Lieou; comment arranger cela? »

Mademoiselle Pé poussa un soupir. « Suivant un proverbe ancien, dit-elle, (sur dix affaires), il y en a huit ou neuf qui sont contraires à nos vœux; et l'on n'en trouverait pas deux ou trois qui vaillent la peine d'en parler. Cette idée s'applique justement à votre position et à la mienne. L'affaire de M. Sou-yeou-pé a déjà subi bien des vicissitudes. Jusqu'à présent, il avait été agréé par mon père; de plus, il a obtenu de grands succès au concours. Enfin, on a reçu des lettres de Sou, le moniteur impérial, et de Ou, l'académicien, qui faisaient pour lui la demande. Cette affaire ne présente pas l'ombre d'un doute. Ajoutez à cela que, pendant plusieurs années, mon père m'avait cherché un époux sans rencontrer un seul homme à son gré. Qui aurait pensé qu'aujourd'hui il trouverait subitement ce jeune Lieou, et verrait toutes les peines qu'il s'est données jusqu'ici s'en aller à-vau-l'eau? Comment pourrais-je avoir le cœur tranquille?

— Il est vrai, dit Lou-meng-li, que ma sœur et M. Sou avaient conçu un attachement mutuel, mais ce n'était qu'un amour secret; vous ne vous étiez jamais vus même de profil, ni engagés de vive voix. Mais moi, j'ai causé avec lui, ayant ma main dans la sienne, et, assise à ses côtés, je lui ai fait plus d'un serment. Si je l'oubliais aujourd'hui pour me consacrer à un autre, d'abord je perdrais ma réputation, et ensuite je lui serais infidèle. C'est décidément impossible.

— Quoique je n'aie jamais vu M. Sou face à face, dit mademoiselle Pé, je lui ai donné ma foi du fond du cœur. Ajoutez à cela qu'il a fait des vers sur mes rimes en l'honneur des saules printaniers, et qu'il a composé deux pièces de poésie sur le départ de l'oie sauvage et l'arrivée de l'hirondelle. Ce n'était pas sans motif. Je ne puis donc le regarder comme le premier venu. Seulement, ce sont des choses secrètes; vous et moi, qui habitons l'appartement intérieur, nous ne pourrions en ouvrir la bouche.

— Ma sœur, dit mademoiselle Lou, sur l'affaire qui vous regarde, il vous est difficile, dans le premier moment, de vous expliquer à cœur ouvert; quant à la mienne, rien ne vous empêche d'en dire deux mots. Au bout du compte, les intentions de mon oncle étaient excellentes, et il ne songeait nullement à forcer ma volonté. S'il avait connu le fond de ma pensée, peut-être aurait-il fallu imaginer un autre moyen.

— Il est certain que je ne puis manquer de m'expliquer, dit mademoiselle Pé; mais pour le moment, il faut aller doucement. J'ai appris hier que Ou, mon oncle, a obtenu un congé pour s'en retourner dans sa famille. Dans quelques jours, il voudra venir nous voir. Attendons qu'il soit arrivé; nous saisirons une occasion favorable pour le mettre au courant. Comme il est l'entremetteur de M. Sou, nous pourrons naturellement lui parler à cœur ouvert.

— Ce que vous dites est très-juste, repartit mademoiselle Lou. » Les deux jeunes filles continuèrent de

raisonner à tout moment sur cette affaire. On peut dire à cette occasion :

Une jeune fille qui s'occupe de son avenir, laisse souvent voir des sentiments passionnés.

Il n'y a qu'un père et une mère qui puissent l'excuser[1].

Elle a choisi (un époux) à l'époque où les fleurs rouges du pêcher sont dans toute leur beauté[2],

Quelle est celle qui reporterait son amour sur un autre[3] lorsque ses feuilles sont d'une abondance extrême[4]?

1. Allusion au livre des vers, ode Pe-tcheou, liv. I, cap. IV, od. 6. Voici le sujet de cette ode. Kong-pé, prince royal du royaume de Wei, étant mort en bas âge, Ki-kiang, qui avait été fiancée avec lui, fut pressée par son père et sa mère de se marier; mais elle jura que, dût-elle mourir, elle n'épouserait jamais un autre homme. Elle termine en disant : Comment n'ont-ils pas foi en moi? c'est-à-dire, suivant le commentaire de Chi-king : « Comment ne croyent-ils pas à ma ferme résolution de rester chaste et pure? » Comme si une femme perdait sa vertu en se mariant après la mort de celui avec qui ses parents l'ont fiancée dans sa jeunesse.

Dans la traduction mandchou du Chi-king, le mot *liang* (croire à) est rendu par *gildchambi* (excuser). Si nous appliquons ce sens à notre passage, nous dirons qu'un père et une mère, qui connaissent la vertu de leur fille, peuvent seuls l'excuser lorsqu'elle laisse voir des sentiments passionnés, parce qu'ils savent qu'elle n'aspire qu'à une union légitime.

2. Allusion au livre des vers, ode *Thao-yao*, liv. I, c. I, ode 6. Suivant les commentateurs, sous la dynastie des Tcheou, l'époque où fleurissaient les pêchers, était celle où l'on devait se marier.

Dans ce passage et le suivant, notre auteur a employé presque littéralement les expressions du livre des vers.

3. Il faut lire *pie-louen* (Basile, 771-3161), s'attacher à un autre, au lieu de *tao-louen* (777-3161).

4. C'est-à-dire qu'elle est celle qui, ayant choisi un époux, reporterait son amour sur un autre à l'époque où le pêcher n'a pas en-

Au bout de quelques jours, Ou, l'académicien apprit, en effet, que Pé-kong était de retour, et il s'empressa d'aller lui rendre visite.

Pé-kong, qui avait quitté Ou, l'académicien, depuis plus d'un an, fut enchanté de le voir, et, de suite, il l'installa dans le pavillon appelé Mong-thsao-hien [1]. Quelque temps après, mademoiselle Pé vint rendre visite à son oncle. Ou, l'académicien, adressa alors la parole à Pé-kong. « Mon frère, dit-il, maintenant que vous avez rencontré un gendre aussi accompli, non-seulement vous n'avez pas perdu les peines que vous avez prises jusqu'ici, mais vous n'avez pas trompé les espérances de votre nièce qui a tant de talent et de beauté. J'ai bien sujet de me réjouir avec vous et de vous féliciter; seulement j'ignore si Sou-Lien-sien vous a déjà offert les présents de noces.

— Mon frère, répondit Pé-kong, je vous remercie beaucoup de l'amitié que vous me montrez, mais par malheur cette affaire n'a point réussi. »

Ou, l'académicien, fut rempli d'étonnement. « Voilà qui est bien étrange, s'écria-t-il; comment cela?

— En voici simplement la cause, dit Pé-kong, c'est que votre lettre et celle de M. Sou sont arrivées trop tard, lorsque j'avais déjà promis ma fille à un autre.

— Il y a longtemps que ma lettre est arrivée, reprit

core donné ses fruits. C'est alors, disent les interprètes, que ses feuilles sont le plus abondantes.

1. Voyez t. I, p. 254, n. 3.

Ou, l'académicien; comment dites-vous qu'elle est venue trop tard?

— Après ma maladie, dit Pé-kong, j'étais resté tristement chez moi. Au commencement du printemps, je quittai ma maison pour aller visiter les plus beaux sites du Tché-kiang. Me trouvant par hasard à Chan-in, je rencontrai un jeune homme de talent, et je lui promis aussitôt de lui donner en mariage Hong-yu et ma nièce Lou-meng-li. Je suis revenu chez moi avant-hier, et c'est alors que j'ai vu les deux lettres; n'était-ce pas trop tard?

— Comment s'appelait ce jeune homme? demanda Ou, l'académicien; j'imagine qu'il est de Chan-in.

— Son nom de famille est Lieou, dit Pé-kong; ce qui est surprenant, c'est qu'il est de Kin-ling.

— Comment est-il de sa personne? demanda Ou, l'académicien; comment a-t-il pu vous plaire tout de suite?

— Pour la figure, je crois que Pan-'an [1], tant vanté dans l'antiquité, était loin de l'égaler; quant au talent [2], si on le compare à Tseu-kien, je crois qu'il lui est supérieur. Après avoir rencontré un gendre d'un si grand

1. Voyez t. I, p. 46, n. 3.

2. Sie-ling-yun disait : « Tous les hommes de l'empire ont ensemble un *chi* de talent (le *chi* est une mesure de dix *teou*, ou boisseaux), Ts'ao-tseu-kien en possède seul huit *teou*. » Comme s'il disait : Ts'ao-tseu-kien possède seul les huit dixièmes du talent littéraire de tout l'empire. (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. XII, fol. 31.)

Ts'ao-tseu-kien était le troisième fils de l'empereur Wou-ti, de la dynastie des Wei. La troisième année de la période Hoang-thsou

mérite, comment ne l'aurais-je pas trouvé de mon goût?

— Mon frère, dit Ou, l'académicien, lui avez-vous demandé s'il demeure dans la ville de Kin-ling ou dans la campagne?

— Il m'a assuré, répondit Pé-kong, qu'il demeurait dans la ville même; il a ajouté qu'il a eu l'honneur de de vous voir.

— Voilà qui est assez étrange, dit Ou, l'académicien. S'il est de Chan-in, je ne le connais pas. Qui sait s'il n'y a pas, à l'écart, quelques talents extraordinaires? S'il dit qu'il est des environs de Kin-ling, quoique j'y connaisse beaucoup de monde, il ne s'ensuit pas que je connaisse tous les habitants. Peut-être qu'il y a encore quelque talent ignoré; c'est ce qu'on ne saurait conjecturer. S'il dit qu'il est de la ville même et que j'ai eu l'occasion de le voir, non-seulement je n'ai jamais été en relations avec un ami du nom de Lieou, mais j'ai beau passer en revue tout le collége de Nan-king, je n'y vois pas un seul homme de talent du nom de Lieou. Je crains, mon frère, que vous n'ayez encore été trompé par quelque fripon.

— Si je n'avais eu avec lui qu'une courte entrevue, dit Pé-kong, peut-être qu'au premier coup d'œil je n'aurais pu le bien juger; mais il a logé avec moi dans

(222 après Jésus-Christ), il composa une pièce de vers fort estimée intitulée : *Lo-chin-fou*, poëme au sujet de l'esprit de la rivière Lo.

C'est à lui qu'on fait allusion lorsqu'on dit : Composer des vers après avoir fait *sept pas* (thsi-pou). (Voyez t. I, p. 32, n. 4.)

le même couvent ; nous ne nous quittions pas du matin au soir. Nous avons passé ensemble plus de quinze jours de la manière la plus agréable. Nous faisions des vers[1] à la vue des fleurs, et nous parlions littérature en buvant tête à tête. Tantôt nous raisonnions sur la haute antiquité, tantôt nous jugions[2] nos contemporains. Ses manières distinguées et sa vaste érudition me causaient vraiment une sorte d'ivresse. Voilà pourquoi je lui ai promis hardiment de le marier. Si j'avais eu le moindre soupçon sur son compte, aurais-je pu mener cette affaire avec tant de précipitation?

— Si vous l'avez bien examiné, dit Ou, l'académicien, naturellement vous n'avez pu vous tromper; seulement je regrette que vous n'ayez pas vu Sou-Lien-sien. Si vous l'eussiez vu, le mérite ou la médiocrité du jeune Lieou auraient éclaté d'eux-mêmes.

— Mon frère, dit Pé-kong en souriant, je pense que vous n'avez pas encore vu le jeune Lieou; si vous l'eussiez vu, je suis sûr que vous n'en parleriez pas ainsi.

1. Le texte dit : *Fen-yun*, nous nous partagions des rimes, c'est-à-dire nous faisions des vers sur les mêmes rimes.

2. En chinois : *Youeï tan* (lune-matin), expression incomplète qui serait inintelligible si l'on ne connaissait le fait suivant. Sous le règne de l'empereur Houan-ti, de la dynastie des Han (147-159 après Jésus-Christ), Hiu-chao et Tsing-kong, son cousin germain, avaient acquis une grande réputation. Ils aimaient à examiner et juger ensemble les vertus ou les vices de leurs compatriotes. Le premier matin de chaque mois, ils recommençaient. Les habitants de Jou-nan appelaient ces jugements mensuels *Youeï-tan-p'ing* (jugements ou discussions du matin de chaque mois).

— Je ne l'ai pas vu même superficiellement, dit Ou, l'académicien, en riant à son tour, mais quand il serait si beau, ce n'est toujours qu'un pauvre bachelier.

— Rien que par son talent et sa beauté, dit Pé-kong, il efface déjà la multitude des hommes; mais si l'on considère son mérite et sa réputation, ce n'est pas un docteur ordinaire. Décidément, ce sera un des membres les plus renommés de l'académie; il ne sera pas au-dessous de vous.

— Quand il serait déjà de l'académie, dit Ou, ce ne serait pas un bien grand honneur; seulement, mon frère, vous voyez d'un mauvais œil Sou-yeou-pé, qui est déjà de l'académie, et vous le laissez là pour tourner vos regards vers un jeune homme qui n'est pas sûr d'en être un jour. Il me semble que vous vous exagérez son mérite[1].

— Avant-hier, dit Pé-kong, j'ai reçu votre lettre où vous me disiez que Sou-yeou-pé avait été nommé juge dans le Tché-kiang; pourquoi lui donnez-vous le titre d'académicien?

— Précédemment, dit Ou, l'académicien, Sou-yeou-pé avait obtenu le premier rang parmi les docteurs de la seconde série. Les réglements voulaient qu'il entrât à l'académie, mais les deux ministres, Tch'in et Wang, prétendant qu'on l'avait nommé par faveur, lui ôtèrent son nouveau titre et lui donnèrent une charge de ma-

1. En chinois *kouo-thsing*, expression que le dictionnaire *Thsing-han-wen-haï* explique par : Yargiyan tchi dabanambi, dépasser le vrai, aller au delà du vrai (en parlant d'une réputation exagérée).

gistrat. Quelque temps après, mes collègues, ne pouvant souffrir qu'on violât les règlements, voulurent présenter tous ensemble un rapport à l'empereur. Le ministère du personnel en fut effrayé; c'est pourquoi il reconnut sa faute, et, en vertu d'un décret de Sa Majesté, il rétablit Sou-yeou-pé dans ses droits. Je pense qu'après avoir vu la gazette officielle, Sou-yeou-pé quittera de lui-même sa place et reviendra sans faute dans quelques jours.

— Le jeune Lieou, dit Pé-kong, a pris avec moi un engagement, et l'époque fixée pour notre entrevue va arriver dans quelques jours. Quand tout le monde sera une fois réuni, les eaux des rivières King et Weï se distingueront d'elles-mêmes[1].

— Ce sera à merveille, dit Ou, l'académicien. »

Mademoiselle Pé, après avoir entendu Ou l'académicien discuter avec son père, ne jugea pas à propos d'ouvrir la bouche. Seulement elle consulta secrètement avec mademoiselle Lou. « Les deux familles, dirent-elles, n'ont pas encore envoyé les présents de noces; attendons jusque-là, et alors nous verrons ce qu'il faut faire. »

Il y avait déjà quelques jours que Pé-kong passait le temps avec Ou, l'académicien, lorsque le concierge vint tout à coup lui annoncer que M. Tchang, qu'il avait reçu anciennement à titre de précepteur particulier, demandait à le voir.

1. C'est-à-dire : Nous les distinguerons clairement l'un de l'autre. (Voyez t. II, p. 29, n. 2.)

Pé-kong réfléchit longtemps. « Que vient-il faire encore? s'écria-t-il.

— Il a sans doute ses raisons pour venir, dit Ou, l'académicien; qu'est-ce qui vous empêche de le recevoir un moment? »

Pé-kong sortit aussitôt du salon, et ordonna de le faire entrer. Un instant après, Tchang-koueï-jou entra et lui fit un salut. Les révérences terminées, chacun s'assit. « Il y a bien longtemps, lui dit Pé-kong, que je n'ai reçu vos instructions.

— Depuis que j'ai échoué au concours de l'automne dernier, dit Tchang-koueï-jou, j'ai voyagé pour mon instruction dans la province du Tché-kiang; c'est pourquoi j'ai manqué pendant longtemps de vous rendre mes devoirs.

— Depuis quand êtes-vous de retour? demanda Pé-kong.

— Comme j'avais à vous importuner d'une affaire, dit Tchang-koueï-jou, je suis revenu hier.

— J'ignore, dit Pé-kong, quelle est l'affaire dont vous voulez bien m'entretenir.

— J'ai, répondit-il, un ami intime qui a obtenu le grade de docteur. Ayant appris depuis longtemps que votre Seigneurie avait une fille sage, vertueuse et d'une beauté accomplie [1], il m'a chargé de tenir respec-

1. Littéralement : Qu'elle avait la beauté de *Kouan-tsiu*, c'est-à-dire la beauté de la princesse Thaï-sse, dont le Chi-king fait l'éloge dans la première ode commençant par les mots *Kouan-kouan-tsiu-kieou* (les canards Tsiu-kieou se répondent par le cri *kouan-kouan*), etc.

tueusement le manche de la cognée[1]. Il veut prier votre Seigneurie de lui accorder l'alliance de Tchou et de Tch'in[2].

— Quel est votre honorable ami? demanda Pé-kong.

— C'est, répondit-il, Sou-yeou-pé qui vient d'entrer à l'académie des Han-lin.

— Eh quoi! dit Pé-kong, c'est justement M. Sou. Hier, Ou, mon parent, est venu pour cette affaire. Je suis maintenant dans un grand embarras.

— Ainsi donc, dit Tchang-koueï-jou, le seigneur Ou, votre honorable parent, est ici. M. Sou a obtenu fort jeune le grade de docteur, et mademoiselle votre fille est une personne distinguée de l'appartement intérieur. C'est justement un couple formé par le ciel. Je ne sais pas d'où vient votre embarras.

— Mon embarras, dit Pé-kong, vient uniquement de ce que j'ai promis ma fille à un autre.

— Monsieur, dit Tchan-koueï-jou, à l'époque où Sou-Lien-sien venait d'obtenir le premier rang sur la liste des bacheliers, vous aviez eu la bonté de l'accueillir favorablement et de lui promettre votre fille. Aujourd'hui qu'il a vu le cheval de bronze et la salle

1. C'est-à-dire de faire les premières ouvertures du mariage. (Voyez t. I, p. 99, n. 1.)

2. Dans l'arrondissement de Siu-tcheou, de la province du Kiang-nan, il y avait un village appelé Tchou-tch'in. Ce village ne se composait que de deux familles, nommées Tchou et T'chin, qui, de génération en génération, se mariaient constamment entre elles. De là est venue la locution *kie-tchou-tch'in-tchi-hao*, nouer l'amitié de Tchou et de Tch'in, pour dire *se marier* ou *marier quelqu'un*. (Voyez t. II, p. 240, n. 1.)

de jade[1], pourquoi le repoussez-vous? je vous avoue qne je n'y comprends rien.

— Monsieur, dit Pé-kong, ne vous pressez pas si fort; permettez-moi d'en conférer avec mon parent; je vous rendrai ensuite réponse.

— C'est une belle affaire, dit Tchang-koueï-jou; j'espère encore que votre Seigneurie y donnera son entier consentement. »

Pé-kong le retint pour prendre le thé, puis ils causèrent encore quelque temps. Tchang-koueï-jou saisit cette occasion pour l'interroger. « Votre honorable village, dit-il, renferme un grand nombre d'habitants; j'ignore s'il sont tous réunis en cet endroit, ou bien s'ils sont disséminés.

— Ils sont tous réunis en cet endroit, répondit Pé-kong; ils ne sont pas fort dispersés. Mais pourquoi me faites-vous cette question?

— J'ai un ami qui m'a chargé d'une lettre, répondit Tchang-koueï-jou; j'ai fait chercher la personne dans toutes les parties du village, mais il a été impossible de la trouver.

— Qui cherchez-vous? demanda Pé-kong.

— C'est un monsieur Hoang-fou, du titre de Youen-waï, répondit Tchang-koueï-jou.

— Hoang-fou[2] est mon parent, dit vivement Pé-kong;

1. C'est-à-dire : Maintenant qu'il est membre de l'académie. (Voyez t. I, p. 67, n. 2.)

2. On a vu plus haut que, pour se cacher, Pé-kong avait pris le nom de Hoang-fou.

si vous avez quelque lettre pour lui, vous n'avez qu'à me la confier; je la lui remettrai de suite.

— Eh quoi! dit Tchang-koueï-jou, c'était votre parent; où ne l'ai-je point cherché? » Il ordonna à son domestique de présenter la lettre à Pé-kong. Celui-ci l'ayant reçue, y jeta un coup d'œil et la serra aussitôt dans sa manche. Ils s'entretinrent encore quelque temps, puis Tchang-koueï-jou prit congé et sortit. Pé-kong s'en revint au pavillon Mong-thsao-hien, et voyant Ou, l'académicien : « Si Tchang-koueï-jou est venu ici, lui dit-il, c'était pour l'affaire de M. Sou.

— A-t-il dit, demanda Ou, l'académicien, à quelle époque Sou-Lien-sien (Sou-yeou-pé) arrivera ici?

— Pour cela, dit Pé-kong, je ne m'en suis pas informé; seulement il m'a apporté une lettre de la part du jeune Lieou. » A ces mots, il la tira de sa manche, l'ouvrit, et la lut avec Ou, l'académicien. Cette lettre était ainsi conçue :

« Votre compatriote, Lieou-hio-chi, vous salue jusqu'à terre; il a l'honneur d'adresser cette lettre à Votre Excellence, en lui demandant de ses nouvelles.

« Cet humble disciple, arriéré dans ses études, ne s'attendait pas à voir, au milieu des montagnes et des eaux, la vapeur violette[1] qui annonce un immortel, et

1. Ne s'attendait pas à l'honneur de vous voir. Il y a ici une allusion à une circonstance fabuleuse de la vie de Lao-tseu. In-hi, le gardien de la barrière de l'ouest, monta au haut d'un pavillon, et après avoir regardé de tous côtés, il aperçut aux bornes de l'orient *une vapeur violette* qui arrivait vers l'ouest. Il s'écria : « Dans quatre-vingt-dix jours, un saint homme passera par ici. » Quand

à recevoir vos instructions. Quoique j'aie été éloigné de vous pendant un mois, vos nobles préceptes, qui sont ceux d'un père et d'un maître, sont encore gravés au fond de mon cœur. Vous avez bien voulu ne point me dédaigner et vous m'avez promis l'alliance de Tchou et de Tch'in[1]; on peut dire que c'est une faveur qui me vient du ciel; je ne sais comment vous en témoigner toute ma reconnaisance. Mais précédemment, je vous avais dit de vive voix que j'étais déjà fiancé avec deux jeunes filles de familles différentes; que l'une n'était plus du monde, et que l'autre s'était éloignée pour échapper au danger, sans m'avoir donné de ses nouvelles.

« Suivant les instructions que j'ai reçues de Votre Excellence, celle qui n'est plus ne pouvait plus m'occuper; quant à celle qui vit encore, je devais, si elle revenait, me conformer aux circonstances[2]. En revenant à Hang-tcheou, j'appris avec étonnement qu'on était sans nouvelles de celle qui vit encore[3], et que celle qu'on m'avait dit morte[4], était pleine de vie. J'avais été trompé par un récit mensonger. Mon père[5]

l'époque fut arrivée il jeûna, et au jour qu'il avait prédit, il vit en effet Lao-tseu qui était monté sur un buffle noir.

1. Voyez plus haut, p. 240, n. 1.

2. L'expression hing-khiouen (Morrison, *Dict. chin.*, IIe partie, n° 6193) « agir suivant les circonstances, » signifie obéir à la nécessité, dans des circonstances passagères ou particulières qui nous obligent de nous écarter des règles établies.

3. Lou-meng-li.

4. Mademoiselle Yé.

5. Son père adoptif, Sou-fang-hoei.

devait présider à mon mariage, et un noble personnage de mon pays[1] s'était chargé du rôle d'entremetteur. Votre serviteur ne pouvant avancer ni reculer, et ne sachant plus quel parti prendre, se voit dans la nécessité d'exposer sincèrement les faits à Votre Excellence.

« Votre Excellence suit la droite voie et la justice, et elle donne l'exemple des vertus sociales. Soit qu'il faille se conformer aux règles établies ou s'en écarter sous l'empire des circonstances, elle saura certainement arranger cette affaire.

« Voilà pourquoi j'ai pris la liberté de vous écrire d'avance. Sous peu de jours, votre serviteur viendra s'incliner au bas de votre porte, pour recevoir les ordres de Votre Excellence.

« Je profite d'une occasion[2] favorable pour vous écrire; cette lettre, d'un style négligé, ne dit pas tout.

« Hio-chi vous salue de nouveau jusqu'à terre. »

Après avoir lu cette lettre, Pé-kong fut rempli d'étonnement. « Voilà qui est extraordinaire, s'écria-t-il; où a-t-on vu une affaire sujette à tant de vicissitudes?

— Puisqu'il vous annonce qu'il est déjà fiancé, dit Ou, l'académicien, vous devriez, mon frère, profiter de cette occasion pour le congédier, et terminer l'affaire de Sou-yeou-pé; vous ferez d'une pierre deux coups.

1. Ou-choui-'an, l'académicien, beau-frère de Pé-kong.
2. En chinois : Hong-pien, l'occasion d'une oie (voyageuse).

— Il est vrai, dit Pé-kong, que ce parti semble avantageux [1], mais le jeune Lieou serait un gendre accompli; je ne puis me permettre de le renvoyer. Attendons son arrivée : alors nous prendrons ensemble une résolution décisive.

— Il n'y a rien de plus aisé, dit Ou, l'académicien. » On peut dire à ce sujet :

On avait dit que l'affaire était arrangée sans retour,
Et voilà qu'elle éprouve un nouveau changement.
Si un homme n'était pas exposé à mille vicissitudes,
Comment pourrait-on voir ses vrais sentiments ?

Laissons Pé-kong attendre l'arrivée du jeune Lieou, et revenons à mademoiselle Lou. Lorsqu'elle était dans le Chan-tong, comme elle voulait se retirer dans le Kiang-nan pour échapper au danger, dans la crainte que Sou-yeou-pé ne fît des recherches inutiles pour la trouver, elle avait écrit une lettre, qu'elle avait confiée à un vieux serviteur nommé Wang-cheou. Elle lui avait donné quelque argent pour son voyage et l'avait chargé d'aller à la capitale pour la remettre à M. Sou-yeou-pé. « S'il n'est pas à la capitale, ajouta-t-elle, vous le chercherez tout le long de la route jusqu'à Kin-ling, puis vous viendrez secrètement me rendre réponse dans la maison de Son Excellence Pé, mon oncle. » Elle lui recommanda en outre d'avoir bien soin de la lettre qu'il ne devait remettre qu'à M. Sou,

1. C'est-à-dire : Il serait avantageux d'adopter définitivement Sou-yeou-pé.

lui-même. Il devait prendre garde, pour tout au monde, de la donner, par erreur, à un autre.

Wang-cheou promit d'obéir et partit, Or, ce Wang-cheou était extrêmement stupide. Quand il fut arrivé à la capitale et se mit à chercher Sou-yeou-pé ; ce jeune homme était déjà parti de Pé-king. Wang-cheou sortit aussitôt et courut après lui tout le long de la route. Il ignorait que Sou-yeou-pé avait obtenu le grade de docteur et avait été nommé magistrat. Le long de la route, il ne faisait que demander M. Sou-yeou-pé, que personne ne connaissait [1]. Il alla tout droit le chercher jusqu'à Kin-ling, et s'informa de lui dans tous les coins de cette ville. On fait quelquefois d'heureuses rencontres [2]. Sou-yeou-té se trouvait justement à Kin-ling. Or, depuis qu'il avait montré son ignorance dans la maison de Pé-kong, il était vivement mortifié. Quelque temps après, quand il eut appris le double succès [3] de Sou-yeou-pé, il éprouva d'amers regrets. « Je lui ai donné, se dit-il, vingt-quatre onces d'argent [4] pour se procurer des bagages ; c'était au fond une grande marque d'amitié, mais je me suis conduit de manière à ne pouvoir maintenant me présenter devant lui [5]. »

1. Sou-yeou-pé avait pris le nom de Lieou.

2. Voyez page 321, note 1.

3. Sou-yeou-pé avait obtenu successivement le grade de licencié et celui de docteur.

4. 180 francs. (Voyez t. II, p. 165, lig 17.)

5. Autrefois, l avait mis le nom de Sou-Lien-sien (le même que Sou-yeou-pé) sur les mauvais vers qu'il avait lui-même composés. (Voyez t. I, p. 241, lig. 13.)

Il ne s'attendait pas à apprendre que ce jour-là Sou-yeou-pé se trouvait justement dans la ville de Kin-ling [1]. Comme les noms de Sou-yeou-pé et de Sou-yeou-té avaient à peu près le même son, Wang-cheou, ayant mal entendu, alla le chercher dans la maison de Sou-yeou-té. S'adressant alors au portier, il lui demanda si c'était bien la maison de M. Sou-yeou-pé.

« Justement, dit le portier qui lui-même avait mal entendu, c'est bien la maison de M. Sou-yeou-té. D'où venez-vous?

— Je viens, dit Wang-cheou, pour lui apporter une lettre de M. Lou, de la province de Chan-tong. »

Le portier alla aussitôt prévenir Sou-yeou-té.

« Je ne connais personne du nom de Lou dans le Chan-tong, dit en lui-même Sou-yeou-té; il faut qu'il y ait erreur. Du reste allons un peu voir. »

Il sortit donc, et dès que Wang-cheou l'eut aperçu: « Par ordre de mon maître, dit-il, j'étais allé chercher M. Sou dans la capitale; mais, contre mon attente, M. Sou en était déjà parti. Je l'ai cherché tout le long de la route. En quel endroit ne l'ai-je pas demandé? Je ne pensais pas qu'il fût ici. »

Sou-yeou-té soupçonna secrètement que c'était Sou-yeou-pé que cet homme cherchait, mais il se garda de laisser voir sa pensée et répondit d'une manière con-

1. On va voir que c'était une erreur qui provenait de ce que Sou-yeou-té l'avait laissé croire qu'il était lui-même Sou-yeou-pé. Cependant cette rencontre eut pour effet de faire parvenir la lettre de Lou-meng-li au véritable destinataire, c'est-à-dire à Sou-yeou-pé.

fuse : « Je vois que je vous ai donné bien de la peine; où est la lettre de votre maître?

— Mon maître, dit Wang-cheou, s'étant retiré dans le Kiang-nan pour échapper au danger, a craint que Votre Seigneurie ne fût partie de la capitale, et que vous ne le cherchassiez inutilement. Voilà pourquoi il m'a chargé de vous porter une lettre pour vous mettre au fait. » Là-dessus, il tira la lettre de son sein et la lui présenta des deux mains.

Sou-yeou-té l'ayant prise : « Allez, lui dit-il, vous asseoir un moment dehors, en attendant que j'aie vu quel est l'objet de cette lettre. » Il ordonna ensuite à un domestique de préparer du vin et du riz pour bien traiter le messager.

Wang-cheou obéit et alla dehors. Sou-yeou-té courut dans sa bibliothèque, et après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre, il vit au haut et au bas un paraphe, et de plus deux petits cachets qu'on y avait apposés. La lettre était solidement cachetée. Au milieu de l'enveloppe, on avait écrit sept gros caractères : *Sou-siang-kong-thsin-cheou-khaï-tche* (pour être ouvert de la propre main de M. Sou); et au-dessous quatre petits caractères : *Thaï-weï-yeou-pé* (dont l'honorable surnom est Yeou-pé.) L'écriture était fort correcte et d'une élégance remarquable. Sou-yeou-té réfléchit en lui-même. « Cette lettre, dit-il, arrive d'une façon singulière; ne renfermerait-elle pas quelque mystère? » Il l'ouvrit alors furtivement; puis il fendit tout doucement le bas de l'enveloppe et en retira la lettre. Il la déploya, et y

ayant jeté les yeux, il vit que le papier était tout couvert de petits caractères réguliers, en têtes de mouche. Elle était ainsi conçue :

« L'ami et frère cadet Lou-meng-li, en saluant jusqu'à terre son frère aîné[1] Sou-Lien-sien, lui adresse cette lettre :

« Anciennement, lorsque vous étiez en voyage, je « vous ai rencontré par hasard ; il me sembla que c'é« tait un bonheur venu du ciel. Vous êtes parti en se« cret, et vous avez rempli mon cœur d'amertume. Je « me rappelle les graves serments prononcés sur un « siége de pierre, et les engagements secrets contrac« tés devant les fleurs. Ils retentissent encore l'un « après l'autre à mon oreille. Mais hélas ! le corps est « à l'Orient et l'ombre[2] à l'Occident ; une seconde en« trevue n'est pas chose facile. Toutes les fois que j'y « pense, il me semble que tout cela s'est passé en « songe, et cependant, lorsqu'on s'est reposé sur quel« qu'un pour le bonheur de sa vie entière, il est im« possible de se figurer qu'on l'a vu en songe.

« J'ai appris que, l'automne dernier, vous avez ob« tenu un grand succès au concours du Nord, et j'en « ai ressenti une joie infinie. Ce printemps-ci vous ne « pouvez manquer d'obtenir une charge éminente[3].

1. Les mots frère cadet et frère aîné n'indiquent ici aucun degré de parenté. Le premier est un terme d'humilité et le second un terme de respect.

2. C'est-à-dire : Une immense distance nous sépare.

3. Littéralement : De voir les fleurs (*khan-hoa*) et de monter au

« J'aurais dû attendre votre retour pour vous féliciter; « je ne pouvais prévoir que ma famille serait exposée « à de grands malheurs. Afin d'y échapper, je me suis « retiré pour un temps chez mon oncle, dans la pro- « vince du Kiang-nan. Mon ancienne maison étant « étroitement fermée, j'ai craint qu'en venant me cher- « cher vous n'eussiez des doutes, comme ceux que rap- « pelle la source des pêchers[1]. C'est pourquoi je vous

jardin (*chang-youen*). Cette locution signifie sans doute arriver aux jardins académiques (à l'académie).

1. Littéralement : Les doutes de la source des pêchers. C'est-à-dire : Je craindrais que vous ne pussiez me trouver et que vous ne fussiez tenté de me regarder comme un être imaginaire. Il y a ici une allusion à un fait fabuleux. Sous le règne de l'empereur Ming-ti, de la dynastie des Han (58-75 après Jésus-Christ), Lieou-chin et Youen-tchao étaient allés sur une montagne pour cueillir des simples. Bientôt leurs vivres furent épuisés. Ayant aperçu un pêcher chargé de fruits, ils en mangèrent et sentirent que leur corps étaient devenu extrêmement léger. Ils virent à côté une source large comme une tasse d'où coulait une bouillie de farine et de sésame. Deux jeunes filles qui se trouvaient au bord d'une rivière, dirent en riant : Lieou et Youen, nos deux futurs époux, sont arrivés. Elles allèrent à leur rencontre, et quand elles les eurent ramenés, elles les retinrent pendant longtemps. Ces jeunes filles, qui étaient des déesses, les traitèrent magnifiquement et les épousèrent. Plus tard, ils demandèrent instamment à retourner dans leur famille. Une multitude de jeunes immortelles les reconduisit hors de la grotte aux sons des instruments de musique. Quand ils furent revenus dans leur pays natal, ils y trouvèrent une septième génération de leurs descendants.

Lieou-chin et Youen-tchao ayant voulu revoir leurs épouses, cherchèrent la route de la montagne et ne purent la retrouver. (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. IV, fol. 33.)

De là est venue la locution : *Chercher la source des pêchers*, pour dire : chercher une chose *introuvable* ou *imaginaire*.

« ai envoyé un vieux domestique avec cette lettre pour « vous instruire à mon sujet. Si vous pensez encore à « moi, ainsi qu'à votre mariage avec ma sœur, venez, « je vous en prie, au village de Kin-chi, près de Kin-« ling, et informez-vous de moi chez le seigneur Pe-« thaï-hiouen, du ministère des travaux publics; c'est « alors que vous saurez de mes nouvelles. En vous en-« voyant ce petit mot d'une distance de mille li, je dé-« sire que vous compreniez du fond du cœur le senti-« ment qui l'a dicté [1]. Je n'ajouterai rien de plus. »

« Ainsi donc, dit Sou-yeou-té après avoir lu, Sou-Lien-sien a contracté ce mariage dans la famille de Lou, du Chan-tong. Si j'allais prendre son nom et me présenter à sa place... Mais, c'est justement dans la maison de Pé que Lou-meng-li l'engage à aller demander de ses nouvelles, et c'est là qu'une fois j'ai laissé voir mon ignorance [2]. Comment pourrais-je y aller une seconde fois? J'ai appris, dit-il après un moment de réflexion, qu'il avait été nommé juge à Hang-tcheou, et qu'ensuite ayant été admis dans l'académie des Han-lin, il se disposait maintenant à revenir. Il vaut mieux que j'aille avec cette lettre lui porter les nouvelles qu'il attend. J'exciterai en lui un sentiment d'amitié, et je couvrirai

1. En chinois : *Sin-tchao* (2824-6489), expression qui est expliquée dans le dict. *Thsing-han-wen-haï*, liv. XXX, fol. 18, par *dolori oulkhikhe* (il a compris intérieurement, ou au fond du cœur). Morrison, *Dict. chin.*, IIe partie, no 350, l'explique par : To regard or pay attention with the heart or mind.

2. En chinois : *Lou-ma-kio*, laisser voir les pieds du cheval ; suivant le P. Basile (12,002), c'est laisser voir ce qu'on voulait cacher.

ainsi mes anciens torts. D'ailleurs, c'est un académicien; plus tard, je trouverai naturellement l'occasion de me servir de son crédit. »

Son projet étant bien arrêté, il attendit que Wang-cheou eût fini de manger, puis il le fit entrer. « Retournez vers votre maître, lui dit-il, et saluez-le de ma part. Dites-lui que je connais tout le contenu de sa lettre, et que je me conformerai ponctuellement à ses ordres. Je ne lui réponds pas de suite de peur de quelque méprise. » Il prit ensuite une once d'argent, et l'offrant à Wang-cheou : « J'ai été cause, dit-il, que vous avez fait un long et pénible voyage.

— Pour mes frais de route, dit Wang-cheou, j'ai encore (presque) tout l'argent que mon maître m'a donné; comment oserais-je en recevoir en outre de M. Sou?

— Ce n'est pas grand'chose, dit Sou-yeou-té; il y a tout au plus de quoi vous acheter du vin et du riz. »

Wang-cheou l'ayant remercié, prit congé de lui et partit. Nous le laisserons se diriger vers le village de Kin-chi pour aller rendre réponse à mademoiselle Lou-meng-li.

Dès que Sou-yeou-té fut en possession de cette lettre, il s'en revint de suite dans son village et ordonna à un domestique de s'informer de Sou-yeou-pé. « S'il vient, dit-il, dans le village de Kin-chi, il doit d'abord passer par ici; il faut absolument l'inviter à s'arrêter chez moi. »

Le domestique, docile à cet ordre, alla prendre des informations. Au bout de quelques jours, il apprit que

Sou-yeou-pé était en effet arrivé dans la ville King-ling, et qu'il ne se rendrait que le lendemain au village de Kin-chi. Sou-yeou-té ordonna aussitôt de préparer une collation en l'attendant.

Le lendemain matin, à l'heure du serpent[1], ses gens vinrent lui dire que Sou-yeou-pé était sur le point d'arriver. Sou-yeou-té courut lui-même à l'entrée du marché pour aller au-devant de lui. Peu d'instants après, il vit arriver vers lui la chaise de Sou-yeou-pé. Sou-yeou-té ordonna à un domestique de prendre d'avance sa carte, de courir au devant de la chaise et de dire : Mon maître vous attend là et désire vous saluer.

Sou-yeou-pé, reconnaissant à la vue de la carte que c'était Sou-yeou-té, ordonna aussitôt d'arrêter sa chaise. Dès que Sou-yeou-té l'eut vu arrêté, il courut à la hâte et lui fit devant la chaise un profond salut. Sou-yeou-pé sortit aussitôt de sa chaise pour le saluer à son tour. « Justement, dit-il, je voulais aller vous rendre mes devoirs ; comment avez-vous pris la peine de venir de loin à ma rencontre?

— Monsieur, dit Sou-yeou-té, comme vous êtes arrivé aux honneurs, j'ai craint que vous n'oubliiez un homme pauvre et obscur comme moi ; c'est pourquoi je suis venu exprès vous inviter. »

Les deux jeunes gens, tout en parlant, arrivèrent

1. En chinois : A l'heure *sse*, qui dure de neuf à onze heures. Une heure chinoise répond à deux des nôtres.

Le caractère *sse* (2396) répond au serpent (*che*) dans le cycle duodénaire des Chinois. (Voyez t. Ier, p. 55, n. 1.)

ensemble à pied dans la maison de Sou-yeou-té. Celui-ci ordonna à un de ses domestiques de prendre une carte portant les mots *Tsong-ti* (votre frère cadet, de la même famille) et de la présenter à son hôte. Quand ils furent entrés dans le salon, ils se saluèrent une seconde fois et s'assirent. « Précédemment, lui dit Sou-yeou-pé, j'ai reçu de vous un grand bienfait [1]; et j'en ai conservé, au fond du cœur, une vive gratitude. Mais j'ai fait diverses excursions qui m'ont empêché de vous en témoigner ma reconnaissance.

— C'est une affaire insignifiante, dit Sou-yeou-té; ce n'est pas la peine d'en parler. » En disant ces mots, il fit servir la collation.

« Il n'y a qu'un instant que je vous ai rendu mes devoirs, dit Sou-yeou-pé, comment oserais-je vous causer tant d'importunité?

— Comme il y a loin de la ville jusqu'ici, dit Sou-yeou-té, les gens de votre suite doivent être affamés; je veux leur offrir un modeste repas [2] pour vous montrer un peu les sentiments d'un ami.

— Monsieur, dit Sou-yeou-pé, vous me comblez de bontés; pourquoi me donnez-vous de si grandes marques d'amitié? »

Après qu'ils eurent bu quelque temps ensemble, Sou-yeou-té interrogea son hôte. « Monsieur, dit-il,

1. Allusion aux vingt-quatre onces d'argent (180 francs) que Sou-yeou-té lui avait données pour son voyage. (Voyez t. II, p. 165, lig. 17.)

2. Littéralement : Un repas de riz grossier, non mondé.

j'imagine que si vous êtes venu ici, c'est pour le mariage qui intéresse le seigneur Pé.

— C'est justement pour cela, répondit Sou-yeou-pé, mais je ne sais où en est l'affaire.

— Ce mariage était convenu depuis longtemps, dit Sou-yeou-té en riant ; maintenant que vous êtes arrivé aux honneurs, il se fera tout seul. Seulement il est fâcheux que vous vous consumiez de chagrin en attendant votre mariage avec mademoiselle Lou, du Chan-tong. »

A ces mots, Sou-yeou-pé fut rempli d'étonnement. « Monsieur, dit-il, c'est une affaire dont je n'ai jamais parlé à personne ; comment avez-vous pu l'apprendre?

— Monsieur, dit Sou-yeou-té en riant, maintenant que vous avez pu réussir dans cette heureuse affaire, est-ce que vous ne me permettrez pas de la connaître?

— Eh bien ! reprit Sou-yeou-pé, puisque vous êtes au courant de cette affaire, vous devez savoir des nouvelles de Lou-meng-li; veuillez, de grâce, me les apprendre.

— Pour des nouvelles, dit Sou-yeou-té en riant, j'en ai, il est vrai; mais il ne m'est pas facile de les dire.

— J'espère cependant, reprit Sou-yeou-pé, que vous voudrez bien m'en instruire. Au surplus, je m'en rapporte à vous ; je suis prêt à obéir à tous vos ordres.

— Cher monsieur, dit Sou-yeou-té, je n'oserais repousser votre demande. Veuillez seulement boire trois grandes tasses de vin.

— Quoique je sois un faible buveur, dit Sou-yeou-pé,

je ne ferai pas de difficultés; je vous prierai seulement de vouloir bien me mettre au fait. »

Sou-yeou-té ordonna aux domestiques de lui verser trois grandes tasses de vin. Sou-yeou-pé, ne pouvant faire autrement, les vida en causant et en riant. Alors il voulut absolument que Sou-yeou-té lui donnât des des nouvelles de Lou-meng-li.

Par suite de cette conversation, j'aurai bien des faits à raconter en détail. Tout le long de sa route, un prétendant doué de talent persiste avec fermeté dans sa noble résolution, et deux charmantes beautés de l'appartement intérieur laissent voir des sentiments extraordinaires. On peut dire à ce sujet :

Les échecs viennent tous d'une erreur;
Il suffit d'une méprise pour ruiner les plus beaux projets.
Qui aurait pensé que des méprises et des erreurs
Produiraient un événement aussi beau que les fleurs?

Le lecteur ignore sans doute si Sou-yeou-té a réellement consenti, ou non, à donner des nouvelles de Lou-meng-li. Qu'il me prête un moment d'attention; il l'apprendra en détail dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX

BONHEUR SUR BONHEUR; TOUT LE MONDE EST AU COMBLE DE SES VŒUX

Sou-yeou-pé ayant bu trois grandes tasses de vin, voulut absolument que Sou-yeou-té lui donnât des nouvelles de Lou-meng-li. Sou-yeou-té se mit à sourire, et tirant de sa manche la lettre originale, il la présenta à Sou-yeou-pé et lui dit : « N'y a-t-il pas là des nouvelles de Lou-meng-li? »

Sou-yeou-pé prit la lettre, et après l'avoir lue avec attention, il devint tout rayonnant de joie. « Mon frère Sou, s'écria-t-il, est vraiment un homme plein d'attention. Monsieur, ajouta-t-il, comment vous êtes-vous procuré cette lettre ?

— Celui qui l'a apportée, dit Sou-yeou-té, est un vieux domestique d'un esprit très-borné. Comme mon obscur nom et celui de Votre Seigneurie se prononcent presque de même, il était venu vous chercher dans ma propre maison. Sachant que cette lettre avait pour vous une grande importance, de peur qu'il ne la portât

ailleurs et ne compromît vos intérêts, j'ai cru devoir la garder pour la remettre à vous-même. J'ignore comment Votre Seigneurie m'en récompensera.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, dit Sou-yeou-pé ; quand je vous donnerais cent onces d'argent[1], ce ne serait pas assez pour vous récompenser.

— Il n'est pas nécessaire de me récompenser, dit Sou-yeou-té en riant ; permettez-moi seulement de boire avec vous une tasse de vin pour vous féliciter. »

Quand ils eurent longtemps causé et bu quelques tasses de vin, Sou-yeou-pé prit congé de son hôte et partit. Dès qu'ils se furent quittés tous deux, Sou-yeou-pé monta comme auparavant dans sa chaise et se dirigea vers le village de Pé-chi, où était le couvent de Kouan-in, pour rendre visite à Tsing-sin. Ce religieux, voyant arriver un char et des chevaux suivis d'un nombreux cortége, sortit avec empressement pour aller au-devant de lui. « Respectable maître, lui dit Sou-yeou-pé en l'apercevant, me reconnaissez-vous encore ?

— Eh quoi ! dit Tsing-sin, après l'avoir regardé, c'est

1. J'ai mis « cent onces d'argent » faute d'un mot qui répondît à *peng* (4031), *vulgo*, ami. Suivant le dictionnaire *King-tsi-tsouan-kou*, le *peng* équivalait à cinq *peï* ou cauris, coquilles qu'on employait comme monnaie. Par conséquent cent *peng* représentent cinq cents *cauris*. C'est pourquoi le P. Lacharme (*Chi-king*, liv. I, ch. 3, ode 2) rend la même expression par *cinq cents coquilles :* Je suis aussi joyeux que s'il m'eût donné cinq cents coquilles (cauris).

A. R., trompé par le sens ordinaire de *peng* (ami), a traduit : Le dévouement de mille *amis* ne payerait jamais tant de soins.

le Seigneur Sou; comment cet humble religieux ne vous reconnaîtrait-il pas? » A ces mots, il le conduisit dans la salle de la méditation, et après les salutations mutuelles, Sou-yeou-pé ordonna aux gens de sa suite d'apporter les présents. Tsing-sin les reçut, et après l'avoir remercié : « Seigneur Sou, dit-il, à quelle époque avez-vous eu ce grand sujet de joie[1]? Ce pauvre religieux, qui vit dans un village désert, n'en a absolument rien su et n'a pu vous adresser ses félicitations. »

Après qu'on eut pris le thé, Tsing-sin ordonna à un frère de lui préparer un plat de légumes[2]. « Laissez là les légumes, dit Sou-yeou-pé; aujourd'hui je désire, comme autrefois, vous demander un lit dans votre respectable couvent.

— Seigneur, lui dit Tsing-sin, comme vous êtes maintenant un personnage de haut rang, je crains qu'un lit de paille ne soit indigne de vous. »

Après qu'ils eurent causé ensemble de choses et d'autres, Sou-yeou-pé interrogea le religieux. » Ces jours derniers, dit-il, Pé-thaï-hiouen était-il en bonne santé?

— Il se portait bien, répondit Tsing-sin. Ce printemps, il était allé se promener sur les bords du lac

1. La première fois, Tsing-sin avait vu Sou-yeou-pé sous le costume d'un pauvre bachelier; il s'étonne de le voir aujourd'hui porté sur un char et suivi d'un brillant cortége.

2. Les religieux bouddhistes s'abstiennent de viande, et ne peuvent offrir à un hôte que des herbes ou des légumes cuits.

Si-hou et il y est resté deux ou trois mois; il n'y a pas encore un mois qu'il est revenu.

— Dites-moi, ajouta Sou-yeou-pé, si sa fille est déjà mariée?

— Il est vrai, dit-il, qu'on vient continuellement la demander; mais elle est encore à marier. J'ai appris hier que le seigneur Pé l'avait promise à un jeune homme du Tché-kiang, et qu'un seigneur Ou était venu faire les premières ouvertures. On était de part et d'autre en discussion et il n'y avait encore rien d'arrêté.

— Dans ce village de Kin-chi, demanda encore Sou-yeou-pé, il y a un Youen-waï du nom de Hoang-fou; dites-moi, vénérable maître, si vous le connaissez. »

Tsing-sin réfléchit un instant. « Dans ce village de Kin-chi, dit-il, quoiqu'il y ait un millier de maisons, comme j'y vais quêter du riz chaque mois, je connais tout le monde; mais je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût quelqu'un du nom de Hoang-fou.

— Il m'a assuré, ajouta Sou-yeou-pé, qu'il était parent de Pé-thaï-hiouen.

— Si c'est un parent du seigneur Pé, dit Tsing-sin, peut-être demeure-t-il chez lui. Il vous suffira d'aller le demander dans la maison du seigneur Pé; vous saurez de suite à quoi vous en tenir. »

Sou-yeou-pé s'étant décidé à souper[1], demanda un

1. Mot à mot : Ayant pris un repas de légumes. Sou-yeou-pé ayant refusé de manger le repas de légumes que lui offrait Tsing-sin, j'ai écrit « s'étant décidé à souper, » pour éviter cette contradiction.

lit pour la nuit. Le lendemain, il se leva, fit sa toilette, et après avoir déjeuné, il ordonna aux gens de sa suite de l'attendre dans le couvent avec le char et les chevaux. Il prit, comme autrefois, un vêtement ordinaire, et emmenant seulement Siao-hi, il se rendit doucement à pied dans le village de Kin-chi. Dès qu'il y fut arrivé, il considéra les montagnes, les eaux et les bois, qui lui offraient le même aspect qu'auparavant; mais ne sachant où en était son mariage, il éprouva une pénible émotion et poussa des soupirs. On peut dire à ce sujet :

Les pêchers en fleur, les eaux courantes, lui offrent le même aspect qu'auparavant.
Lieou-lang[1], qui avait passé anciennement par ici, revient encore aujourd'hui.
Il ignore si la belle immortelle existe encore.
Chaque fois qu'il y pense il est ému et rempli d'inquiétude.

Sou-yeou-pé, tout en marchant à pied, s'abandonna à ses réflexions. « Je ne prévoyais pas, dit-il, que le

1. Le nom de Lieou-lang, qui essaya en vain de revoir la déesse qu'il avait épousée, désigne ici Sou-yeou-pé qui cherche la charmante fille de Pé-kong. On lit dans le dictionn. *Yun-fou-kiun-yu*, liv. V, fol. 58 : Dans (les jardins du) temple Tao-ssé de Hiouen-tou, on voyait mille pêchers qui avaient été plantés depuis le départ de Lieou-lang. Quatorze ans après, me promenant encore dans la capitale, je ne vis plus un seul pêcher. Il n'y avait que des anémones et des avoines qui étaient agitées par le vent du printemps. (Vers de Lieou-yu intitulés : *Voyage à la capitale.*)
Ibidem. Le Tao-sse qui a planté les pêchers, où est-il depuis son

mariage des deux demoiselles devait avoir lieu dans le même village. Si je vais d'abord dans la maison de Pé-kong, et que je me nomme Sou, je ne pourrai plus me présenter chez M. Hoang-fou. Le mieux est de dire que mon nom de famille est Lieou. J'irai tout doucement voir M. Hoang-fou, et lui expliquerai clairement l'affaire qui occupe mon cœur. J'aurai encore le temps de retourner chez Pé-kong. »

Sa résolution étant bien arrêtée, il entra dans le village, et tout le long du chemin il demanda la maison de M. Hoang-fou, le Youen-waï. Or Pé-kong, craignant que le jeune Lieou ne vînt le chercher, avait ordonné d'avance à ses domestiques d'aller le recevoir à l'entrée du village. Ce jour-là, dès que Sou-yeou-pé fut entré dans le village, les domestiques, l'ayant aperçu de loin, coururent promptement à sa rencontre. « Est-ce M. Lieou qui est arrivé? » lui demandèrent-ils.

Dès que Sou-yeou-pé les eut vus : « C'est moi-même, dit-il d'un air joyeux. Le Youen-waï[1] est-il chez lui?

— Il est à la maison, répondirent-ils, et vous attend

retour? Lieou-lang, qui a passé par ici, est encore revenu aujourd'hui.

L'auteur du roman a répété littéralement les mots de ce second vers.

On voit par les passages poétiques cités dans le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. XXII, fol. 269, que Lieou-lang est le même que Lieou-chin, camarade de Youen-tchao, dont nous avons rapporté l'histoire fabuleuse, t. I, p. 311, n. 1, et t. II, p. 171, n. 2.

1. C'est-à-dire : M. Hoang-fou (faux nom de Pé-kong), du titre de Youen-waï.

avec un sentiment de respect. » A ces mots, ils conduisirent Sou-yeou-pé dans une maison de campagne située à l'est du village, et, après l'avoir fait asseoir, ils se hâtèrent de l'annoncer à Pé-kong. Pé-kong en fut enchanté. « Le jeune Lieou, dit-il, est un homme de parole. »

Sur-le-champ, il ordonna aux domestiques d'apprêter du vin et une collation. Il dit alors à Ou, l'académicien : « Je vais d'avance le recevoir; ensuite, j'enverrai quelqu'un pour vous prier de vous réunir à nous.

— Je ne crains qu'une chose, dit en riant Ou, l'académicien, c'est de ne point le trouver tel qu'on me l'a dépeint.

— Mon frère, dit Pé-kong en riant à son tour, dès que vous l'aurez vu, vous reconnaîtrez qu'il ne le cède pas au jeune Sou. » En achevant ces mots, il se rendit directement dans la maison de campagne située à l'est, et quand il eut aperçu Sou-yeou-pé, il le regarda avec la plus grande attention. Voyant que c'était un jeune homme aussi beau que distingué, il se sentit transporté de joie et alla à sa rencontre avec un visage épanoui. « Monsieur Lieou, lui dit-il, pourquoi n'arrivez-vous qu'aujourd'hui[1] ? Du matin au soir, je regardais dans le lointain (en vous attendant). »

Sou-yeou-pé se hâta de le saluer. « Comme je me trouvais à Hang-tcheou, dit-il, j'ai été retenu pendant

1. Comme s'il disait : Pourquoi arrivez-vous si tard ?

plusieurs jours par des amis. Voilà pourquoi j'ai tardé à vous rendre visite. Je suis bien coupable. »

Après avoir causé ensemble, ils se saluèrent et s'assirent à leurs places respectives. « Monsieur, lui dit Pé-kong, en recevant ces jours derniers votre lettre, j'ai appris que la personne qu'un rapport mensonger avait fait passer pour morte, est parfaitement en vie. C'est une chose fort heureuse. Mais j'ignore à quelle famille appartient cette jeune fille. J'ai vu encore qu'un homme haut placé s'était chargé du rôle d'entremetteur. Cet homme haut placé, qui est-il? J'ai appris il y a quelques jours que votre honorable père n'était plus du monde[1]. Comment peut-on dire maintenant que c'est votre honorable père qui s'est chargé de négocier ce mariage.

— Au point où en sont les choses, dit Sou-yeou-pé, je ne puis vous rien cacher, et je me vois obligé de vous dire toute la vérité. Quoique j'aie perdu mon père depuis longtemps, l'an dernier, mon oncle m'a adopté pour son fils. Cette jeune demoiselle n'est autre que la fille de Pé-thaï-hiouen, dont je vous ai parlé précédemment. Le grand personnage qui doit remplir pour moi le rôle d'entremetteur, est Ou-choui-'an, le Thaï-chi (grand historien)[2].»

A ce récit, Pé-kong éprouva une vive émotion. « J'avais appris, dit-il, que si Ou-choui-'an doit rem-

1. Mot à mot : Voyageait déjà parmi les immortels.

2. Jusqu'ici on avait donné à Ou-choui-'an le titre de Han-lin (académicien).

plir le rôle d'entremetteur, c'est pour l'affaire de Sou-yeou-pé. Dites-moi, monsieur Lieou, à quelle époque vous lui avez demandé ce service ? »

Sou-yeou-pé se leva vivement, et faisant un profond salut à Pé-kong : « Je suis bien coupable, dit-il, je ne m'appelle point Lieou ; mais, à vrai dire, je suis précisément Sou-yeou-pé. »

En entendant ces paroles, Pé-kong fut rempli d'étonnement et de joie. « Voilà une chose bien extraordinaire, s'écria-t-il. Veuillez, monsieur, vous asseoir. Je vous adresserai maintenant une question. Après avoir obtenu le titre de docteur [1], vous aviez été nommé juge à Hang-tcheou. Pourquoi avez-vous changé de nom et êtes-vous allé vous promener secrètement à Hoeï-ki?

— C'était, dit Sou-yeou-pé, parce que le gouverneur Yang avait une fille qu'il voulait me donner en mariage. Ayant refusé d'une manière absolue, j'avais excité contre moi la colère du gouverneur, qui maintes fois me suscita de mauvaises affaires pour me perdre. J'étais alors son subordonné et ne pouvais lui tenir tête. Voilà pourquoi je me vis obligé de quitter ma charge, et changeant de nom, j'allai faire une courte excursion à Chan-in et à la grotte de Yu pour lui échapper. C'est alors que j'ai eu le bonheur de rencontrer votre Seigneurie.

— Ainsi donc, dit Pé-kong, le vieux Yang poussait

1. Mot à mot : Après avoir été présenté (et inscrit) dans le livre des sages.

à ce point la méchanceté ! N'en parlons plus. Mais qui donc vous avait annoncé la mort de la fille de Pé-thaï-hiouen ?

— C'était Tchang-koueï-jou, répondit Sou-yeou-pé. Comme Yang le gouverneur savait que j'avais de l'attachement pour mademoiselle Pé, il avait chargé Tchang-koueï-jou de me faire ce mensonge pour que je cessasse de penser à elle.

— Quand des misérables trompent ainsi, s'écria Pé-kong, ils sont bien dignes de haine. M. Sou, ajouta-t-il en riant, vous venez d'être élevé en honneur. Comme vous avez un ancien engagement avec Pé-thaï-hiouen et que Ou-choui-'an est votre entremetteur, ce mariage est aussi beau qu'une pièce de soie brodée; seulement j'ignore ce que vous pensez de moi.

— Votre disciple, dit Sou-yeou-pé, se trouvait seul et dénué de tout dans une hôtellerie. Au dehors, il n'avait point d'ami puissant; au dedans, il n'était point soutenu par les louanges de son village; et cependant il a été assez heureux pour que Votre Excellence lui promît, dès le premier moment, un double mariage. On peut dire, en vérité, que vous ne vous arrêtez pas aux apparences pour juger les hommes[1]. La recon-

1. Mot à mot : Véritablement on peut dire que vous examinez (jugez) les chevaux en dehors du sexe femelle ou mâle, (en dehors) de la couleur noire ou jaune. Il y a ici une allusion à ce passage du philosophe Lie-tseu : Mou-kong, roi de Thsin, interrogea un jour Pé-lo. « Y a-t-il quelqu'un, lui demanda-t-il, qu'on puisse envoyer chercher des chevaux ? — Il y a, dit-il, Khieou-fang-kao. » Mou-kong l'ayant envoyé chercher des chevaux, il revint au bout de trois mois

naissance que m'a inspirée cette marque d'amitié ne s'effacera jamais de mon souvenir. Voilà pourquoi je suis venu d'avance me prosterner au bas de votre escalier [1] pour demander vos ordres. Moi, qui suis aussi bas que la poussière, aussi faible que les nuages flottants, comment oserais-je venir me vanter fièrement à la porte d'un grand sage et m'attirer les railleries des gens d'esprit [2]?

— Monsieur Sou, dit Pé-kong en riant, en vous voyant des sentiments aussi élevés, on peut dire que les richesses et les honneurs n'ont pu vous faire changer de résolution. Mais comment pourrai-je lutter avec Pé-thaï-hiouen? je suis obligé de lui céder le pas.

— D'après ce que dit votre Seigneurie, repartit Sou-yeou-pé, vous accompliriez un grand acte de vertu, mais moi je serais infidèle à mes serments [3]. J'espère encore que votre Seigneurie aura le talent d'arranger cela.

— Nous nous en occuperons une autre fois, dit Pé-

et dit : « J'en ai trouvé un ; c'est une jument *jaune* qui se trouvait sur une colline sablonneuse. » On chargea quelqu'un d'aller la voir, mais c'était un cheval de couleur *noire*. Mou-kong fut fort mécontent. « S'il ne sait pas, dit-il, distinguer le sexe ni la couleur des chevaux, comment pourrait-il reconnaître leur valeur intrinsèque ? »

1. C'est-à-dire : Me présenter humblement devant vous.

2. Littéralement : Des connaisseurs.

3. Jusqu'à ce moment, Sou-yeou-pé prend encore Pé-kong pour un autre personnage du nom de Hoang-fou, qui lui a promis un double mariage, et il craint d'être infidèle à mademoiselle Pé et à la prétendue sœur de Lou-meng-li qu'il avait eu l'espoir d'épouser en même temps.

kong; je veux seulement vous apprendre une chose que je me reproche amèrement.

— Je n'ose le croire, dit Sou-yeou-pé; je vous prie de vouloir bien m'éclairer là-dessus.

— Je ne m'appelle point Hoang-fou, lui dit Pé-kong; Pé-thaï-hiouen, dont vous m'avez parlé, n'est autre que moi-même. »

A ces mots, Sou-yeou-pé fut rempli d'étonnement et de joie. « De cette façon, dit Sou-you-pé, votre Seigneurie badinait; pour moi, j'avais vraiment fait un rêve. »

Ils se regardèrent tous deux et rirent aux éclats. Pé-kong s'empressa de faire appeler le seigneur Ou, son beau-frère. Peu de temps après Ou, l'académicien, arriva.

Au premier coup d'œil, il ne vit que Sou-yeou-pé qui était assis, et n'apercevant pas le jeune Lieou, il interrogea aussitôt Pé-kong. « J'avais appris, dit-il, que le jeune Lieou était venu vous rendre visite; comment se fait-il, au contraire, que ce soit M. Lien-sien [1] ? »

Sou-yeou-pé se hâta de le saluer. Il se mit à rire et ne dit mot. « Messieurs, dit Pé-kong en riant à son tour, faites d'abord vos révérences; nous causerons après. »

Ou l'académicien et Sou-yeou-pé se saluèrent donc et s'assirent. Ou, l'académicien, pensant bien que ces deux messieurs ne riaient pas sans raison, se mit à les interroger avec instance.

1. Surnom de Sou-yeou-pé.

« Mon frère, dit en riant Pé-kong, voulez-vous voir le jeune Lieou? c'est tout simplement monsieur, ajouta-t-il en montrant du doigt Sou-yeou-pé. »

Ou, l'académicien, fut rempli d'étonnement. « Que dites-vous là? lui demanda-t-il. »

Pé-kong lui raconta alors de point en point tous les détails anciens et nouveaux de cette affaire.

« A ce que je vois, dit Ou, l'académicien, en éclatant de rire, il y avait là bien des complications. D'après mes informations, j'avais dit que, dans le collége de Nan-king, il n'y avait pas d'étudiant du nom de Lieou. J'avais dit aussi que, parmi tous les jeunes gens de l'empire, il ne pouvait y en avoir de supérieur à Sou-yeou-pé. Or, c'est précisément M. Sou que je rencontre aujourd'hui. » Se tournant ensuite vers Pé-kong : « Mon frère, dit-il, lorsque M. Sou-yeou-pé se trouvait dans une hôtellerie, vous n'aviez jamais eu avec lui le moindre rapport [1]. Mais, au premier coup d'œil, vous avez reconnu son mérite, et sans la moindre hésitation vous lui avez promis de le marier. On peut dire que vous avez une rare pénétration [2]. Je reconnais avec respect votre supériorité.

— Sans cette circonstance, dit Pé-kong en riant, on aurait pu croire que mon affection pour le talent est fort au-dessous de la vôtre.

1. Littéralement : Vous ne lui aviez pas le moins du monde pris la main.

2. Littéralement : De grands yeux.

— Je n'ai que des qualités vulgaires[1], dit Sou-yeou-pé, et je ne mérite point le jugement flatteur que vos seigneuries viennent de porter sur moi. »

Ils se livrèrent tous à une joie sans bornes. Au bout de quelque temps, les domestiques ayant servi du vin, ils s'assirent suivant leur rang et se mirent à boire. Dans ce moment, Sou-yeou-pé, pour observer les devoirs d'un fils et d'un gendre, s'assit sur le côté de la table. Ils causèrent tous trois en riant et se livrèrent à des transports de joie. Quand ils eurent bu pendant une demi-journée, ils prirent le riz; puis les domestiques ôtèrent le couvert. Ils se levèrent alors et causèrent d'affaires indifférentes. Quand Sou-yeou-pé se fut entretenu avec eux pendant quelques instants, il saisit une occasion pour parler à Pé-kong. « Votre gendre, dit-il, a encore une chose à vous dire.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Pé-kong.

— Précédemment, dit-il, je vous avais parlé d'une personne qui s'était enfuie au loin pour échapper au danger. Hier, j'ai reçu par hasard une lettre où l'on m'a indiqué sa demeure.

— Où demeure-t-elle? demanda Pé-kong.

— Ce qu'on m'a raconté est fort extraordinaire, répondit Sou-yeou-pé. L'auteur de la lettre m'a dit qu'en prenant des informations dans la maison de mon beau-père, je le saurais tout de suite.

— En effet, dit Pé-kong en riant, c'est fort extraor-

1. Littéralement : Des qualités de roseau et de saule.

dinaire. Pourquoi voulez-vous vous en informer à moi-même ? Vous m'aviez dit que cette personne était de je ne sais quelle famille du Kiang-nan.

— Elle n'est point du Kiang-nan, repartit Sou-yeou-pé ; elle est de la famille de Lou, du Chan-tong.

— J'avais entendu parler, dit Pé-kong, d'un nommé Lou-i-hong, du Chan-tong, mais il est mort depuis longtemps. Son fils est en bas âge ; dites-moi, monsieur Sou, comment pouvez-vous connaître sa veuve ? Qui est-ce qui a fait pour vous des ouvertures de mariage ?

— L'an dernier, dit Sou-yeou-pé, comme je me rendais à la capitale, à mon arrivée dans le Chan-tong, je fus tout à coup dévalisé par un brigand, et m'arrêtai dans une hôtellerie. Il m'était impossible de continuer ma route. Par un heureux hasard, je rencontrai un certain Li, secrétaire du palais, qui me pria de lui faire des vers et me promit de me donner de l'argent pour mon voyage. Il m'invita en conséquence à venir dans sa maison. Or, la maison de Li touchait à celle de la famille Lou. Un jour que je me promenais à l'entrée du jardin de derrière, justement un jeune homme de la famille Lou en sortit aussi pour se promener. Nous nous rencontrâmes ensemble, et après avoir causé du fond du cœur, nous devînmes des amis intimes. Après m'avoir donné de l'argent pour mon voyage, il me dit qu'il avait une sœur et me promit de me marier [1] avec elle.

1. Littéralement : D'attacher (à un haut pin) les plantes grimpantes Thou-sse et Niu-lo. (Voyez t. I, p. 98, n. 1, et p. 172, n. 2 ; t. II, p. 166, n. 3.)

— Monsieur, lui demanda Pé-kong, veuillez me dire quel âge pouvait avoir ce jeune homme de la famille Lou? Comment était-il de sa personne?

— L'an passé, répondit Sou-yeou-pé, ce jeune homme avait seize ans; il en a maintenant dix-sept. Il avait une tournure charmante, une figure pleine de grâce et d'éclat; on aurait cru voir un arbre de jade balancé par le vent. Quand j'étais en face de lui, il éprouvait véritablement un sentiment de honte, tantôt apparent, tantôt dissimulé.

— Monsieur, dit Pé-kong, lorsque vous avez quitté la capitale et êtes passé par le Chan-tong, avez-vous encore eu une entrevue avec lui?

— Une fois sorti de la capitale et arrivé dans le Chan-tong, dit Sou-yeou-pé, j'avais un extrême désir de le revoir, mais à ma grande surprise les portes de devant et de derrière de la maison de Lou étaient fermées à clé et scellées; il n'y avait plus une âme. J'en demandai plusieurs fois la cause au seigneur Li, qui se contenta de me dire que la maison de Lou se composait seulement d'une dame veuve, d'une jeune fille et d'un jeune garçon de cinq ou six ans; que maintenant ils s'étaient retirés dans le Kiang-nan pour échapper au danger, et qu'il n'y avait point dans cette famille de jeune homme de seize à dix-sept ans. J'interrogeai ensuite un licencié nommé Thsien, qui me dit la même chose. De cette façon, j'étais comme au milieu d'un rêve; mon esprit flottait dans le vague et j'ignorais ce qu'il en était. Hier, me trouvant chez un de mes amis, j'ai reçu tout à coup

une lettre de mon frère Lou. J'appris alors que mon frère Lou existe réellement, et que mes premières informations n'étaient pas fondées. Seulement, comme il m'engage dans sa lettre à m'informer de lui dans votre maison, je ne sais ce qu'il veut dire.

— Quel est le nom de ce jeune homme? demanda Pé-kong.

— Il s'appelle Lou-meng-li, répondit Sou-yeou-pé.

— Lorsqu'il vous a engagé, dit Pé-kong, à vous informer de lui dans ma maison, il avait sans doute ses raisons. Si vous le permettez, je ferai pour vous des recherches exactes et je vous en rendrai compte.

— Monsieur Sou, dit Ou, l'académicien, vous êtes venu à pied; où sont maintenant votre voiture et vos chevaux ?

— Ils sont, dit Sou-yeou-pé, dans le couvent de Kouan-chi-in, au village de Pé-chi, qui est devant nous; c'est un endroit où j'ai logé anciennement.

— Ce couvent est fort éloigné, dit Ou, l'académicien, pourquoi ne pas vous transporter ici, pour que nous puissions causer à notre aise du matin au soir? »

Sur-le-champ il ordonna à un domestique d'aller chercher ses bagages. Quand le soir fut venu, on se remit de nouveau à table. Ils causèrent tous trois avec une entière liberté, et, après avoir bu joyeusement jusqu'à la deuxième veille[1], ils se séparèrent. Sou-yeou-pé alla s'établir dans la partie orientale de la

1. Jusqu'à neuf heures du soir.

maison; puis, comme auparavant, Pé-kong s'en retourna chez lui avec Ou, l'académicien. Celui-ci alla coucher dans le pavillon appelé Mong-thsao-hien; Pé-kong se retira dans le salon de derrière, et comme il avait un peu bu, il s'endormit tout de suite.

Le lendemain, il se leva, et après avoir fait sa toilette, il ordonna à Yen-sou de prier sa fille de venir causer avec lui.

Or, mademoiselle Pé avait déjà appris la veille que le jeune Lieou était précisément le jeune Sou, et elle s'en était grandement réjouie avec mademoiselle Lou. Se voyant appelée par son père, elle se hâta d'aller le voir. Quand Pé-kong l'eut aperçue: « Eh bien! lui dit-il en riant, le jeune Lieou n'était autre que le jeune Sou. A ce que je vois, ton oncle ne s'est pas trompé en remplissant pour toi le rôle d'entremetteur; ton père ne s'est pas trompé non plus en le choisissant pour ton époux. Quand on lui a donné le premier rang sur la liste des bacheliers et plus tard le titre de docteur, on ne s'est pas trompé davantage. On voit que les hommes d'un véritable talent sont partout comblés d'éloges.

— Après tout, dit mademoiselle Pé, je ne pensais pas qu'un même homme pût éprouver tant de traverses, et causer à mon père tant de peines et de tourments.

— Laissons tout cela, dit Pé-kong; mais j'ai encore une chose à te dire. » Il lui raconta alors, de point en point, tout ce que Sou-yeou-pé lui avait appris de la famille Lou. « Évidemment, dit-il, tout cela est l'affaire

de ma nièce; comment aurait-il pu y avoir un jeune homme ?

— Ma sœur Meng-li, dit mademoiselle Pé, m'avait déjà raconté cette histoire. Son père était mort et son frère en bas âge; de plus sa mère, étant veuve, ne se trouvait pas en position de choisir un gendre. Meng-li craignant de perdre, dans la suite, sa réputation en prenant un époux mal assorti, se plia aux circonstances, et sous un costume d'homme, elle eut une entrevue avec Sou-yeou-pé, lui donna de l'argent, engagea sa foi et lui écrivit une lettre. Tout cela est l'exacte vérité. Maintenant, mon père, j'espère que vous mènerez à bonne fin l'affaire qui l'intéresse. »

A ces mots, Pé-kong fut transporté de joie. « Je ne pensais pas, dit-il, que ta cousine, qui est si jeune, aurait eu tant de savoir-faire. Dans l'origine, j'avais eu l'intention de vous marier toutes deux au jeune Lieou; maintenant vous épouserez ensemble le jeune Sou; c'est la même chose. Il est aisé de voir que ses vœux seront exaucés, et que moi-même je serai au comble de mes désirs. Ce sera une chose charmante. Il n'y a rien qui s'y oppose. Tu peux en informer ta cousine, mais n'en dis pas un mot devant ta tante. »

Mademoiselle Pé le lui promit. Pé-kong se rendit aussitôt avec Ou, l'académicien, dans la partie orientale de la maison. Quand ils se furent salués tous trois, Pé-kong s'adressa à Sou-yeou-pé. « J'ai pris, dit-il, les informations dont vous m'aviez chargé au sujet de Lou-meng-li; cette personne existe réellement.

— Eh bien! s'écria Sou-yeou-pé tout joyeux, où est maintenant mon frère Lou? Me serait-il possible de le voir un instant?

— Lou-meng-li, dit Pé-kong, s'étant retiré quelque part pour échapper au danger, vous ne pouvez pas encore le voir aujourd'hui. Quant au mariage que vous voulez contracter avec sa sœur [1], j'en fais mon affaire.

— Ce n'est pas, dit Sou-yeou-pé, que je désire le pays de Chou après avoir obtenu celui de Long [2], et que j'aie une ambition insatiable. Seulement, lorsque j'étais aux abois, au milieu de ma route et dans le plus grand embarras, dès que j'eus dit un mot et montré à peine ma figure, mon frère Lou me donna généreusement trente onces d'argent, et y ajouta des bracelets d'or et des perles d'un grand prix. Il me promit en outre de me marier et me témoigna la plus vive affection. Les grands sages de l'antiquité n'auraient rien fait de plus. Maintenant que j'ai été assez heureux pour obtenir le grade de docteur, si j'allais violer mes premiers serments [3], je serais digne du dernier mépris [4].

1. On sait depuis longtemps qu'en promettant à Sou-yeou-pé de lui faire épouser sa sœur, Lou-meng-li n'avait eu en vue que son propre mariage.

2. Voyez t. II, p. 98, n. 1.

3. Sou-yeou-pé s'était engagé à épouser la prétendue sœur de Lou-meng-li.

4. Il est impossible de conserver en français la comparaison chinoise : Véritablement un chien ou une truie ne mangeraient pas mes restes (les restes de mon repas).

A. R. traduit : Je ressemblerais au chien qui ronge les os et les abandonne ensuite.

— Ses pareils sont bien rares, bien rares [1], dit Ou, l'académicien. En voyant la manière dont Meng-li a donné, on peut dire qu'il sait distinguer les hommes.

— C'est par un sentiment de justice, qu'il a agi ainsi, dit Pé-kong; nous serions charmés de voir l'accomplissement de ses vœux. Seulement je crains que ma nièce, que je vous ai promise dernièrement, ne puisse (vous épouser); en effet, il n'est pas convenable que trois femmes demeurent ensemble [2].

— Meng-li, dit Sou-yeou-pé, est un jeune homme vertueux [3]; pourquoi ne pas lui donner votre nièce en mariage? Ils feraient tous deux un couple accompli.

— Nous nous occuperons de cela une autre fois, repartit Pé-kong. » Après qu'ils eurent causé ensemble d'affaires et d'autres, il raconta l'échange fait, pa Tchang-koueï-jou, des vers sur les saules printaniers [4], et la fourberie de Sou-yeou-té qui s'était présenté avec une fausse lettre sous le nom d'un autre [5]. Toute la société rit un moment de ces deux aventures. Sou-

1. Mot à mot : C'est difficile à trouver (*bis*). C'est-à-dire on trouverait difficilement un homme aussi dévoué, aussi généreux que Lou-meng-li.

2. C'est-à-dire : Que trois femmes épousent à la fois le même homme.

3. Jusqu'à présent Sou-yeou-pé ignore le sexe de Lou-meng-li. C'est avec intention que Pé-kong le lui laisse ignorer.

4. Tchang-kouei-sou avait signé son nom au bas des vers de Sou-yeou-pé sur les saules printaniers et lui avait attribué les siens.

5. Abusant de la légère ressemblance de son nom avec celui de Sou-yeou-pé, il s'était présenté à Pé-kong avec une lettre par laquelle Ou, l'académicien, recommandait Sou-yeou-pé à son beau-frère.

yeou-pé parla ensuite à Pé-kong. « Maintenant, dit il, comme mon beau-père daigne me montrer beaucoup d'affection et que mon affaire est en grande partie conclue, il faut oublier complétement leur conduite passée. D'ailleurs, ces deux hommes sont d'anciens amis. J'espère que vous les traiterez avec autant d'égards qu'auparavant, et que vous leur montrerez une généreuse indulgence.

— C'est bien mon intention, dit Pé-kong en riant. »

Sur-le-champ, il ordonna à deux domestiques de porter deux billets de visite. L'un devait aller inviter M. Tchang-koueï-jou, et l'autre M. Sou-yeou-té, en disant : Le seigneur Sou est à la maison ; il vous prie de venir causer avec lui.

Peu de temps après, ils arrivèrent l'un après l'autre, et Sou-yeou-pé les reçut de la manière la plus respectueuse.

Nous laisserons toute la société s'amuser dans la partie orientale de la maison, pour revenir à Sou, le moniteur impérial, qui, après avoir rendu compte de sa mission, fut transporté de joie en apprenant que Sou-yeou-pé avait été rétabli dans son grade d'académicien. Comme Pé se voyait des héritiers pour les générations suivantes [1], il ne se souciait plus de rester dans les charges. Aussitôt, il présenta à l'empereur un placet où il demandait un congé sous prétexte de maladie. Ensuite, il adressa un certificat à la chambre des ins-

1. Allusion à son gendre, Sou-yeou-pé, et aux fils futurs de celui-ci, qui pourraient offrir des sacrifices sur sa tombe.

specteurs généraux. Après qu'il eut renouvelé deux ou trois fois la même demande, on lui permit de retourner dans son pays natal pour soigner sa santé ; on attendrait son rétablissement, pour l'employer dans sa première charge.

Sou, le moniteur impérial, ayant reçu le décret impérial, se hâta de sortir de la capitale et se rendit chez lui dans le Ho-nan. Après un séjour d'un mois, il partit et alla à Kin-ling pour terminer le mariage de Sou-yeou-pé.

Dès que cette nouvelle fut arrivée dans le village de Kin-chi, Sou-yeou-pé ayant tout de suite pris congé de Pé-kong et de Ou, l'académicien, se rendit dans son ancienne maison de Kin-ling (Nan-king), pour recevoir son père. Ce jour-là, Sou, le moniteur impérial, venait justement d'arriver. En se voyant, le père et le fils furent transportés de joie. Sou, le moniteur impérial, lui ayant demandé des nouvelles de son mariage, Sou-yeou-pé lui raconta de point en point les propositions du gouverneur Yang qui avait voulu lui donner sa fille, son changement de nom[1], sa rencontre avec Hoan-fou, les éclaircissements qu'il en avait obtenus à son retour, et tous les détails de sa liaison avec Lou-meng-li[2].

Sou, le moniteur impérial, fut au comble de la joie. « Les affaires du monde, dit-il, sont bien étranges, bien

1. On sait que Sou-yeou-pé avait pris le nom de Lieou, et Pé-kong celui de Hoang-fou.

2. Mot à mot : Avec l'affaire antérieure et postérieure de Lou-meng-li.

extraordinaires. Dans la suite, ces événements pourront fournir un charmant sujet d'entretien. »

A la nouvelle de son arrivée, tous les magistrats des préfectures et des districts vinrent lui rendre visite, et l'inviter à dîner. Il en résultait un tumulte, une agitation continuels. Sou, le moniteur impérial, consulta avec Sou-yeou-pé. « La ville est trop bruyante, dit-il, pour que nous puissions y rester; il vaut mieux aller demeurer dans le village de Kin-chi, où vous serez voisin de Pé-kong. En premier lieu, il vous sera aisé de terminer votre mariage; en second lieu, comme il n'a point de fils, vous serez l'un pour l'autre un heureux appui, et vous lui épargnerez le chagrin d'être seul et isolé. Enfin, dans ce village, les montagnes et les eaux sont pleines de charme; de plus, mes relations avec Pé-kong feront la joie de ma vieillesse.

— L'idée de Votre Excellence est parfaitement juste, dit Sou-yeou-pé. » Le lendemain, le père et le fils se rendirent au village de Kin-chi. Quand Pé-kong, Ou, l'académicien, Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té furent allés les saluer et eurent reçu leurs révérences, Sou, le moniteur impérial, fit aussitôt connaître à Pé-kong son intention de s'établir dans le même village. Pé-kong en fut charmé, et lui ayant choisi de suite dans le village une grande maison, il engagea Sou, le moniteur impérial, à l'acquérir au prix de mille onces d'argent.

Sou, le moniteur impérial, s'y transporta; une fois installé, il prépara un festin, et pria Ou, l'académicien, de présider au mariage. Il invita en même temps

Tchang-koueï-jou à servir d'entremetteur pour mademoiselle Pé, et Sou-yeou-té à remplir le même rôle pour mademoiselle Lou. Il choisit un jour heureux, et après avoir préparé un double choix de présents de noces, il les fit porter en même temps dans la maison de Pé-kong. Pé-kong en accepta lui-même la moitié, et fit remettre l'autre moitié à madame Lou qui l'accepta. Il prépara un festin pour traiter les invités des deux parties qui s'abandonnèrent à une joie sans bornes.

Après l'envoi des présents de noces, Sou, le moniteur impérial, choisit encore un jour très-heureux pour la cérémonie (où son fils) devait aller en personne au-devant (des mariées). Cette année-là, Sou-yeou-pé avait vingt et un ans; c'était un académicien de fraîche date, que les grâces de sa figure et la noblesse de sa personne élevaient au-dessus des autres. Tout le monde lui montrait de l'affection. Mademoiselle Pé avait dix-huit ans, et mademoiselle Lou, dix-sept. Ces deux jeunes filles étaient renommées en tous lieux, pour leurs talents et leur beauté.

Quand le jour du mariage fut arrivé, Sou, le moniteur impérial, fit apprêter un grand festin. On vit s'avancer deux grandes chaises de rottin, ornées de fleurs; des lanternes peintes bordaient de chaque côté la route, et l'air retentissait du bruit des flûtes et des tambours. Sou-yeou-pé était monté sur un fier et noble coursier; il portait un bonnet de crêpe noir, des bottines noires, et un collet d'un rouge éclatant. Les huissiers de l'aca-

démie et de la cour des inspecteurs généraux formaient des deux côtés la haie. Comme Sou-yeou-pé s'avançait au devant (de ses deux épouses), sur toute la route le bruit des boîtes résonnait jusqu'au ciel. Partout régnait une joyeuse agitation.

Les deux jeunes dames, couvertes d'or et de jade, étaient vêtues comme des déesses, ou les filles du maître suprême. Après avoir salué Pé-kong et madame Lou, en prenant congé d'eux, elles entrèrent dans leurs chaises les yeux en larmes. Comme Pé-kong était lié avec elles, il ne s'attacha point aux cérémonies vulgaires. Il mit le costume de cérémonie d'un magistrat du deuxième rang; puis il monta dans une chaise à quatre porteurs. Pé-kong, accompagné des employés de son office, rangés sur deux lignes, conduisait lui-même le cortége des mariés. Ou, l'académicien, en habits de fête, occupait une grande chaise. Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té portaient des bonnets de cérémonie et un manteau bleu, et montaient des chevaux fringants. Leurs cheveux étaient ornés de fleurs, et des rubans de soie rouge flottaient derrière leurs épaules. Tous deux faisaient l'office de maîtres de cérémonies. La magnificence de cette fête n'était pas au-dessous de la réception d'un docteur.

On peut dire à ce sujet :

Le bruit des cloches et des tambours se mêlait aux sons harmonieux des guitares[1].

1. En chinois : Des instruments de musique Kin et Che.

Après avoir chanté l'ode *Kouan-tsiu*[1], on chantait l'ode Thao-yao[2].

Jadis un gendre[3], logé (dans le palais), entendit parler d'un double mariage.

La tour du passereau de bronze[4] abrite aujourd'hui les deux Kiao[5].

Au haut du pavillon, (la vieille de) la Lune[6] les a attachés avec un cordon de soie rouge.

1. Ces deux mots désignent, en abrégé, la première ode du *Chi-king*, qui commence ainsi : *Kouan-kouan-tsiu-kieou*, les canards Tsiu-kieou se répondent par le cri kouan-kouan.

Suivant le P. Lacharme, cette ode est l'épithalame de la jeune fille que Wen-wang eut de la princesse Thai-sse.

2. L'ode *Thao-yao* est la sixième du premier livre du *Chi-king*. Elle se rapporte aux mariages qui, sous la dynastie des Tcheou, se célébraient lorsque les pêchers commençaient à fleurir. *Thao-yao* signifie : Les pêchers sont jeunes et beaux. (*Dictionn. de Khang-hi.*)

3. Nous voyons dans *Meng-tseu*, part. II, chap. V, § 3, que l'empereur Yao avait logé Chun, son gendre, dans son propre palais.

Suivant le *Chou-king*, chap. Yao-tien, Yao avait marié ses deux filles avec Chun.

4. L'empereur Wou-ti, de la dynastie des Wei, avait fait construire, dans la ville de Tchang-'an, une tour appelée Thong-tsio-thaï, la tour du passereau de bronze.

5. Kiao-kong avait deux filles d'une beauté extraordinaire qu'on appelait les deux Kiao. Sun-tse épousa l'aînée, et Tcheou-yu, la cadette.

L'expression *eul-kiao*, les deux Kiao, fait allusion aux deux charmantes épouses de Sou-yeou-pé, qui vont habiter sous le même toit.

La tour du passereau de bronze désigne, au figuré, la maison de Sou-yeou-pé.

6. Il y a ici une allusion à un fait fabuleux. Weï-kouo vit un jour un vieillard qui, appuyé sur un sac, était assis devant l'escalier de son hôtellerie et parcourait un livre à la clarté de la lune. Weï-kouo lui ayant demandé quel était ce livre, il répondit : « C'est le livre du mariage de toutes les personnes de l'empire. » Il demanda ensuite ce qu'il y avait dans le sac, le vieillard lui dit : « Ce sont

Devant la porte, des veaux jaunes comme l'or[1] (traînent des chars) couverts de fleurs.

Le céleste époux[2], au comble de ses vœux, goûte une musique nouvelle.

Elle ne ressemble pas aux odes appelées Tcheou-nan[3]; elle ressemble à la musique de Chun[4].

Au bout de quelque temps, les chaises étant arrivées devant la porte, elles mirent pied à terre et entrèrent

des cordons de soie rouge pour attacher les pieds des maris et des femmes. Quand ils seraient ennemis, ou de différents villages de Ou ou de Thsou, dès qu'ils ont été attachés avec ces cordons rouges, ils ne peuvent plus se séparer.

Par suite de cette fable, une entremetteuse de mariage s'appelle *Youeï-lao*, la vieille de la lune.

1. En chinois : *Kin-to* (or-veau). Cette expression signifie un veau de couleur jaune, et par extension un char traîné par un tel veau. On lit dans le *P'ing-tseu-louï-pien*, liv. LXXIII, fol. 31 : « Des plantes odorantes ornent la route des cinq collines ; de belles femmes se promènent dans des chars traînés par des veaux de couleur d'or (en chinois : *Kin-to-teh'e*, or-veaux-chars).

Même ouvrage, liv. CCXV, fol. 41 : « Dans la ville de Tch'ing-tou, les femmes et les filles des familles les plus renommées se promènent toutes dans des chars traînés par des veaux (*Kin-to*, veaux-chars). La famille de Kouo avait le char le plus beau et le plus élégant de toute a ville.

2. Allusion à Sou-yeou-pé qu'on compare à un dieu.

3. Littéralement : Ne ressemble pas au midi des Tcheou (*tcheou-nan*). Cette expression comprend les onze odes qui commencent le livre des vers, et qu'on chantait dans la partie méridionale du pays des Tcheou. Elle forme le titre du premier livre du *Chi-king*, le deuxième des cinq livres canoniques.

4. En chinois : *Chun-chao*. L'empereur Chun avait inventé cette musique. On l'appelait *chao* (mot qui veut dire *continuer*), parce qu'il avait *continué* les vertus de l'empereur Yao. (*Commentaire du Li-ki*, *Mémoire sur la musique*.)

dans le salon intérieur. Sou-yeou-pé se tint au milieu d'elles. Les deux jeunes mariées s'étant placées l'une à gauche et l'autre à droite, saluèrent avec respect Sou, le moniteur impérial. Quand les parents eurent fini de se saluer, les époux entrèrent aux sons de la musique dans la chambre nuptiale. Au dehors, Sou, le moniteur impérial, tenait compagnie à Pé-kong. Ou, l'académicien, Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té buvaient ensemble. Dans la chambre, il y avait trois tables. Sou-yeou-pé buvait avec ses deux épouses. A la clarté des bougies ornées de fleurs, Sou-yeou-pé observait à la dérobée mademoiselle Pé. En vérité, la beauté de sa figure aurait précipité les poissons au fond des eaux, et les oies du haut des airs; elle aurait éclipsé la lune et fait rougir les fleurs. On peut dire que sa réputation n'était pas vaine. Le cœur de Sou-yeou-pé était inondé de joie. Il regarda ensuite mademoiselle Lou, et trouva qu'elle avait la même figure que Lou-meng-li. Il en fut à la fois surpris et charmé, et se demanda secrètement si des sœurs pouvaient se ressembler à ce point. Dans ce moment, elle était entourée d'une foule de servantes, de sorte que ne pouvant lui adresser la parole, il fut obligé de renfermer au fond de son cœur les émotions ineffables de sa joie. Il dut attendre que la foule se fût dissipée, et que chacun se fût retiré dans sa chambre.

Or, dans l'intérieur, il y avait un pavillon composé de deux chambres, situées à gauche et à droite, vis-à-vis l'une de l'autre. Celle de gauche était occupée par

mademoiselle Pé, et celle de droite par mademoiselle Lou. Sou-yeou-pé se rendit d'abord dans la chambre de mademoiselle Pé. Il lui rappela l'affection qu'il avait autrefois conçue pour elle, les vers qu'il avait composés sur ses rimes en l'honneur des saules printaniers, et ses deux compositions sur le départ de l'oie sauvage et l'arrivée de l'hirondelle [1]. Mademoiselle Pé, sans prendre les airs affectés d'une jeune fille de l'appartement intérieur, lui répondit convenablement de point en point.

Après cet entretien, Sou-yeou-pé se rendit ensuite dans la chambre de mademoiselle Lou : « Où est, lui demanda-t-il, votre frère aîné Meng-li [2]?

— Votre humble servante, dit-elle, n'a point de frère aîné; Meng-li est mon nom. »

Sou-yeou-pé fut rempli d'étonnement et lui dit : « La personne avec qui je me suis rencontré autrefois sur un banc de pierre, était-ce vous, madame?

— Que ce soit vrai ou non, dit mademoiselle Lou en souriant, c'est à vous, seigneur, d'en juger; votre humble servante n'en sait rien. »

Sou-yeou-pé éclata de rire. « Pendant six mois, dit-il, j'avais été sous l'empire d'un rêve, et ce n'est qu'aujourd'hui que je m'éveille. Anciennement, j'éprou-

1. Littéralement : Les deux compositions (intitulées) : *Song-yen*, on reconduit l'oie sauvage, et *Ing-yen*, on va au devant de l'hirondelle.

2. Sou-yeou-pé paraît croire que sa seconde épouse est la sœur de Meng-li.

vai quelques doutes, et je me demandai comment il pouvait y avoir au monde un jeune homme d'une pareille beauté. »

A ces mots, Sou-yeou-pé se rendit dans la chambre de mademoiselle Pé; il lui rapporta sa conversation, et en rit avec elle pendant quelque temps. Comme mademoiselle Pé avait un an de plus que sa cousine, cette nuit-là il alla d'abord coucher avec mademoiselle Pé[1]. On peut dire avec vérité que, par suite d'un amour mutuel, ce jeune homme plein de talent et cette jeune fille d'une beauté accomplie, durent éprouver les plus douces jouissances.

Le lendemain, Sou-yeou-pé se rendit auprès de Pé-kong pour le remercier de l'avoir marié. Toute la compagnie resta encore à boire pendant un jour entier. Sou-yeou-pé, étant revenu chez lui, fit préparer un repas et but avec ses deux épouses. Il prit alors les vers qu'il avait composés autrefois, sur des rimes convenues, en l'honneur des saules printaniers, ainsi que les deux pièces sur le départ de l'oie sauvage et l'arrivée de l'hirondelle, et les montra à mademoiselle Lou, qui les lut avec le plus grand plaisir. Sou-yeou-pé tira ensuite les bracelets d'or et les belles perles que lui avait donnés mademoiselle Lou et les fit voir à mademoiselle Pé. « A cette époque, dit mademoiselle Lou, ce fut l'effet d'un premier mouvement du cœur. Je ne

1. Littéralement en latin : *Hac nocte, primum in ejus cubiculo conjugium consummavit.*

prévoyais pas que ces objets pourraient un jour servir à cimenter une amitié qui doit durer toute la vie. »

Cette nuit-là, Sou-yeou-pé alla coucher avec mademoiselle Lou [1]. Sur l'oreiller, il lui parla longuement de son déguisement sous un costume d'homme, et son affection pour elle n'en devint que plus intime.

Depuis cette époque, les trois époux se montrèrent mutuellement autant de respect que d'affection; l'harmonie qui régnait entre eux faisait leur bonheur. Sou-yeou-pé, pensant avec reconnaissance aux sentiments affectueux de Yen-sou, qui jadis lui avait servi d'intermédiaire, s'en expliqua franchement avec ses deux épouses, et la prit tout de suite à son service.

Sou, le moniteur impérial, qui avait résolu de ne plus entrer en charge, passait des jours entiers avec Pé-kong. Quelque temps après, il recueillit les biens qu'il possédait dans le Ho-nan et revint à Kin-ling.

Quoique Ou, l'académicien, n'eût point résigné sa charge, comme les travaux académiques se réduisaient à peu de chose, il était rarement pressé et avait beaucoup de loisirs; aussi venait-il constamment se promener et s'amuser avec ses deux amis [2]. Le gouverneur Yang ayant appris cet événement, envoya quelqu'un pour porter des présents à Sou-yeou-pé et lui offrir ses félicitations.

Au bout de quelque temps, Sou-yeou-pé fut obligé d'aller à la capitale, et de se rendre à son poste, mais

1. En latin : *Hac nocte, cum Lou-meng-li conjugium consummavit.*
2. Savoir Pé-kong et Sou, le moniteur impérial.

il n'y resta pas plus d'un mois ou deux. Comme il pensait tendrement à ses deux épouses, il demanda une mission et s'en revint. Sans se détourner de sa route, il arriva dans la province de Chan-tong, et arrangea aussitôt les affaires domestiques de madame Lou. Seulement il fallait attendre que son jeune fils fût devenu grand pour le ramener.

A cette époque, le licencié Thsieu, qui avait été nommé sous-préfet, était parti pour remplir sa charge. Li, le secrétaire du palais, qui était le seul qui fût resté chez lui, avait plusieurs fois invité à dîner Sou-yeou-pé.

Sou-yeou-pé étant revenu dans sa maison, n'avait d'autre désir que de s'amuser à composer en vers et en prose avec ses deux épouses, et ne se souciait point de sortir de chez lui.

A un premier examen, il fut chargé d'une des sections du concours; à un examen suivant, il fut nommé président du concours dans le Tché-kiang, et réunit un grand nombre de disciples. Quelque temps après, il fut élevé au rang de président du bureau des inspecteurs. Mais comme il ne se souciait plus de remplir encore des charges, il n'entra pas dans la chambre du conseil.

Grâce à son influence, Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-té se présentèrent sous le titre de Kien-seng [1]. Tchang-koueï-jou fut nommé adjoint d'un sous-préfet, et Sou-yeou-té obtint l'emploi de sous-secrétaire.

1. Voyez t. II, p. 156, n. 2, et p. 220, n. 1.

Pé-kong vivait dans la société de Sou, le moniteur impérial, et comme il était en rapports continuels avec Sou-yeou-pé et ses deux épouses, il n'était plus seul et isolé. Dans la suite, la fille de Pé-kong mit au monde deux fils, et celle de madame Lou [1] en eut un. Ing-lang étant mort quelque temps après, Sou-yeou-pé offrit à Pé-kong son second fils, issu de Hong-yu [2], pour qu'il l'adoptât. Dans la suite, les trois fils reçurent le grade de docteur.

Quoique Sou-yeou-pé se fût donné beaucoup de peine pour posséder ses deux épouses, après que chacun d'eux eut obtenu l'objet de ses vœux, pendant trente ou quarante ans ils goûtèrent tous trois, au milieu du monde, le bonheur que peut procurer l'amour. Cette histoire n'est-elle pas digne de fournir durant mille générations un charmant sujet d'entretien? Voici un quatrain à la louange de Pé-kong :

Pour avoir déplu à un homme puissant, il a été envoyé en mission chez les Tartares, et a fait éclater sa loyauté.

En se livrant au plaisir des vers et du vin, il a laissé sur le mont Hian-chan [3] une pure renommée.

1. Je traduis ainsi Pé-siao-tsie et Lou-siao-tsie, pour éviter d'appeler les deux dames : Mademoiselle Pé et mademoiselle Lou.

2. Il y a en chinois Pé-siao-tsie, mademoiselle Pé. Voyez la note ci-dessus.

3. Hiang-chan (la montagne des parfums), était située à soixante li (six lieues) au sud-ouest de Seu-tcheou-fou, dans la province du Kiang-nan, à laquelle appartenait Kin-ling ou Nan-king. On raconte que le roi de Ou y avait fait semer des plantes odorantes. Au pied de cette montagne, il y avait un sentier appelé *Tsaï-hiang-king*, le

Ne dites pas qu'on ne va pas à la postérité avec le goût de la musique et des lettres.

On dirait un monceau d'étoffes brodées, accumulées sur le pic du grand homme[1].

Quatrain à la louange de Sou-yeou-pé :

Dans la fleur de la jeunesse, par son talent, il égala Li-Tsing-lien[2].

Il ne cherchait qu'une personne d'une beauté accomplie, sans s'informer des arrêts du destin.

Oubliant le soin de sa vie, il déploya toutes les forces de son âme;

Et le ciel, le prenant en affection, lui donna deux charmantes épouses.

Quatrain en l'honneur de mademoiselle Pé :

Quoiqu'elle ne fût qu'une jeune fille de l'appartement intérieur, elle a su se passionner pour le talent.

En composant tour à tour des vers, elle a pris la poésie pour entremetteuse.

Ne parlez plus de la fille de Sie[3], qui a célébré la neige blanche;

sentier des personnes qui cueillent des fleurs odorantes. C'était là que le roi envoyait ses belles femmes pour recueillir des parfums. (*P'ing-tseu-louï-pien*, liv. CLXIX, fol. 3.)

1. En chinois : *Tchang-jin-fong*. Ce pic faisait partie du mont Thaï-chan, l'une des cinq montagnes sacrées. Le Thaï-chan était situé à cinq li (une demi-lieue) au nord de Thaï-'an-tcheou, dépendant du département de Thsi-nan-fou, dans la province de Chan-tong.

2. Tsing-lien (le nénuphar bleu), était un des surnoms de Li-thaï-pé, le plus célèbre des poëtes de la Chine.

3. Elle s'appelait Tao-yun ; on la cite souvent pour la précocité de son esprit. (Voyez t. II, p. 191, n. 1.)

Mademoiselle Pé, par ses vers sur les saules printaniers, s'est montrée aussi extraordinaire.

Quatrain à la louange de mademoiselle Lou :

Du haut d'un pavillon, il lui a suffi d'un coup d'œil pour connaître à fond un homme.

Heureuse de trouver un appui pour le reste de sa vie, elle a donné en secret de l'argent.

Ne lui supposez pas la beauté d'une fleur ordinaire;

On parlera, pendant mille automnes, de l'intelligence et de l'intrépidité qui faisaient le fond de son âme.

FIN DU SECOND VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME

ERRATUM

Tome II, page 247, ligne 24, au lieu de :

« Il vient de trouver un docteur de la nouvelle promotion et se prépare à le prendre pour gendre. »

Lisez :

« Lui, au contraire, après avoir obtenu récemment le grade de docteur, se prépare déjà à épouser la fille de Pé-kong. »

PARIS. — TYP. PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

